

ROCZNIK PRZEMYSKI

t. 49

2013

z. 1

HISTORIA WOJSKOWOŚCI



Redakcja zeszytu *Historia Wojskowości*:

mgr Lucjan Fac (Przemyśl, red. nac., regionalista, historia wojskowości), dr Andrzej Gliwa (Rzeszów, historia nowożytna, historia wojskowości), dr Paweł Korzeniowski (Rzeszów, historia wojskowości XX wieku), dr Zygmunt Kozak (Warszawa, historia wojskowości XX wieku), mgr Marcin Marynowski (Bukareszt, historia XVI-XIX w.), płk dr Zbigniew Moszumański (Warszawa, historia wojskowości XX wieku), dr Krzysztof Mroczkowski (Kraków, historia wojskowości XX wieku), prof. dr hab. Andrzej Olejko (Rzeszów, historia wojskowości XX wieku), mgr Oskar Ostafin (Kraków - red. językowy), dr Janusz Polaczek (Przemyśl-Rzeszów, historia sztuki, wojskowość XIX wieku), dr Andrzej Synowiec (Kraków - red. statystyczny).

Rada Naukowa zeszytu *Historia Wojskowości*:

prof. dr hab. Włodzimierz Bonusiak (Rzeszów, Uniwersytet Rzeszowski), prof. dr hab. Wiesław Majewski (Warszawa, Uniwersytet Warszawski), płk prof. dr hab. Tadeusz Rawski (Warszawa, Wojskowe Biuro Badań Historycznych), dr hab. prof. UMK Aleksander Smoliński (Toruń, historia wojskowości XX wieku), płk dr hab. Prof. AON Jeremiasz Ślipiec (Warszawa, Akademia Obrony Narodowej), prof. dr hab. Janusz Wojtasik (Warszawa, Wyższa Szkoła Finansów i Zarządzania).

Kolegium Recenzentów:

prof. dr hab. Wiesław Majewski (Warszawa, Uniwersytet Warszawski), płk prof. dr hab. Tadeusz Rawski (Warszawa, Wojskowe Biuro Badań Historycznych)

Logo TPN wg projektu: Marii Witkiewicz

Na okładce: Trębacz 5 psp w Przemyślu.
Strona tytułowa Tygodnika Ilustrowanego
„Światowid” z 3 XII 1938 r.

Projekt okładki strony tytułowej: Janusz Polaczek

Korekta: Martyna Tondera

Streszczenia w języku angielskim: Agnieszka Andrzejewska

Wersja papierowa czasopisma jest wersją pierwotną

Pozycję opublikowano przy pomocy finansowej Urzędu Miejskiego w Przemyślu

ISSN 0137-41-68

© Copyright by

Wydawnictwo Towarzystwa Przyjaciół Nauk w Przemyślu
Przemyśl, ul. Kościuszki 7, tel. 16 678 56 01
www.tpn.pbp.webd.pl; e-mail: biblioteka-tpn@wp.pl

Wydanie I. Nakład 300 egz.

EMANUEL CONSTANTIN ANTOCHE (*Paris*)L'EXPÉDITION POLONAISE DE 1450 EN MOLDAVIE ET LA BATAILLE
DE LA PETITE RIVIÈRE DE CRASNA
(IZVORUL CRASNEI, 6 SEPTEMBRE 1450)

A LA MÉMOIRE DE LEON ȘIMANSCHI (1938-2005)

La débâcle de l'ost croisé à Varna (10 novembre 1444) ainsi que la fin tragique du monarque Ladislas (Władysław) III Jagellon¹ provoquèrent un vif émoi à Cracovie et à Buda. Les deux puissances majeures de l'Europe orientale enfin réunies dans un combat suprême pour délivrer la cité impériale de Constantinople de l'encerclement ottoman se retrouvèrent du jour au lendemain sans roi et le front de la croisade fut brisé d'un seul coup. En Pologne, le désarroi de la noblesse fut à son comble, car plusieurs prélats de l'Eglise ainsi que beaucoup de chevaliers illustres de la garde qui chargèrent imprudemment dans la journée fatidique y laissèrent leurs vies sur le champ de bataille ou furent capturés².

Quant à la tête royale, elle fut promenée au bout d'une lance à travers les villes ottomanes pour être ensuite offerte comme trophée au sultan mamelouk az-Zahir Saif ad-Din Ćakmak (1438–1453)³. Macabre épilogue, qui reflétait l'ampleur du désastre, tel qu'il fut raconté dans les chroniques de l'époque, *Historia de rege Vladislao* de Callimachus Buonacorsi ou les Annales de Jean Długosz⁴, d'autant

¹ Roi de Pologne (1434–1444) et de Hongrie (Ulászló I^{er}, 1440-1444).

² J. DŁUGOSZ, *Historiae Polonicae* (ed. AL. PRZEZDZIECKI) IV, XII. Cracovie 1876, 731; FR. PALL, Un moment décisif de l'histoire du Sud-est européen. La croisade de Varna, in: *Balcenia*, I, 7. 1944, 117-118; J. DABROWSKI, La Pologne et l'expédition de Varna en 1444, in: *RES*, X. 1930, 65-68; K. M. SETTON, *The Papacy and the Levant (1204-1571)*, II. Philadelphia 1978, 90-91; notre recherche, Les expéditions de Nicopolis (1396) et de Varna (1444) : une comparaison, in: *MT*, IV, 1-2. 2002, 63-64; C. IMBER, *The Crusade of Varna, 1443-1445*. Ashgate Publishing 2006, 30-32, ainsi que W. FAŁKOWSKI, La lutte pour le pouvoir dans les premières années du règne de Casimir Jagellon, in: *RH*, 283, 1. 1990, 38-39.

³ M. CAZACU, *Dracula*. Paris 2004, 76, pratique très courante à l'époque, amplement expliquée dans l'étude de P. H. STAHL, Chasseurs de têtes balkaniques (15^e-19^e siècles). Contribution à l'anthropologie sociale du crâne, in: *BBR*, IX (XIII, nouv.-série). 1982, 2-18.

⁴ PHILIPPI CALLIMACHI BUONACORSI DA GEMIGNANO (CALLIMACHUS), *Historia de rege Vladislao* (ed. I. LICHONSKA, T. KOWALEWSKI, A. KOMORNICKA). Varsovie 1961, III 202-210; DŁUGOSZ, *Historiae* 726-733. Pour une lecture appropriée de cette chronique, une source essentielle pour l'histoire de l'Europe orientale aux XIV^e-XV^e siècle, voir M. KOCZERSKA, État et perspectives des recherches sur Jan Długosz, in: *APH*, LII. 1985, 171-219, ainsi que le recueil d'études, *Długossiana*. *Studia historyczne w pięćsetlecie śmierci Jana Długosza*, (dir. ST. GAWĘDA). Cracovie 1980.

que la Diète réunie en août 1444 à Piotrków «*sentant la nécessité de la présence de son roi au pays alors que tant d'affaires attendaient son retour, se prononçât contre l'expédition turque*»⁵.

Après la période de l'interrègne instauré en 1445, sous le gouvernement du cardinal Zbigniew Oleśnicki (1389–1455), du chancelier Jean Tazska Koniecpolski (?–1455) et de la puissante famille Tęczyński, oligarchie qui représentait les intérêts de l'Église et des magnats de la Malopolska, la Pologne choisit en septembre 1446 un nouveau monarque, Casimir Jagellon, grand duc de Lithuanie (depuis 1440 sous le nom de Kazimieras) et frère de Ladislas III. Il a fallu âprement négocier le maintien de l'union personnelle polono-lithuanienne, tel qu'il a été défini au temps du feu Ladislas II Jagellon (1386–1434), une sorte d'hégémonie fédérative dans la mesure où les deux pays avaient poursuivi pratiquement des politiques séparées durant plusieurs décennies. Indubitablement, les boyards lithuaniens commencèrent à requérir les mêmes droits et privilèges que la noblesse polonaise, exigences que le roi Casimir IV s'empessa de garantir par la charte qu'il signa à Wilno (2 mai 1447), quelques semaines avant son couronnement (25 juin 1447)⁶.

Dans le problème de l'accès à la mer qui se posait dès lors pour la constellation politique de Jagellons, les tendances étaient plutôt divergentes. Pour les magnats, la *szlachta* et les échevins des villes de la Wielkopolska, l'effort principal aurait dû être dirigé vers la Baltique où les possessions de l'Ordre teutonique en Prusse et en Poméranie constituaient le principal obstacle. De son côté, la noblesse de la Malopolska et de la Lithuanie, regardait vers l'est et surtout vers le sud, tentée à se tailler de nouvelles conquêtes et se frayer un chemin vers le littoral septentrional de la mer Noire⁷. Cet axe, Baltique – mer Noire, colonne vertébrale géostratégique de l'union polono-lithuanienne correspondant en quelque sorte aux velléités expansionnistes de la monarchie s'identifiait aussi

⁵ DĄBROWSKI, La Pologne 68; FAŁKOWSKI, La lutte 37-39; A. B. BOSWELL, Jagello's Successors: the Thirteen Years' War with the Knights, 1434-66 in : The Cambridge History of Poland. From the Origins to Sobieski (to 1696) (dir. W. F. REDDAWAY, J. H. PENSON, O. HALECKI, R. DYBOSKI), Cambridge 1950, 238.

⁶ IBIDEM, 240-241; FAŁKOWSKI, La lutte 39-42, 45; FR. PAPÉE in: *Historia Polityczna Polski*, I. Cracovie 1923, 547-549 ; L. KOLANKOWSKI, *Polska Jagiellonów. Dzieje polityczne*. Lwów 1933, 92-93; N. DAVIES, *Histoire de la Pologne*. Paris 1986, 321; I. LALKOŮ, *Aperçu de l'histoire politique du Grand-Duché de Lithuanie*. Paris 2000, 17-35.

⁷ KOLANKOWSKI, *Polska* 94-97; FAŁKOWSKI, *La lutte* 46; P. P. PANAITESCU, *La route commerciale de Pologne à la mer Noire au Moyen Age*, in: *RIR* III, 2-3. 1933, 180-183; CAZACU, *A propos de l'expansion polono-lithuanienne au nord de la mer Noire aux XIV^e-XV^e siècles: Czarnigrad, la «Cité Noire» de l'embouchure du Dniestr*, in: *Passé Turco-Tatar, Présent Soviétique. Etudes offertes à Alexandre Bennigsen* (ed. CH. LEMERCIER-QUELQUEJAY, G. VEINSTEIN, S. E. WIMBUSH). Louvain-Paris 1986, 99-122 avec une riche bibliographie.

aux voies commerciales qui traversaient l'Europe orientale à cette époque et dont la plus importante était Dantzig (Gdansk) – Varsovie – Lublin – Lwów (Leopol, Lemberg, Liov). Cette dernière ville représentait un nœud commercial d'intérêt majeur, car une route la ralliant à Cracovie assurait le trafic avec le royaume de Bohême et les bourgs allemands du Saint Empire, tandis qu'à l'est, elle était en communication avec Kiev, cité florissante sur les bords du Dniepr⁸. De Lwów partaient aussi vers le sud les routes commerciales qui traversaient la principauté vassale de Moldavie jusqu'au liman du Dniestr et aux bouches du Danube, zones dominées par les villes portuaires de Cetatea Albă (Asprokastro, Aqkerman, Bielgorod Dniestrovski) et de Chilia (Kili) avec l'ancien Licostomo⁹. Pareil au principe des vaisseaux communicants, Chilia¹⁰ et Cetatea Albă représentaient les principaux débouchés qui reliaient la Baltique et l'Europe centrale à la mer Noire, leur possession assurant incontestablement le contrôle du Bas Danube et du bassin du Dniestr.

De quelle manière le royaume de Pologne arrivait à assurer son emprise sur le segment méridional de ces routes? L'hommage de vassalité prêté personnellement et régulièrement depuis 1387 par les princes de Moldavie¹¹ ne prévoyait

⁸ PANAITESCU, La route I73-174; ST. KUTRZEBA, Handel Polski ze Wschodem w wiekach średnich. Cracovie 1903, 15-26 ainsi que l'ouvrage classique de ST. LEWICKI, Drogi handlowe w Polsce w wiekach średnich. Cracovie 1906.

⁹ KUTRZEBA, Handel Polski 56-57; N. IORGA, Studii istorice asupra Chilie și Cetății Albe. Bucarest 1899; PANAITESCU, Legăturile moldo-polone în sec. XV și problema Chilie, in: Rsl III. 1958, 95-115; C. C. GIURESCU, Târguri sau orașe și cetăți moldovene din secolul X până la mijlocul secolului al XVI^{lea}. Bucarest 1967, 53-59 avec la carte, 57; An Economic and Social History of the Ottoman Empire (1300–1914), (ed. H. INALCIK, D. QUATAERT). Cambridge 1994, chap. «The Bursa-Istanbul-Akkerman-Lwow Route», 285-291; M. BERINDEI, L'emprise ottomane sur la route moldave avant la conquête de Kili et d'Aqkerman, in: Journal of Turkish Studies 10, (mélanges H. INALCIK). 1987, 47-71; Ș. PAPACOSTEA, Inceputurile politicii comerciale a Țării Românești și Moldovei (secolele XIV-XVI). Drum și stat, in: Geneza statului în evul mediu românesc. Studii critice. Bucarest 1999, 163-221; S. IOSIPESCU, Marea Neagră de la Imperiul Mongol și coloniile genoveze la afirmarea statelor riverane și cucerirea otomană (1204–1484), in: Marea Neagră de la «lacul bizantin» la provocările secolului XXI, (ed. général M. E. IONESCU). Bucarest 2006, 90-91.

¹⁰ Selon les dires du sultan Bâyezid II Veli (1481–1521), Chilia était «*la clef et la porte de toute la Moldavie, de Hongrie et du Danube*», J. RADONIC, Acta et diplomata ragusina I/2. Belgrade 1934, 757.

¹¹ En 1387, le prince de Moldavie, Pierre II Mușat (1375–1391) accepta de plein gré la suzeraineté polonaise en recevant à cette occasion les régions nordiques de la Bucovine ou le pays de Șepeniț (*Terra Sepenicensis*). L'acte de l'hommage dans M. COSTĂCHESCU, Documente moldovenești înainte de Ștefan cel Mare II. Jassy 1932, 599-603. De même, C. RACOVITĂ, Inceputurile suzeranității polone asupra Moldovei, in: RIR X. 1940, 237-332; V. CIOBANU, Cauze politice și implicații juridice ale stabilirii raporturilor româno-polone la sfârșitul secolului XIV (1387-1396), in: AIIAI XXVII. 1990, 103-119; IDEM, Țările Române și Polonia, secolele XIV-XVI. Bucarest 1985, 15-19; II. CZAMAŃSKA, Moldavia i Wołoszczyzna wobec Polski. Węgier i Turcji w XIV i XV wieku. Poznan 1996, 52-54; Cronica Moldovei de la Cracovia. Secolul XIII – începutul secolului XVII. Textul inedit al unui autor polon anonim, (ed. C. REZACHEVICI). Bucarest 2006, 96 avec bibliographie 47-48.

que deux obligations du droit médiéval : *auxilium* et *consilium*. Selon une juste observation de Petre P. Panaitescu, il n'y avait pas d'autre situation avantageuse pour la puissance suzeraine à part la libre circulation et la sécurité de ses commerçants sur le territoire de la principauté vassale. Non sans raison, le chroniqueur Martin Cromer (1512-1589) considérait cette vassalité comme une sorte de *clientélisme* dans le sens antique du terme¹².

Le règne d'Alexandre le Bon (avril 1400 – janvier 1432) allait demeurer dans la mémoire commune des Moldaves comme une longue période de paix, de stabilité intérieure et de prospérité économique¹³. Politiquement, le voïévode maintint l'alliance avec le royaume polonais, qu'il renouvela d'ailleurs à plusieurs reprises: 1404, 1407, 1411, 1415, 1417. Alexandre envoya aussi de l'aide militaire à son suzerain, confronté à cette époque à une longue guerre avec les chevaliers teutoniques, des contingents moldaves en participant d'ailleurs au sein de l'armée polono-lithuanienne à la célèbre bataille de Grunwald (Tannenberg, le 15 juillet 1410) ainsi qu'au siège de Marienburg (Malborg), la résidence de l'ordre, en 1422. Bien que le prince de Moldavie ait rempli ses obligations qui découlaient de son allégeance, ni Ladislas II Jagellon, ni le grand-duc de Lithuanie ne firent quelque chose pour secourir leur vassal lorsque les Ottomans attaquèrent au début de l'été 1420 la forteresse de Cetatea Albă. Trois ambassades moldaves se succédèrent en mai – juin à la cour du royaume pour solliciter du soutien militaire contre la menace qui pesait aux frontières méridionales. Alexandre dut repousser seul cette attaque tout en réfléchissant à l'efficacité de l'alliance avec la Pologne qu'il rompit d'ailleurs vers la fin de son règne¹⁴.

Cette présence ottomane au Bas Danube et dans la Dobroudja voisine allait d'ailleurs bouleverser l'équilibre des forces en Europe Orientale¹⁵ tout en

¹² Suivre l'analyse de PANAITESCU, La route 183-184 avec bibliographie. Notons aussi le droit de dépôt et d'étape de la ville de Lwów pour les marchands moldaves ainsi qu'alignement de la monnaie moldave sur celle polonaise constamment dévaluée (la mauvaise monnaie chasse la bonne), facteurs qui défavorisaient dans les échanges le commerce de la principauté, CAZACU, L'impact ottoman sur les pays roumains et ses incidences monétaires (1452-1504), in : RRH XII. 1973, 161-165.

¹³ REZACHEVICI, Cronologia critică a domnilor din Țara Românească și Moldova I (sec. XIV-XVI). Bucarest 2001, 471-476, ainsi que la biographie de C. CIHODARU, Alexandru cel Bun (23 aprilie 1399 - 1 ianuarie 1432). Jassy 1984.

¹⁴ IBIDEM, 236-245; CIOBANU, Țările Române 36-38; PANAITESCU, Lupta comună a Moldovei și a Poloniei împotriva cavalerilor teutoni, in : Rsl IV. 1960, 225-238. Pour Grunwald, voir notre étude, Quelques aspects concernant l'évolution tactique du chariot sur le champ de bataille dans l'histoire militaire universelle. L'Antiquité et le Moyen Age jusqu'à l'avènement des Hussites (1420), in: Guerre et société en Europe. Perspectives de nouvelles recherches (dir. A. CORVISIER, D. PREDA). Bucarest, 2004, 61-62 avec la bibliographie sur la bataille. L'épisode de Malborg est raconté par DEUGOSZ, Historiae liv. XI 299-300.

¹⁵ IOSIPESCU, Marea Neagră 94-95; N. BELDICEANU, La conquête des cités marchandes de Kilia et de Cetatea Albă par Bayezid II, in : SOF XXIII. 1964 49-84; A. GHIAȚĂ, Condițiile instaurării

déterminant la particularité géopolitique de la principauté moldave – celle d'un État-tampon entouré par la Pologne-Lithuanie, le royaume de Hongrie et l'Empire ottoman – espace convoité, car circonscrit par les Carpates, le Dniestr, les bouches du Danube et le littoral septentrional de la Mer Noire.

Il faut souligner aussi que l'absence d'une règle stricte régissant la succession des princes au trône eut souvent des conséquences désastreuses pour la stabilité politique de la Moldavie à cette époque de son histoire¹⁶. A partir de 1432, la principauté moldave allait sombrer pour une durée de presque trois décennies dans la guerre civile, période de troubles provoquée par des luttes pour le pouvoir entre les rejetons d'Alexandre le Bon, les princes Iliăș, Etienne II et Pierre III, ainsi que leurs successeurs¹⁷. Ce combat acharné avec de vifs revirements de situation accentua davantage l'emprise polonaise sur la Moldavie, la puissance suzeraine offrant souvent asile et soutien militaire aux princes défaits sur le champ de bataille. Ce fut le cas d'Iliăș lorsqu'il perdit pour la première fois son trône, vaincu par Etienne II à Loloni en septembre 1433. Mais n'oublions pas que ce prince avait épousé le 25 octobre 1425 à Suceava, Marie (Mańka) Holszańska, de la famille lithuanienne Olgimontovici–Holszański, sœur cadette de Sofia Holszańska, reine de Pologne et mère de Ladislas III et de Casimir IV Jagellon¹⁸.

Selon la chronique de Dlugosz, ce fut elle-même qui alla retrouver le roi à Lwów, vers la fin du juillet 1448 pour lui offrir 200 cavaliers moldaves qui avaient servi sous les ordres de son fils, le prince Roman II qui chassé du pouvoir en Moldavie par Pierre III, le fils cadet d'Alexandre le Bon, et réfugié en Podolie,

dominației otomane în Dobrogea, in: Studii istorice sud-est europene I (dir. E. STĂNESCU). Bucarest 1974 43-88; V. CIOCĂLTAN, Poarta Osmană și gurile Dunării în secolul al XV-lea, in : RdI 11. 1985, 1058-1074 ; PAPACOSTEA, Premisele politice ale hegemoniei economice a Imperiului otoman în spațiul Mării Negre (1453-1484), in: Studii de istorie românească. Economie și societate (secolele XIII-XVIII). Brăila 2009, 71-102.

¹⁶ «*Sommairement le système pourrait être caractérisé d'héréditaire-électif: on élisait les princes toujours dans la famille régnante, ... mais tous les membres – bâtards inclus – étaient susceptibles d'accéder au trône d'où des luttes intestines incessantes entre les différentes partis et les prétendants qu'ils soutenaient...*», CAZACU, L'Histoire du Prince Dracula en Europe Centrale et Orientale (XV^e siècle). Présentation, édition critique, traduction et commentaire. Genève, 1996, 2.

¹⁷ La chronologie détaillée de leurs règnes in REZACHEVICI, Cronologia 476-502 et L. ȘIMANSCHI, Precizări cronologice privind istoria Moldovei între 1432-1447, in: AIIAI, VII. 1970, 59-81.

¹⁸ REZACHEVICI, Cronologia 477. Pour une étude plus approfondie des luttes pour le pouvoir, on peut consulter aussi avec profit: CZAMAŃSKA, Mołdavia 89-104; IORGA, Histoire des Roumains et de la Romanité Orientale IV, «Les Chevaliers». Bucarest 1937, 52-68, 92-93, 108-111; GIURESCU, Istoria Românilor. De la Mircea cel Bătrân și Alexandru cel Bun până la Mihai Viteazul II. Bucarest 1943, 16-28; N. GRIGORAȘ, Țara Românească a Moldovei, până la Ștefan cel Mare (1359-1457). Jassy 1978, 119-165; ȘIMANSCHI, Criza politică din Moldova dintre anii 1432 și 1437, in: AIIAI XXXIII. 1996, 23-27; D. I. MUREȘAN, Isihasmul și prima etapă a rezistenței la deciziile conciliului florentin în Moldova (1442-1447), in: SUBBH, XLIV. 1999, 3-57.

perdit même sa vie, probablement empoisonné par les boyards de son entourage (2 juillet). Pierre venait d'être intronisé, entre fin février et fin avril par les troupes de Csutor de Monoszló, un noble croate à la solde du gouverneur de Hongrie¹⁹.

Ce changement de pouvoir doit être compris et mis en relation avec les préparatifs pour une nouvelle expédition contre les Ottomans²⁰, car dans la lutte suprême qui s'annonçait après Varna, Hunyadi devait s'assurer impérativement le flanc gauche danubien en installant des hommes de confiance au pouvoir en Moldavie et dans la Valachie voisine. C'est dans ce cadre qu'il élimina aussi Vlad Dracul (1437-1442 ; 1444-1447), le voïévode de cette dernière principauté, parce qu'il s'était réconcilié avec les Ottomans, et s'efforçant à mener une politique monétaire protectionniste, avait fini par fermer son pays à la monnaie hongroise. La réplique du gouverneur, une expédition éclair au sud des Carpates, se solda par la défaite et la mise à mort de Vlad et de son fils Mircea à une date située entre le 23 novembre et le 4 décembre 1447. Il offrit le trône valaque à Vladislav II (1447-1456), qui avait, semble-t-il, déjà tenté sa chance en juin-juillet de la même année²¹. Quant à l'installation d'une garnison hongroise à Chilia au printemps du 1448, acte qui symbolisait en quelque sorte le couronnement de la politique expansionniste menée par le royaume de Saint-Etienne en direction de la mer Noire²², il s'agissait aussi d'un choix militaire judicieux qui répondait aux impératives stratégiques de la croisade. Quelques mois plus tard, en juillet, la forteresse fut attaquée par une flotte ottomane d'une soixantaine de vaisseaux, assaut repoussé par la flottille hongroise du Danube et les troupes valaques de Vladislav²³.

Les Annales de Jean Długosz ainsi que la chronique de Marcin Bielski nous informent que le roi Casimir IV aurait même voulu intervenir militairement

¹⁹ DŁUGOSZ, *Historiae V.* I.878 XIII, 52-53; IORGA, *Histoire* 110-111; REZACHEVICI, *Cronologia* 504-506, 509-510.

²⁰ CIOBANU, *Țările Române* 54 ; CZAMAŃSKA, *Mołdavia* 105-107; E. DENIZE, *IL. CĂZAN, Marile puteri și spațiul românesc în secolele XV-XVI*. Bucarest 2001, 35-36.

²¹ CAZACU, *Dracula*, 41; IDEM, *L'impact ottoman*, 168-170; PALL, *Intervenția lui Iancu de Hunedoara în Țara Românească și Moldova în anii 1447-1448*, in: *Studii XVI*. 1963, 1049-1072; IDEM, *De nouveau sur l'action de Iancu de Hunedoara en Valachie pendant l'année 1447*, in: *RRH XV*. 1976, 447-464; IDEM, *Encore une fois sur l'action de Iancu de Hunedoara (Hunyadi) en Valachie pendant l'année 1447*, in: *RRH XVII*. 1978, 743-753.

²² A ce sujet notamment, PALL, *Stăpînirea lui Iancu de Hunedoara asupra Chilie și problema ajutorării Bizanțului (1448-1465)*, in: *Studii XVIII*, 3. 1965, 619-638 et PAPACOSTEA, *The Black Sea in the Political Strategies of Sigismund of Luxemburg*, in: *TR*, «Worlds in Change: Church Union and Crusading in the Fourteenth and Fifteenth Centuries», XVIII suppl. 2. 2009, 279-289 avec bibliogr.

²³ CAZACU, P. ȘT. NĂSTUREL, *Une démonstration navale des Turcs devant Constantinople et la bataille de Kilia (1448)*, in : *JS*, juillet-septembre 1979, 197-210; I. DJURIC, *Le crépuscule de Byzance*. Paris, 1996, 358.

en Moldavie afin de remettre son cousin germain sur le trône, mais le décès de Roman II ainsi qu'une lettre reçue de la part de Jean Hunyadi dans laquelle le gouverneur de Hongrie le suppliait presque de tolérer Pierre III, le temps de l'expédition anti-turque, atténuèrent son ardeur guerrière²⁴. Le 22 août, Pierre III prêta finalement serment d'allégeance dans la forteresse de Hotin (Chocim) devant les envoyés du monarque polonais qui promettait en échange de protéger le nouveau règne contre les éventuels ennemis de l'extérieur²⁵. De toute manière, Pierre III était le seul membre de la dynastie de *Bogdan* capable de diriger la principauté après la disparition de Roman II, car le frère de celui-ci, le futur Alexandre II n'avait même pas atteint l'âge de dix ans. Quant aux préparatifs concernant l'expédition de 1448 contre les Ottomans, le royaume de Pologne n'avait pas d'autre choix que de suivre le chemin tracé par Jean Hunyadi comme il l'avait déjà fait par le passé. Il ne s'agissait pas seulement de venger la mort de Ladislas III Jagellon mais de recréer un front commun en Europe Orientale pour contrer la menace ottomane. Un contingent polonais fort de plusieurs milliers de combattants, trois mille cavaliers moldaves ainsi que quatre mille Valaques sous les ordres du prince Vladislav II intégrèrent d'ailleurs l'armée rassemblée par le gouverneur de Hongrie, peut-être la meilleure qu'il commanda durant toute sa carrière militaire²⁶.

Ce fut dans le même contexte que se déroula aussi la passation du pouvoir en Moldavie après le décès de Pierre III durant la première semaine d'octobre 1448. Csutor de Monoszló assura pour deux mois le gouvernement de la principauté (après 10 octobre – fin décembre 1448) jusqu'à la montée sur le trône d'Alexandre II, qui arrivé de Pologne entama son règne sous l'emprise de Ma-

²⁴ DŁUGOSZ, *Historiae* 53-54; M. BIELSKI, *Kronika Polska* V. Varsovie 1830, 13-14. Voir aussi, *Cronica Moldovei de la Cracovia*, 102-103; La lettre de Hunyadi datée du 1^{er} août 1448 se trouve publiée dans *Codex epistolaris saeculi decimi quinti* (ed. A. SOKOŁOWSKI, J. SZUJSKI, A. LEWICKI) II. Cracovie 1876, 40-41.

²⁵ DŁUGOSZ, *Historiae* 54-55. L'hommage de Pierre III in COSTĂCHESCU, *Documente* 733-736, ainsi que la lettre du roi Casimir IV, envoyée le 20 août de Kamieniec-Podolski et reproduite par ȘIMANSCHI, *O cumpănă a copilăriei lui Ștefan cel Mare: Reuseni, 15 octombrie 1451*, in: *AIIAI* XIX. 1982, 197-198. Voir aussi, IDEM, *Criza politică* 28; IDEM, D. AGACHE, *Inscăunarea lui Ștefan cel Mare: preliminarii și consecințe (1450-1468)*, in : *Romania and Western Civilization* (dir. K. W. TREP-TOW). Jassy 1997, 196-197; CIOBANU, *Țările Române* 54-55 avec bibliographie; CZAMAŃSKA, *Moldavia* 108-109; V. PÂRVAN, *Alexăndrel vodă și Bogdan vodă. Șapte ani din istoria Moldovei 1449-1455 i: Studii de istorie medievală și modernă* (ed. L. NĂSTASĂ). Bucarest 1990, 74-75.

²⁶ Les chroniques d'ASĪKPAȘAZADE et d'IDRĪS BIDLISĪ in: *Cronici turcești privind țările române. Extrase I, (XIV^e-XVII^e siècles)* (ed. M. GUBOGLU, M. A. MEHMET). Bucarest 1966, 91, 175; IORGA, *Les aventures «sarrazines» des Français de Bourgogne au XV^e siècle*, in: *Mélanges d'Histoire Générale*, (dir. C. MARINESCU) I. Cluj 1927, 42; A. DECEI, *Oastea lui Iancu Huniade înainte de bătălia de la Kossovo (1448)*. Scrisoarea lui Pasquale de Sörgo, in: *RIR* XVI. 1946, 41-42, 50; CAZACU, *La Valachie et la bataille de Kossovo (1448)*, in: *RESSE*, IX, 1. 1971, 131-152.

rie Holszańska et des boyards du parti polonophile ayant comme chef de file, Manuil *pîrcălab* (châtelain) de Hotin²⁷. Le nouveau pouvoir allait durer à peine une dizaine de mois, car fin septembre 1449, un autre prétendant venu de Valachie revendiquait par les armes le droit à la couronne de ses ancêtres. Il s'agissait de Bogdan II, un bâtard d'Alexandre le Bon ou plutôt d'un fils illégitime du frère de celui-ci, *jupân* Bogdan qui avait été associé au trône jusqu'en 1407²⁸. Avec le concours de la noblesse hostile à Alexandre II qui lui fournit des contingents recrutés dans les provinces méridionales du pays (la Basse Moldavie), il envahit la principauté et chassa le jeune prince régnant, en lui infligeant une lourde défaite, le 12 octobre à Tămășani, au nord de Roman²⁹.

Afin de gagner du temps pour consolider son pouvoir, éloigner ses ennemis de la région et retarder une éventuelle riposte militaire des Polonais, Bogdan conclut le 2 décembre un accord avec Théodore (Dietrich) Buczacki, châtelain de Kamieniek-Podolsk et gouverneur de la Podolie, un des plus puissants magnats des confins méridionaux, en acceptant même de lui payer un tribut régulier³⁰. Ce traité ne servit à rien, car au cours du mois de janvier 1450, une armée recrutée en Ruthénie à laquelle se joignirent des contingents podoliens, attaqua la Moldavie afin de réinstaller au pouvoir le prince Alexandre. Commandées par Jean Olieski de Sienna (Sienieński), les troupes polonaises occupèrent Hotin, Suceava et Neamț, tout en infligeant quelques revers à la partie adverse. Retranché sur ses terres dans les régions montagneuses situées au sud-ouest du pays (Bacău, Troțuș, Borzești), Bogdan II prépara vite sa revanche. Fort du soutien apporté par la noblesse moldave hostile à cette intervention polonaise en faveur d'Alexandre³¹, il rassembla aussi bon nombre de guerriers de l'arrière-ban (la

²⁷ REZACHEVICI, Cronologia 507-508; ȘIMANSCHI, Criza politică, loc. cit. Pour Manuil *pîrcălab* de Hotin, un des boyards moldaves les plus influents de l'époque voir N. STOICESCU, Dicționar al marilor dregători din Țara Românească și Moldova (sec. XV-XVII). Bucarest 1968, 278; K. PRZYBOŚ, Urzędnicy województwa podolskiego XV-XVIII wieku. Spisy. Cracovie 1994, 109.

²⁸ Suivre l'analyse de REZACHEVICI, Cronologia avec bibliographie, 513-515.

²⁹ PĂRVAN, Alexândrel vodă 80-81; ȘIMANSCHI, Criza politică, loc. cit.; IDEM, O cumpănă 192-193. De même IORGA, Histoire 121: «Le 12 octobre 1449, Bogdan gagne la bataille de Tămășani, village hongrois (lancêtre étant Tămas, Thomas)».

³⁰ PĂRVAN, Alexândrel vodă 82; REZACHEVICI, Cronologia 515. Lors de l'occupation de la Podolie en 1430, le roi Ladislas II Jagellon installa la famille Buczacki en la personne des frères Michal, Teodoryk (Dietrich) et Michal-Muzyło qui réunirent entre leurs mains les mêmes fonctions politiques et militaires que les Korjatowicz lithuaniens un siècle plus tôt, R. BÄCHTOLD, Südwestrussland im Mittelalter (Territoriale, wirtschaftliche und soziale Verhältnisse). Bâle 1951, 80-91; CAZACU, A propos de l'expansion 103-108.

³¹ Suivre l'analyse de ȘIMANSCHI, O cumpănă, loc. cit.

Grande Armée)³² que Długosz qualifia de «*praedonum et latronum manus*»³³. Sa contre-offensive fut couronnée de succès, car fin février – début mars 1450, il réussit à reconquérir le trône. Vaincus pour la seconde fois, Alexandre et ses partisans se réfugièrent en Podolie de l'autre côté de la frontière. Nous savons aussi que face à cette rude épreuve qu'il dut traverser avec son fils Etienne (le futur prince Etienne III le Grand, 1457–1504), Bogdan envoya le 11 février de la bourgade de Roman une lettre à Jean Hunyadi dans laquelle il se mettait sous la protection du gouverneur de Hongrie, tout en demandant asile de l'autre côté des Carpates pour sa famille et une quinzaine de boyards mentionnés dans le document. Quelques mois plus tard, plus précisément le 5 juillet, Bogdan se voyait obligé de renouveler sa requête en réclamant cette fois-ci du renfort militaire³⁴ afin de repousser une autre armée polonaise rassemblée à Lwów, plus

³² En roumain *Oastea cea mare*, l'arrière-ban équivalent de la levée en masse destinée à renforcer les effectifs de la *Petite Armée* (*Oastea cea mică*), constituée des contingents fournis par les boyards. Pour l'organisation et l'armement de l'armée moldave à cette époque voir: I. I. BOGDAN, Documentul Râzenilor din 1484 și organizarea armatei moldovene în sec. XV, in: AARMSI, II^e série, XXX. 1907-1908, 361-413; Général R. ROSETTI, Studii asupra chipului cum se făptuia războiul de către Ștefan cel Mare, Memoriul I: «Armamentul». Memoriul II: «Organizarea». Memoriul III: «Principii tactice ale Moldovenilor și ale vecinilor, in : AARMSI, III^e série, IV. 1925, 367-444; IDEM, Essais sur l'art militaire des Roumains. Bucarest 1935 28-34; I. FOCȘENEANU, GH. DIACONU, Bazele puterii militare a lui Ștefan cel Mare, in: Studii cu privire la Ștefan cel Mare. Bucarest 1956, 113-168; STOIC-ESCU, The Greater Army of Walachia and Moldavia (14th-16th Centuries), in: Pages from the History of the Romanian Army (dir. AL. GH. SAVU). Bucarest 1975, 56-66; IDEM, La structure et l'organisation de l'armée des pays roumains au XIV^e-XVIII^e siècles, in: L'armée et la société roumaine (dir. AL. GH. SAVU). Bucarest 1980, 161-186; IDEM, C. KÖNIG in : Istoria militară a poporului român II. Bucarest 1986, 31-84; PANAITESCU, Cercetări asupra organizației armatei moldovene în evul mediu, in : AP II, 1-2. 2006, 153-166.

³³ DŁUGOSZ, *Historiae* 73. La même expression rencontrée dans BIELSKI, *Kronika* 18: «Bogdan zasię zebrawszy łotrostwa gornego niemało wypędził Alexandra». Il nous semble nécessaire de rappeler que la seule source contemporaine qui nous relate le conflit armé de 1450, demeure les Annales de Długosz compilées par Bielski ainsi que par d'autres chroniqueurs polonais postérieurs, Bernard Wapowski, Mathieu Miechowski, Martin Cromer, Mathieu Strykowski et Aleksander Gwagnin. Nous allons nous limiter aux récits de Długosz, de Bielski, de WAPOWSKI, *Dzieje Korony Polskiej i Wielkiego Księstwa Litewskiego od roku 1380 do 1535* (éd. M. MALINOWSKI) III. Wilno 1848, 70-79 ainsi qu'aux informations fournies par la chronique moldave de Cracovie (*Cronica Moldovei de la Cracovia*), 103-104. Quant au chroniqueur moldave GR. URECHE, *Chronique de Moldavie depuis le milieu du XIVE siècle jusqu'à l'an 1594* par Grégoire Urechi (ed. É. PICOT). Paris 1885, 73-81, il s'inspire largement du récit de Bielski, voir PANAITESCU, *Influența polonă în opera și personalitatea cronicarilor Grigore Ureche și Miron Costin*, in : AARMSI, III^e série, IV. 1925, 45, 69-71. Pour les autres chroniqueurs mentionnés nous renvoyons chez PÂRVAN, *Alexândrel vodă n. 121, 89* et REZACHEVICI, *Cronologia* 516.

³⁴ Les deux lettres furent découvertes par BOGDAN et publiées in: *Cinci documente istorice slavo-române din Archiva Curții Imperiale de la Viena*, AARMSI, II^e série, IX. 1888-1889, 1890, 52-58. Reproduites aussi par COSTĂCHESCU, *Documente 749-750, 755-757* et analysées par PÂRVAN, *Alexândrel vodă 83-85*, REZACHEVICI, *Cronologia* 515-516 et GRIGORAȘ, *Țara Românească* 172. Pour ces événements, voir IORGA, *Histoire* 121-122 et GIURESCU, *Istoria* 25-26, ainsi que la biblio-

nombreuse et mieux constituée que la précédente qui se préparait d'envahir la Moldavie pour rétablir au pouvoir le jeune Alexandre.

Le problème moldave fut amplement débattu par Casimir IV dans le conseil de couronne réuni à Cracovie, le 9 mars 1450. Alors on discuta sans réserve la question de savoir s'il était ou non utile d'incorporer la principauté au royaume polonais, de pousser les frontières jusqu'au Danube et de conquérir la cité portuaire de Cetatea Albă, scénario géopolitique irréalisable, car ni l'Empire ottoman, ni le royaume de Hongrie, n'auraient jamais toléré que les étendards polonais flottent dans cette région d'une grande importance stratégique et commerciale. Par ailleurs, on ne disposait pas des moyens militaires nécessaires pour une telle entreprise, d'autant plus que les Moldaves, qui aimaient vivre avec leur religion et leurs coutumes, semblaient bien décidés à s'opposer par les armes. Fin diplomate, le roi avait opté finalement pour une solution de compromis, au sein de laquelle la Moldavie, ayant à sa tête un voïévode vassal et fidèle à la couronne polonaise devait jouer le rôle d'avant-poste face à la puissance ottomane, victorieuse de la croisade lors de la seconde bataille de Kossovopolje (17-19 octobre 1448). En fin de compte, on décida d'envahir ce pays pour aider le cousin germain de Casimir IV à reconquérir son trône³⁵.

Ce conseil de couronne du mars 1450 doit être mis aussi en relation avec l'orientation géopolitique ultérieure du royaume, décidée par Casimir IV, qui culmina avec le déclenchement en 1454 d'une nouvelle guerre contre les Chevaliers teutoniques. Plusieurs facteurs d'ordre géographique, économique et politique dictèrent ce choix, c'est-à-dire le contrôle du segment septentrional de l'axe Baltique – mer Noire, option qui répondait déjà aux exigences formulées par la

graphie polonaise, notamment CZAMAŃSKA, *Mołdavia* 109-111; Z. SPIERAŁSKI, *Z dziejów wojen polsko-moldawskich. Sprawa pockucha do wstąpienia na tron Zygmunta I*, in: SMHW IX. 1965 70; IDEM, *Awantury mołdawskie*. Varsovie 1967, 33-34.

³⁵ DŁUGOSZ, *Historiae* 73: «*Antequam itaque Kazimirus Rex ex Cracovia discederet, pluribus diebus habuit super hac re deliberationem, an videlicet novus exercitus contra Moldaviam et Bogdanum mittendus esset, et an cura et defensio Ilichnonis (Alexandre) suscipienda et continuanda, neglecto Bogdano, qui per nuntios suos fidelitatem, obedientiam et subiectionem, seque et omnia sua repromittebat. Consultum autem fuit Regi, ut tempus opportunum, sibi oblatum, non negligeret, sed terram Moldaviae praedictam, foecundam rebus omnibus, sed et portu suo Albocastrensi opulentam, personaliter cum exercitu aggrediretur, et Bogdano expulso vel capto, Ilichnone vero aliqua sorte in terris Russiae contentanto, terram ipsam perpetuo Regno Poloniae uniret et incorporaret. Verum, quia res laboriosa videbatur, aliam deliberationem Rex secutus est, hanc videlicet: ut omnes terrae Russiae consurgant et Ilichnoni suffragium ferant, ad propellendum Bogdanum*». Voir aussi le récit de WAPOWSKI, *Dzieje Korony* 71-72 et d'URECHE, *Chronique* 75: «*Casimir délibéra avec ses conseillers sur ce qu'il devait faire d'un pays aussi remuant et où le pouvoir était aussi peu stable. Les uns lui conseillaient de chasser les princes et de n'en plus tolérer; d'installer son administration [en Moldavie] et de convertir ce pays en provinces polonaises. Les autres disaient, au contraire, qu'il valait mieux avoir pour défense contre les Turcs les remparts d'autrui que les siens propres*». Les facteurs économiques et commerciaux ainsi que leur importance pour les provinces méridionales du royaume, Lithuanie incluse, avaient été étudié par CZAMAŃSKA, *Mołdavia* 111-112.

noblesse et les villes de la Wielkopolska. Il fallait mieux posséder le débouché le plus sûr de cette route que s'aventurer au-delà des confins méridionaux du royaume à travers les forêts impénétrables de la Moldavie pour affronter ensuite les redoutables armées ottomanes au Bas Danube ou dans les contrées qui bordaient la façade maritime de la principauté³⁶.

Il paraît que depuis le désastre subi par les troupes du royaume à *Plonini* (*ploniny* = *montagne* en pol.) en 1368, victoire du prince Pierre I^{er} (1367-1368) sur une puissante armée envoyée par Casimir III le Grand (1333-1370) pour conquérir la Moldavie, aucune attaque polonaise d'une telle ampleur n'avait encore menacé le pays³⁷. Malheureusement, nous ne disposons pas des sources qui puissent nous indiquer les effectifs de l'armée d'invasion. Nous savons cependant que la *szlachta* des provinces méridionales (la Ruthénie, la Podolie, la Volhynie) fut mobilisée sous les ordres de Pierre Odrowasz de Sprowa, palatin de Lwów et capitaine général de la Galicie, de Predzbor Koniecpolski, châtelain de Sandomir et gouverneur de Przemisl, et de Théodore Buczacki, le châtelain de Kamieniek-Podolsk. Les troupes étaient formées dans leur majeure partie de la cavalerie lourde et légère, le reste de l'infanterie, sans doute, de la piétaille mercenaire, qui d'habitude combattait protégée par les chariots de l'armée (en formation de *tábor*). A part ce rassemblement de forces, il fallait compter aussi sur un corps de cavalerie moldave réuni par les boyards fidèles à Alexandre et commandé par Manuil, le châtelain de Hotin³⁸.

³⁶ Pour les préliminaires de la Guerre de Treize Ans (1454-1466) et l'affranchissement du pouvoir royal face à l'oligarchie des magnats de la Malopolska, voir FAŁKOWSKI, La lutte 46-47; PAPÉE, *Historia Polityczna* 553-571 et BOSWELL, *Jagello's Successors* 243-244. Pour les relations avec l'Empire ottoman aux XV^e-XVI^e siècles, voir PAPACOSTEA, *Premisele politice* 78-79 avec bibliographie et D. KOŁODZIEJCZYK, *Ottoman-Polish Diplomatic Relations (15th-18th)*. An Annotated Edition of *Ahdnames and Other Documents*. Leiden 2000, 109-126. Le rôle stratégique de la Moldavie en tant que *bouclier* de la Pologne face à l'expansion ottomane étudié par REZACHEVICI, *Rolul românilor în apărarea Europei de expansiunea otomană (secolele XIV-XVI)*. Bucarest 2001, 213-223.

³⁷ «Une guerre d'invasion, ouverte, bruyante, comme n'en avait jamais existé contre la Moldavie, en dehors de l'exploit légendaire mentionné vers la moitié du XIV^e siècle», IORGA, *Histoire* 122. Pour la bataille de Plonini, notamment REZACHEVICI, *Cronologia* 432-442 avec bibliographie, ainsi que CAZACU, *Lucius Apronianus, Roman I^{er} de Moldavie ?*, in: *BBRF VIII, (XII)*. 1980-1981, 257-272.

³⁸ DŁUGOSZ, *Historiae* 74-75; BIELSKI, *Kronika* 18; WAPOWSKI, *Dzieje Korony* 72-73: «*Powtórnie więc całe rycerstwo ruskie i podolskie poruszone na tę wyprawę multańska. Dowództwo poruczone Piotrowi Odrowążowi, Przedborowi s Koniecpola i Teodorykowi Buczackiemu, którzy Dniestr przebywszy pod zamkiem Chocimiem*», ainsi que URECHE, *Chronique* 75: «*On chargea donc Odrowaz et Koniecpolski, conformément au désir exprimé par un certain nombre de Moldaves, de replacer Alexandre sur son trône, les armes à la main. Les chefs réunirent les troupes russes et reçurent des Moldaves eux-mêmes des forces imposantes. Ils pénétrèrent en Moldavie avec trois corps: les Moldaves sous leur prince Alexandre; un corps de Podoliens commandé par Buczacki et le reste de leur troupes sous les ordres de Koniecpolski*». En ce qui concerne Pierre Odrowasz et Koniecpolski, voir aussi PRZYBOŚ, *Urządnicy województwa ruskiego XV-XVIII wieku*. Spisy. Wrocław 1987, 158, 236. Pour l'organisa-

Ce fut devant cette imposante forteresse occupée par les partisans du jeune prince que les alliés franchirent le Dniestr dans la première semaine d'août 1450. De son côté, après avoir demandé l'aide de Hunyadi, Bogdan replia son armée au centre du pays dans les forêts profondes de la région de Vaslui. Nous ignorons aussi les effectifs moldaves, mais grâce aux informations fournies par la Annales de Dlugosz nous savons que le voïévode rassembla des forces importantes vu le danger qui guettait sa principauté. Aux côtés des contingents fournis par la noblesse, il leva les combattants de l'arrière-ban dans de nombreuses régions du pays. Il s'agissait d'unités (*bannières*) appartenant à la *Grande Armée*, autrement on ne peut pas expliquer la présence des foules pédestres, qui lors de la bataille qui se déroula le 6 septembre, coupaient les jarrets des montures polonaises à coups de fauchard³⁹.

Selon les chroniques de Wapowski, de Bielski et d'Ureche, la stratégie du voïévode de Moldavie était d'éloigner les troupes d'invasion de leurs propres bases et de les attirer à l'intérieur du territoire moldave pour livrer bataille décisive, toutes forces réunies dans un endroit accidenté ou couvert de forêts qui aurait réduit la capacité combative de la cavalerie ennemie. Ayant été informé où se trouvait concentrée l'armée adverse, le commandement polonais ne disposait pas d'autre alternative stratégique que d'avancer à sa recherche pour engager le combat et la vaincre afin d'éliminer cette menace qui pesait sur l'objectif principal de l'expédition, l'instauration au pouvoir d'Alexandre. La marche dura presque tout le mois d'août. Après avoir descendu la vallée du Prut, rivière qui fut franchie par le gué de Fălciu⁴⁰ au nord-est de Bârlad, les forces polonaises remontèrent vers le nord jusqu'à la rivière homonyme, qu'ils durent franchir aussi pour arriver à Lipovăț, à une dizaine de km au sud de la bourgade de Vaslui⁴¹, lieu entouré de vastes forêts, dont les profondeurs cachaient l'armée

tion et les effectifs de l'armée polonaise à cette époque, voir J. WIMMER, L'infanterie dans l'armée polonaise aux XV^e-XVIII^e siècles, in: Histoire militaire de la Pologne. Problèmes choisis, Dissertations, Etudes, Esquisses. Varsovie 1970, 79-82; IDEM, Historia piechoty polskiej do roku 1860. Varsovie 1978, 53-72; IDEM, La théorie et la pratique des luttes contre les Tatars aux XV^e-XVII^e siècles, in: L'armée aux époques des grandes transformations sociales (dir. E. KOZŁOWSKI, WIMMER). Varsovie 1980, 265-280. Quant aux évolutions tactiques de la redoutable cavalerie polonaise elles firent déjà l'objet d'une abondante littérature militaire au XVI^e siècle. Parmi les principaux titres: ST. LASKI, *Spraw i postępków rycerskich i przewagi opisanie krótkie*, ouvrage écrit avant 1548, éd. anonyme à Lwów, 1599, rééd. avec l'ouvrage de l'hetman J. TARNOWSKI (1488-1561), *Consilium rationis bellicae* in: Stanisława Laskiego Wojewody Sieradzkiego prace naukowe (ed. M. MALINOWSKI), Wilno 1864, ainsi que le traité de BIELSKI, *Sprawa rycerska*, (L'affaire des chevaliers), Cracovie 1569.

³⁹ DŁUGOSZ, *Historiae* 76; BIELSKI, *Kronika* 20. Voir aussi les propos de PÂRVAN, *Alexândrel vodă* 88.

⁴⁰ Itinéraire reconstitué correctement par IORGA, *Histoire* 123; IDEM, *Istoria armatei românești I. Vălenii de Munte* 1910, 108, repris aussi par GRIGORAȘ, *Țara Românească* 173.

⁴¹ DŁUGOSZ, *Historiae* 75: «*superato fluvio Pruth, venit exercitus ad oppidum Lipowycz, sperans*

de Bogdan⁴². L'itinéraire suivi par les troupes polonaises – à peu près 300 km à vol d'oiseau depuis Hotin – constitue un détail essentiel dans l'analyse des événements survenus après le 29 août, date à laquelle les pourparlers de paix demandés par le voïévode furent acceptés par le commandement ennemi. L'armée royale ne pouvait plus poursuivre indéfiniment dans un terrain qui lui était hostile un adversaire qui refusait le combat face à face.

Sept jours plus tard, le samedi 5 septembre, «*ante festum Nativitatis Sanctae Mariae*» après de longues tractations, durant lesquelles le commandement moldave eut tout le loisir de juger la capacité combative et le moral des forces ennemies, un traité de paix fut enfin signé entre les deux belligérants. Ses clauses principales stipulaient que Bogdan II allait régner encore trois ans en Moldavie jusqu'à ce que son jeune rival ait l'âge requis pour accéder au trône (l'âge de 15 ans, en 1453). En échange de cette concession accordée par la puissance suzeraine, il était obligé d'acquitter annuellement 7.000 ducats turcs (le *ducato*, en turc *yaldız altunu*)⁴³, somme dont le montant égalait presque le *kharâdj* (2.000 duc-

illic Bogdanum et suas gentes reperire»; BIELSKI, Kronika 18-19: «*Ktorzy przeszedwszy rzekę Dniestr stanęli pod Chocimiem zamkiem, który na Alexandra trzymano, a Bogdan u Lipowca był z swym wojskiem. O którym dowiedziawszy się naszy, przepawili się wnetże przez Prut rzekę, chcąc mu dać bitwę : ale on nie dotrzymawszy im pola ustąpił, aby ich tym daley w ziemię swą za sobą zawiodł y strudził*». De même WAPOWSKI, Dzieje Korony 73 et URECHE, Chronique 75-77. Pour la bourgade de Vaslui, attestée pour la première fois en 1435, voir GIURESCU, Târguri sau orașe 315-320. Voir aussi les cartes présentes à la fin de notre recherche, tirées de Ghidul drumurilor din România (dir. I. CĂMĂRĂȘESCU), «Automobil-Clubul Regal Român». Bucarest 1928, carte nr. 15, ainsi que Indicatorul localităților din România (éd. I. IORDAN, P. GĂȘTESCU, D. I. OANCEA). Bucarest 1974, carte jud. Vaslui et 167.

⁴² En 1870 aux environs de Lipovăț, la forêt s'étendait encore sur à peu près 1.300 arpents, IORGA, Istoria lui Ștefan cel Mare (ed. M. BERZA). Bucarest 1966, 46. PÂRVAN, Alexândrel vodă n. 111, 86, le confirmait aussi dans son étude: «*Sat și râu (com. Lipova) în jud. Vaslui, plasa Crasna. Până astăzi satul Lipovăț e împresurat de întinși codrii*».

⁴³ Dans les Annales de DĚUGOSZ, loc. cit., apparaît la somme de 70.000 ducats turcs: «*Treuga itaque firmata, septem dies in tractatu pacis... et iuxta certas conditiones et capitula, quibus gubernatio terrae Valachiae, usque ad quindecimum annum Ilichnonis (Alexandre), sub annuo, septuaginta millium aureorum Turcorum censu, in manus regias tradendo, Bogdano permittebatur, pax Sabbato... inscribitur et firmatur*». Même somme chez WAPOWSKI, Dzieje Korony 73: «*aby do pi ętnastego roku ęycia Aleksandra, rządził Multanami (les Moldaves) jak opiekun, roczny haracz oplacany przez Wolochów sultanowi w ilości 70.000 czerwonych złotych*». PÂRVAN, Alexândrel 87 et IORGA, Histoire, loc. cit., affirment que cette somme a été corrigée par Wapowski or, il semble que la correction a bien été effectuée par BIELSKI, Kronika 19: «*A gdy aż Barladu rzeki naszy przyszli, niechciał im przedsię dać bitwy tylko co w lesiech leżał, a Posły swoje do nich na zdradzie posłał z upominkami niemalemi, chcąc się podać Krolowi y posłuszeństwo zwykle czynić, y na każdy rok dawać 7000. złotych we złocie, koni sto, wołow na kuchnię tysiac, tylko żeby go bronił od Turka*». N'ayant cité que les Annales de Długosz, CZAMAŃSKA, Mołdavia 113, avance la somme de 70.000 ducats turcs! Il semble qu'en ce qui concerne les événements en question, cette historienne n'a pas consulté les chroniques de Wapowski et de Bielski, tout en ignorant les travaux essentiels de Pârvan, de Iorga et de Șimanschi relatifs à l'expédition polonaise de 1450 en Moldavie.

ats), que la principauté dut payer pour la première fois aux Ottomans en 1456 (ou même plutôt, en 1454-1455)⁴⁴. Ce traité qui semblait tout à fait inacceptable pour Bogdan allait aussi dans le sens des protestations du châtelain Manuil, personnage qui défendait avec conviction les droits au trône d'Alexandre⁴⁵. Non sans raison, Manuil considérait sa signature comme une tricherie de Bogdan qui venait de remporter une victoire stratégique et diplomatique éclatante, car il réussit à conserver son pouvoir tout en éloignant la menace représentée par l'armée ennemie et ceci sans recourir à la force armée. Quant aux troupes royales, contentes de s'en sortir sans dommages du territoire hostile, elles quittèrent sur-le-champ dans la journée du 5 septembre leur campement et prirent le chemin du retour en suivant le même itinéraire qu'à l'arrivée. Le premier objectif qu'elles devaient attendre le lendemain était le village de Crasna, situé à une quinzaine de km sud-est de Lipovăț et de Vaslui dans la vallée du Bârlad⁴⁶. La chronique de Dlugosz nous raconte la suite des événements:

Eodem itaque die, pace confecta, regius exercitus a Lipowiecz castra movet in propria reversurus. Bogdan dolum conceptum amplius ferre non valens, suis omnibus, ut parati sint, mandat, et in silva post villam Krassne consistente⁴⁷, augustam habente et unicam viam, invadere primum currus et impedimenta regii exercitus non negligant, facilius postea exercitum regium invasuri. Dolum hunc capitanei exercitus regii illico agnoscentes (denuntiatus enim erat eis per praedictum Burgulabonem (pârcălab), qui partes pupilli Ilichnonis strenue defendebat, item per notarium Bogdani, qui nocte ante sequente ad regium exercitum, singula quae Bogdan moliebatur, indicans profugerat), deliberatione inita, hostium praestolabantur in loco adventum, ex curribus pugnam conserturi⁴⁸.

Dans la nuit du 5 au 6 septembre, l'armée polonaise bivouaquait dans la plaine de la petite rivière de Crasna, affluent du Bârlad, à une dizaine de km sud-est de la

⁴⁴ ȘIMANSCHI, Criza politică, 29-30; IDEM, AGACHE, Inscăunarea 205; PAPACOSTEA, Premisele politice 79-80; M. A. MEHMET, Din raporturile Moldovei cu Imperiul Otoman în a doua jumătate a veacului al XV-lea, in: Studii XIII, 5. 1960, 166.

⁴⁵ PĂRVAN, Alexandrel vodă, loc. cit.; GRIGORAȘ, Țara Românească 174-176; IORGA, Relations entre Roumains et Polonais pendant l'époque de l'hommage et après, in: ARBSH 1-2. 1921, 89: «Cette somme, si élevée ne signifiait pas certainement un tribut: c'était la partie des revenus du pays qui était jugée devoir revenir à l'héritier légitime».

⁴⁶ Aujourd'hui village dans la commune d'Albești, département de Vaslui, Indicatorul localităților 120.

⁴⁷ La forme correcte serait «*et in silva ante villam Krassne consistente*». Il paraît que lorsqu'il localise le village de Crasna, DŁUGOSZ fait plutôt référence à l'itinéraire suivi par l'armée polonaise en direction de Lipovăț, et non durant la marche du retour. Voir plus loin, le passage dans laquelle il situe l'endroit où se déroula la bataille «*in campo qui Krasnepolye appellatur, ad torrentem Krasnipotok, prope oppidum Wasluy*», 76-77.

⁴⁸ IBIDEM, 76.

bourgade de Vaslui et à environ 5-6 km au nord du village homonyme⁴⁹. A partir de cette position, la seule voie d'accès qui correspondait d'ailleurs à l'itinéraire suivi par les troupes royales passait par une forêt dense, lieu où les Moldaves de Bogdan essayèrent d'emménager une embuscade dans laquelle ils avaient espéré d'anéantir l'adversaire. Les Polonais furent avertis pendant la nuit par le secrétaire du voïévode (*pisar*), qui ayant trahi son maître, leur révéla le danger qui les menaçait. Les chefs de l'armée auraient décidé dans un premier temps de se fortifier sur place à l'aide des chariots, d'attendre l'attaque des Moldaves et de livrer la bataille à l'intérieur du *tábor*. La position occupée par les troupes n'étant pas défendable, après de longues discussions ils changèrent d'avis en s'accordant finalement de franchir la forêt qui bloquait la progression et de forcer le passage. Nous ne disposons pas d'autres détails qui puissent expliquer cette décision tellement risquée. Les premiers éléments choisis pour franchir l'obstacle étaient le corps moldave commandé par le châtelain Manuil, les Podoliens ainsi que les colonnes de chariots qui assuraient la logistique. Une fois arrivées de l'autre côté, les troupes devaient attendre sur place le passage du reste de l'armée:

Placuit ex post currus et impedimenta celerius per silvam traicere, quo liberior fieret dimicatio futura. Monente autem Burgulabone, ut currus et impedimenta, silva, quae per detruncationem arborum erat exaggerata, omina, per plana traicerentur, non fuit ei, salubriter consulenti, paritum. Committitur tamen illi curruum et llichnonis cura, et currus cum impedimentis remittuntur ut ex altera parte silvae consistant et exercitus praestolentur adventum. Tutatur ergo cum ala Podoliensium militum Valachus, quos sibi in praesidium assumpserat, Burgulab currus et eos, licet non sine crebra hostium Valachorum invasione, per silvam, in planum campum deducit⁵⁰.

Nous ne savons pas à quel moment les troupes de Manuil franchirent la forêt de Crasna. Il paraît que le passage eut lieu aux premières lueurs du soleil,

⁴⁹ La bataille se déroula dans la plaine bordée des forêts denses, située au nord de l'endroit où la petite rivière de Crasna se jette dans la rivière de Bârlad, ȘIMANSCHI in : *Istoria militară a poporului român*, 217-218, texte qui présente quelques erreurs d'interprétation, ayant été modifié par la censure communiste, fait avéré à l'époque par l'auteur lui-même lors d'une discussion privée. Quant à REZACHEVICI, *Cronologia* 517, il affirme non sans raison que le futur prince de Moldavie, Etienne III le Grand, déjà associé au trône prit part lui aussi à la bataille aux côtés de son père. Ce fut dans les mêmes parages, à quelques kilomètres au sud de la bourgade de Vaslui qu'il remporta le 10 janvier 1475 la plus éclatante victoire militaire de son règne sur une armée ottomane commandée par Soliman pașa, le beylerbey de Roumélie. Mentionnons aussi que dans *Ghidul drumurilor*, publié en 1928, carte nr. 15, figure un second village dénommé Crasna, situé lui aussi sur la petite rivière homonyme à une trentaine de kilomètres nord-est de Vaslui, à mi-chemin entre cette ville et celle de Jassy et à une vingtaine de kilomètres de la rivière de Prut, aujourd'hui Ciortești, commune de Ciortești, département de Jassy, voir *Indicatorul localităților* 120!

⁵⁰ DŁUGOSZ, *Historiae* 76. Voir aussi les récits de WAPOWSKI, *Dzieje Korony* 75-76 et de BIELSKI, *Kronika* 20.

à l'aube du 6 septembre, car une traversée pendant la nuit équivalait au suicide. Le fait que le châtelain réussit son coup, c'est-à-dire repousser les assauts des Moldaves et franchir le bois avec les chariots, signifie que les fantassins de Bogdan n'ont pas eu le temps de scier les troncs d'arbres pour les faire ensuite renverser sur l'ennemi, tactique qui fut appliquée à Plonini (1368) ou quelques décennies plus tard, lors de la bataille de la forêt de Cosmin (Codrii Cosminului, 26 octobre 1497), toujours contre des armées polonaises⁵¹. Ceci nous indique aussi que Bogdan prit la décision d'attaquer les forces adverses, vraisemblablement dans la journée du 5 septembre après la signature du traité. De toute façon, son plan de bataille n'était plus valable après la trahison de son secrétaire, fait dont nous ne savons pas s'il en avait été mis au courant. Quant aux troupes qui avaient assailli les détachements commandés par Manuil, elles ne représentaient, paraît-il, que quelques unités envoyées à la hâte, afin d'interdire le passage à travers la forêt vers le village de Crasna, car le prince moldave décida finalement de sortir son armée dans la plaine bordée par de vastes bois qui couvraient la région pour affronter l'ennemi en bataille rangée. Il n'est pas exclu d'affirmer aussi que Bogdan avait délibérément laissé le corps de troupe commandé par Manuil de franchir la forêt afin d'affaiblir et de diviser l'armée adverse, l'obliger d'engager le combat avec les forces dispersées⁵².

Avec beaucoup d'étendards et de buccins, les Moldaves firent leur apparition sur le champ de bataille dans la journée du 6 septembre, vraisemblablement après l'attaque qui eut lieu contre les troupes du châtelain Manuil. Bogdan ne disposait que d'un seul détachement de cavalerie qui masquait les lignes denses de fantassins, dont les premiers rangs étaient, semble-t-il, constitués des combattants d'élite de l'ost princier (la *Petite Armée*) qui dans certaines conditions tactiques évoluaient à pied. Ils étaient soutenus à l'arrière par de grandes foules d'auxiliaires, sans aucun doute, des guerriers de la *Grande Armée*⁵³.

⁵¹ En ce qui concerne cette victoire remportée par Etienne III le Grand sur l'armée polonaise commandée par le roi Jean Albert (1492-1501) voir SPIERALSKI, *Awantury* 57-61; E. FISCHER, *Bătălia dintre Ștefan cel Mare și Regele polon Ioan Albert în anul 1497* (trad. capitaine I. STRIȘCA). Bucarest 1904; GH. I. DUZINCHEVICI, *Războiul moldo-polon din anul 1497. Critica izvoarelor*, in: SMIM VII. 1975, 9-63. Pour un aperçu des embûches dans les montagnes et les forêts dans l'histoire militaire médiévale roumaine, nous renvoyons à notre recherche, *Les guerres irrégulières dans les principautés de Moldavie et de Valachie (XIV^e-XV^e siècles)*, in: *Stratégies irrégulières* (dir. H. COUTAU-BÉGARIE). Paris 2010, 160-183 avec la bibliographie du sujet. Voir aussi le recueil d'études, *Forêt et guerre* (dir. A. CORVOL, J.-P. AMAT). Paris 1994, ainsi que les propos de COUTAU-BÉGARIE, «Obstacles de végétation» dans son *Traité de stratégie*, III^e éd. Paris 2002, 771-774.

⁵² Voir les similitudes tactiques avec la bataille de Cosmin qui se déroula quarante-sept ans plus tard. Dans la journée du 25 octobre, Etienne le Grand avait délibérément laissé les troupes de la Wielkopolska franchir la forêt pour diviser l'armée royale en deux parties et attaquer le lendemain les forces de la Maloposka qui campaient à la lisière sud et qui s'apprêtaient à leur tour à traverser le bois. Les récits de Wapowski et de Miechowski analysés par DUZINCHEVICI, *Războiul* 42-57.

⁵³ DŁUGOSZ, *Historiae* 76-77: «*Bogdan cum aliquot millibus Valachorum, partes suas sequen-*

Il paraît que cette apparition soudaine de l'armée moldave, au grand complet, prête à en découdre avec l'adversaire créa la surprise au sein du commandement polonais qui dut parer au plus pressé et engager la bataille avec les effectifs dont il disposait encore sur place. Les Annales de Dlugosz insiste davantage sur le dispositif de combat adopté par l'armée royale:

Consternatus erat regius exercitus, quod et plures contra imperium ducum sequendo, currus abscesserat, et gentes Ilchnonis et Valachis, qui se eis coniunxerant, hostium multitudine visa, perterritas, et fugere magis, quam pugnare paratas, apertissime cognoscebat : audendum tamen omnia, et experiendum fortunae munus, in tam inevitabili necessitate statuit. Aciebus itaque ordinatis, et una ala Nicolao Porawa Haliciensis capitaneo, altera Michaeli Buczaczki commissa, in campo, qui Krasnepolye appellatur, ad torrentem Krasni potok, prope oppidum Wasluy, signis canere iussis, per Poloniae milites, sub quator signis, videlicet Przemisliensi, Haliciensis, Sanoczensi et Podoliae, consistentibus, et octo turmas equitum, nonam peditem, habentibus, fit congressus⁵⁴.

Lorsque les bannières polonaises se lancèrent à la charge des lignes adverses dans l'espoir de rompre le front et remporter la décision du premier coup, la cavalerie moldave esquiva le contact et découvrit la masse de l'infanterie prête à recevoir le choc:

Una turma equitum hostilium tegebat peditem : in quam cum regius exercitus in aciem stantem incurrisset, illa retrorsum cedens peditem ostendit ; cum quo exercitus regius confligens, multos milites amisit⁵⁵. Fervet inter utrosque crudelis pugna, et neque hac, neque altera parte inclinata, in totum diem dimicatio protenditur. Multi de Polonis cadunt, plures tamen de hostibus, et campi cadaveribus sternuntur⁵⁶.

tium, et aliorum auxiliariorum suorum magna multitudine, in solis ortu supervenit... Una turma equitum hostilium tegebat peditem».

⁵⁴ IBIDEM, loc. cit. Voir aussi WAPOWSKI, Dzieje Korony 76 ainsi que l'erreur de BIELSKI, Kronika 20 qui ayant mal interprété le texte de Dlugosz affirme que la cavalerie moldave était divisée en huit escadrons (bannières): «*A w tym gdy nasze woyska w las miały wchodzić ukaże sie Wolosza z lasow, z ktorych ieden ufiec był tak wielki iezdy, że miał ośm Chorągwi, a drugi ufiec ieszcze był więzszy pieszych Czerni – Ludce. Naszy tedy na cztery ufce wnetże sie rozdzielili, bo też tylko Chorągwi było...*». Il s'en suit la disposition des troupes donnée par Dlugosz, les ailes commandées par Nicolas de Porawa et par Théodore Buczacki et le centre par Pierre Odrowasz de Sprowa.

⁵⁵ Pareil à la manœuvre des *akindjī* lors de la bataille de Nicopolis (25 septembre 1396): «*Les Turcs d'autre part ordenerent leurs batailles et se mirent en tres belle ordonnance à pié et à cheval, et firent une tele cautelle pour decevoir noz gens : tout premierement une grant tourbe de Turcs qui a cheval estoient se mirent en une grant bataille tout devant leurs gens de pié... Quant les Sarrasins les virent assez pres, adont toute celle bataille de gens a cheval se tourna serree ensemble, comme se ce fust une nuee, derriere ces pieulx et derriere leurs gens de pié que ilz avoient ordonnez en II. belles batailles, si loings l'une de l'autre...*», Le Livre des Faits du bon Messire Jehan Le Maingre, dit Bouciquaut, Mareschal de France et Gouverneur de Gennes, (ed. D. LALANDE) I. Paris-Genève 1985, 104-105.

⁵⁶ DŁUGOSZ, *Historiae* p. 77.

Les chroniques polonaises affirment que la bataille se prolongea toute la journée avec beaucoup de pertes de chaque côté. Ce qui nous intéresse davantage c'est que la piétaille moldave, qui dressa une muraille de boucliers et de piques, résista à la redoutable cavalerie du royaume avec beaucoup de ténacité. Lorsque le prince de Moldavie avait décidé de donner les réserves, les Polonais subirent la contre-attaque des guerriers de l'arrière-ban, qui munis de fauchards, coupaient les jarrets des montures polonaises afin de jeter les cavaliers à terre pour les achever par la suite. Pierre Odrowasz de Sprowa, Nicolas Porawa ainsi que d'autres nobles et chevaliers tels que Nicolas Klusz, Jean Nyezwoiewski, Jean Bieskowski, Stanislas Davidowski, Jean Gamek de Lemberg furent tués dans la mêlée, ce qui témoigne de l'acharnement et de la violence des combats⁵⁷. Même récit dans la chronique moldave de Grégoire Ureche avec la traduction française du slaviste Émile Picot:

Les Polonais, dans leur témérité... entrèrent dans la forêt pour la traverser et envoyèrent en avant les chariots accompagnés par le préfet (le châtelain) de Hotin, par tous les Moldaves et par les Podoliens. Quant ceux-ci furent au milieu de la forêt, l'armée de Bogdan s'élança sur les chariots des Polonais, qui se défendirent, mais n'échappèrent qu'après avoir éprouvé de grandes pertes. Le reste de l'armée voulut pénétrer dans le bois, mais alors les troupes de Bogdan se montrèrent avec force drapeaux et trompettes ; il avait une nombreuse infanterie, mais pas de cavalerie. A cette vue, les Polonais se mirent en bataille et placèrent Alexandre au milieu d'eux. Le combat ... commencé avant le coucher du soleil, se prolongea jusqu'à la nuit close et l'on perdit beaucoup de monde des deux côtés. A la fin, des flots d'infanterie se jetèrent sur les Polonais et en firent un grand carnage dans un défilé, en coupant les tendons de leurs chevaux à coup de faux. Les capitaines polonais, qui voulaient animer leurs soldats, restèrent sur la place, notamment Pierre Odrowaz, Nicolas Porawa et Buczacki⁵⁸.

Informé par les fuyards de la défaite qui menaçait les troupes polonaises, le châtelain Manuil rassembla les Moldaves et les Podoliens qui se trouvaient sous ses ordres et rebroussa chemin en toute hâte à travers la forêt qu'il venait à peine

⁵⁷ IBIDEM, 77-78. Voir aussi la chronique de WAPOWSKI, *Dzieje Korony 76-77*: «*Jazda polska pot ężnie w ściśnione jęj szeregi uderza, lecz z wielką klęską roztrąca się o przema gającą sil ę. Hetmani postrzegłszy niebezpieczeństwo nagle przyskoczyli i obecnością swoją porządek przywracając, lecz gdy nieprzyjaciela z miejsca wzruszyć usiłując w sam wir bitwy wpadają, gdy na nic nie bacząc koni postradali, obaleni na ziemię od grotów nieprzyjacielskich giną!*», ainsi que le récit de BIELSKI, *Kronika 20*: «*czasem naszym czasem Wołochom szczęście służyło y spolny raz był aż gdy na Czerń przyszło, tedy ci dopiero naszym konnym, zwłaszcza w miejscu ciasnym y nie równym, kosami szkodzić poczęli aż Woodzowie przybiegwszy ledwie bitwę wznowili... Zaczyn już Bogdanowa strona przemagała nasze, y blisko zwycięstwa byli*».

⁵⁸ URECHE, *Chronique 77-79*, récit tiré en partie de la chronique de Bielski. Contrairement à ce qu'affirment Ureche, Bielski, mais aussi WAPOWSKI, *Dzieje Korony 78*, Buczacki avait bien survécu aux combats, voir les propos de PRZYBOŚ, *Urządnicy województwa podolskiego 109*.

de franchir quelques heures auparavant. Cette contre-attaque inopinée sauva l'armée polonaise du désastre en provoquant le repli généralisé des forces adverses dans les bois qui entouraient le champ de bataille. Selon Długosz, beaucoup de Moldaves furent tués durant cette retraite par les hommes du châtelain Manuil:

Fuisset quoque et trepidatio non minor et inclinatio aciei subsecuta, nisi Burgulab, qui iam silvam superaverat cum gentibus pro conductione curruum sibi adiunctis, veloci doctus nuntio, regium exercitum victoria potiri, supervenisset. Is adventu suo hostes caede nostrorum militum exultantes, terruit, ut repente terga darent et fugam capessero. Regius exercitus victoriam quidem, sed cruentam, amissis pluribus militibus insignibus, retulit; persequi tamen fugientes, diuturna fatigatus pugna, non poterat. Sub eius praesentia quoque hostium residuitas, quae fugiendo et retrogradando exercitum regium lacessebat, aut extincta, aut fatigata. Plures qui in arbores conscenderant, sagittis confecti decidebant: in aliqua enim arbore plures quam sedecim occidebantur⁵⁹.

Nous devons interpréter avec quelques réserves ce passage du chroniqueur polonais, car d'après ses propos, la retraite de l'armée moldave ressemblait plutôt à une débâcle. Or, il semble que suite au retour du détachement moldo-podolien sur le champ de bataille, le prince de Moldavie aurait prit lui-même la décision de rompre le combat en donnant le signal de retraite à ses troupes qui se dispersèrent dans les forêts environnantes. Fin connaisseur de l'art militaire de son peuple, Grégoire Ureche laisse le lecteur juger lui-même sur le déroulement des affrontements:

Bogdan remportait la victoire si les Moldaves d'Alexandre, qui avec les Podoliens, avaient traversé la forêt en escortant les chariots de l'avant-garde, n'étaient venus aux secours des Polonais. Ils retournèrent au combat, rendirent le courage à ceux qui allaient succomber et repoussèrent l'armée de Bogdan, qui se mit à fuir et se dispersa dans les bois. Ainsi, grâce à la bravoure des Moldaves, la victoire demeura aux Polonais, qui avaient d'abord été battus⁶⁰.

⁵⁹ DŁUGOSZ, *Historiae*, loc. cit. Nous renvoyons aussi au récit de WAPOWSKI, *Dzieje Korony 77*: «Wszakże wypadek bitwy jeszcze nie był rozstrzygnięty, bo chociaż Bogdan ujrawszy poległych wodzów już cieszył się zwycięstwem, lecz burkolab na odgłos rozpoczętej walki wozy i ciężary obozowe pod niewielką strażą zostawiwszy, s chorągwiemi podolskiemi i posilkowym żołnierzem woloskim nadbiega i ze świeżą jazdą na nieprzyjaciela całodzienną pracą znużonego wpada. Nie wytrzymali Wołochy natarczywości świeżego wojska, po krwawej rzezi przelamani, s pola pierzhają». Notons aussi que dans l'édition anglaise abrégée de la chronique de Długosz, *The Annals of Jan Długosz. Annales seu cronicae incliti regni Poloniae* (ed. M. MICHAEL, P. SMITH). Carlton-Chichester, Redwood Books 1997, 506, les passages concernant la bataille de Crasna ont été supprimés par les éditeurs! De toute manière, une confrontation du texte latin avec la version anglaise trahit de nombreuses erreurs de traduction.

⁶⁰ URECHE, *Chronique 79-81*, avec les propos de PANAITESCU, *Influența polonă 71* concernant la dernière phrase du texte du chroniqueur: «Ainsi, grâce à la bravoure des Moldaves, la victoire demeura aux Polonais, qui avaient d'abord été battus».

Certes, les troupes polonaises restèrent maître du terrain – l'ensemble des sources le confirment – mais au prix de très lourdes pertes, victoire tactique à *la Pyrrhus* qui leur ôtait en échange toute capacité opérationnelle sur le plan stratégique pour la suite de la campagne⁶¹. Quant aux forces moldaves de Bogdan, elles se replièrent dans les bois profonds de la région de Bârlad à une quarantaine de km au sud de Crasna⁶². L'initiative stratégique qu'elles gardèrent incontestablement ainsi que la supériorité des leurs effectifs leur permirent non seulement de manœuvrer à leur guise, mais aussi de peser de manière décisive sur le déroulement ultérieur des opérations militaires: laisser les restes de l'armée adverse retraiter librement de l'autre côté de la frontière ou de les anéantir complètement. En somme, les Moldaves venaient de remporter cette guerre contre le royaume de Pologne:

Cependant Alexandre reconnut qu'il ne pourrait s'affermir sur le trône et que, s'il avait battu cette fois-ci son adversaire, il ne lui avait fait aucun mal. Il vit que Bogdan et ses partisans, si habiles à se loger dans les forêts, avaient réussi, malgré leur défaite, à s'y réunir et, loin de désespérer, prenaient position pour tomber sur les Polonais, qu'ils savaient privés de tout secours. Les Polonais firent ces réflexions en même temps qu'Alexandre et se sentirent trop faibles pour se flatter d'être victorieux dans une seconde rencontre ; ils n'avaient nullement ruiné les forces de Bogdan et ne lui avaient tué que peu de monde, tandis qu'eux-mêmes avaient été entièrement détruits. Reconnaissant donc qu'ils étaient mal servis par la fortune, ils renoncèrent à s'emparer du trône et n'attendirent pas une nouvelle bataille ; ils craignaient que Bogdan ne les assaillît à l'improviste avec une armée réorganisée et qu'ils ne fussent plus malheureux encore que la première fois. Ils se réunirent à Alexandre et se retirèrent ensemble vers la Pologne⁶³.

L'échec inattendu de l'expédition ainsi que le refus de la Diète réunie le 28 septembre 1451 à Parczow de financer une nouvelle intervention militaire en Moldavie obligea en quelque sorte Casimir IV à négocier avec Bogdan, qui pour une brève période, réussit à affranchir son pays de la suzeraineté polonaise⁶⁴.

⁶¹ Éviter surtout les propos triomphalistes de certains auteurs qui réclament une victoire catégorique de l'armée moldave: IORGA, Histoire 124; GRIGORAȘ, Țara Românească 177, dont le récit de la bataille est parsemé d'erreurs; Istoria militară a poporului român 218, ainsi que l'académicien ȘT. ȘTEFĂNESCU dans Istoria Românilor IV, «De la universalitatea creștină către Europa «patriilor». Bucarest 2001, 327. Le chercheur qui regardera attentivement ce texte, notamment 316-327 en le comparant à l'article de ȘIMANSCHI, Criza politică din Moldova, 23-31 réfléchira aux aspects déontologiques du métier d'historien.

⁶² Chronique moldave de Cracovie, 104: «*La paix conclue, Les Polonois voulant retourner, furent attaqués de tous côtés, et ca fut à la fin après une grande perte et la plus grande peine, qu'ils eurent le dessus, et Bogdan se retira à Barlath*».

⁶³ URECHE, Chronique 81.

⁶⁴ Pour la suite des événements voir notamment PÂRVAN, Alexândrel vodă 90-92; SPIERALSKI,

Ce fut le jeune Alexandre conseillé par les proches de son entourage qui eut finalement le dernier mot, car en décidant d'éliminer physiquement son rival, il fit appel aux services d'un autre prétendant réfugié en Pologne, un certain Pierre Aron (Harnazan, Harnasan), personnage dont les origines demeurent encore obscures⁶⁵. La famille d'Alexandre lui avait promis de partager avec lui le pouvoir en Moldavie s'il réussissait à supprimer Bogdan et à s'emparer du trône. A la tête d'une centaine de mercenaires moldaves il pénétra sur le territoire de la principauté, surprit et tua le voïévode à l'aube du vendredi 15 octobre 1451 à Reusenî (non loin de Suceava) lors d'un festin donné par un boyard, oncle germain de Pierre Aron (*avunculus germanus*), impliqué lui aussi dans le coup⁶⁶.

Echappant de justesse à ses ennemis, Etienne, le fils de Bogdan, associé au trône, se réfugia en Transylvanie à la cour de Hunyadi où il attendit des jours meilleurs pour reconquérir le pouvoir perdu (1457)⁶⁷ et punir l'assassin de son père. En laissant Etienne s'enfuir, Pierre Aron signa son propre arrêt de mort, car ce jeune prince orphelin, assoiffé de vengeance, et destiné à un brillant avenir, le poursuivit de longues années sans relâche jusqu'à ce que justice soit faite (bataille d'Orbic, août 1469)⁶⁸.

Abréviations des périodiques : **AARMSI** – Analele Academiei Române. Memoriile Secțiunii Istorice, (Bucarest) ; **AIIAI** – Anuarul Institutului de istorie « A. D. Xenopol » (Jassy); **AP** – Analele Putnei (Monastère de Putna); **APH** – Acta Poloniae Historica (Varsovie); **ARBSH** – Académie Roumaine. Bulletin de la Section Historique (Bucarest); **Balcania** (Bucarest); **BBR** – Buletinul Bibliotecii Române (Fribourg-en-Brisgau); **JS** – Journal des Savants (Paris); **MT** – Mediaevalia Transilvanica (Satu Mare); **Rdi** – Revista de Istorie (Bucarest); **RES** – Revue des études slaves (Paris); **RESSE** – Revue des Études sud-est Européennes (Bucarest); **RH** – Revue Historique (Paris); **RIR** – Revista Istorică Română (Bucarest); **RRH** – Revue roumaine d'histoire (Bucarest); **Rsl** – Romanoslavica (Bucarest); **SMHW** – Studia i Materialy do Historii Wojskowosci (Varsovie); **SMIM** – Studii și Materiale de Istorie Medie (Bucarest, Brăila); **Studii** – Studii. Revistă de istorie (Bucarest); **SUBBH** – Studia Universitatis Babeș-Bolyai, Historia (Cluj-Napoca); **TR** – Transylvanian Review (Cluj-Napoca).

Awantury 34-36; CZAMAŃSKA, Mołdavia 114-115; REZACHEVICI, Cronologia 517-518.

⁶⁵ L'analyse de ȘIMANSCHI, O cumpănă 189-191, 194 qui pense que Pierre Aron était un bâtard d'Alexandre le Bon, théorie contredite par REZACHEVICI, Cronologia pp. 522-524, selon lequel il s'agissait d'un personnage qui n'était pas d'origine princière.

⁶⁶ PĂRVAN, Alexândrel vodă 92-94; IORGA, Histoire 124-125; ȘIMANSCHI, O cumpănă 183-186; REZACHEVICI, Cronologia 518-520.

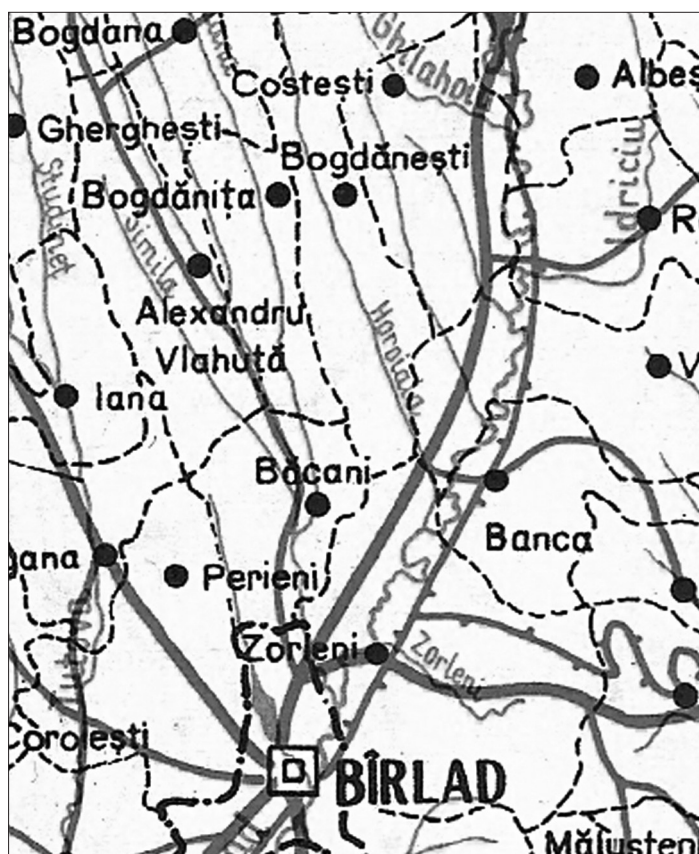
⁶⁷ A ce sujet, l'étude de MUREȘAN, Teotist și ungerea domnească a lui Ștefan cel Mare in: Români în Europa medievală (între Orientul bizantin și Occidental latin. Studii în onoarea profesorului Victor Spinei (dir. D. ȚEICU, I. CÂNDEA). Brăila 2008, 303-416.

⁶⁸ ȘIMANSCHI – AGACHE, Un deceniu de ostilitate moldo-ungară, 1460-1469, in : Studii de istorie româno-ungare (dir. L. Năstasă). Jassy 1999, 43-45.

Cartes



La petite rivière de Crasna et ses environs (Ghidul drumurilor din România, carte nr. 15)



La région de Vaslui (Indicatorul localităților din România, carte département de Vaslui)

WOJCIECH KUCHARSKI (Warszawa)

WALKI O UTRZYMANIE TWIERDZY W ZBARAŻU
W LIPCU I SIERPNIU 1649 R.
OBŁĘŻENIE I OBRONA. FAZA I (10–31 VII). CZĘŚĆ I

Pierwsze zagony tatarsko-kozackie dotarły pod Zbaraż już 10 lipca, zagarniając po drodze bliżej nieokreśloną liczbę czeladzi rozesłanej po okolicy dla ostatniego uzupełnienia żywności i paszy dla koni¹. Wbrew jednak temu, jakby się wydawało, wstępnemu niepowodzeniu, załoga twierdzy nie dała się zaskoczyć. Przeciw ordzie zajeżdżającej obóz polski od zachodu (ok. 2000 koni) ruszyła natychmiast chorągiew tatarska Jeremiego Wiśniowieckiego (ok. 150 koni). Książęcy Tatarzy, budząc podziw obserwującego z wałów wojska, ruszyli na przeciwnika. Rozpoczęła się pierwsza potyczka, dość wierne, jak pisze J. Widacki, odtworzona piórem Sienkiewicza². Jednak duża dysproporcja sił zaczęła przynosić książęcyemu kawalerzystom znaczne straty, toteż w sukurs walczącej książęcej chorągwi ruszyła jazda polska. Prawym skrzydłem (w którego skład wchodziły między innymi chorągwie Sobieskiego i Sieniawskiego) dowodził osobiście Jeremi Wiśniowiecki, centrum Koniecpolski, zaś le-

¹ Powyższe zdarzenie zostało dość różnorodnie zinterpretowane. Patrz: H.M. Seni, *Historia Chanata Islam Gereja III*, tekst turecki wydał, przeł. i oprac. Z. Abrahamowicz, uzupełniający komentarz historyczny O. Górka i Z. Wójcik, pod red. nauk. Z. Wójcika, Warszawa 1971, s. 120–121; *Akta Anni 1649 pod Zbarażem Nowym albo raczej diariusz w miesiącu lipcu za regimentu jm. pana Andrzeja z Dąmbrowice Firleja kasztelana natenczas belskiego, jm. pana Stanisława z Brzezia Lanckorońskiego kasztelana kamienieckiego, jm. pana Mikołaja Ostroroga podczaszego koronnego*, [w:] *Relacje wojenne z pierwszych lat walk polsko-kozackich powstania Bohdana Chmielnickiego okresu „Ogniem i Mieczem” (1648–1651)*, oprac., wstępem i przypisami opatrzył M. Nagielski, Warszawa 1999, s. 136; *Diariusz obszerny oblężenia Zbaraża*, [w:] *Jakuba Michałowskiego wojskiego lubelskiego a później kasztelana bieckiego Księga Pamiętnicza z dawnego rękopisma będącego własnością Ludwika Hr. Morsztyna wydana staraniem i nakładem C.K. Towarzystwa Naukowego Krakowskiego*, Kraków 1864, s. 449. Zob. też: L. Kubala, *Szkice historyczne*, serya pierwsza, Warszawa 1901, reprint Wyd. Kurpisz S.A., Poznań 2004, s. 120; J. Widacki, *Kniaz Jarema*, Katowice 1984, s. 174; W. Tomkiewicz, *Jeremi Wiśniowiecki 1612–1651*, Warszawa 1933, s. 316; L. Frąś, *Obrona Zbaraża w r. 1649*, Kraków 1932, s. 19–20; W. Majewski, *Przebieg wydarzeń w powstaniu Chmielnickiego 1648–1651*, [w:] O. Górka, „*Ogniem i mieczem*” a rzeczywistość historyczna, oprac., posłowiem i przypisami opatrzył W. Majewski, Warszawa 1986, s. 251–252; tenże, *Walki z Kozakami w latach 1591–1653*, [w:] *Działania militarne w Polsce południowo-wschodniej*, red. nauk. W. Wróblewski, Warszawa 2000, s. 121; Z. Wójcik, *Dziki Pola w ogniu. Dzieje Kozaczyzny Zaporoskiej*, Warszawa 1961, s. 189–190.

² J. Widacki dz. cyt., s. 173. Zob. też: *Diariusz obszerny oblężenia Zbaraża*, [w:] *Jakuba Michałowskiego wojskiego lubelskiego a później kasztelana bieckiego Księga Pamiętnicza...*, s. 449.

wym regimentarze³. Po wstępnych harcach nastąpiło główne starcie, w wyniku którego spędzeni z pola tatarscy i kozaccy jeźdźcy ruszyli na pozostający poza umocnieniami twierdzy niewielki taborek Wiśniowieckiego, chroniący 200 żołnierzy piechoty i dwie lekkie chorągwie jazdy⁴. Trudno dziś rozstrzygnąć, dlaczego ów taborek znajdował się wówczas na tej pozycji. Fraś, oprócz kilku różnych przyczyn, podaje między innymi i taką, że mógł on czekać na nowe ugrupowanie kwater w pomniejszonym obozie lub jeszcze przed bitwą znajdował się na lewym brzegu Gniezny. Tak czy inaczej, z jakichś bliżej nieznanych nam powodów został po prostu w tyle i znalazł się teraz w śmiertelnym niebezpieczeństwie⁵. Ruszył mu więc na pomoc Wiśniowiecki z Koniecpolskim i trzy chorągwie husarskie Lubomirskiego i Zamojskiego. Zderzenie ciężkiej husarii z lekką jazdą kozacko-tatarską nie dawało tej ostatniej praktycznie żadnych szans. Bitwa była wygrana⁶.

Wojsko wycofało się za wały, kończąc w pośpiechu ostatnie prace fortyfikacyjne. Straty poniesione w tym starciu przez stronę polską były stosunkowo niewielkie. Zginęło kilku żołnierzy, m.in. Rakowski z chorągwi Wiśniowieckiego, kilkunastu też odniosło mniej lub bardziej poważne rany. Zdecydowanie gorszy bilans w tym względzie odnotowała strona przeciwna. Zginąć miał wówczas m.in. ulubieniec chana, podskarbi tatarski Kasanadery⁷. Jak poważny wpływ na morale obrońców miała ta pierwsza zwycięska bitwa, nietrudno sobie wyobrazić. Ponoć jeszcze tego samego dnia wieczorem książę Jeremi miał wydać na zamku ucztę dla regimentarzy i starszyny wojskowej, zapewne nie tylko dla uczczenia zwycięstwa, ale też częściowo w celach psychologiczno-propagando-

³ J. Widacki, *dz. cyt.*, s. 173; L. Fraś, *dz. cyt.*, s. 20; *Diariusz krótszy oblężenia Zbaraża*, [w:] *Jakuba Michałowskiego wojskiego lubelskiego a później kasztelana bieckiego Księga Pamiętnicza...*, s. 444–445, również *Diariusz krótszy oblężenia Zbaraża*, [w:] L. Kubala, *dz. cyt.*, serya pierwsza, s. 179–180; *Anno 1649. Stanąwszy w obozie pod Zbarażem ultima junii spod Konstantynowa przy nędzy, krótkie opisanie ciężkich progresów naszych od wojska kozackiego i ordy za następowaniem post nonam julii in obsidione będąc*, [w:] *Relacje wojenne z pierwszych lat walk polsko-kozackich...*, oprac. M. Nagielski, s. 170.

⁴ Kochowski, Kubala, Fraś i Widacki podają tu 200 piechoty i 2 lekkie chorągwie, Śledziński tylko 200 piechoty. Patrz: *Pamiętniki do panowania Zygmunta III, Władysława IV i Jana Kazimierza*, z rękopisu wydał K. Wł. Wóycicki, t. II, Warszawa 1846, s. 64; *Historia panowania Jana Kazimierza*, z rękopisu wydał Edward Raczyński, t. I, Poznań 1840, s. 55; L. Kubala, *dz. cyt.*, serya pierwsza, s. 120; L. Fraś, *dz. cyt.*, s. 21; J. Widacki, *dz. cyt.*, s. 172; W. Tomkiewicz, *dz. cyt.*, s. 316; K. Śledziński, *Zbaraż 1649*, Warszawa 2005, s. 64.

⁵ L. Fraś, *dz. cyt.*, s. 21.

⁶ *Pamiętniki do panowania Zygmunta III, Władysława IV i Jana Kazimierza*, t. II, s. 64–65; *Historia panowania Jana Kazimierza*, t. I, s. 55–56; A. S. Radziwiłł, *Pamiętniki o dziejach w Polsce*, t. III, Warszawa 1980, s. 214–215. Zob. też: W. Tomkiewicz, *dz. cyt.*, s. 316–317; J. Widacki, *dz. cyt.*, s. 174; R. Romański, *Książę Jeremi Wiśniowiecki*, Warszawa 2009, s. 318; W. Biernacki, *Powstanie Chmielnickiego. Działania wojenne na Litwie w latach 1648–1649*, Zabrze 2006, s. 123; Z. Wójcik, *dz. cyt.*, s. 190.

⁷ *Pamiętniki do panowania Zygmunta III, Władysława IV i Jana Kazimierza*, t. II, s. 64–65; *Historia panowania Jana Kazimierza*, t. I, s. 56; A. S. Radziwiłł, *dz. cyt.*, t. III, s. 214–215. Zob. też: W. Tomkiewicz, *dz. cyt.*, s. 317; J. Widacki, *dz. cyt.*, s. 174.

wych⁸. Tymczasem pod Zbaraż ściągały kolejne pułki kozackie i pozostałe oddziały chana. Kwestia liczebności połączonych sił kozacko-tatarskich, jak i ich rozlokowania, została już w literaturze historycznej wielokrotnie omówiona⁹. Sam Chmielnicki miał stanąć pod Zbarażem według jednych historyków jeszcze 10 lipca wieczorem, według innych dopiero w niedzielę 11 lipca. Różnica kilku czy nawet kilkunastu godzin nie ma tu jednak większego znaczenia¹⁰. O wiele istotniejszy jest natomiast fakt, że tego właśnie dnia miały się rozpocząć właściwe działania z udziałem całej potęgi nieprzyjaciela. Od wczesnych godzin porannych w obozie nieprzyjacielskim trwały gorączkowe przygotowania. Zataczano działa, szykowano pozycje wyjściowe do szturmów. Polski szaniec otoczyła gęsta sieć kozackich posterunków. Wkrótce też miało się rozpocząć właściwe oblężenie twierdzy.

Początkowo plan obrony polskiej zasadał się na dwóch zasadniczych wariantach. Pierwszy z nich to stoczenie walnej bitwy w polu o decydującym znaczeniu. Odrzucono go jednak ze względu na zbyt duże ryzyko. Drugi wariant zakładał zamknięcie się w twierdzy i obronę aż do nadejścia króla z odsieczą¹¹. Taki też plan ostatecznie przyjęto. Załogę twierdzy podzielono na pięć brygad, z których każda miała bronić własnego, wydzielonego odcinka. System obrony Zbaraża przedstawiał się więc następująco:

1. Brygada pierwsza A. Firleja, kasztelana bełskiego, pierwszego regimentarza: północno-wschodni odcinek obrony.

2. Brygada druga S. Lanckorońskiego, kasztelana kamienieckiego, drugiego regimentarza: część południowo-wschodniego (bardziej w kierunku wschodnim) odcinka obrony.

3. Brygada trzecia M. Ostroroga, podczaszego koronnego, trzeciego regimentarza: południowo-zachodni odcinek obrony.

4. Brygada czwarta A. Konięcpolskiego, chorążego koronnego: część połu-

⁸ Jeremi Wiśniowiecki był nie tylko dobrym żołnierzem i dowódcą ale też niezłym znawcą żołnierskich charakterów. Nawet w krytycznych momentach potrafił podjąć odpowiednie działania, by utrzymać ducha swoich podkomendnych. Dla przykładu można podać mowę Wiśniowieckiego (z 11 VII 1649 r.) do spieszonyj jazdy, zamkniętej w Zbarażu, która nienajlepiej się w obronie. Słowa wojewody ruskiego wywołały wówczas pożądany efekt, co niejednokrotnie potwierdzają historycy. Wiśniowiecki stosował też różnego rodzaju fortele psychologiczne, by w ciężkich chwilach utrzymać morale wojska, gdy głód i zmęczenie dawały coraz silniej o sobie znać w oblężonej twierdzy. Patrz: L. Kubala, *dz. cyt.*, serya pierwsza, s. 121, 164–165; W. Tomkiewicz, *dz. cyt.*, s. 317, 327; J. Widacki, *dz. cyt.*, s. 175, 191–192; R. Romański, *dz. cyt.*, s. 318, 320; K. Śledziński, *dz. cyt.*, s. 71–72, 119–121. Zob. też: *Pamiętniki do panowania Zygmunta III, Władysława IV i Jana Kazimierza*, t. II, s. 65–66; *Historia panowania Jana Kazimierza*, t. I, s. 56–57.

⁹ W. Majewski, *dz. cyt.*, s. 252.

¹⁰ J. Widacki, *dz. cyt.*, s. 174; J. Kaczmarczyk, *dz. cyt.*, s. 101; A. S. Radziwiłł, *dz. cyt.*, t. III, s. 214; M. Jemiołowski, *Pamiętnik dzieje Polski zawierający (1648–1679)*, oprac. J. Dziegielewskiego, Warszawa 2000, s. 62, nieprecyzyjnie podaje ostatnie dni czerwca.

¹¹ L. Frąś, *dz. cyt.*, s. 19–20.

dniowo-wschodniego (bardziej w kierunku południowym) odcinka obrony.

5. Brygada piąta J. Wiśniowieckiego, wojewody ruskiego: zachodni odcinek obrony¹². Bohdan Chmielnicki postanowił złamać opór obrońców jednym silnym uderzeniem, licząc na szybkie zwycięstwo¹³. Atak poprzedziła silna kanonada artyleryjska z 30 dział¹⁴, która spowodowała znaczne straty w ludziach i osprzęcie. Pod Markiem Sobieskim zabito konia, podobny los spotkał też Sieniawskiego. Ostrzał artylerii kozackiej był ponoć tak silny, że nawet regimentarze zaczęli tracić głowy. Tymczasem Chmielnicki wydał rozkaz ataku. Kozacy, czerń a nawet, jak podają *Diariusze*, Tatarzy, rzucili się na wały. Zaciekłość atakujących była tak ogromna, że w szeregi broniących zaczęła wkradać się panika.

Na miejscu był jednak wojewoda ruski J. Wiśniowiecki. On, jak podają źródła, starał się opanować narastający chaos, wysyłał posiłki na zagrożone odcinki, wydawał rozkazy. W pewnym momencie, jak zapisał jeden z walczących tego dnia żołnierzy, na wałach ukazała się procesja ze Świętym Sakramentem, której spokój ostudził rozgorączkowane głowy. „*Procesye z Najświętszym Sakramentem nas otrzeźwiły*”¹⁵. Podniosłość religijnego obrządku i stan uniesienia spowodował, że aż do wieczora spokojnie i mężnie odpierano już następujące po sobie ataki. Wieczorem kozackie trąbki odwołały walczących mołojców do obozu, Polakom zaś dały kilka godzin wytchnienia. To pierwsze rozpoznanie walką nie przyniosło Chmielnickiemu oczekiwanego sukcesu. Pomimo że Kozacy atakowali na różnych odcinkach, sondując mocne i słabe punkty obrony, 11 lipca zakończył się dla nich porażką¹⁶. Jakie straty

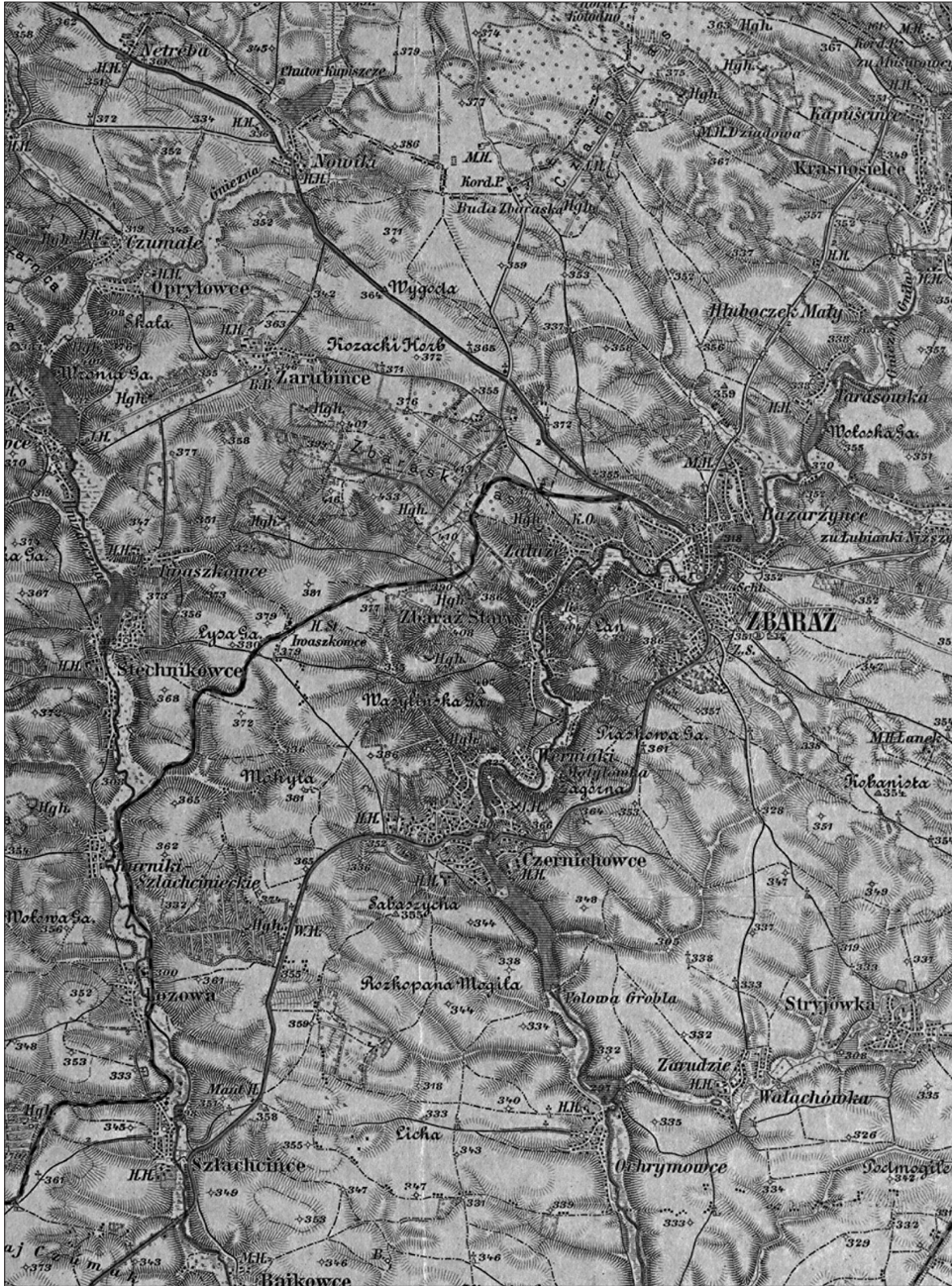
¹² W. Majewski, *dz. cyt.*, s. 251.

¹³ Według Śledzińskiego, Chmielnicki, licząc na przełamanie polskiej obrony jednym silnym uderzeniem, nie przystąpił od razu do prac oblężniczych i fortyfikowania okolicznych wzgórz i szlaków. Atak miało poprzedzić silne przygotowanie artyleryjskie, po którym Kozacy mieli rzucić się do szturmowania i opanować twierdzę. Patrz: K. Śledziński, *dz. cyt.*, s. 70; R. Romański, *dz. cyt.*, s. 319. Zob. też: H.M. Seni, *dz. cyt.*, s. 121.

¹⁴ L. Kubala, *dz. cyt.*, serya pierwsza, s. 122; K. Śledziński, *dz. cyt.* s. 70; R., *dz. cyt.*, s. 319; L. Podhorodecki, *Sicz Zaporoska*, Warszawa 1978, s. 165; W. Tomkiewicz, *dz. cyt.*, s. 317–318.

¹⁵ *Diariusz krótszy oblężenia Zbaraża*, [w:] L. Kubala, *dz. cyt.*, serya pierwsza, s. 180; *Diariusz krótszy oblężenia Zbaraża*, [w:] *Jakuba Michałowskiego wojskiego lubelskiego a później kasztelana bieckiego Księga Pamiętnicza...*, s. 445; *Anno 1649...*, [w:] *Relacje wojenne z pierwszych lat walk polsko-kozackich...*, oprac. M. Nagielski, s. 170; A. S. Radziwiłł, *dz. cyt.*, t. III, s. 215.

¹⁶ J. Widacki, *dz. cyt.*, s. 175–176; W. Biernacki, *dz. cyt.*, s. 123; L. Kubala, *dz. cyt.*, serya pierwsza, s. 122; L. Podhorodecki, *dz. cyt.*, s. 165; F. Rawita-Gawroński, *Bohdan Chmielnicki od elekcji Jana Kazimierza do śmierci 1648–1657*, t. II, Lwów 1906, s. 61; J. Rajman, *Zarys dziejów politycznych państwa polskiego*. [w:] *Dzieje Powszechnie Ilustrowane*, suplement, t. VIII, wyd. Oxford Educational, Inowrocław brw., s. 111. Warto przy tym zauważyć, że w innej pracy F. Rawita-Gawroński (*Hetman kozacki B. Chmielnicki. Szkic historyczny jego życia i walk*, Lwów 1914, s. 56) pierwszy szturm podaje pod datę 12 lipca 1649 r. Zob. też: W. Radwański, *Zbaraska expeditia poważna i sławna i oblężenie zbaraskie niesłychane zdawna*, [w:] *Litwa i jej sąsiedzi od XII do XX wieku. Studia ofiarowane prof. dr. hab. Jerzemu Ochmańskiemu w sześćdziesiątą rocznicę urodzin*, Poznań 1994, s. 165–166; A. S.



Teren działań wojennych w 1649 r. Wycinek austriackiej mapy fizycznej
1:75 000 z 1914 r. CBW. C- I - 109 zone 7 kol. XXXIII. Tarnopol.



Zarys obwarowań Zbaraża wg hipotetycznego planu L. Frąsia, [w:] Obrona Zbaraża w r. 1649, Kraków 1932, oraz właściwy plan odtworzony na podstawie źródeł kartograficznych, [za:] A. Miłobędzki, Architektura polska XVII w., Warszawa 1980, s. 19, naniesione na austriacką mapę fizyczną, 1:75 000 z 1914 r., CBW. C- I - 109 zone7 kol. XXXIII. Tarnopol. (Grafika M. Samsel).

ponieśli tego dnia walczący, trudno jednoznacznie określić. Co do strony polskiej, czytamy, że poważne szkody poczyniła szczególnie kozacka artyleria niszcząc wiele namiotów, zbijając i raniąc wielu ludzi i koni¹⁷. Na zbarskim

¹⁷ *Diariusz krótszy oblężenia Zbaraża, [w:] L. Kubala, dz. cyt., serya pierwsza, s. 180; Diariusz krótszy oblężenia Zbaraża, [w:] Jakuba Michałowskiego wojskiego lubelskiego a później kasztelana bie-*

majdanie po stoczonej walce było ponoć łatwiej o armatnią kulę, niż w powiecie lwowskim o kurze jajko¹⁸. Ilu zginęło Kozaków i Tatarów – nie wiadomo. Można jedynie przypuszczać, że i tu straty były nie mniej dotkliwe, bowiem atakujący nieosłonięty przeciwnik jest na nie bardziej narażony niż broniący się zza szanca żołnierz. Następnego dnia (12 lipca) panował spokój. Obie strony, jak pisze J. Widacki, leczyły rany szykując się do kolejnej rozgrywki, zaś Polacy mieli okazję obserwować z wałów długi na milę tabor kozacki, rozłożony ćwierć mili od stanowisk polskich¹⁹.

W nocy z 12 na 13 lipca Kozacy usypali trzy potężne szanice i zataczyli na nie 40 dział²⁰. Od rana (13 lipca) kozaccy puszkarze ponownie zasypywali polski szaniec gradem artyleryjskich kul, czyniąc spore straty. Jeszcze tego samego dnia Chmielnicki wydał rozkaz do kolejnego szturm na polskie umocnienia. Atakowano ze wszystkich stron z zajądłością większą niż poprzednio. Szczególnie zagrożony okazał się niewykończony jeszcze odcinek obrony w pobliżu Stawu Bazarzynieckiego, obsadzony przez wojska cudzoziemskiego autoramentu pod dowództwem Rozrażewskiego. Tu jednak dragoni silnym ogniem powstrzymali impet kozackiego uderzenia i nie dali się wyprzeć z zajmowanej pozycji. Równie zacięta walka wrzała na pozostałych odcinkach okalających obóz polski. Walczyli właściwie wszyscy, od towarzyszy najpoważniejszych znaków po czeladź i ciury obozowe. Walka musiała być faktycznie zacięta, bowiem jak pisze J. Widacki, szable szły tu w zawody z łopatami i rydlami. Zdobyć twierdzy wstępnym szturmem okazało się niemożliwe, toteż Chmielnicki położył szczególny nacisk ataku na wysuniętą placówkę Firleja i stanowiska Wiśniowieckiego po przeciwległej stronie obozu. Nacierająca piechota kozacka wspierana przez Tatarów zasypujących obrońców strzałami z łuków uderzyła z całym impetem. Stary regimentarz (Firlej), jak zgodnie twierdzą historycy, wykazał się tego dnia ogromnym męstwem walcząc jako prosty żołnierz, czym dawał niezaprzeczalny przykład swoim podkomendnym.

kiego *Księga Pamiętnicza...*, s. 445; *Anno 1649...*, [w:] *Relacje wojenne z pierwszych lat walk polsko-kozackich...*, oprac. M. Nagielski, s. 170. Zob. też: J. Widacki, *dz. cyt.*, s. 175.

¹⁸ *Diariusz krótszy oblężenia Zbaraża*, [w:] L. Kubala, *dz. cyt.*, serya pierwsza, s. 180; *Diariusz krótszy oblężenia Zbaraża*, [w:] *Jakuba Michałowskiego wojskiego lubelskiego a później kasztelana bieckiego Księga Pamiętnicza...*, s. 445; *Anno 1649...*, [w:] *Relacje wojenne z pierwszych lat walk polsko-kozackich...*, oprac. M. Nagielski, s. 170; A. S. Radziwiłł, *dz. cyt.*, t. III, s. 215.

¹⁹ J. Widacki, *dz. cyt.*, s. 176; L., *dz. cyt.*, serya pierwsza, s. 122. Zupełnie inaczej opisuje ten dzień kronikarz tatarski, por.: H.M. Seni, *dz. cyt.*, s. 122.

²⁰ Wstępny ostrzał stanowisk polskich Chmielnicki rozpoczął, jak podano wyżej, z trzydziestu dział. Jednak pewne przesłanki wskazywać mogą, że hetman kozacki sukcesywnie wzmacniał swoją artylerię o nowe działa, co sugeruje, opierając się na kronice Senia, W.A. Serczyk. Patrz: H.M. Seni, *dz. cyt.*, s. 124; W.A. Serczyk, *Na płonącej Ukrainie. Dzieje Kozaczyzny 1648–1651*, Warszawa 2007, s. 243; K. Śledziński, *dz. cyt.*, s. 71; L. Kubala, *dz. cyt.*, serya pierwsza, s. 122.

W krytycznym momencie, gdy wydawało się, że za chwilę obrona pęknie a regimentarze przemyśleli już wycofanie się do zamku, pojawił się z pomocą Wiśniowiecki. Nie ulega wątpliwości, że to księżę opanował wówczas groźną sytuację, bowiem jak czytamy w źródłach „Consilia już były uciekać do zamku, ale księżę jm. pan wojewoda ruski na to nie pozwolił”²¹. Zimna krew wojowniczego kniazia dodała nowego ducha broniącym się żołnierzom. Siedem razy Kozacy wdzierali się na wały i siedem razy byli z nich spychani. Tymczasem z bliżej nieznanых powodów mołojcy Chmielnickiego niespodziewanie odstępili od prawej strony polskich umocnień. Było to sporym błędem kozackiego hetmana, gdyż pozwoliło to stronie polskiej na wyprowadzenie jazdy poza obręb obwarowań. Królewska chorągiew husarii, wspomagana przez innych ochotników spod różnych znaków, dowodzona przez M. Sobieskiego, starostę krasnostawskiego (250 koni), uderzyła z impetem w bok nacierającej na pozycje Firleja piechoty kozackiej. Za Sobieskim ruszyli także Koniecpolski i Zaćwilichowski (7 chorągwi). Uderzenie ciężkiej jazdy zmiotło praktycznie lewe skrzydło piechoty zaporoskiej. Za husarią poszły też lekkie chorągwie, które kończyły już tylko krwawe żniwo husarzy. Kozacy, którzy nie padli od razu od kopii, szabel lub nie zdążyli w porę uciec z pola walki, kończyli w Stawie Bazarzynieckim, gdzie wielu potonęło²². Zwycięstwo polskiej jazdy nad szturmującymi pozycje Firleja Kozakami nie zakończyło jednak bitwy z 13 lipca.

Pułkownik hadziacki kozacki Burłaj²³, wykorzystując fakt odwrócenia uwagi od niedokończonego jeszcze odcinka umocnień tuż obok Stawu Bazarzynieckiego, uderzył nagle na stojącą tam piechotę węgierską. Zaskoczeni Węgrzy poszli w rozsypkę. Burłajowi Kozacy wdarli się do obozu polskiego w pobliżu kwater Rozdrażewskiego. Jednak atak Burłaja został w porę dostrzeżony. Sytuację miał uratować Przyjemski, który szablą zatrzymał uciekającego chorążego węgierskiego i zmusił jego piechurów do stawienia napastnikowi oporu. Na pomoc Przyjemskiemu rzuciły się sąsiednie oddziały polskie, wypierając Koza

²¹ *Anno 1649...*, [w:] *Relacje wojenne z pierwszych lat walk polsko-kozackich...*, oprac. M. Nagielski, s. 170; A. S. Radziwiłł, *dz. cyt.*, t. III, s. 215. Zob. też: W. Majewski, *dz. cyt.*, s. 252.

²² I.P. Kripiakewicz, *Bogdan Chmelnyckij*, Kijw 1954, s. 164; W.A. Serczyk, *dz. cyt.*, s. 233–235; J. Widacki, *dz. cyt.*, s. 176–177; R. Romański, *dz. cyt.*, s. 319; W. Biernacki, *dz. cyt.*, s. 125; L. Frąś, *Ratujmy zamek w Zbarażu*. Nakładem Stowarzyszenia Oficerów Rezerwy R.P. dla odbudowy zamku Ks. Wiśniowieckich w Zbarażu z siedzibą w Tarnopolu, brw., s. 13. Patrz też: *Anno 1649...*, [w:] *Relacje wojenne z pierwszych lat walk polsko-kozackich...*, oprac. M. Nagielski, s. 170–172; A. S. Radziwiłł, *dz. cyt.*, t. III, s. 215.

²³ Na temat Burłaja patrz: *Pamiętniki do panowania Zygmunta III, Władysława IV i Jana Kazimierza*, t. II, s. 67; *Historia panowania Jana Kazimierza*, t. I, s. 58; J. Widacki, *Kniaz Jarema*, s. 177; L. Kubala, *dz. cyt.*, serya pierwsza, s. 124; L. Frąś, *Ratujmy zamek w Zbarażu*, s. 14; M. Hruszewski, *Istoria Ukraini-Rusi*, t. VIII, cz. III, Kijw–Wiedeń 1922, s. 189, zob. też tenże, [on-line] <http://litpys.org.ua/hrushrus/iur8.htm>



Rozłożenie wojsk kozacko-tatarskich pod Zbarażem w 1649 r. Wykorzystane elementy: Austriacka mapa fizyczna, 1:75 000 z 1914 r., CBW C- I- 109, Zone 7, kol. XXXIII Tarnopol. Schematy: A. Miłobędzki, *Architektura polska XVII w.*, Warszawa 1980, s. 19. W. Biernacki, *Powstanie Chmielnickiego. Działania wojenne na Litwie w latach 1648-1649*, Zabrze 2006, s. 124 (grafika M. Samsel).

ków za wały. Reszty dopełniła już jazda powracająca z pościgu za nieprzyjacielem, odcinając Burlajowi drogę odwrotu. Stary lis stepowy znalazł się w matni.

W sukces Burlajowym Kozakom ruszył pułkownik Mrozowicki (Morożeńko). Jednak nadciągającą pomoc zatrzymała jazda, zaś na Kozaków Burlaja rzuciła się piechota i czeladź obozowa, wycinając w pień broniących się rozpaczliwie mołojców. Razem ze swoimi podkomendnymi zginąć miał także Burlaj, choć co do tego zdania części historyków są podzielone²⁴. W poważ-

²⁴ Śmierć Burlaja pod Zbarażem dla większości historyków nie ulega wątpliwości, niemniej jednak, jak twierdzi W.A. Serczyk, potwierdza ją tylko jedno źródło. Drugą wskazówką przemawiającą za śmiercią Burlaja w pierwszych dniach oblężenia jest fakt włączenia pułku hadziackiego do pułku

nych opalach znalazł się również niedoszły wybawca Burlaja, Mrozowicki, pod którym ubito konia, zaś sam pułkownik, ranny, zapewne tylko dzięki ofiarności swoich mołojców uniknął śmierci, dając sygnał do odwrotu²⁵. Również polskie oddziały wycofały się za umocnienia. Przez cały dzień 13 lipca Polacy odparli 17 szturmów i wygrali dwie bitwy w polu²⁶. Następnego dnia (14 lipca) Kozacy znów ruszyli do szturmu, tym razem kierując główne uderzenie na pozycje Wiśniowieckiego. Niczego jednak nie osiągnęli i musieli wycofać się z dużymi stratami. Tego dnia bowiem Polacy bronili się już w obozie zmniejszonym o połowę (W. Tomkiewicz podaje, że o 1/3), co znacznie poprawiało skuteczność jego obrony²⁷. Fiasko pierwszych szturmów sprawiło, że tym razem chan spróbował poszukać rozstrzygnięcia w układach. Być może Islam Gerej III wziął tu pod uwagę również wyraźny rozkaz Wiśniowieckiego zakazujący strzelania do Tatarów, co sugerowało mu zapewne gotowość podjęcia przez stronę polską wstępnych rokowań. Tak czy inaczej, do pierwszego kontaktu ze stroną chańską doszło jeszcze 14 lipca. Na spotkanie z Sefer Gazi agą wyszedł Jere-

połtawskiego zaraz po zakończeniu działań. W istocie też w spisie pułków sporządzonych po ugodzie zborowskiej pułk hadziacki nie figuruje, co może sugerować śmierć jego dowódcy. Warto jednak wspomnieć, że 4 lata później jakiś Burlaj pojawia się jako poseł do cara Aleksego Michałowicza. Czy był to inny człowiek o tym samym nazwisku, czy pułkownik hadziacki, nie udało się do końca ustalić. Patrz: M. Hruszewski, *dz. cyt.*, t. VIII, cz. III, s. 189; I.P. Kripiakewicz, *dz. cyt.*, s. 164; W.A. Serczyk, *dz. cyt.*, s. 235–236; M. Nagielski, *dz. cyt.*, tenże, *Struktura wojska zaporoskiego w dobie powstania Chmielnickiego*, [w:] *Hetmani zaporoscy w służbie króla i Rzeczypospolitej*, Zabrze 2010, s. 31, 52–53; W. Majewski, *dz. cyt.*, s. 252; T. Korzon, *Dzieje wojen i wojskowości w Polsce. Epoka przedrozbiorowa*, t. II, Kraków 1912, reprint Wyd. Kurpisz S.A. Poznań 2003, s. 333–334; J. Widacki, *dz. cyt.*, s. 177; R. Romański, *dz. cyt.*, s. 320; W. Biernacki, *dz. cyt.*, s. 125; F. Rawita-Gawroński, *Bohdan Chmielnicki...*, t. II, s. 62; L. Frańś, *Ratujmy zamek w Zbarażu*, s. 13–14. Zob. też: *Pamiętniki do panowania Zygmunta III, Władysława IV i Jana Kazimierza*, t. II, s. 66–67; *Historia panowania Jana Kazimierza*, t. I, s. 57–58.

²⁵ Pułkownik Mrozowicki (Morozienko) zginął podczas dalszych walk pod Zbarażem. Patrz: M. Hruszewski, *Istoria Ukraini–Rusi*, t. VIII, cz.I II, s. 189–190; I. P. Kripiakewicz, *Bogdan Chmielnickij*, s. 164. Według L. Podhorodeckiego i W. Biernackiego Mrozowicki zginął właśnie podczas tego szturmu. Zob. L. Podhorodecki, *Sicz Zaporoska*, s. 165; W. Biernacki, *dz. cyt.*, s. 125.

²⁶ W. Biernacki, *dz. cyt.*, s. 123–125; L. Kubala, *dz. cyt.*, serya pierwsza, s. 124; L. Frańś, *Ratujmy zamek w Zbarażu*, s. 14; L. Podhorodecki, *Sicz Zaporoska*, s. 165; W. Tomkiewicz, *dz. cyt.*, s. 318–319. Zob. też: H.M. Seni, *dz. cyt.*, s. 122.

²⁷ Przygotowany na przyjęcie większej liczby wojsk a teraz zbyt rozległy obóz wymagał natychmiastowych poprawek. Zawężono wschodni i zachodni jego kraniec, co pozwoliło skoncentrować wojsko na mniejszym obwodzie, łatwiejszym do obrony, o co od początku zabiegał Jeremi Wiśniowiecki. Nowe wały zaczęto sypać jeszcze 9 lipca i ukończono zapewne w nocy z 13 na 14 lipca. Nad ranem 14 lipca załoga Zbaraża wycofała się do nowego szańca. Patrz: W. Majewski, *Przebieg wydarzeń w powstaniu Chmielnickiego 1648–1651*, s. 252; tenże, *Powstanie Chmielnickiego (1648–1653)*, s. 65; tenże, *Walki z Kozakami w latach 1591–1653*, s. 121; J. Widacki, *dz. cyt.*, s. 178; W.A. Serczyk, *Na płonącej Ukrainie...*, s. 236; L. Podhorodecki, *Sicz Zaporoska*, s. 165–166; W. Biernacki, *dz. cyt.*, s. 125; W. Tomkiewicz, *dz. cyt.*, s. 319. Zob. też: W. Radwański, *Zbaraska expeditia...*, s. 166–167.

mi Wiśniowiecki i Marek Sobieski. Żądania poddania twierdzy zostały przez stronę polską naturalnie odrzucone, a sam Wiśniowiecki miał ponoć namawiać Tatarów do porzucenia sprawy Chmielnickiego. Tak więc rozjechano się bez osiągnięcia jakiegokolwiek porozumienia, jednak droga do dalszych negocjacji została otwarta²⁸. Tymczasem Kozacy już poważnie zaczęli szykować się do długotrwałego oblężenia. Chmielnicki otoczył obóz polski półkolem szańców, baterii dział i taboru. Zajął drogi ku Założcom i Wiśniowcu, wsie Stary Zbaraż, Bazarzyńce, Załuże oraz okoliczne wzgórza. Kozacy budowali ruchome wieże oblężnicze (hulajhorodyny lub inaczej hulajgrody)²⁹, szykowali drabiny, kopali rowy (aprosze)³⁰. Stosowaną przez Kozaków technikę kopania aproszy opisuje L. Frąś jako system tzw. trzech paralelek. Polegał on na tym, że nieprzyjaciel w pewnej odległości od szańców twierdzy kopał rowy i zataczał wały, a następnie zygzakowatymi podkopami posuwał się naprzód, by w połowie drogi między swoim wałem a rowem oblężonej twierdzy usypać drugi wał, równoległy do wałów twierdzy.

Ta druga „paralełka” była już o wiele silniejsza od poprzedniej, gdyż wznosiła ją reduty na których ustawiano działa. Następnie, pod ich osłoną, Kozacy coraz bardziej wężykowatymi rowami zbliżali się do przeciwległej fortyfikacji i stąd starali się wdrzeć na wały obrońców. Przy stałych fortyfikacjach załoga zazwyczaj wypadała wówczas z twierdzy i niszczyła wały oraz podkopy wroga. Kontratak taki poprzedzał zazwyczaj ogień artylerii, ale obrońcy Zbaraża, jak pisze Frąś, stosowali też inny jeszcze sposób. W chwili, gdy Kozacy mieli gotową trzecią paralelkę i zaczęli wrzynać się w pozycje obrońców, oni sami rozbijali (o ile było to możliwe) swoje fortyfikacje i usuwali się na nowe, wcześniej przy-

²⁸ W. Tomkiewicz, *dz. cyt.*, s. 318, 319–320; K. Śledziński, *Zbaraż 1649*, s. 74–75; J. Widacki, *dz. cyt.*, s. 178.

²⁹ Hulajhorodyny, z polska zwane czołgami, były wieżami oblężniczymi na kołach, budowanymi z grubych bali, zaopatrzonymi też w lekkie działka. Nieznana jest dokładnie liczba hulajhorodyn, którymi pod Zbarażem posługiwali się Kozacy w pierwszych dniach oblężenia. Można jednak sądzić, że było ich przynajmniej kilkanaście. Patrz: K. Śledziński, *Zbaraż 1649*, s. 74; J. Widacki, *dz. cyt.*, s. 178; W. Majewski, *Przebieg wydarzeń w powstaniu Chmielnickiego 1648–1651*, s. 252; W. Tomkiewicz, *dz. cyt.*, s. 319; F. Rawita-Gawroński, *Bohdan Chmielnicki...*, t. II, s. 62 i nast.; L. Kubala, *dz. cyt.*, serya pierwsza, s. 125; *Diariusz obszerny oblężenia Zbaraża [w:] Jakuba Michałowskiego wojskiego lubelskiego a później kasztelana bieckiego Księga Pamiętnicza...*, s. 450.

³⁰ Aprosze, wąskie, zygzakowate rowy kopane pod ostrym kątem w kierunku stanowisk przeciwnika. Pod Zbarażem Kozacy takimi właśnie aproszami starali się przybliżyć do polskich pozycji, ustawiając na każdym ich załamaniu szańce z artylerią, pod ochroną której prowadzili dalsze prace inżynierskie oraz ostrzał w kierunku obrońców zbaraskich. Patrz: W. Majewski, *Przebieg wydarzeń w powstaniu Chmielnickiego 1648–1651*, s. 252; tenże, *Powstanie Chmielnickiego (1648–1653)*, [w:] *Od Żółkiewskiego i Kosińskiego do Piłsudskiego i Petlury. Z dziejów stosunków polsko-ukraińskich od XVI do XX wieku*, red. nauk. J. Wojtasik, Warszawa 2000, s. 65; L. Kubala, *dz. cyt.*, serya pierwsza, s. 125; W. Tomkiewicz, *dz. cyt.*, s. 319.

gotowane stanowiska obrony. Nieprzyjaciel w takiej sytuacji musiał zaczynać pracę od początku³¹. Zarówno jedna, jak i druga strona stosowała wyżej opisane techniki w trakcie działań. Powróćmy zatem do właściwego tematu. 15 i 16 lipca upłynęły na przygotowaniach do kolejnego szturmu. Do poważniejszych walk w ciągu dnia chyba jednak nie doszło³². Niemniej jednak, wieczorem (16 lipca) szczęścia próbowali jeszcze pułkownicy kozaccy Hładki i Nebaba. Żaden z nich nie osiągnął jednak sukcesu i Kozacy musieli wycofać się na swoje stanowiska z niczym³³. Spokój nie trwał jednak długo, bowiem kolejny atak nastąpił już 17 lipca (według niektórych historyków było to 19 lipca).

Sprawa wydarzeń z 17 i 19 lipca wydaje się nadal dość zagadkowa, stąd też warto poświęcić jej nieco więcej uwagi. Jan Widacki w biografii Jeremiego Wiśniowieckiego nie zajął w tej kwestii jasnego stanowiska, pisząc jedynie, że następny szturm generalny nastąpił 19 lipca³⁴, zaś według niektórych historyków miało to być 17 lipca³⁵. Warto również dodać, że *Diariusze*, zarówno *obszerny*, jak i *krótszy*, nie potwierdzają się tu wzajemnie. W *Diariuszu obszernym* pod datą 17 lipca czytamy: „Die 17 julii. W sobotę szturm srogi, który nasza wycieczka wsparła i hulajgrodów 14, zgotowanych przez te dni, już do szturmu na kwaterę Xcia JMci ludzie odebrali, Ordę i Kozaków znowu spędziwszy z pola. Chcieli się poprawić Tatarowie, ale od pół pola znowu dexteritate [dzięki umiejętności] Xcia JMci, spędzeni, ledwo do swoich trafili i tu szkodę znowu znaczną odniósłszy. Tu hulajgrody zapalone siła serca nieprzyjacielowi zepsowały, ale najbardziej tym, gdy ich ratować chcieli, ze zasadzki bardzo Ordę szkodziły.”³⁶

Tyle o wydarzeniach z 17 lipca pisze *Diariusz obszerny*. Dalej czytamy już o jakichś drobniejszych starciach 18 lipca, pracach inżynieryjnych nad nowym, zmniejszonym obozem i przeniesieniem się tam załogi Zbaraża 20 lipca³⁷. *Dia-*

³¹ L. Fraś, *Ratujmy zamek w Zbarażu*, s. 15–16.

³² H.M. Seni, *dz. cyt.*, s. 122.

³³ W.A. Serczyk, *Na płonącej Ukrainie...*, s. 236–237; W. Biernacki, *dz. cyt.*, s. 125; W. Majewski, *Przebieg wydarzeń w powstaniu Chmielnickiego 1648–1651*, s. 252.

³⁴ J. Widacki, *dz. cyt.*, s. 178.

³⁵ W.A. Serczyk, *Na płonącej Ukrainie...*, s. 237–238; W. Majewski *Przebieg wydarzeń w powstaniu Chmielnickiego 1648–1651*, s. 252, tenże, *Walki z Kozakami w latach 1591–1653*, s. 121; L. Podhorodecki, *Sicz Zaporoska*, s. 166; S. Rosik, *Jan Kazimierz*, s. 205; W. Biernacki, *dz. cyt.*, s. 125; Z. Wójcik, *Dzikie Pola w ogniu...*, s. 190–191; W. Tomkiewicz, *dz. cyt.*, s. 320 i nast.

³⁶ *Diariusz obszerny oblężenia Zbaraża*, [w:] *Jakuba Michałowskiego wojskiego lubelskiego a później kasztelana bieckiego Księga Pamiętnicza...*, s. 450; *Akta Anni 1649...*, [w:] *Relacje wojenne z pierwszych lat walk polsko-kozackich...*, oprac. M. Nagielski, s. 138. Zob. też: W. Tomkiewicz, *dz. cyt.*, s. 320; L. Kubala, *dz. cyt.*, serya pierwsza, s. 125–126; L. Podhorodecki, *Sicz Zaporoska*, s. 166.

³⁷ *Diariusz obszerny oblężenia Zbaraża*, [w:] *Jakuba Michałowskiego wojskiego lubelskiego a później kasztelana bieckiego Księga Pamiętnicza...*, s. 450; *Akta Anni 1649...*, [w:] *Relacje wojenne z pierwszych lat walk polsko-kozackich...*, oprac. M. Nagielski, s. 138–139.

riusz krótszy natomiast podaje: „Die 17 julii, w Sobotę. Do miasta potężnie szturmował, gdyż już i wały, i parkany otrzymawszy od różnej broni. Za czułością pana Korfa wyparci non mediocri istorum clade [z niemłą ich szkodą]. O mały włos nie mieli miasta, w którym i wodę by byli nam zagubili”. (U Michałowskiego i Radziwiłła pod błędną datą 16 lipca)³⁸. Przytoczone wyżej przekazy, choć różne, opisujące jakby działania na dwóch kierunkach, nie muszą przecież wzajemnie się wykluczać. Wprost przeciwnie, mogą się one uzupełniać. Korff wchodzący w skład brygady Lanckorońskiego (strona południowo-wschodnia), atakowany jest rano (kiedy mgła pokrywała jeszcze okolice Zbaraża) przez Kozaków (zapewne przez samego Bohuna, który według Kochowskiego miał jakoby podczas tego ataku zginąć)³⁹. O Tatarach nie ma tu żadnej wzmianki. Wiśniowieckiego zajmującego pozycje po zachodniej stronie, niemalże na wprost kosza tatarskiego atakują Kozacy z Tatarami, choć z *Diariuszy* nie wynika o jakiej porze. Nie można zatem wykluczyć, że 17 lipca miały miejsce dwa ataki na pozycje polskie o różnych porach i z różnych kierunków, obydwaj zakończone niepowodzeniem atakujących⁴⁰. Dość zagadkowo rysują się również wydarzenia z 19 lipca. *Diariusz obszerny* podaje jedynie krótką notatkę z dwóch dni: „Die 18 Julii łaskawszemi się stawili, nie bardzo nacierając, ile ku Xciu JMci, tylko mu łajali a grozili. Ponieważ tabor był wielki, a do obrony ludzi mało było (bo nas pewnie nad 10 tysięcy do obrony a 6 tysięcy do boju, nie było) consultis

³⁸ *Diariusz krótszy oblężenia Zbaraża*, [w:] *Jakuba Michałowskiego wojskiego lubelskiego a później kasztelana bieckiego Księga Pamiętnicza...*, s. 445; *Diariusz krótszy oblężenia Zbaraża*, [w:] L. Kubala, *dz. cyt.*, serya pierwsza, s. 180–181; *Anno 1649...*, [w:] *Relacje wojenne z pierwszych lat walk polsko-kozackich...*, oprac. M. Nagielski, s. 172; A. S. Radziwiłł, *dz. cyt.*, t. III, s. 215; W. Radwański, *Zbaraska expeditia...*, s. 167.

³⁹ W rzeczywistości Iwan Bohun został pod Zbarażem dość ciężko ranny, lecz żył jeszcze przez wiele kolejnych lat, pojawiając się niejednokrotnie później na kartach historii. Zginął rozstrzelany lub zamordowany w bliżej nieznanych okolicznościach przez eskortujących go Polaków w Nowogródku Siewierskim (Nowogrodzie Siewierskim), 17 II 1664 r. Patrz: M. Kosman, *Na tropach bohaterów „Trylogii”*, Warszawa 1973, s. 113; T. Krząstek, *Ataman Iwan Bohun*, [w:] T. Krząstek, W. Majewski, M. Nagielski, I. Storożenko, *Żółte Wody–1648*, Warszawa 1999, s. 123. Zob. też: *Diariusz krótszy oblężenia Zbaraża*, [w:] *Jakuba Michałowskiego wojskiego lubelskiego a później kasztelana bieckiego Księga Pamiętnicza...*, s. 445; *Diariusz krótszy oblężenia Zbaraża*, [w:] L. Kubala, *dz. cyt.*, serya pierwsza, s. 180–181; *Anno 1649...*, [w:] *Relacje wojenne z pierwszych lat walk polsko-kozackich...*, oprac. M. Nagielski, s. 172; *Pamiętniki do panowania Zygmunta III, Władysława IV i Jana Kazimierza*, t. II, s. 69; *Historia panowania Jana Kazimierza*, t. I, s. 59–60; M. Hruszewski *Istoria Ukraini–Rusi*, t. VIII, cz. III, s. 189–191.

⁴⁰ Z. Wójcik, *Wojny kozackie w dawnej Polsce*, Kraków 1989, s. 68; K. Śledziński, *Zbaraż 1649*, s. 77; *Diariusz krótszy oblężenia Zbaraża*, [w:] *Jakuba Michałowskiego wojskiego lubelskiego a później kasztelana bieckiego Księga Pamiętnicza...*, s. 445; *Diariusz krótszy oblężenia Zbaraża*, [w:] L. Kubala, *dz. cyt.*, serya pierwsza, s. 180–181; *Anno 1649...*, [w:] *Relacje wojenne z pierwszych lat walk polsko-kozackich...*, oprac. M. Nagielski, s. 172. Zob. też: H.M. Seni, *dz. cyt.*, s. 122, przyp. 432, s. 183; W. Radwański, *Zbaraska expeditia...*, s. 167.

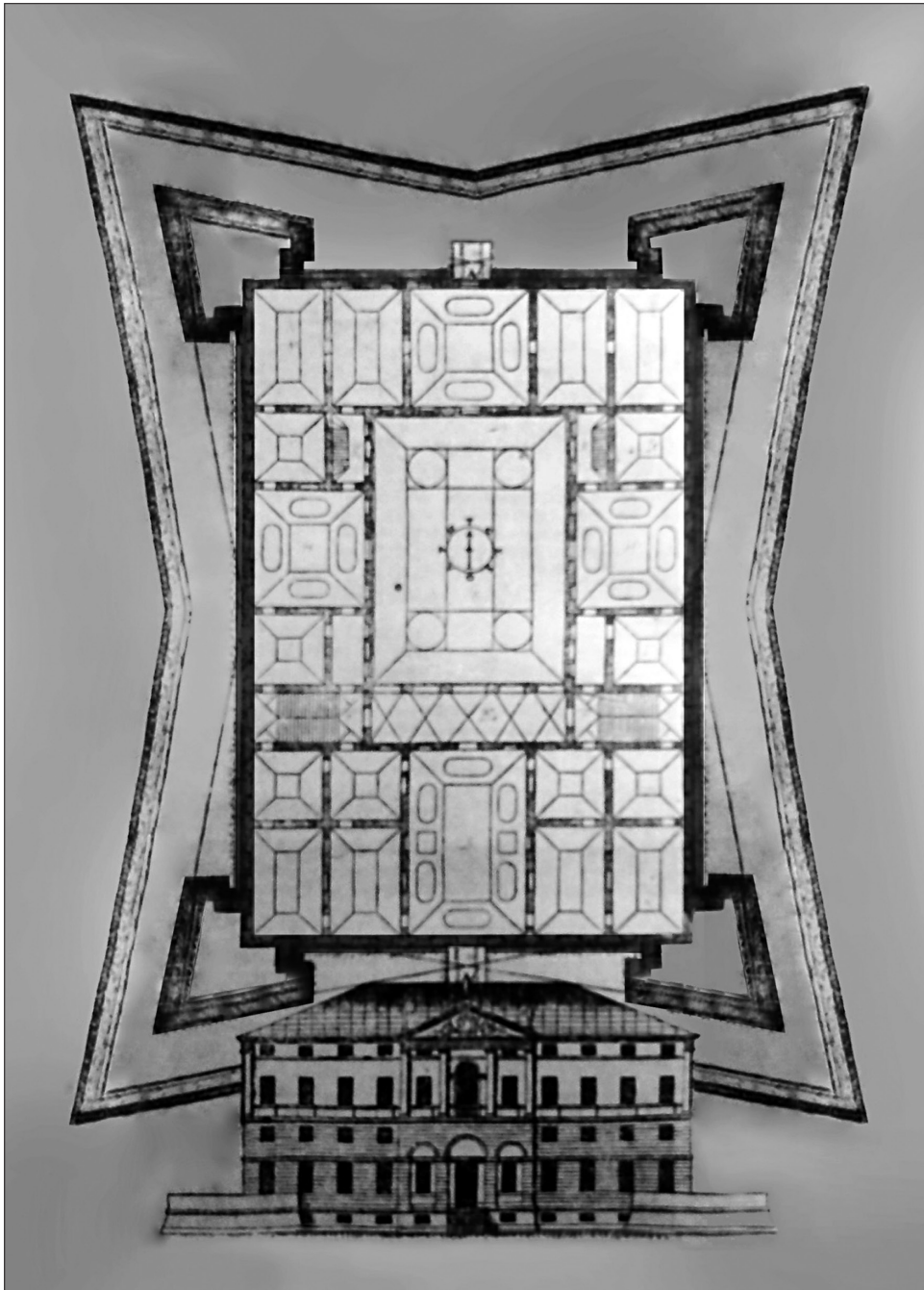
zdało się taboru zmniejszyć. Zaczem de die 18 in diem 19 Julii [z dnia 18 na 19 lipca] tabory zmniejszano, noc i dzień okop czyniąc⁴¹. Dalej, już 20 lipca, przeniesienie załogi do zmniejszonego taboru, o czym wyżej. O nocnych walkach, spaleniu hulajhorodyn przez Wiśniowieckiego, nie ma tu, jak widzimy, mowy. Niemniej, uzupełnieniem zdarzeń z 19 lipca (a raczej nocy z 19 na 20) może być w tym przypadku *Diariusz krótszy*, znacznie szerzej je opisujący:

„19 Julii. W poniedziałek w nocy po starem na pułki XJMci Pana Wojewody Ruskiego najbardziej uderzyli, i wałami się na staje opasawszy, przez noc z dział srodze nam szkodzili. Już i tam consilia były niektórych regimentarów do Zamku uciekać; ale Xże JMP. Wojewoda Ruski żadną miarą na to nie pozwolił. Bardzo się byli strwożyli: znowu Pan Bóg co czyni? Dał tak wielki deszcz, że ich z wałów nasi topili, aż musieli ustępować nazad. W tym razie nasi ich wiele pobili i szturmów kilkadziesiąt nasi odjęli i popalili. Z podziwieniem w tak mokry czas przez noc te szturmy gorzały, do których kilkanaście tysięcy skoczyło i pieszych naganiali; ale nasi i tym mężnie dali odpór. X że JMP. Wojewoda Ruski z dobytą bronią sam stanął; i ten po Panu Bogu obóz zatrzymał, posilając Pana Starostę Krasnostawskiego. Do regimentarów posłał aby o uciekaniu do miasta nie myśleli⁴². Mówiąc ogólnie, 19 lipca wieczorem Kozacy ruszyli do kolejnego szturm. W trakcie ataku, gdy wydawało się, że za chwilę obrona pęknie a regimentarze myśleli już o wycofaniu się do zamku, nad głowami walczących rozpętała się ulewa. Walka została przerwana, Kozacy cofnęli się do własnego taboru. Sprzyjającą sytuację wykorzystał Wiśniowiecki organizując nocny wypad, który kompletnie zaskoczył przeciwnika⁴³. Szczegół tej relacji, który przyciągnie zapewne uwagę czytającego, odnosi się do zniszczonych kozackich hulajgradów.

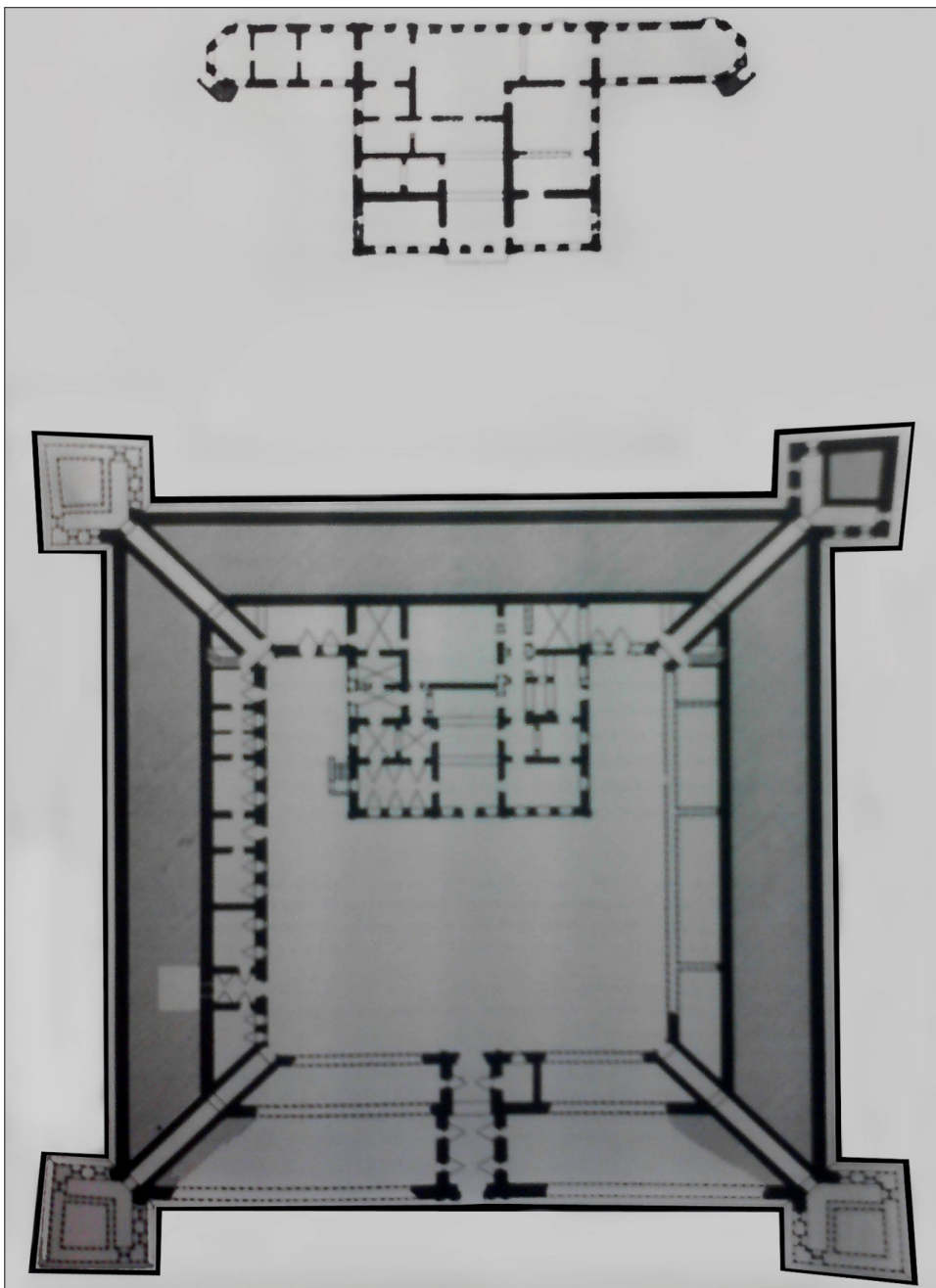
⁴¹ *Diariusz obszerny oblężenia Zbaraża*, [w:] *Jakuba Michałowskiego wojskiego lubelskiego a później kasztelana bieckiego Księga Pamiętnicza...*, s. 450; *Akta Anni 1649...*, [w:] *Relacje wojenne z pierwszych lat walk polsko-kozackich...*, oprac. M. Nagielski, s. 138–139. Zob. też: W. Tomkiewicz, *Jeremi Wiśniowiecki 1612–1651*, s. 320.

⁴² *Diariusz krótszy oblężenia Zbaraża*, [w:] *Jakuba Michałowskiego wojskiego lubelskiego a później kasztelana bieckiego Księga Pamiętnicza...*, s. 445–446; *Diariusz krótszy oblężenia Zbaraża*, [w:] L. Kubala, *dz. cyt.*, serya pierwsza, s. 180–181; *Anno 1649...*, [w:] *Relacje wojenne z pierwszych lat walk polsko-kozackich...*, oprac. M. Nagielski, s. 172; A. S. Radziwiłł, *dz. cyt.*, t. III, s. 215–216. Zob. też: W. Tomkiewicz, *dz. cyt.*, s. 320–321; W. Majewski, *Przebieg wydarzeń w powstaniu Chmielnickiego 1648–1651*, s. 253; tenże, *Walki z Kozakami w latach 1591–1653*, s. 121.

⁴³ L. Kubala, *dz. cyt.*, serya pierwsza, s. 127; W. Tomkiewicz, *dz. cyt.*, s. 321; W. Biernacki, *dz. cyt.*, s. 125, autor nie pisze nic o ulewie, która tej nocy miała rozdzielić walczących. Bardzo ogólnie wspomina o tym dniu tatarski kronikarz, co można tłumaczyć porażką kolejnego szturm, co zapewne Senaj wolał przemilczeć. Patrz: H.M. Seni, *dz. cyt.*, s. 122.



Projekt zamku w Zbarażu, [w:] A. Miłobędzki, Kwartalnik Architektury i Urbanistyki. Teoria i historia, t. I, z. 1, Warszawa 1956, s. 372. (Popr. graficzne M. Samsel)



Zbaraż. Zamek – plan piętra pałacu i plan na poziomie przyziemia, [w:] A. Miłobędzki, Kwartalnik Architektury i Urbanistyki. Teoria i historia, t. I, z. 1, Warszawa 1956, s. 373.

(Popr. graficzne M. Samsel)

Rodzi się bowiem pytanie, w jaki sposób kupy nasiąkniętego wodą drewna, i to jeszcze w trakcie szalejącej ulewy, mogły gorzeć przez całą noc? Trzeba przyznać, że byłby to widok niecodzienny. Niemniej jednak podpalenie tego rodzaju konstrukcji, nawet podczas deszczu, teoretycznie było możliwe, choćby od środka, przy użyciu jakiejś łatwopalnej substancji. Może nie spłonęłyby one wówczas doszczętnie, ale zapewne zostałyby poważnie uszkodzone i raczej nie nadawałyby się już do ponownego użytku.

Nie można też wykluczyć, że obraz płonących kozackich machin oblężniczych odnosi się do 17, a nie do 19 lipca, kiedy jeszcze nie padało⁴⁴. Rozstrzygnięcie tego dylematu będzie prawdopodobnie długo jeszcze przedmiotem sporu historyków, przyjąć wszakże należy, że zarówno 17, jak i 19 lipca miały miejsce dwa silne ataki na pozycje polskie, które szczęśliwie udało się odeprzeć⁴⁵. Przejdźmy zatem do kolejnych wydarzeń. Dalej już *Diariusze* (tak *krótszy* jak i *obszerny*), pod datą 20 lipca podają informację o rozpoczęciu wieczorno-nocnych walk i działaniach prowadzonych przez kilka następných dni⁴⁶.

Według *Diariusza obszernego*, wypełniającego dokładniej lukę między 20 a 30 lipca, rysuje się dość czytelny obraz sytuacji oblężonych w stopniowo zaciśkanym obozie polskim. W tym czasie, po nocnych walkach z 20 na 21 lipca, zakończonych kolejną porażką atakujących, Kozacy zrezygnowali na razie z prowadzenia zmasowanych szturmów, skupiając swoją uwagę na systematycznym ostrzale artyleryjskim polskich pozycji⁴⁷. W ocenie profesora Majewskiego, zadaniem puszkarzy kozackich była przede wszystkim osłona szeroko zakro-

⁴⁴ Spalenie kozackich hulajgradów miało miejsce według cytowanych źródeł zarówno 17, jak i 19 lipca. Opis tych zdarzeń jest dość podobny, choć nie identyczny. W jednym i w drugim przypadku nastąpiło to na odcinku obrony J. Wiśniowieckiego. Patrz: *Akta Anni 1649...*, [w:] *Relacje wojenne z pierwszych lat walk polsko-kozackich...*, oprac. M. Nagielski, s. 138; *Anno 1649...*, s. 172; *Diariusz krótszy oblężenia Zbaraża*, [w:] L. Kubala, *dz. cyt.*, serya pierwsza, s. 181. Warto dodać, że W. Biernacki [w:] *dz. cyt.*, s. 125, przenosi scenę rozdzielenia walczących przez padający deszcz na 17 lipca, co *Diariusz krótszy* umieszcza pod datą 19 lipca.

⁴⁵ W. Majewski, *Przebieg wydarzeń w powstaniu Chmielnickiego 1648–1651*, s. 252–253; tenże, *Walki z Kozakami w latach 1591–1653*, s. 121.

⁴⁶ *Diariusz obszerny oblężenia Zbaraża*, [w:] *Jakuba Michałowskiego wojskiego lubelskiego a później kasztelana bieckiego Księga Pamiętnicza...*, s. 450–451; *Akta Anni 1649...*, [w:] *Relacje wojenne z pierwszych lat walk polsko-kozackich...*, oprac. M. Nagielski, s. 139; *Anno 1649...*, s. 172; *Diariusz krótszy oblężenia Zbaraża*, [w:] L. Kubala, *dz. cyt.*, serya pierwsza, s. 181; A. S. Radziwiłł, *dz. cyt.*, t. III, s. 216; H.M. Seni, *dz. cyt.*, s. 122–123; W. Majewski, *Przebieg wydarzeń w powstaniu Chmielnickiego 1648–1651*, s. 253.

⁴⁷ J. Widacki, *dz. cyt.*, s. 180; W. Majewski, *Przebieg wydarzeń w powstaniu Chmielnickiego 1648–1651*, s. 253; K. Śledziński, *Zbaraż 1649*, s. 79; W. Biernacki, *dz. cyt.*, s. 125–126; W. Tomkiewicz, *dz. cyt.*, s. 320–321.

jonych prac oblężniczych, które Kozacy wówczas podjęli⁴⁸. Co również istotne, Chmielnicki kazał sypać jeszcze wyższe szańce (w miejscu tych opuszczonych przez Polaków), by skuteczniej razić załogę polską z własnych dział⁴⁹. 21 lipca oczom polskich obrońców ukazał się wysoki wał okalający ich pozycje. Z niego też rozpoczęli Kozacy tak intensywny ostrzał majdanu zbarskiego obozu, że trudno było znaleźć bezpieczne miejsce, w którym można byłoby się ukryć. Pod gradem kozackich kul upłynęły dwa kolejne dni, podczas których, nie przerywając ostrzału, atakujący sukcesywnie sypali coraz wyższe szańce. Próbowano też minami zniszczyć polskie umocnienia⁵⁰.



Niedokończony, ślepy plan Zbaraża z cyklu Hondriusza, [w:] S. Herbst, Trzy przyczynki do dziejów fortyfikacji XVII wieku, „Biuletyn Historii Sztuki i Kultury, R. X, nr 3/4, Warszawa 1948, s. 322 – 323.

W relacjach czytamy: „Potężniejsza tam była bracara niż u p. stolnika lwowskiego na nowej Bilce. Kozacy co noc to bliższym wałem aż już i trzecim nas opasali i szaniec tak wysoki wystawili, z którego był taki prospekt do obozu, że i psa w obozie naszym zabili, że się ludzie w ziemi, w jamy jako krety kryli”⁵¹.

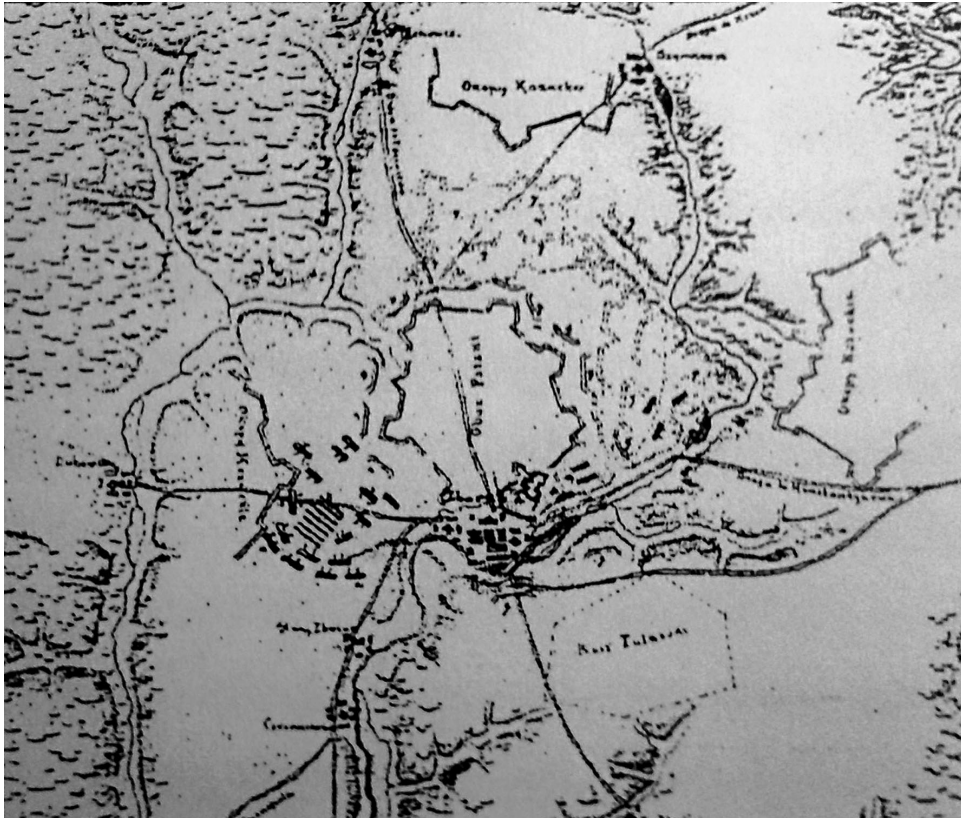
⁴⁸ W. Majewski, *Przebieg wydarzeń w powstaniu Chmielnickiego 1648–1651*, s. 253; tenże, *Walki z Kozakami w latach 1591–1653*, s. 121;

⁴⁹ W.A. Serczyk, *Na płonącej Ukrainie...*, s. 237–238; W. Majewski *Przebieg wydarzeń w powstaniu Chmielnickiego 1648–1651*, s. 253; tenże, *Walki z Kozakami w latach 1591–1653*, s. 121–122.

⁵⁰ K. Śledziński, *Zbaraż 1649*, s. 79–80.

⁵¹ *Diariusz krótszy oblężenia Zbaraża*, [w:] L. Kubala, *dz. cyt.*, serya pierwsza, s. 181; *Anno 1649...*, [w:] *Relacje wojenne z pierwszych lat walk polsko-kozackich...*, oprac. M. Nagielski, s. 172;

23 lipca wysłano do Kozaków posłańca z listem nakłaniającym ich od lojalności wobec Rzeczypospolitej. Posłaniec (inaczej ‘trębacz’) został przez mołojców dobrze przyjęty, a nawet obdarowany na drogę powrotną, ale efekt jego misji był właściwie żaden, bowiem Kozacy wznowili ostrzał zaraz po jego odjeździe⁵². Na co liczone wysyłając owego trębacza do obozu kozackiego – trudno powiedzieć. Czy miał być to gest strony polskiej, otwierający drogę do dalszych, ewentualnych rokowań, jak pisze J. Widacki⁵³?



Plan obozu zbaraskiego przechowywanego w Preussische Staatsbibliothek Berlin,
[w:] K. Śledziński, *Zbaraż 1649*, Warszawa 2005, s. 154.

Diariusz krótszy oblężenia Zbaraża, [w:] *Jakuba Michałowskiego wojskiego lubelskiego a później kasztelana bieckiego Księga Pamiętnicza...*, s. 446; A. S. Radziwiłł, *dz. cyt.*, t. III, s. 216; L. Frąś, *Ratujmy zamek w Zbarażu*, s. 15; M. Hruszewski, *Istoria Ukraini–Rusi*, t. VIII, cz. III, s. 189.

⁵² K. Śledziński, *Zbaraż 1649*, s. 80; W.A. Serczyk, *Na płonącej Ukrainie...*, s. 238; J. Widacki, *dz. cyt.*, s. 180. Patrz też: *Diariusz obszerny oblężenia Zbaraża*, [w:] *Jakuba Michałowskiego wojskiego lubelskiego a później kasztelana bieckiego Księga Pamiętnicza...*, s. 451; *Akta Anni 1649...*, [w:] *Relacje wojenne z pierwszych lat walk polsko-kozackich...*, oprac. M. Nagielski, s. 139.

⁵³ J. Widacki, *dz. cyt.*, s. 180.

A może, jak widział to Kubala, był to wybieg umożliwiający przygotowanie nowych szańców⁵⁴? Tak czy inaczej, Kozacy następnego dnia (24 lipca) zrewanżowali się podobną misją, a Polacy zyskali kilka bezcennych godzin wytchnienia od przysięgającej siły kozackich armat. Na życzenie Chmielnickiego do obozu powstańców udał się wojski winnicki Mikołaj Zaćwilichowski i chorąży nowogródzki Mikołaj Kisiel (obydwaj Rusini wyznania prawosławnego)⁵⁵.

Na pewien czas przerwano też działania, a między oblężonymi i oblegającymi zapanowały wręcz przyjacielskie stosunki. Częstoowano się nawet tabaką, jak podaje świadek tamtych zdarzeń⁵⁶. Rozmowy prowadzone przez Zaćwilichowskiego z Chmielnickim nie przyniosły jednak żadnych rezultatów.

Ogólnie mówiąc, ani Zaćwilichowski nie zdołał przekonać Chmielnickiego do posłuszeństwa wobec Rzeczypospolitej, ani ten ostatni nie zdołał nakłonić rotmistrza do zdrady i pozostania wśród Kozaków. Rozjechano się więc bez konkretnych ustaleń⁵⁷. Kolejne poselstwo, tym razem do Tatarów, wyprawione

⁵⁴ Wydaje się, że opinia Kubali w tym przypadku jest bardziej trafna z kilku przynajmniej powodów. Po pierwsze, należy brać tu pod uwagę osobę księcia Wiśniowieckiego i jego rolę nieformalnego dowódcy, jaką pełnił podczas obrony Zbaraża. Wiadomo też powszechnie, że książe wojewoda był nieugiętym przeciwnikiem jakichkolwiek rokowań z Chmielnickim i wydaje się wątpliwe, by wbrew jego zdaniu (a z tym się akurat poważnie liczone), ktokolwiek chciał podjąć jakieś poważniejsze rozmowy z Kozakami. Po drugie, czekano przecież na pomoc króla, zaś cała idea obrony zasadzała się na tym, aby wytrzymać jak najdłużej, czyli do momentu przybycia Jana Kazimierza z odsieczą. Wszelkie zatem próby mediacji w tym okresie miały, jak można sądzić, raczej charakter improwizacji pozwalającej zyskać na czasie. L. Kubala, *dz. cyt.*, serya pierwsza, s. 128.

⁵⁵ K. Śledziński, *Zbaraż 1649*, s. 80; F. Rawita-Gawroński, *Bohdan Chmielnicki...*, t. II, s. 63.

⁵⁶ *Diariusz obszerne oblężenia Zbaraża*, [w:] *Jakuba Michałowskiego wojskiego lubelskiego a później kasztelana bieckiego Księga Pamiętnicza...*, s. 451; *Akta Anni 1649...*, [w:] *Relacje wojenne z pierwszych lat walk polsko-kozackich...*, oprac. M. Nagielski, s. 139. Zob. też: J. Widacki, *dz. cyt.*, s. 180; W.A. Serczyk, *Na płonącej Ukrainie...*, s. 238.

⁵⁷ M. Zaćwilichowski nie został przez Chmielnickiego wybrany przypadkowo, podobnie jak M. Kisiel, krewny A. Kisiela, orędownika porozumienia z Kozakami. Pomijając już nawet kwestie religijne łączące te trzy osoby, należy dodać, że Zaćwilichowski pełnił funkcję Komisarza Wojska Zaporoskiego. Miał zatem świetne rozeznanie w sytuacji, w jakiej była ówczesna Kozaczyzna. Znał bolączki Kozaków i być może nawet w wielu przypadkach zgadzał się z nimi. Znał również Chmielnickiego, o czym świadczą mogą słowa wypowiedziane przez hetmana kozackiego do Zaćwilichowskiego w czasie poselstwa 24 lipca: „Żem ja wm. panu mówił; póki będziesz komisarzem, [bo nim był, ale niedługo], póty wojsko zaporoskie jak za ojca posiedzi, ale potem Boh toje znajet szczo budet”. Można przyjąć właściwie za pewnik, że Chmielnicki w swoich kalkulacjach sądził, że tym łatwiej mu będzie nakłonić rotmistrza do zdrady i przejścia z podległym mu wojskiem lub przynajmniej z jego częścią na stronę powstańców, co w konsekwencji mogło doprowadzić do zdeorganizowania dalszej obrony. L. Kubala, *dz. cyt.*, serya pierwsza, s. 128–129; F. Rawita-Gawroński, *Bohdan Chmielnicki...*, t. II, s. 62–63; J. Widacki, *dz. cyt.*, s. 180; *Akta Anni 1649...*, [w:] *Relacje wojenne z pierwszych lat walk polsko-kozackich...*, oprac. M. Nagielski, s. 139–140, przyp. 18, 19, s. 163–164; *Pamiętniki do panowania Zygmunta III, Władysława IV i Jana Kazimierza*, t. II, s. 70–71; *Historia panowania Jana Kazimierza*, t. I, s. 61–62; H.M. Seni, *dz. cyt.*, s. 123, przyp. 440, s. 183.



Pozostałości obwarowań Zbaraża (fot. B. Bieliński)



Bohdan Chmielnicki



Iwan Bohun

zostało z obozu polskiego 26 lipca, w osobie Stanisława Janickiego⁵⁸. Oczywiście misja polskiego posła starającego się nakłonić chana do odstąpienia Kozaków, podobnie jak poprzednio, spełzła na niczym. Islam Gerej, sądząc że kapitulacja Zbaraża jest tylko kwestią czasu, pozostał przy swoich żądaniach, nie szczędząc przy tym pogroźek, że jutro wszystkich za łby powywleka. Impas w rokowaniach trwał więc dalej, a Janicki z tą hiobową wieścią powrócił do obozu⁵⁹. Musiała ona faktycznie wywołać spore wrażenie, bowiem jak czytamy: „Za którą deklaracją sprzyśięgliśmy się wszyscy do ostatniego upadu stawać defensive [w obronie] i zaraz dla sposobniejszej obrony na rejteradę wał kopać i taboru zmniejszać poczęto”. Następnego dnia (27 lipca) rankiem, Tatarzy i Kozacy (według *Diariusza obszernego*) lub tylko Tatarzy (według Widackiego i Śledzińskiego) wystąpili przed wały demonstrując swoją siłę. Próbowano przy tym wywabić obrońców z obozu. Nastąpiły też jakieś pomniejsze starcia, po których przeciwnicy ostatecznie ustąpili. Aby pognębić oblężonych, jak pisze dalej Śledziński, Kozacy imali się różnych sposobów. Szykowali różnego rodzaju pułapki i fortele. Wysłano dwóch chłopów, którzy mieli podpalić miasto. Tych jednak dostrzeżono i aresztowano. Próbowali też: „Miasto podkopać, wodę chcieli odjąć rozkopaniem grobli. Potym znowu rozkopaniem grobelek w górze, a gwałtownym napuszczeniem wody w nasz staw na postrach nam zatapiać nas chcieli. Na postrach nam ostentabant [pokazywali się] Kozakom głowy w ręczniki pozawijawszy, wrzkomo im janczarowie na posiłek przyszli”⁶⁰. Następną tura rozmów nastąpiła, jak wynika z *Diariusza obszernego*, już 28 lipca. I tym razem w charakterze posła wystąpił wyżej już wspomniany Janicki. Jak wynika z opisu tego kolejnego poselstwa, miało ono przebieg podobny do poprzedniego, z tą jednakże różnicą, że tym razem na pogroźki chana poseł miał

⁵⁸ Stanisław Janicki h. Rola, dziedzic dóbr Spiczynce na Rusi. Późniejszy wojski żydaczowski (1655 r.). W oblężonym Zbarażu dowodził jako porucznik chorągwi kozacką starosty kałuskiego J. Zamojskiego. Patrz: *Akta Anni 1649...*, [w:] *Relacje wojenne z pierwszych lat walk polsko-kozackich...*, oprac. M. Nagielski, s. 140, przyp. 21, s. 164. Zob. też: *Diariusz obszerny oblężenia Zbaraża*, [w:] *Jakuba Michałowskiego wojskiego lubelskiego a później kasztelana bieckiego Księga Pamiętnicza...*, s. 451; H.M. Seni, *dz. cyt.*, s. 123, przyp. 441, s. 183; L. Kubala, *dz. cyt.*, serya pierwsza, s. 129; K. Śledziński, *Zbaraż 1649*, s. 81–82; J. Widacki, *dz. cyt.*, s. 181; W.A. Serczyk, *Na płonącej Ukrainie...*, s. 239. Zob. też: W. Tomkiewicz, *dz. cyt.*, s. 322.

⁵⁹ *Diariusz obszerny oblężenia Zbaraża*, [w:] *Jakuba Michałowskiego wojskiego lubelskiego a później kasztelana bieckiego Księga Pamiętnicza...*, s. 451; *Akta Anni 1649...*, [w:] *Relacje wojenne z pierwszych lat walk polsko-kozackich...*, oprac. M. Nagielski, s. 140; L. Kubala, *dz. cyt.*, serya pierwsza, s. 129; J. Widacki, *dz. cyt.*, s. 181; W.A. Serczyk, *Na płonącej Ukrainie...*, s. 239. M. Hruszewski, *Istoria Ukraini–Rusi*, t. VIII, cz. III, s. 190.

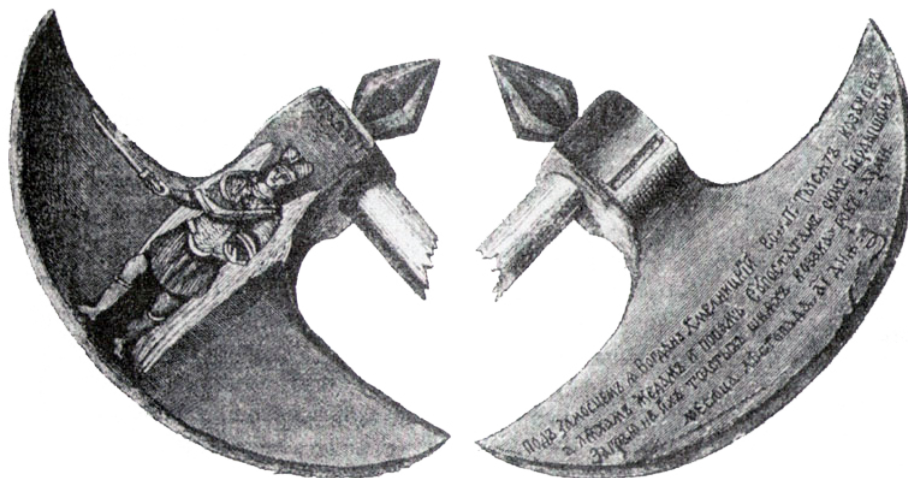
⁶⁰ *Akta Anni 1649...*, [w:] *Relacje wojenne z pierwszych lat walk polsko-kozackich...*, oprac. M. Nagielski, s. 140–141; *Diariusz obszerny oblężenia Zbaraża*, [w:] *Jakuba Michałowskiego wojskiego lubelskiego a później kasztelana bieckiego Księga Pamiętnicza...*, s. 452; W. Radwański, *Zbarska ekspedycja...*, s. 167. Zob. też: I. P. Kripiakewicz, *Bogdan Chmelnyckij*, s. 164.



Maksym Krywonos



Nestor Morożenko



Berdysz Bochdana Chmielnickiego

również hardo odpowiedzieć. „Już nam trzy niedziele ten sąd Boży obiecujecie, a nic, po staremu i jutro za łaską bożą nic nie będzie, a kto po naszą głowę przyjdzie, ten i swoją przyniesie”⁶¹. Według K. Śledzińskiego zuchwała odpowiedź Janickiego ostudziła nieco zapędy chana, bowiem już nieco łagodniej miał zaproponować dalsze rozmowy z Jeremim Wiśniowieckim. Taką też wiadomości przywiózł powracający poseł⁶². Czy zaproszenie na rozmowy Wiśniowieckiego traktowano wówczas poważnie, czy grano jedynie na czas, trudno powiedzieć. Jeżeli nawet propozycję taką przyjęto jako pewną możliwość dalszych pertraktacji z chanem, to równie szybko z niej zrezygnowano.

Zdecydował o tym zwykły przypadek zapisany w *Diariuszu* pod datą z 28 na 29 lipca. Wówczas to w nocy wyruszyła wycieczka 12 żołnierzy spod różnych chorągwi, którzy niepostrzeżenie podeszli pod nieprzyjacielskie pozycje. Dwóch grających w karty wartowników kozackich zginęło na miejscu, trzeciego zaś jako tzw. języka przyprowadzono do obozu. Jeniec ów [Hryćko z Czehryna] na torturach zeznał m.in., że o ile Wiśniowiecki przyjmie propozycje Islama Gereja i uda się osobiście do chańskiego obozu, już z tego spotkania nie wróci. Co istotne też, z ust kozackiego jeńca padła jeszcze jedna ważna, choć niepewna i niczym niepotwierdzona informacja o zbliżającej się odsieczy króla. Wracając jednak do podjętego wątku, słów jeńca oczywiście strona polska nie mogła zignorować, zaś ostrzeżony w porę książę nie dał się wciągnąć w pułapkę⁶³. Zachęcenemu sukcesem

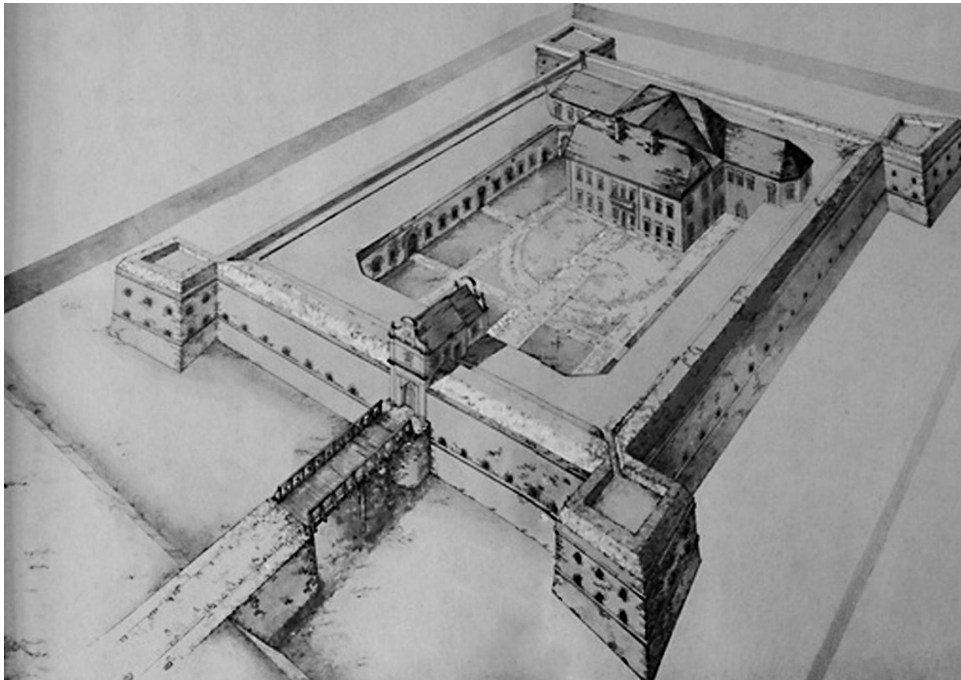
⁶¹ Cyt. za K. Śledziński, *Zbaraż 1649*, s. 81–82; F. Rawita-Gawroński, *Bohdan Chmielnicki...*, t. II, s. 63. Tą zuchwałą odpowiedź Janickiego potwierdza też *Diariusz obszerny*. Patrz: *Diariusz obszerny oblężenia Zbaraża*, [w:] *Jakuba Michałowskiego wojskiego lubelskiego a później kasztelana bieckiego Księga Pamiętnicza...*, s. 453; *Akta Anni 1649...*, [w:] *Relacje wojenne z pierwszych lat walk polsko-kozackich...*, oprac. M. Nagielski, s. 141.

⁶² To po tym spotkaniu z chanem posła polskiego odprowadzał do obozu Iwan Wyhowski, jeniec wzięty pod Żółtymi Wodami, wówczas już pisarz wojska zaporoskiego. Eskorta Janickiego, jak podaje W.A. Serczyk, była potrzebna, bowiem pomimo panującego w czasie rozmów zawieszenia broni, Polacy (nie wiadomo dokładnie kto) zastrzelili Mrozowickiego, szlachcica ruskiego w służbie Chmielnickiego, którego Kozacy bardzo żalowali i istniała groźba, że mogą oni szukać odwetu na polskim pośle. Stanisław Mrozowicki, syn Pawła, podstarościego trembowelskiego i Anny Korycińskiej, występuje pod Zbarażem jako pułkownik korsuński Morożeńko. Patrz: W.A. Serczyk, *Na płonącej Ukrainie...*, s. 240; K. Śledziński, *Zbaraż 1649*, s. 82; *Diariusz obszerny oblężenia Zbaraża*, [w:] *Jakuba Michałowskiego wojskiego lubelskiego a później kasztelana bieckiego Księga Pamiętnicza...*, s. 453; *Akta Anni 1649...*, [w:] *Relacje wojenne z pierwszych lat walk polsko-kozackich...*, oprac. M. Nagielski, s. 141–142, przyp. 27, s. 164; H.M. Seni, *dz. cyt.*, s. 123, przyp. 442, s. 183.

⁶³ W.A. Serczyk, *Na płonącej Ukrainie...*, s. 240–241; J. Widacki, *dz. cyt.*, s. 182–183; K. Śledziński, *Zbaraż 1649*, s. 82–83; F. Rawita-Gawroński, *Bohdan Chmielnicki...*, t. II, s. 63–64; *Diariusz obszerny oblężenia Zbaraża*, [w:] *Jakuba Michałowskiego wojskiego lubelskiego a później kasztelana bieckiego Księga Pamiętnicza...*, s. 454; *Akta Anni 1649...*, [w:] *Relacje wojenne z pierwszych lat walk polsko-kozackich...*, oprac. M. Nagielski, s. 144; *Pamiętniki do panowania Zygmunta III, Władysława IV i Jana Kazimierza*, t. II, s. 71–72; *Historia panowania Jana Kazimierza*, t. I, s. 62–63; H.M. Seni, *dz. cyt.*, s. 123.

wcześniejszej wycieczki Polacy postanowili następnej nocy (z 29 na 30 lipca) zorganizować podobny wypad. Tym razem wyruszył znacznie silniejszy oddział. Jednak Kozacy, nauczeni przykrym doświadczeniem, nie dali się już zaskoczyć. Polacy stracili 30 towarzyszy (najwięcej spod husarskiej chorągwi Adama Hieronima Sieniawskiego, starosty lwowskiego), nie licząc czeladzi.

Ale i Kozacy w pościgu za uciekającymi, zapędziwszy się zbyt blisko polskich szańców, ponieśli również poważne straty od ognia zbaraskiej artylerii⁶⁴. Ilu Kozaków zginęło tej nocy trudno dociec, brak bowiem w źródłach na ten temat jakichkolwiek danych. Ogólnie rzecz biorąc, każda ze stron poniosła spory uszczerbek, choć obrońcy musieli zapewne odczuć go bardziej dotkliwie.



Makieta zamku zbaraskiego, [w:] M. Franz, Idea państwa kozackiego na ziemiach ukraińskich w XVI – XVII wieku, Toruń 2007, s. 285.

30 lipca w piątek, w godzinach porannych, załoga zajęła nowe stanowiska wewnątrz czwartej linii umocnień, usytuowanych niemal w bezpośrednim sąsiedztwie zamku. Nowe wały i okopy nie były jeszcze całkiem gotowe. Jednakże liczba żołnierzy zdolnych do prowadzenia dalszej walki zmniejszyła się tak

⁶⁴ W.A. Serczyk, *Na płonącej Ukrainie...*, s. 241; J. Widacki, *dz. cyt.*, s. 183; *Diariusz obszerny oblężenia Zbaraża*, [w:] *Jakuba Michałowskiego wojskiego lubelskiego a później kasztelana bieckiego Księga Pamiętnicza...*, s. 454; *Akta Anni 1649...*, [w:] *Relacje wojenne z pierwszych lat walk polsko-kozackich...*, oprac. M. Nagielski, s. 144.

znacznie, że kolejne zacieśnienie obrony stało się już po prostu koniecznością. Był to zawsze moment niezwykle ryzykowny dla obrońców, dla atakujących zaś wyjątkowo korzystny. W istocie też Kozacy próbowali atakować cofających się żołnierzy. Opis tej sceny zawarty w obu *Diariuszach* różni się nieco w pewnych szczegółach, na co warto zwrócić uwagę. Otóż w *Diariuszu obszernym* pod datą 30 lipca zapisano: „Die 30 Julii. W piątek na świtanie retiratę nasi do trzeciego [właściwie czwartego] już, ostatniego wału bliżej Zamku uczynili, jeszcze zmniejszywszy taboru, bo nas i niewiele do obrony, i tych już siła narażono było. Ten okop, że jeszcze był niedogotowany, kusili się zdrajcy, wszystką potęgą za naszymi wpaść do okopu, ale ich odstrzelano z dział, najbardziej szkodzących. Potem jedni kopali ostatek wałów, drudzy strzelali continuo przez kilka godzin.”⁶⁵. Natomiast w *Diariuszu krótszym* czytamy: „30go [lipca] przededniem. Do bardzo ścisłego miejsca około tylko Zamku ustąpiliśmy, dawszy potężne wały, i do miasta zostawiwszy przy starych wałach po 15 człowieka od każdej Chorągwi. Ustąpićemy musieli: czego postrzegłszy Kozacy i z Ordą, zaraz potężnie nastąpili na naszych, że się Chorągwie piesze obrać musiały, i prawie już nie przyszło nam do strzelby, lecz do ręcznej broni, z niemalą kilkadziesiąt Towarzystwa szkodą i czeladzi siłą. Do wałów ustąpiliśmy...”⁶⁶. W pierwszym przekazie widzimy, że następujących nieprzyjaciół skutecznie odparła artyleria, powodując w ich szeregach duże straty. Taki też opis powyższej sceny zamieścił w swojej pracy W. A. Serczyk⁶⁷. W przekazie drugim wycofywanie załogi pod osłonę nowych wałów ubezpiecza piechota i to ona głównie odpiera ataki nacierających wrogów. Podobny zapis zdarzeń znajdziemy też u A. S. Radziwiłła.

Taką również wersję wydarzeń zaprezentowali w swoich pracach: L. Kubala, W. Tomkiewicz, W. Biernacki, K. Śledziński i W. Majewski⁶⁸. J. Widacki ujmuje tą kwestię dość niejasno⁶⁹. Kochowski na ten temat nic nie wspomina⁷⁰. Wypada

⁶⁵ *Diariusz obszerny oblężenia Zbaraża*, [w:] *Jakuba Michałowskiego wojskiego lubelskiego a później kasztelana bieckiego Księga Pamiętnicza...*, s. 454–455. Zob. też: *Akta Anni 1649...*, [w:] *Relacje wojenne z pierwszych lat walk polsko-kozackich...*, oprac. M. Nagielski, s. 144.

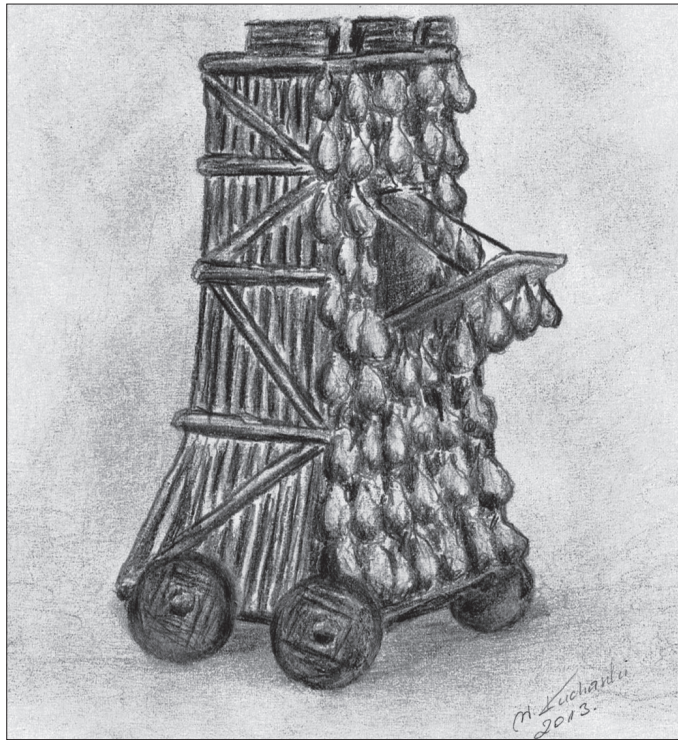
⁶⁶ *Diariusz krótszy oblężenia Zbaraża*, [w:] *Jakuba Michałowskiego wojskiego lubelskiego a później kasztelana bieckiego Księga Pamiętnicza...*, s. 446–447; *Diariusz krótszy oblężenia Zbaraża*, [w:] L. Kubala, *dz. cyt.*, serya pierwsza, s. 182; *Anno 1649...*, [w:] *Relacje wojenne z pierwszych lat walk polsko-kozackich...*, oprac. M. Nagielski, s. 173; A. S. Radziwiłł, *dz. cyt.*, t. III, s. 216; H.M. Seni, *dz. cyt.*, s. 123–124. Zob. też: W. Tomkiewicz, *dz. cyt.*, s. 322.

⁶⁷ W.A. Serczyk, *Na płonącej Ukrainie...*, s. 241.

⁶⁸ L. Kubala, *dz. cyt.*, serya pierwsza, s. 130; W. Tomkiewicz, *dz. cyt.*, s. 322; K. Śledziński, *Zbaraż 1649*, s. 84; W. Biernacki, *dz. cyt.*, s. 126; W. Majewski, *Walki z Kozakami w latach 1591–1653*, s. 122; tenże *Przebieg wydarzeń w powstaniu Chmielnickiego 1648–1651*, s. 253.

⁶⁹ J. Widacki, *dz. cyt.*, s. 183.

⁷⁰ *Historia panowania Jana Kazimierza*, t. I, s. 64; *Pamiętniki do panowania Zygmunta III, Władysława IV i Jana Kazimierza*, t. II, s. 73.



Hulajhorodyna (rys. W. Kucharski)



Sztandar i buława Bohdana Chmielnickiego

zadać pytanie, który z tych przekazów jest w swej treści bardziej rzetelny? Nie odrzucając oczywiście z góry żadnego z nich, możemy się pokusić w tym miejscu na krótką rekonstrukcję zdarzeń, które mogły mieć następujący przebieg. Szykującą się do ewakuacji na nowe stanowiska załogę polską przeciwnik bez wątpienia bacznie obserwował, chcąc wykorzystać jak najbardziej efektywnie ten niezwykle dla siebie dogodny do ataku moment. Nie ulega też wątpliwości, że dowódcy polscy, przewidując zapewne możliwość takiego ataku, starali się zabezpieczyć w maksymalnym stopniu ten niebezpieczny dla siebie manewr, co jest normalną praktyką wojskową. Wydaje się więc słuszne, że ewakuację osłaniała w tym przypadku piechota, której zadaniem było powstrzymać impet nacierającego przeciwnika i umożliwić cofającym się w miarę bezpieczne zajęcie nowych stanowisk. W trakcie walki, spychane stopniowo pod naporem przeważających sił kozacko-tatarskich w kierunku nowych pozycji ubezpieczenie polskie dotarło pod osłonę własnych oszańcowań i wówczas do odsłoniętego przeciwnika dała ognia artyleria „najbardziej szkodząc onych”. Był to w zasadzie jedyny możliwy moment, gdy do akcji mogły zostać wykorzystane działa, bowiem trudno sobie wyobrazić, aby w kłębowisku walczących Polacy pażyli z armat również do własnych żołnierzy. Konkludując, obydwa przekazy zawarte w *Diariuszach* odnośnie działań zarówno piechoty, jak i artylerii, niekoniecznie muszą się tu wykluczać, a różnica polega jedynie na tym, że *Diariusz krótszy* przedstawia pełniejszy obraz tej ostatniej już ewakuacji na nowe stanowiska obrony. Jak wiemy i ten atak nie przyniósł napastnikom oczekiwanych rezultatów, choć oczywiście Chmielnicki nie zamierzał ustępować. Nie minęły bowiem trzy godziny, a nowy polski szaniec został ponownie otoczony wałami usypanymi przez nieprzyjaciela. Odległość dzieląca obydwie walczące strony wynosiła teraz nie więcej niż 30 łokci, czyli mniej więcej około 20 metrów⁷¹.

Obóz polski skurczył się teraz do ok. 1/10 stanu pierwotnego. Nowy wał był nieco wyższy od sypanych wcześniej. Otaczał go rów o głębokości 9–15 i szerokości 13–15 stóp. Nowe fortyfikacje budowano przez 4 dni, czyli prace przy nich rozpoczęto już ok. 26 lipca. Był to już ostatni szaniec polskiej obrony Zbaraża⁷². Oczywiście pozostawał jeszcze zamek jako ostatni, potencjalny punkt oporu, ale była to zasłona w zasadzie iluzoryczna, bowiem mury zamkowe (w przeciwieństwie do umocnień ziemnych), nie były wystarczająco odporne na ogień

⁷¹ *Diariusz obszerny oblężenia Zbaraża*, [w:] *Jakuba Michałowskiego wojskiego lubelskiego a później kasztelana bieckiego Księga Pamiętnicza...*, s. 454–455; tamże, *Diariusz krótszy oblężenia Zbaraża*, s. 446–447; *Akta Anni 1649...*, [w:] *Relacje wojenne z pierwszych lat walk polsko-kozackich...*, oprac. M. Nagielski, s. 144, tamże, *Anno 1649...*, s. 173; *Diariusz krótszy oblężenia Zbaraża*, [w:] L. Kubala, *dz. cyt.*, serya pierwsza, s. 182; A. S. Radziwiłł, *dz. cyt.*, t. III, s. 216. Zob. też: W. Tomkiewicz, *dz. cyt.*, s. 322.

⁷² J. Widacki, *dz. cyt.*, s. 183; K. Śledziński, *dz. cyt.*, s. 83.

artylerii, szczególnie cięższego kalibru. Przed tym właśnie przestrzegali Wiśniowiecki, który jak pamiętamy, kategorycznie zabraniał wycofania się do zamku. W ostatnim, czwartym już szarżu, którego lewe skrzydło opierało się o zamkowe fortyfikacje, przegrupowano również załogę. Według Radwańskiego, Przyjemski na czele swojej piechoty bronił pozycji nad stawem. Przy dolnej bramie zamkowej znajdowało się stanowisko piechoty Rozrażewskiego. Dalej, wałowej kurtyny broniли żołnierze wielkopolscy, rewelin i flankę wału obsadzili żołnierze z chorągwi Firleja. Następnie w kolejności stanowiska obsadzały chorągwie Koniecpolskiego i wojsko kwarciane, chorągwie A. H. Sieniawskiego, M. Ostroroga, M. Sobieskiego, chorągwie książąt Wiśniowieckich i Zamojskiego. Przygródka bronić miał Bobrownicki z Kalinowskim oraz dragonia i piechota łanowa, miasta zaś Lanckoroński ze swym pułkiem, regimentem piechoty cudzoziemskiej Korffa i piechotą łanową⁷³. Ostatniego dnia miesiąca (31 lipca), Kozacy przypuścili kolejny silny atak, tym razem na umocnienia miejskie. Mołojcy wdarli się już nawet na wały, tu jednak odparli ich regimentarze Firlej i Lanckoroński, zadając nieprzyjacielowi poważne straty⁷⁴. Z *Diariusza obszernego* wynika też, że Polacy jeszcze tego dnia (a zapewne raczej nocy) planowali uczynić wypad na stanowiska kozackie, jednakże w bliżej nieznanych okolicznościach nieprzyjaciel odkrył te zamiary, więc ostatecznie odstąpiono od ich realizacji⁷⁵.

Kończył się lipiec, a wraz z nim pierwsze trzy tygodnie heroicznej obrony Zbaraża. Sytuacja oblężonych stawała się coraz bardziej dramatyczna, bowiem obok przeciwnika, z którym przyszło się zmierzyć w nierównej walce, pojawił się nowy. Tym nowym wrogiem był głód, załodze zbaraskiej zaczynało brakować żywności. Kurczyły się też w szybkim tempie zapasy prochu⁷⁶. Nad Zbarażem rysowało się coraz wyraźniej widmo klęski.

⁷³ J. Widacki, *dz. cyt.*, s. 183–184; Zob. też: W. Radwański, *Zbaraska expeditia...*, s. 169.

⁷⁴ *Diariusz krótszy oblężenia Zbaraża*, [w:] *Jakuba Michałowskiego wojskiego lubelskiego a później kasztelana bieckiego Księga Pamiętnicza...*, s. 447; *Diariusz krótszy oblężenia Zbaraża*, [w:] L. Kubala, *dz. cyt.*, serya pierwsza, s. 182; *Anno 1649...*, [w:] *Relacje wojenne z pierwszych lat walk polsko-kozackich...*, oprac. M. Nagielski, s. 173; A. S. Radziwiłł, *dz. cyt.*, t. III, s. 217. Zob. też: W. A. Serczyk, *Na płonącej Ukrainie...*, s. 241; K. Śledziński, *Zbaraż 1649*, s. 84.

⁷⁵ *Diariusz obszerny oblężenia Zbaraża*, [w:] *Jakuba Michałowskiego wojskiego lubelskiego a później kasztelana bieckiego Księga Pamiętnicza...*, s. 455; *Akta Anni 1649...*, [w:] *Relacje wojenne z pierwszych lat walk polsko-kozackich...*, oprac. M. Nagielski, s. 144. Senai pisze tu o nieudanej wyprawie obrońców, która, jak wiemy z polskich źródeł, w ogóle nie doszła do skutku. Patrz: H.M. Seni, *dz. cyt.*, s. 124.

⁷⁶ O szybko wyczerpujących się zapasach prochu już w początku sierpnia czytamy w liście do Jana Kazimierza, z którym M. Skrzetuski dotarł do króla pod Toporów: „Ale prochów na kilka dni nie mamy, którymi dla Boga ratuj nas WKMć żebyśmy bijąc się zginęli jako żołnierze, jeśli zginąć nam dla nieprędkich posiłków przyjdzie”. Patrz: *List ze Zbaraża od oblężonych do Króla JMci.*, [w:] *Jakuba Michałowskiego wojskiego lubelskiego a później kasztelana bieckiego Księga Pamiętnicza...*, s. 429. Zob. też: *Pamiętniki do panowania Zygmunta III, Władysława IV i Jana Kazimierza*, t. II, s. 74; *Historia panowania Jana Kazimierza*, t. I, s. 65; Z. Wójcik, *Dziki Pola w ogniu...*, s. 191.

Zbigniew Kucharski

**The Combat for Holding out the Fortress of Zbaraż in July and August 1649.
Siege and Defence. Stage I (10-31 VII). Part I**

Summary

The siege of Zbaraż as well as the battles fought outside the fortress between the 10th and 25th of August 1649 left a prominent and indelible mark in Polish historiography. It is still an undeniable example of heroism, courage and devotion of its defenders. Despite justified reservations expressed about the campaign preparations, Zbaraż might be perceived in an utterly different light. The persistent defence of the fortress gave the king priceless time to mobilize the royal forces and lead his army to the Ukraine. What deserves special attention is the exceptional role of Jeremi Wiśniowiecki who rendered considerable services as an informal commander in the defence of Zbaraż. Preserved until this day diaries, letters and, above all, journals, allow historians to reconstruct the course of events in those times. The above presented material is the first part which depicts the combat for holding out the fortress in July and which closes the first stage of its defence. (*Tłum. A. Moraszczyk*)

JANUSZ WOJTASIK (Warszawa)

WOJSKOWE ASPEKTY POLSKIEJ INSUREKCJI LAT 1863–1864

Bibliografia powstania styczniowego jest bardzo obszerna, liczyć ją można na kilkanaście tysięcy pozycji. Jednakże strona wojskowa powstania 1863–1864 wciąż nie jest dostatecznie zbadana. Brak nam syntez militarnej strony powstania, takich jak: dzieło Wacława Tokarza w odniesieniu do powstania listopadowego (*Wojna polsko-rosyjska 1830-1831 r.*, Warszawa 1931), czy dwutomowe dzieło pod red. Tadeusza Rawskiego (*Powstanie kościuszkowskie 1794 r.*, Warszawa 1994). Co prawda na tym polu historiografia polska odnotowała znaczące sukcesy już przed I wojną światową¹ i w okresie międzywojennym (1918–1939)², pogłębione jeszcze w czasie ostatnich kilkudziesięciu lat³. Zannotowano wyraźne postępy w biografistyce czołowych dowódców powstania⁴ oraz w badaniach nad przebiegiem powstania styczniowego w poszczególnych regionach kraju⁵. Wspomnieć również wypada badania i publikacje ośrodków

¹ W. Przyborowski, *Dzieje 1863 roku*, t. I-IV, Kraków 1897-1919; idem, *Ostatnie chwile powstania styczniowego*, t. I-IV, Poznań-Kraków 1887–1888; J. Piłsudski, *Zarys historii militarnej powstania styczniowego*, [w:] *Pisma zbiorowe*, t. III, Warszawa 1937; S. Zieliński, *Bitwy i potyczki 1863–1864*, Raperswil 1913; W. Tokarz, *Kraków w początkach powstania styczniowego i wyprawa na Miechów*, t. 1-2, Kraków 1914.

² J. Gąsiorowski, *Bitwa pod Wąsoszem*, Częstochowa 1938; S. Pomarański, *Ostatnia, kampania gen. Kruka- Heidenreicha*, „Przegląd Historyczno-Wojskowy” 1932, t. V; S. Płoski, *Działania Rogińskiego w powstaniu styczniowym*, „Przegląd Historyczno-Wojskowy” 1938, t. 10; idem, *O taktyce oddziałów powstańczych*, „Przegląd Historyczny” 1937/38, t. XXXIV; J. Kozolubski, *O prowadzeniu wojny 1863 r.* *ibidem*; J. Staszewski, *Generał Edmund Taczanowski*, Poznań 1936; W. Karbowski, *Ludwik Narbutt*, Grodno 1935; M. Biernacki, *Kawaleria powstania styczniowego*, „Przegląd Kawaleryjski” 1938, R. 15, s. 291–327, 447–474; J. Grobicki, *Kawaleria powstańcza w r. 1863*, *ibidem* 1926, R. 3, nr 1-2.

³ Zob.: E. Kozłowski, *Bibliografia powstania styczniowego*, Warszawa 1964; idem, *Wojskowość polska w latach 1832–1864*, [w:] *Zarys dziejów polskiej do roku 1864*, t. II, 1648–1864, Warszawa 1966; idem, *Od Węgrowa do Opatowa*, Warszawa 1962; L. Ratajczyk, *Polska wojna partyzancka. Okres dyktatury Romualda Traugutta*, Warszawa 1966; idem, *Partyzantka gen. Bosaka w powstaniu styczniowym*, „Studia i Materiały do Historii Wojskowości (dalej cyt: „SMHW”) 1960, t. VI/2; A. Borkiewicz, *Działania Langiewicza przed dyktaturą*, „SMHW” 1962, t. VIII/2; H. Manikowski, *Powstanie styczniowe 1863–1864 roku w powiecie łęczyckim*, *ibidem*; J. Moliński, *Przygotowania wojskowe do wybuchu powstania (w okresie 1861 – początek stycznia 1863)*, *ibidem*.

⁴ Zob.: J. W. Borejsza, *Patriota bez paszportu*, Warszawa 1970; J. Zdrada, *1836–1871*, Kraków 1973; E. Kozłowski, *Generał Józef Hauke-Bosak 1834–1871*, Warszawa 1973; H. Rządowska, *Marian Langiewicz*, Warszawa 1962; W. Kluz, *Dyktator Romuald Traugutt*, wyd. II, Kraków 1986; M. Żychowski, *Ludwik Mierosławski 1814–1878*, Warszawa 1963.

⁵ W. Dąbkowski, *Powstanie styczniowe w Puszczy Kozienickiej*, Warszawa 1974; S. Chankowski, *Powstanie styczniowe w Augustowskim*, Warszawa 1972; W. Caban, *Z dziejów powstania styczniowego*

regionalnych, wśród których poczesne miejsce zajmuje Mazowiecki Ośrodek Badań Naukowych im. Stanisława Herbsta⁶.

Wydarzeniem w polskiej historiografii powstania styczniowego stała się opublikowana w 1972 r. przez prof. Stefana Kieniewicza synteza powstania styczniowego i jej drugie wydanie w 1983 r. Wprawdzie autor tego dzieła skupia się głównie na dziejach politycznych i społecznych powstania, niemniej jednak sprawom wojskowym poświęca również wiele miejsca⁷.

Na koniec tego z konieczności szkicowego przeglądu stanu badań wymienić należy edycje, które, w moim przekonaniu, zamykają pewien etap, a zarazem otwierają nowy rozdział w badaniach nad wojskową stroną powstania styczniowego. Otóż mam tutaj na uwadze dzieło *Trzy powstania narodowe* wydane w 1992 r. pióra Stefana Kieniewicza, Andrzeja Zahorskiego i Władysława Zajewskiego, pracę zbiorową pod redakcją Sławomira Kalembki pt. *Powstanie styczniowe 1863–1864: Wrzenie. Bój. Europa. Wizje* (wyd. 1990), wreszcie dwudziestopięciotomowe *Powstanie styczniowe. Materiały i dokumenty*, Wrocław-Mokwa 1961–1986 oraz *Proces Romualda Traugutta i członków Rządu Narodowego*, t. 1-5, Warszawa 1960.

Powstanie styczniowe 1863–1864 Stefana Kieniewicza wchodzące w skład zbiorowej pracy *Trzy powstania narodowe*, to ostatnie słowo zmarłego Profesora w sprawie powstania. Daleko pełniej, aniżeli w swej pierwszej syntezie z 1972 r., wypowiedział się autor o najważniejszych aspektach powstania, w tym także wojskowych. Natomiast *Powstanie styczniowe* pod redakcją Sławomira Kalembki prezentuje szeroki wachlarz zagadnień związanych z powstaniem.

W tej ostatniej pracy na szczególną uwagę historyka wojskowości zasługuje zamieszczony tekst Eligiusza Kozłowskiego pt. *Zarys historii militarnej powstania styczniowego*. Jest to uogólnione podsumowanie dotychczasowego stanu badań, którego autor zaprezentował nowe podejście do działań obu stron walczących w powstaniu.

Z kolei licząca dwadzieścia pięć tomów seria wydawnicza materiałów i dokumentów do dziejów powstania styczniowego, stanowi prawdziwą skarbnicę

w rejonie Gór Świętokrzyskich, Warszawa-Kraków 1989; R. Szwed, *Powstanie styczniowe w Zagłębiu Dąbrowskim*, Warszawa 1978; S. Góra, *Partyzantka na Podlasiu 1863-1864*, Warszawa 1976; S. Myśliborski-Wołoski, *Udział Prus Zachodnich w powstaniu styczniowym*, Warszawa 1968.

⁶ Zob. *Z dziejów powstania styczniowego na Kujawach i Ziemi Dobrzyńskiej*, pod red. S. Kalembki, Warszawa 1989; *Powstanie styczniowe na Zachodnim Mazowszu* pod red. A. Słoniowej, Warszawa 1987; *Obok Orła znak Pogoni... Powstańcy styczniowi na Białostocczyźnie*, Białystok 1985; S. Szklarski, *Partyzantka w Puszczy Białej w powstaniu styczniowym*, Ostrołęka 1981; R. Juszkievicz, *Powstanie styczniowe na północnym Mazowszu*, Warszawa 1993; A. Bukowski, *Pomorze Gdańskie w powstaniu styczniowym*, Gdańsk 1964.

⁷ S. Kieniewicz, *Powstanie styczniowe*, wyd. I, Warszawa 1972.

źródeł, również do militarnej strony powstania. Jednakże poważnym mankamentem serii jest brak dokumentacji wojskowej strony rosyjskiej zwalczającej powstanie. „Materiały i dokumenty” wydobyte z archiwów radzieckich, nie zawierają, niestety, raportów wojskowych, rozkazów i planów dowódców do działań przeciwko powstańcom; brak też dokumentacji wskazującej na cele, założenia i realizację poszczególnych etapów dławienia powstania polskiego.

Przedstawiony wyżej dorobek historiografii polskiej w odniesieniu do powstania styczniowego poważnie nas przybliżył do opracowania syntezy militarnej strony powstania. W realizacji tego celu nie powinien być zasadniczą przeszkodą brak dokumentacji źródłowej do działań armii rosyjskiej przeciwko powstaniu. Rzadko bowiem historyk przystępujący do opracowania syntezy natrafia na idealną sytuację. Również obawy Eligiusza Kozłowskiego „czy synteza taka jest możliwa, gdy mamy do czynienia z wojną, która toczyła się na dziedzińkach teatrów działań, która nosi piętno improwizacji [...]”⁸ nie wydają się całkowicie uzasadnione.

Zważywszy powyższe okoliczności w niniejszym tekście nie pretenduję do całościowego ujęcia problemu wojny powstańczej 1863–1864 r. Pragnę raczej zwrócić uwagę na kilka węzłowych zagadnień.

Sprawa pierwsza, to plany powstańcze. W historiografii polskiej powstania styczniowego dominuje opinia, iż powstanie przygotowywane było od początku jako wojna partyzancka. Tymczasem nawet wstępna analiza planów powstańczych opracowanych przed wybuchem zdaje się podważać tę tezę. Ojcem duchowym wszystkich planów powstańczych, tych które nie wykroczyły ze sfery projektów i tych po części realizowanych był Ludwik Mierosławski, przeciwnik teorii wojny partyzanckiej. Jego pomysły zawarte w „Instrukcji powstańczej”⁹, a więc rozpoczęcie powstania od jednoczesnych napadów na rozdrobnione garnizony rosyjskie, oczyszczenie z nich pewnej połaci kraju i stworzenie na niej „place d’armée” dla półmilionowej powstańczej armii, która by tam się w ciągu kilku tygodni zorganizowała, uzbroiła i wyszkoliła, a następnie rozpoczęła walkę z wrogiem – stały się zaczynem dla planów Jarosława Dąbrowskiego z 1862 r., Centralnego Komitetu Narodowego z 1862 r., Zygmunta Sierakowskiego i innych.

Cechą wspólną tych planów było dążenie do opanowania przez zaskoczenie najważniejszych twierdz rosyjskich w Królestwie: Modlina, Dęblińska i Cytadeli Warszawskiej z ich bogatymi magazynami broni, aby tym sposobem dać powstaniu mocną podstawę. Do chodzimy też do wniosku, że plany te przewidywały raczej wojnę regularną. Po opanowaniu twierdz rosyjskich w Królestwie

⁸ E. Kozłowski, *Zarys historii militarnej powstania styczniowego*, [w:] *Powstanie styczniowe 1863–1864. Wrzenie. Bój. Europa. Wizje*, Warszawa 1990, s. 301.

⁹ L. Mierosławski, *Instrukcja powstańcza*, przyg. do druku E. Halicz, Warszawa 1958.

zamierzano organizować armię regularną i rozpocząć działania według zasad wojny regularnej¹⁰. Jednakże żaden z tych planów nie został wprowadzony w życie.

Branka dokonana w Warszawie nocą z 14 na 15 stycznia 1863 r. i odkrycie spisku w twierdzy modlińskiej spowodowały, że trzeba było zrezygnować z zamiaru zaskoczenia Modlina, a zarazem modyfikować cały plan powstania. Tak więc dopiero wtedy, gdy zawiodły wszelkie rachuby na prowadzenie wojny regularnej, Padlewski skłonił się do koncepcji wojny partyzanckiej¹¹.

Ogłaszając wybuch powstania nie rezygnował z napadów na garnizony przeciwnika w całym Królestwie, przewidując intensywniejsze działania na Podlasiu, aby przerwać połączenia Rosji z Królestwem, w Płockiem i na południu w Kieleckiem. Zamiast akcji na Modlin Padlewski zaplanował napad na Płock, gdzie zamierzał urządzić główną bazę powstania – *place d'armée*.

Tyle o planach powstańczych przed wybuchem. Przejdźmy teraz do następnego ważkiego problemu – przygotowań materiałowych do powstania. Historycy zgodnie podkreślają, że w przygotowaniach wojskowych do powstania miały miejsce ogromne zaniedbania. Ten stan rzeczy musi dziwić, jeśli się zważy, iż w organizacji władz cywilnych osiągnięto zadziwiające sukcesy. Z czasem dopracowano się struktur sprawnie funkcjonującego państwa podziemnego. Sądzę, że zaniedbania w sferze przygotowań wojskowych, zwłaszcza w zakresie gromadzenia broni mają głębsze podłoże.

Oczywiście, można ich niedostatek tłumaczyć brakiem należytych kadr wojskowych w organizacji spiskowej, trudnościami w gromadzeniu broni i szkoleniu wojskowym pod okiem policji. Niezwykle ważny aspekt tej sprawy podniósł Józef Piłsudski. Jego daniem „w czasach spokojnych ludzie w rewolucję [wojnę – J.W.] nie wierzą dlatego się nie przygotowują. Kiedy zaś przychodzi okres rewolucyjny, czasu już na to nie ma”¹². Sądzę jednak, że nie wyczerpuje to zagadnienia. Problem przygotowań wojennych w teorii wojny powstańczej, wypracowanej na emigracji w I połowie XIX w. przez Ludwika Mierosławskiego, Karola Bogumira Stolzmana i Henryka Kamińskiego stał się wytyczną obozu czerwonych. Otóż wspólnym mianownikiem tych teorii, mimo dzielących je różnic, była wiara w masowe wystąpienie uwłaszczonych chłopów na sygnał powstania nawet z najprymitywniejszą bronią (kosa, piki, siekiery, sękate drągi

¹⁰ Szerzej o tych planach: J. Wojtasik, *Główne koncepcje powstania w polskiej teoretycznej myśli z lat 1832–1862 i próby ich realizacji w praktyce powstańczej (1833–1864)*, „SMHW” 1972, t. XVIII, cz. II, s. 239–244.

¹¹ Por. L. Ratajczyk, *Powstanie styczniowe jako wojna partyzancka*, „SMHW” 1964, t. X, cz. I, s. 196; J. K. Janowski, *Pamiętniki o powstaniu styczniowym*, t. I, Lwów 1923, s. 48–49. W. Karbowski, *Zygmunt Padlewski 1835–1863*, Warszawa 1963, s. 207.

¹² J. Piłsudski, *Zarys historii militarnej powstania styczniowego*, s. 104.

i kije itp.). Zakładano, że tą masą nawet słabo uzbrojoną uda się pokonać mniej licznego przeciwnika, zdobyć na nim broń i dopiero w drugiej fazie tworzyć oddziały lepiej uzbrojone i zorganizowane.

Podobnie widział problem dozbrojenia wspomniany już Jarosław Dąbrowski, planując zdobycie Cytadeli Warszawskiej i Modlina z ich olbrzymimi arsenałami, które uzbroiłyby liczne rzesze powstańców¹³. Dlatego główną przyczynę zaniedbań w materiałowych w przygotowaniach wojskowych do powstania dostrzegać wypada we wpływie wyżej opisanych teoriach.

Następna kwestia to wybuch powstania i jego dalszy przebieg jako wojny partyzanckiej. W noc z 22 na 23 stycznia 1863 r., mimo, że Centralny Komitet Narodowy, ogłaszając się Tymczasowym, Rządem Narodowym, wydał Manifest do narodów Polski, Litwy i Rusi wzywający je na bój śmiertelny oraz dekret uwłaszczający włościan, lud wsi i miast nie przystąpił masowo do powstania. Wykonano tylko 19 napadów na garnizony rosyjskie, a w 14 pozostałych miejscach doszło jedynie do zbiórki spiskowców; 8 napadów zakończyło się pełnym powodzeniem powstańców, 7 dalszych częściowym.

W sumie z 25 000 członków organizacji niepodległościowej przeciwko armii rosyjskiej liczącej 111 245 żołnierzy rozrzuconych w 180 garnizonach małych miasteczek i wsi, wystąpiło od 4 000 do 7 340 powstańców uzbrojonych w kosy, szable, drągi i tylko w minimalną ilość palnej broni myśliwskiej¹⁴. W praktyce okazało się, że w miejscach koncentracji tam gdzie spodziewano się tysięcy stały się setki, gdzie oczekiwano setek przybyły dziesiątki. Niemniej jednak po części cel pierwszego wystąpienia został osiągnięty. Oto dowództwo rosyjskie zaskoczone wybuchem i zaniepokojone alarmującymi meldunkami z terenu zarządziło koncentrację wojska przynajmniej do szczebla batalionu i obronę miast gubernialnych i powiatowych. To stworzyło dogodne warunki do dalszego rozwoju powstania, bowiem znaczne połącze Królestwa zostały ogłoszone z wojsk rosyjskich¹⁵. Szansę dla powstania stanowiła też partyzancka metoda walki, ponieważ pozwalała ona na prowadzenie skutecznej wojny z liczniejszym i silniejszym przeciwnikiem.

Wojnie partyzanckiej na ogół sprzyjało terytorium Królestwa Polskiego, a przede wszystkim Litwy i Białorusi. W Królestwie szczególnie dotyczyło to północnych i południowych obszarów. Na południu najdogodniejszymi do

¹³ J. Wojtasik, *Główne koncepcje powstania*, s. 211-220.

¹⁴ *Ibidem*, s. 245; *Wydawnictwo materiałów do historii powstania 1863-1864*, Lwów 1888, tom wstępny, s. 273-275; E. Kozłowski, *op. cit.*, s. 313.

¹⁵ O zarządzeniu przeprowadzenia koncentracji wojska rosyjskiego zob.: *Wypisy źródłowe do historii polskiej sztuki wojennej. Polska szuka wojenna w okresie powstania styczniowego*, z. 14, opr. E. Halicz, Warszawa 1954, s. 39-42.

prowadzenia działań partyzanckich były Góry Świętokrzyskie z przyległymi doń kompleksami leśnymi oraz lesiste obszary południowej Lubelszczyzny. Podobnie dogodne do działań partyzanckich tereny znajdowały się na północy Królestwa – w województwie augustowskim i we wschodniej części województwa płockiego. Natomiast centrum Królestwa z uwagi na równinny teren pozbawiony większych kompleksów leśnych i stosunkowo gęstą sieć dróg, którymi łatwo można było przerzucać znaczne siły wojskowe mniej nadawało się do prowadzenia działań partyzanckich. Poza tym istniała w Królestwie sieć gościńców, łączących większe miasta z mniejszymi ośrodkami. Do tego dodać wypada, iż wzdłuż tych dróg i gościńców przeważnie biegleły linie telegraficzne¹⁶.

Pozytywną ocenę walorów terenowych Królestwa Polskiego pod kątem możliwości prowadzenia działań partyzanckich pomniejszała niewątpliwie obecność na tym obszarze silnych twierdz rosyjskich: Brześcia nad Bugiem, Modlina, Dębina, Cytadeli Warszawskiej i Zamościa oraz linie kolejowe przecinające kraj: kolej warszawsko- petersburska , warszawsko-wiedeńska i kolej warszawsko-bydgoska¹⁷. Główny punkt oparcia dla wojsk rosyjskich działających w „Zachodnim Kraju” stanowił Brześć Litewski. Twierdza szachowała działania wojenne powstańców z Królestwa na Litwę , Białoruś i południowo-zachodnie gubernie Ukrainy. Podobną rolę odgrywał Modlin – silny punkt oparcia dla wojsk rosyjskich wśród wielkich lasów nad Bugo-Narwią i na Mazowszu. Pozostałe twierdze Królestwa: Dęblin, Zamość i Cytadela Warszawska, były obiektami na składowanie sprzętu wojskowego; Cytadela ponadto odgrywała rolę polityczną jako środek „uspokajający” nastroje powstańcze w Warszawie.

Istotnym utrudnieniem dla działań oddziałów powstańczych była kolej warszawsko- petersburska, przebiegająca przez lesiste obszary województwa mazowieckiego, dalej między Bugiem i Narwią; umożliwiała ona Rosjanom szybkie przerzucanie wojska na obszary zagrożone przez powstańców. Podobną funkcję pełniła linia kolejowa warszawsko-bydgoska przemierzająca się przez zachodnie połacie lesistych obszarów województwa mazowieckiego, jak również linia kolejowa od Skierniewic do granicy galicyjskiej, umożliwiająca stronie rosyjskiej szybkie przerzucanie wojska z Warszawy i Modlina w kierunku granicy¹⁸.

Z powyższej szkiecowej analizy teatru działań wojennych wysnuć można na-

¹⁶ L. Ratajczyk, *Polska wojna partyzancka 1863-1864*, s. 332; *Zarys powstania styczniowego opracowany w Warszawskiej Cytadeli*, Wrocław 1985, s. 157-159; J. Wojtasik, *Wojskowa problematyka 1863-1864 w świetle materiałów opublikowanych w 25 tomach serii: Powstanie styczniowe. Materiały i dokumenty (dalej cyt. Wojskowa problematyka)*, „SMHW”, 1990, t. XXXII, s. 172-173.

¹⁷ J. Wojtasik, *Wojskowa problematyka*, s. 173.

¹⁸ *Ibidem*.

stępujący wniosek: południowe i północne obszary Królestwa Polskiego stanowiły stosunkowo dogodną podstawę do rozwoju wojny partyzanckiej, do umocnienia powstania szczególnie w pierwszej fazie. Czy strona powstańcza należycie wykorzystała sprzyjający okres po nocy styczniowej (23–23 I 1863), aby wzmocnić i pomnożyć swe siły zbrojne? Wypada skonstatować, że wykorzystano go jedynie częściowo. Co prawda na opuszczonych przez pododdziały rosyjskie obszarach (po zarządzanej przez dowództwo rosyjskie translokacji dla osłony miast powiatowych i innych ważniejszych obiektów) powstały liczniejsze partie powstańcze, ale w pierwszym okresie powstania zbyt pośpiesznie chciano zastosować „chiromancję rewolucyjną” Ludwika Mierosławskiego i jego metodę „zamieniania martwych prowincji w żywe bataliony”. Opierając się na jego teoriach, liczono, że w ciągu kilku dni uda się zorganizować z niczego duże zgrupowania powstańcze złożone z nie wyszkolonych chłopów uzbrojonych w kosa osadzone na sztorc i tylko minimalnej liczby strzelców dysponujących bonią myśliwską. Łudzono się, że te nie wyszkolone masy będą mogły przeciwstawić się w polu przeważającym siłom regularnego wojska, uzbrojonego w ręczną broń palną i artylerię, dobrze wyszkolonego i wyekwipowanego. W ten sposób pomijano pierwszą, a może nawet drugą fazę wojny partyzanckiej, w której – jak dowodzili Karol Bogumir Stolzmann i Henryk Kamiński, teoretycy wojny partyzanckiej – mniejsze oddziały partyzanckie winny nieustannie działać zaczepnie, ponawiać napady, dokonywać rzeczywistych i pozorowanych ataków na większe ośrodki administracyjne, eliminować z walki patrole i zwiady, szkoląc się przy tym w walce, zdobywając potrzebne doświadczenie i uzupełniając uzbrojenie. W kolejnej fazie – w miarę osiągniętych sukcesów – dopuszczali oni czasowe łączenie oddziałów partyzanckich dla przeprowadzania ważniejszych operacji. Dopiero w ostatniej fazie przewidywali oni organizowanie większych oddziałów na wzór armii regularnej¹⁹.

Tymczasem po nocy z 22 na 23 stycznia 1863 r. zaczęły występować oddziały powstańcze wyraźnie słabną. W skali całego Królestwa od 24 do 31 stycznia notujemy tylko 26 starć zbrojnych (przeciętnie 3 starcia dziennie), w lutym w ciągu 28 dni dokonano 74 napadów nawrota, czyli jeszcze mniej aniżeli 3 starcia dziennie²⁰. Oznaczało to wyraźne odstępstwo od zasad wojny partyzanckiej, przeciwnik bowiem, ochłonawszy z pierwszego zaskoczenia przystąpił do zdecydowanego przeciwdziałania. W konsekwencji doprowadziło to do rozbicia trzech największych zgrupowań powstańczych już w pierwszym okresie insurekcji: Apolinarego Kurowskiego w Krakowskim (bitwa pod Miechowem 17 lutego 1863 r.), Józefa Sokoła-Matlińskiego i Władysława Jabłonow-

¹⁹ J. Wojtasik, *Główne koncepcje powstania*, passim.

²⁰ E. Kozłowski, *Zarys historii militarnej powstania styczniowego*, s. 315 n.

skiego w bitwie pod Węgrowem 3 lutego 1863 r. na Podlasiu i innych partiiskupionych : pod Siemiatyczami 7 lutego 1863 r., zgrupowania Mariana Langiewicza w województwie sandomierskim po kampanii o charakterze obronnym i odwrotowym, którą otwierała bitwa pod Małogoszczą (23 lutego), a zamykała bitwa pod Grochowiskami (18 marca)²¹.

Bitwy te dobitnie wykazały, że improwizowany żołnierz powstańczy, nie wyszkolony, słabiutko uzbrojony, kierowany przez dowódców nie posiadających prawie żadnych kwalifikacji oficerskich, nie ma żadnych szans na polu walki przeciwko regularnej armii przeciwnika, dobrze wyszkolonej i uzbrojonej, dysponującej artylerią i dobrze na ogół dowodzonej. Klęska tych trzech większych zgrupowań powstańczych załamała siłę ekspansywną powstania i oznaczała definitywne przejście inicjatywy strategicznej przez stronę rosyjską. Nie odwróciło już sytuacji powstania rozprzestrzenienie się w okresie od stycznia do marca 1863 r. ruchu powstańczego na Litwę i Białoruś, a w maju tego roku także na Ukrainę.

Po upadku dyktatury Mariana Langiewicza powstańcy rezygnowali z organizowania większych zgrupowań zbrojnych. Do połowy marca 1863 r. ich działania przebiegały jeszcze według jakiegoś ogólnego planu, a w drugim etapie powstania (od upadku dyktatury Langiewicza do powstania Rządu Narodowego Karola Majewskiego 14 czerwca 1863 r.) takiego planu już się nie dostrzega. Mniejsze partie powstańcze walczyły w tym czasie na własną rękę i bez łączności z innymi oddziałami. Dowodzenie było chaotyczne, a współdziałanie poszczególnych partii prawie nie występowało. Naczelnicy wojewódzcy byli pod względem operacyjnym prawie zupełnie niezależni od władz centralnych. W tym miejscu warto odnotować znamiennej opinię jednego z czołowych dowódców powstańczych płk Władysława Rudnickiego – Sawy wyrażoną w śledztwie. Stwierdził on mianowicie(być może przesadnie), iż powstańcy po pierwszych nieudanych starciach z wojskiem utracili wiarę we własne siły. Nawet mając dobre uzbrojenie (w wyniku jego napływu z zagranicy) niechętnie decydowali się na kroki zaczepne i nie zamierzali pierwsi atakować wojska. Usilnie trzymali się wielkich lasów, unikając zapuszczania się na tereny otwarte czy do wiosek, nawet po to, by ogłosić chłopom Manifest Rządu Narodowego o uwłaszczeniu²².

Następny problem, który chciałbym podnieść to zagadnienie kosa jako masowej broni powstania. Już wcześniej niejednokrotnie publicyści i pisarze lekceważąco odnosili się do kosa jako elementu uzbrojenia; traktowali ją jako broń anachroniczną. Czy słusznie? Franciszek von Erlach, oficer szwajcarski i obserwator działań wojennych w powstaniu z ramienia sztabu szwajcarskiego

²¹ *Ibidem*, s. 317-320.

²² Zarys powstania styczniowego opracowany w Warszawskiej Cytadeli, s. 198.

w swym pamiętniku pisał o kosie jako broni powstańczej z uznaniem, stwierdzając, iż budziła ona obawy u przeciwnika²³.

Również gen. Józef Hauke-Bosak oceniał kosę jako broń powstańczą pozytywnie. „Kosa – pisał on – jest najstraszniejszą bronią dla nieprzyjaciela” pod warunkiem wszakże, że do chwili ataku kosynierów ustawi się „za oddziałami zaopatrzonymi w broń palną zasłaniając ich o ile możliwości od ognia nieprzyjaciela”²⁴. A więc Hauke-Bosak widział w kosie wyłącznie broń ofensywną, a nie obronną, broń doskonałą do stosowania „szarż kosynierskich”. Należało jednak spełnić podstawowy warunek: nie wolno było narażać kolumn kosynierskich na zmasowany ogień przeciwnika, bez możliwości odpowiedzenia własnym ogniem. Kosynierów można było z powodzeniem rzucić do skutecznego ataku, ale po uprzednim przygotowaniu ogniowym, po wstrząśnięciu ogniem własnej broni szeregów nieprzyjacielskich.

W powstaniu styczniowym, wobec niedostatecznej ilości ręcznej broni palnej, nieobecności własnej artylerii, zabrakło tego niezbędnego czynnika. Toteż „szarża kosynierska” na armaty nieprzyjacielskie pod Węgrowem (3 II 1863) nie wsparta ogniem własnej piechoty zakończyła się masakrą kosynierów; podobne zjawiska widzimy i w innych bitwach pierwszego okresu powstania. Stąd „kościuszkowska legenda o kosie jako zwycięskiej broni insurekcji” nie potwierdziła się. W praktyce wojennej od połowy marca aż do połowy czerwca 1863 r., gdy markowano walkę „demonstracją zbrojną”, obecność w oddziałach powstańczych kosynierów – formacji z natury zaczepnej – stała się tylko zawadą. Na niewiele się zdało wydanie przez Rząd Narodowy instrukcji z 4 maja 1863 r., która przypominała, że „taktyka naszego narodowego powstania, jako taktyka wojny partyzanckiej, bez regularnej armii i artylerii powinna być przede wszystkim zaczepną a nie odporną”²⁵. Nie przywróciła ona dawnego znaczenia kosynierom, którzy w miarę napływu z zagranicy dobrej broni palnej dla piechoty, stali się razem z kawalerią formacjami pomocniczymi.

Dopiero w trzecim etapie działań (od 13 czerwca do 13 września 1863 r.) daje się zauważyć wzrost aktywności zaczepnej powstańców. Jest to zarazem najlepszy okres insurekcji. Partie powstańcze są najliczniejsze, pod bronią – 30 000 ludzi; liczba starć i bojów wyraźnie się zwiększyła (około 500 strac na ogólną liczbę 1200 w całym powstaniu). Strona polska odniosła też kilka znaczących sukcesów wojennych. Dotyczy to w szczególności działalności wojennej

²³ F. L. von Erlach, *Partyzantka w Polsce w roku 1863*, przyg. do druku E. Halicz, Warszawa 1960.

²⁴ *Dokumenty terenowych władz wojskowych powstania styczniowego 1863–1864*, Wrocław 1976, s. 184–185.

²⁵ *Dekret o zmianie taktyki wojennej*, [w:] *Dokumenty Wydziału Wojny Rządu Narodowego 1863–1864*, Wrocław 1973, s. 32.

oddziału gen. Michała Heidenreicha-Kruka i bitew pod Chruśliną i Żyrzynem oraz partii Konstantego Ramotowskiego-Wawra na linii kolei warszawsko-petersburskiej czy działań powstańców pod płk Zygmuntem Chmieleńskim w województwie krakowskim na pograniczu galicyjskim z zadaniem oczyszczenia tego górzystego terenu z wojsk rosyjskich i otwarcia swobodnego dowozu broni z Galicji²⁶. Na ten etap przypada budowa kawalerii powstańczej. Nie osiągnęła ona nigdy imponujących rozmiarów, licząc latem 1863 r. około 4500 koni. Kawaleria nie odegrała w powstaniu większej samodzielnej roli, ale w składzie poszczególnych partii zasłużyła się jako element zwiadu i osłony piechoty przed przeciwnikiem²⁷.

Czwarta faza powstania, od 13 września 1863 r. do 21 lutego 1864 r. charakteryzuje się wysiłkami zmierzającymi do ożywienia słabnącego w wielu rejonach Królestwa tętna walki powstańczej. W praktyce oznaczać to będzie dążenie do przekształcenia powstania w pełnowartościową wojnę partyzancką, a następnie w wojnę regularną. Temu celowi służyć miało budowanie umocnionych obozów, w których przygotowano kadry dla zamierzonego na wiosnę 1864 r. powszechnego powstania zbrojnego. Jednocześnie zaznaczyć się dążenie do uformowania na ten czas za kordonem pruskim i w Galicji powstańczych oddziałów zbrojnych, które by w jednym czasie wkroczyły do Królestwa.

Kluczową rolę w podtrzymywaniu powstania do wiosny 1864 r., a potem w przekształcaniu go w powszechną wojnę wojnę partyzancką odgrywał Romuald Traugutt – dyktator powstania od 17 października 1863 r. Temu celowi służyło przeobrażenie luźnych oddziałów partyzanckich w zdyscyplinowaną armię regularną i powołanie wiosną pospolitego ruszenia. Dnia 15 grudnia 1863 r. Traugutt wydał dekret wprowadzający jednolitą organizację sił zbrojnych, znosząc dotychczasowy podział wojska na województwa i oddziały. Całość dzielił na 4 korpusy, te zaś na dywizje, pułki, bataliony w piechocie i szwadrony w kawalerii²⁸.

Jednakże reformy Traugutta przysły za późno, aby ocalić powstanie. Nawet realizacja dekretu o jednolitej organizacji sił zbrojnych napotkała liczne trudności ze strony wyższych oficerów. W rezultacie w ciągu zimy tylko gen. Józefowi Hauke-Bosakowi dowódcy II Korpusu w województwie sandomierskim i krakowskim udało się utworzyć dwie dywizje o łącznej sile od 2500 do 3000 żołnierzy. Gen. Hauke-Bosak wydatnie ożywił powstanie na podległym mu terytorium. Stoczył w sumie aż 76 potyczek i bitew na 136 stoczonych w tym

²⁶ *Zarys powstania styczniowego opracowany w Warszawskiej Cytadeli*, s. 212.

²⁷ Zob. M. Biernacki, *Kawaleria powstania styczniowego*, „Przegląd Kawaleryjski” 1938, R. 15; J. Grobicki, *Kawaleria powstańcza w r. 1863*, *ibidem* 1926, R. 3.

²⁸ L. Ratajczyk, *Polska wojna partyzancka 1863–1864 r.*, s. 248-249.

okresie w całym Królestwie. Przy tym odniósł sporo wojennych sukcesów (Iłża, Lubienia, Bliżyn, i in.). Swą obiecującą kampanię zakończył jednak ciężką klęską pod Opatowem 21 lutego 1864 r., która ostatecznie podcięła powstanie²⁹.

Końcowa faza powstania, od bitwy opatowskiej do wiosny 1864 r., to już właściwie jego agonia. Lud był zmęczony niepomyślną wojną, a warstwy posiadające, dysponujące środkami finansowymi, w większości odwróciły się od powstania. Kiedy więc car Aleksander II 2 marca 1864 r. ogłosił dekret o uwłaszczeniu chłopów, którym miał nadzieję odciągnąć ich od powstania, i cel ten osiągnął – los powstania został przypieczętowany. Ruch powstańczy wygasł zupełnie wiosną 1864 r., gdy po aresztowaniu Romualda Traugutta za brakło energicznego przywódcy.

Czy powstanie 1863/1864 r. miało jakiegokolwiek szanse powodzenia, czy mogło zakończyć się innym rezultatem, aniżeli klęską? Najwybitniejsi polscy historycy, znawcy dziejów politycznych XIX wieku stoją na stanowisku, że w latach 1863–1864 naród polski nie miał możliwości „wybić się na niepodległość” tylko własnymi siłami, bez wsparcia z zewnątrz, bez interwencji mocarstw. Podkreśla się, iż żaden naród europejski cierpiąc w XIX wieku pod obcym jarzmem nie wyzwolił się o własnych siłach. Serbia, Grecja, Belgia, Włochy, Bułgaria, czy Rumunia odzyskały swą państwowość wówczas, kiedy w sukurs walczącym o wolność narodom przyszła interwencja mocarstw europejskich zainteresowanych w odbudowie tych państw narodowych. Takiej interwencji w sprawie polskiej w 1863 r. nie było, aczkolwiek zdawać by się mogło, że jest ona bliska³⁰.

Jedyną szansą okazała się partyzancka metoda walki. Rosjanie zgromadzili przeciwko powstańcom ogromne siły, niespotykane w poprzednich polskich insurekcjach. Jesienią 1863 r. liczyły one w Królestwie Polskim już 170 000 ludzi, na Litwie i Białorusi w sierpniu 1863 r. – ponad 123 000, w styczniu 1864 r. ponad 145 000 żołnierzy³¹. W świetle obliczeń najwybitniejszego badacza powstania 1863–1864 w Królestwie, na Litwie, Białorusi i Ukrainie prof. Stefana Kieniewicza Rosja skierowała przeciwko powstaniu w końcowej fazie ponad 400 000 żołnierzy, niemalże całość rozporządzalnej armii³².

Mimo to powstańcy, których maksymalna liczba na przełomie wiosny i lata nie przekraczała 30 000 ludzi, toczyli walkę aż 15 miesięcy. Okazało się, że dowództwo rosyjskie nie miało doświadczenia w walce z przeciwnikiem stosującym metodę wojny partyzanckiej i przez długi czas nie mogło sobie poradzić z partiami powstańczymi. W zasadzie dopiero na jesieni 1863 r. Rosjanie

²⁹ E. Kozłowski, *General Józef Hauke-Bosak 1834–1871*, Warszawa 1973, s. 189 n.; idem, *Od Węgrowa do Opatowa*, Warszawa 1962.

³⁰ Zob. M. Kukiel, *Problemes des guerres d'insurrection au XIX siecles*, „Antemurale” nr 2, Roma 1855, s. 70-79; H. Wereszycki, *Powstania jako problem międzynarodowy*, [w:] *Pamiętnik VIII Powszechnego Zjazdu Historyków Polskich w Krakowie*, cz. 1, Warszawa 1958.

³¹ *Powstanie na Litwie i Białorusi 1863–1864*, Moskwa 1965, s. 101-103.

³² S. Kieniewicz, A. Zahorski, W. Zajewski, *Trzy powstania narodowe: kościuszkowskie, listopadowe, styczniowe*, pod red. W. Zajewskiego, Warszawa 1992, s. 398.

zdołali udoskonalić metody zwalczania partii powstańczych, zwracając przede wszystkim baczniejszą uwagę na odcięcie powstańców od zaplecza, czyli społeczeństwa polskiego. Z drugiej strony usiłowano wszelkimi sposobami wymusić posłuszeństwo tegoż społeczeństwa wobec władzy. I dopiero wówczas, gdy na jednego powstańca przypadało czterdziestu wrogów, strona rosyjska ostatecznie złamała powstanie.

Bilans powstania dla strony polskiej, to: 150 000–200 000 ochotników, który przeszli przez szeregi powstańcze; 20 000 poległych i pomordowanych; 35 000–40 000 zesłanych na katorgę i osiedlenie na Syberii. Straty rosyjskie, skrzętnie ukrywane, są trudne do uchwycenia. W rezultacie działań wojennych i rosyjskich akcji odwetowych spalono 16 miasteczek i 86 wsi; przejściowo produkcja przemysłowa obniżyła się o 20–30%. Następstwem powstania było też znaczne skurczenie się polskiego stanu posiadania na „Ziemiach Zabronionych”³³.

Z drugiej jednak strony dzięki dekretem uwłaszczeniowym, najpierw dekretem powstańczego Rządu Narodowego, potwierdzonemu tylko carską ustawą uwłaszczeniową, stworzono warunki dla szybkich przemian społeczno-gospodarczych Królestwa Polskiego w następnych dziesięcioleciach. Powstanie styczniowe wpłynęło także na wzrost świadomości narodowej szerokich mas ludowych. Można zatem przyjąć, iż insurekcja lat 1863–1864 była kolejnym szczeblem na drabinie prowadzącej do odzyskania niepodległości w 1918 r.

Janusz Wojtasik

Military Aspects of the Polish Insurrection in the Years 1863–1864

Summary

The article discusses the current state of research on the history of the Polish January Uprising, which seems to be quite satisfying in the political aspect. However, the military aspect of the 1863 insurrection ought to be regarded as unsatisfactory. A few selected aspects discussed in the article refers to the plans of the uprising, the role of material preparation for the insurrection, the date of its outbreak and related complications, the analysis of the theatre of war from the guerilla war perspective, and making use of the scythe as the guerilla groups' weapon. The study ends with a brief discussion of the four stages of the 1863 insurrection and general conclusions confirming the fact that the only effective method of fighting during the uprising was guerilla war.

³³ *Ibidem*, s. 407.

ANDRZEJ OLEJKO (*Rzeszów*)

Z WALK LOTNICZYCH K. U. K. LUFTSCHIFFERABTEILUNG NAD
GALICJĄ JESIENIĄ 1914 R. ORAZ W TRAKCIE PIERWSZEGO
I W POCZĄTKU DRUGIEGO OBLĘŻENIA TWIERDZY PRZEMYSŁ
W ŚWIETLE ARCHIWALIÓW WIEDENSKIEGO
STAATSARCHIV-KRIEGSARCHIV I LITERATURY PAMIĘTNIKARSKIEJ

„W wojsku podczas oblężenia [twierdzy Przemyśl] rozróżniano pilotów latających z twierdzy i do twierdzy”¹ jak wspominał korespondent wojenny c.k. armii, Węgier Ferenc Molnár. W okresie pierwszego i początku drugiego oblężenia twierdzy Przemyśl jesienią 1914 r. nastąpiło zaktywizowanie działalności c.k. sił powietrznych (K.u.K. Luftschifferabteilung – nazwa K.uk. Luftahrtruppen obowiązywała od 8 VI 1915 r.), które nie tylko pracowały na rzecz Festungskommando Przemyśl, ale także na rzecz Armee Oberkommando (AOK) wykonując loty bojowe i kuriersko-łącznikowe.

Po przegranych bitwach pod Lwowem (6 IX 1914) oraz Rawą Ruską (11 IX 1914 r.), austriackie Naczelne Dowództwo (Armeeoberkommando – AOK) nakazało odwrót w dniu 12 IX 1914 r. c.k. 2., 3. i 4. Armii za linię Sanu przez Przemyśl. Twierdza Przemyśl miała za zadanie odeprzeć rosyjskie natarcie i zabezpieczyć odwrót wojsk austro-węgierskich. Podczas pierwszego oblężenia twierdzy, która znalazła się jesienią 1914 r. za plecami rosyjskich 3. i 8. Armii, c.k. lotnictwo oddało AOK, dowództwom wspomnianych c.k. armii polowych oraz oblężonym (Festungskommando) spore usługi. W gronie jednostek lotniczych, które przewinięły się przez lotnisko forteczne Przemyśl–Żurawica, był w gronie c.k. Fliegerkompanie (Flik.) niemiecki Leld-Flieger Abteilung 36. (FFA. 36. – 29VIII 1914 r. Festungs-Flieger-Abteilung 4 z Festung Posen (pol. Poznań – wówczas Niemcy przekształciły się w FFA.36). 8 IX 1914 r. został on podporządkowany AOK (10 IX 1914 r. przed południem osiągnięto Kraków a następnie Przemyśl; dowódcą jednostki był Rittermesiter von Hantelman, zaś na wyposażeniu jednostki znajdowały się samoloty typu Albatros B. I z silnikami o mocy z 100 KM każdy; w składzie personelu latającego znajdowało się 9 oficerów – w tym 2 pilotów i 5 obserwatorów – resztę pilotów stanowili podoficerowie – łącznie w jednostce służyło 116 ludzi). W dniach 11–17 IX 1914 r. jednostka podlegała c.k. 4. Armii, a w okresie 18 IX–22 XI 1914 r. c.k. 1. Armii. Z lotniska Przemyśl–Żurawica jednostka operowała w okresie 10–17 IX 1914

¹ F. Molnár, *Galicja 1914–1915*, Warszawa 2012, s. 139.

r., wykonując loty rozpoznawcze na rzecz c.k. 4. Armii². W Kriegstagebuch tak opisano początek szlaku bojowego tej jedynej niemieckiej jednostki lotniczej walczącej na froncie galicyjskim w 1914 r.:

8. września [1914 r.]. 7:45 rano odjazd oddziału z Posen. Lt. von G. D. powołany z powrotem do Berlina. Stacja południowa Lissa [Leśnica]. Stacja wieczorna Breslau.

9. września [1914 r.]. Oddział dociera wczesnym rankiem [do] Oderberg [pol. Odrzycko]. Melduje się tutaj park samochodowy od austriackiego dowództwa składający się z: samochodów osobowych, 6 – ciężarówek, 6 – przyczep...

10. września [1914 r.]. Godz. 8.30 przed południem, przybycie Żurawica koło Przemyśla. Tutaj już [stacjonują] dwie austriackie Fliegerkompanie [Flik. 11. i Flik. 8.]... Rozkaz AOK: FFA [Feld-Flieger Abteilung] 36. pozostaje w Żurawicy do dyspozycji AOK do odwołania. Około [godz.] 12.00 w południe początek rozładunku. Do [godz.] 8.00 wieczorem wszystko rozładowane i zabrane na lotnisko oddalone o około 1 kilometr. Równocześnie zbudowano jeden duży i dwa małe namioty. Zakwaterowanie drużyn na oddalonym o kilometr lotnisku, w obozie barakowym, oficerowie w Przemyślu³.

11. września [1914 r.]. Zaczęto montowanie samolotów. Exelencia von Freitag-Loringhoven [gen. Hugo Friedrich Philipp Johann Freiherr von Freytag-Loringhoven – generalny kwa-

² Staatsarchiv Wien, Kriegsarchiv (dalej - SAW-KA)/Luftfahrttruppen, Gruppe 157 1 g, Russland II. Sommer-Herbst. Feldakten der oe.-u. Wehrmacht im Heeresarchiv Wien – teczka Deutsche Feldfliegerabt. 36 für die beschreibung Russland-feldzug – 1914. Po oddaniu jednostki do c.k. 1. Armii przerzucono ją na lotnisko w Brzesku, skąd wykonywano loty rozpoznawcze w okresie 25 IX–3 X 1914 r. na odcinku Brzesko–Opatów–Sandomierz–Brzesko. 8 X 1914 r. transportem kolejowym FFA. 36. przerzucono na lotnisko Baranów Sandomierski i w okresie 10–18 X 1914 r. jego załogi wykonywały loty rozpoznawcze w rejonie Sandomierz–Opatów–Ostrowiec Świętokrzyski, po czym 1 XI 1914 r. przebazowano jednostkę na lotnisko w Stopnicy. 9 XI 1914 r. wykonano kolejne przebazowanie na lotnisko w Będzinie (podczas jednego z lotów 10 XI 1914 r. z powodu mgły jedna z załóg lądowała na lotnisku Kraków–Rakowice, po czym 11 XI 1914 r. powróciła lotem do Będzina). W Będzinie FFA. 36. stacjonował do 16 XII 1914 r. a rejonem rozpoznania był obszar Będzin–Koniecpol–Jędrzejów–Stopnica–Skala–Będzin. 16 XII 1914 r. niemiecką jednostkę przebazowano na lotnisko w Miechowie (całość jednostki zebrała się tam 22 XII 1914 r.), skąd wykonywano loty rozpoznawcze w rejon Kielce–ujście Nidy–Miechów w okresie 21 XII–31 I 1915 r. 25 IX 1915 r. meldunek 7. batalionu piechoty, jaki napłynął do dowództwa FFA. 36., informował o zdobyciu rosyjskiego samolotu typu *Nieuport eindecker* (Nieuport IV) na lotnisku w Beresteczku [ukr. Берестечко]. 2 I 1915 r. jedna załoga FFA. 36. obserwowała ostrzał c.k. moździerzy typu M 11 „Škoda” kal. 30, 5 cm w rejonie Jędrzejowa (wg stanu z 31 I 1915 r. FFA. 36. posiadał na stanie 5 samolotów – szósty skierowano do Wrocławia [niem. Breslau – wówczas Niemcy obecnie Polska] celem naprawy. W okresie po 1 II 1915 r. załogi FFA. 36. wykonywały loty w rejon Miechów–Łagów–Raków–Czarna pod Staszowem–Polanica oraz wzdłuż koryta Wisły w kierunku rozpoznania na Nowy Korczyn–Działoszyce–Miechów (30 IV 1915 r. Hptm Elias podczas lotu bojowego w rejonie Staszowa zrzucił 25 bomb i wiele strzałek na wykryte cele naziemne). Po przełamaniu Frontu Wschodniego pod Gorlicami 13 V 1915 r. FFA. 36. przebazowano na lotnisko w Pińczowie, a 16 V 1915 r. do Sichowa Dużego w ślad za c.k. 1. Armią, która osiągnęła linię Tarnobrzeg–Iwaniska (18 V 1915 r. jednostkę przebazowano czasowo do Solca) – do 7 VI 1915 r. loty bojowe wykonywano z Sichowa Dużego w rejon Sandomierz–Zaklików–Kraśnik–Chodel–Solec–Sienno–Ostrowice, a 8 VI 1915 r. jednostkę przebazowano go do Żółkwi [ukr. Жовква/Żowkwa, ros. Жолква/Żolkwa], skąd latano w rejon Tartakow–Włodzimierz Wołyński [ukr. Володимир Волинський]–Turysk–Dubienka–Hrubieszów [do 1802 Rubieszów, ukr. Грубешів/Hrubesziv].

³ SAW-KA, Manuskripte Luftfahrttruppen – 39, Kriegstagesbuch der 4. Fstungs-Flieger-Abt. 4. vom 1. 8. 14 bis 29. 8. 1914 der Feld-Flieger-Abt. 36 (ab 11 I 1917 Flieger-Abteilung 36) vom 29. 8. 14 bis 31. 12. 15. 31502/11286 A. Gr. Gerok, s. 1.

termistrz armii niemieckiej] odwiedza stację ze sztabem niemieckim. W południe meldunek oficerów przed Exelencją Konradem [gen. Conradem] von Hötendorfem, szefem Sztabu Generalnego, arcyksięciem Fryderykiem [Habsburgiem] i kwatermistrzem całej armii. Do wieczora 7 samolotów jest już prawie zmontowanych. Rittermeister von Hantelmann i Hauptmann [Ferdinand] Deutmoser szukają po południu baz nieopodal Jarosławia i Sieniawy. Arcyksiążę [Fryderyk Habsburg], następca tronu zapowiedział popołudniową wizytę na lotnisku, jednak wieczorem ją odwołał. Wycofanie się armii zostaje wprowadzone. AOK wieczorem opuszcza Przemyśl. Lt. von Elpons i [Lt.] Knigge otrzymują od Exelencji von Freitag [Loringhoven] tajną misję specjalną.

12. września [1914 r.]. Zakończony montaż samolotów. W ciągu dnia 6 samolotów zmontowanych i gotowych [do lotów]. Loty próbne przez Lt. Akfeldta, Uffz. [podoficer] Delinke na [samolocie typu] LV.9 [LVG], Uffz. [podoficer] Klingera na Albatrosie [typu B. I]. Rittermeister von Hantelmann i Hauptmann [F.] Deutmoser und Lt. Herich szukają baz do przesunięcia części oddziału w kierunku Jaworowa. Oddział podlega 4 armii (Auffenberg) [gen. M. F.].

13. września [1914 r.]. Loty próbne Lt. Bienecka na Albatrosie [B. I], Sgt. Wilcke na Albatrosie [B. I], sgt. Goeldnera na Albatrosie [B. I], Uffz. [podoficera] Delinke na LV.9 [LVG B], sgt. Klingera na Albatrosie [B. I]. [Sgt.] Klinger, po lądowaniu w drzewach, rozwala chłodnicę. Cały dzień deszcz z przerwami, gęste chmury, lekki wiatr południowy. Wszystkie jednostki otrzymują rozkaz wrócić za San:

2. armia pld. Przemyśl [łac. Praemislia, ukr. Перемишль], 3. armia Przemyśl, 4. armia Radymno, 1. armia okolice Leżajska. Misja 4. armii (przekazane przez 3. armię)

1.) Rozpoznanie, czy przed obszarem Narol–Miasto–Freifeld [Kowalówka]–Cieszanów kierują się wrogie siły ku północno-zachodniej flance armii

2.) Czy w regionie Stare Sioło–Lubaczów [ukr. Любачів, ros. Любачев]–Krakowiec [ukr. Краковець – Krakowec, Кракивець – Krakiwec, niem. Krakowitz] –Radymno znajdują się lub maszerują wrogie siły

3.) Czy z kierunku Rawa Ruska [ukr. Рава-Руська, ros. Рава-Русская]) wzdłuż linii Wróblażyn–Zawadów nadchodzący wróg podąża za 4. armią

4.) Czy od Wiszenki nadchodzi wróg w kierunku Jaworowa [ukr. Яворів, Jaworiw, ros. Яворов, *Jaworow*].

Wiadomości o wrogu: Wroga piechota maszeruje z Dachnowa przez Lubaczów do Hołowska [ukr. Голоське]. Wrogie dywizje kawalerii mają nadciągać z Oleszyc do Jarosławia. Nasze jednostki stoją na kierunku Zawadów–Jarosław⁴.

16 IX 1914 r. AOK przekazało do sztabów c.k. armii połowych, że pierwszo planowe rozpoznanie lotnicze w wykonaniu załóg Flik. 11. i Flik. 14. ma otrzymać dowództwo twierdzy Przemyśl. Dowódca c.k. lotnictwa Obstlt. Emil Uzelac obawiając się, że „(...) aparaty latające z powodu małego pierścienia twierdzy i wolnego wznoszenia się zostaną zestrzelone przez artylerię nieprzyjacielską” i zarządził przebazowanie Fliegerkompanie (Flik.) z Przemyśla na bezpieczne zaplecze. Tym samym zagrożenie podczas startu samolotów z terenu lotnisk w Żurawicy i Hureczku ze strony artylerii rosyjskiej nad zewnętrznym pierścieniem twierdzy spowodowało pozbawienie Festungskommando własnego lotnictwa⁵. AOK zadysponowało 16 IX 1914 r.: „(...) Twierdza Przemyśl pozostaje

⁴ Ibidem, s. 2-3.

⁵ F. Forstner, *Twierdza Przemyśl*, Warszawa 2000, s. 112.

pozostawiona samej sobie... do rozpoznania lotniczego wyznaczone zostają Flik 11 oraz 14 z 3. Armii.”

Flik. 11. z [c.k.] 3. Armii zmobilizowana została w Fischamend (Austria) w oparciu o Flugpark 11. pod d-ctwem Oblt. Philipa Blaschke Edler von Zwornikirchen. W gronie personelu latającego jednostki min. znajdowali się: obserwatorzy – Oblt. L. Nimmerzaichler (?); Oblt. S. Wagner, Oblt. baron Friedrich von Rosenthal, Lt. Ignaz Kozma i piloci – Oblt. Rittermeister Georg Edler von Lehmann, Oblt. F. Banfield, Oblt. Otto Stiasny (?), Oblt. Feldpilot Nikolaus Wagner Edler von Florheim, Oblt. A. Knirsch, Zgśf. Knopp, Feldfebel Flzf. Franz Malina. Na wyposażeniu jednostki znajdowało się 8 samolotów austro-węgierskiej produkcji typu Lohner (brak oznaczenia typu – B czy C?), które niebawem zostały zastąpione przez samoloty niemieckiej produkcji typu Albatros B. I. o numerach: 3, 2, 4 XXII, 317. Podczas kampanii 1914 r. Flik. 11. stacjonowała na następujących lotniskach: 15 VIII 1914 r. – Przemyśl z przydziałem do AOK, 18 VIII 1914 r. z przydziałem do Grupy Kövess; 21 VIII 1914 r. – Lwów Lewandówka z przydziałem do AOK; 1 IX 1914 r. – Przemyśl–Żurawica z przydziałem do c.k. 3. Armii; 17–18 IX 1914 r. – Przemyśl z przydziałem do c.k. 3. Armii; 20 IX 1914 r. – Jasło z przydziałem do c.k. 4. Armii; 25 IX 1914 r. – Nowy Sącz [niem. Neu Sandez] z przydziałem do AOK; 16 X 1914 r. – Przemyśl; 4 XI 1914 r. – Przemyśl z przydziałem do twierdzy Przemyśl⁶.

Flik. 14. z [c.k.] 3. Armii zmobilizowana została na lotnisku Aspern (Austria) w oparciu o Flugpark 14. pod d-ctwem Oblt. Jenö Kara. W gronie obserwatorów jednostki m.in. znajdowali się Oblt. Zuleger, Oblt. Ellner i Oblt. Baumgartner, Hptm. Raabl zaś w gronie pilotów znajdowali się m.in. Oblt. Manfred Georgiević, Oblt. Feszl i Oblt. Aladar Taussig. Flik. 14. Wyposażona była w 6 samolotów austro-węgierskiej produkcji typu Lohner B *Pfeilflieger* (Seria H 2) z silnikami o mocy 90 KM każdy (12 VIII 1914 r. w jednostce było 5 samolotów wspomnianego typu, 16 VIII 1914 r. – 3, 18 VIII 1914 r. – 0, 22 VIII 1914 r. – 1, 19 IX 1914 r. – 1), które 23 IX 1914 r. zostały zastąpione samolotami niemieckiej produkcji

⁶ SAW-KA/Luftfahrtruppen, Gruppe 157 1 g, Russland II. Sommer-Herbst. Feldakten der oe.-u. Wehrmacht im Heeresarchiv Wien, Fliegerkompanie 11. 1914; SAW-KA, Manuskripte Luftfahrtruppen, Die Tätigkeit der österr.-ung. Luftstreitkräfte beim Auffangen der ruischen Angriffsheere im Sommer und Herbst 1914. Bearbeitet in der “kriegswissenschaftlichen Abteilung der Luftwaffe”, zweisigstelle Wien, 1942/1943 von Obst. Dr Oskar Regele, s. 2. P. M. Grosz, G. Haddow, P. Schiemer (P. Grosz, G. Haddow, P. Schiemer, *Austro-Hungarian army aircraft of world war one*, Mountain View–California 1993, s. 542) podają, że Flik. 11. w dniach 18 VIII 1914 r.–22 III 1915 r. stacjonowała w Galicji na terenie twierdzy Przemyśl. K. Wielgus (*Okocimsko-brzeski węzeł lotnisk. Historia, krajobraz, ludzie i maszyny*, [w:] *Brzesko-Okocim, lotnicza baza Najjaśniejszego Pana*, red. K. Wielgus, R. Panek, Dębica 2000, s. 49-50) podaje jedynie, że 22 VIII 1914 r. Flik. 11. stacjonowała w Lwowie. Piotr Kazana ustalił podczas badań terenowych, że lotnisko w Nowym Sączu znajdowało się na terenie byłego poligonu wojskowego, na którym obecnie znajduje się nowo wybudowane osiedle mieszkaniowe „Błonie”.

typu Albatros B. I (10 XI 1914 r. w jednostce znajdowały się dwa samoloty tego typu, 21 XI 1914 r. – 2) i Aviatik B. I. (27 XI 1914 r. w jednostce znajdowało się 6 samolotów tego typu – 2 typu Albatros B. I przekazano do Flik. 1, a 1 XII 1914 r. – 4). Samoloty Flik. 14. miały następujące imiona własne: „Muzzl”, „Elly”, „Alb. 3”, „Steffel”, „Alb. I”, „Loni” Podczas kampanii 1914 r. Flik. 14. stacjonowała na następujących lotniskach: 6 VIII 1914 r. – Lwów z przydziałem do AOK a w dniach 12–22 VIII 1914 r. z przydziałem do c.k. XI Korpusu; 22 VIII–3 XI 1914 r. – Lwów – brak nazwy lotniska operacyjnego po wycofaniu jednostki z Lwowa z chwilą zajęcia go przez jednostki rosyjskie 3 IX 1914 r., ale jednostka działała wraz z Flik. 11, stacjonując razem na lotnisku Przemyśl–Żurawica do 22 IX 1914 r. – skąd przebazowano ją na lotnisko Nowy Sącz, gdzie stacjonowała do 7 XI 1914 r. (w Jasle Flik. 11. do 20 IX 1914 r. i w Nowym Sączu –Flik. 11. do 25 IX 1914 r. wraz z Flik. 14. czekały na poprawę warunków pogodowych); 7 XI 1914 r. – Jasło z przydziałem do c.k. 3. Armii; 8 XI 1914 r. – Gorlice; 9 XI 1914 r. – Zborov [węg. Zboró – Górne Węgry – obecnie Słowacja]–Bardejov, 18 XI 1914 r. – Prešov [ros. Пряшев, ukr. Пряшів, węg. Eperjes, niem. Eperies, od 1939 także Preschau, łac. Fragopolis lub Eperiessinum, cyg. Perieszys – Górne Węgry – obecnie Słowacja]; 2 XII 1914 r. – Košice [węg. Kassa, łac. Cassovia, niem. Kaschau, cyg. Kasza]; 12 XI–24 XII 1914 r. Jasło–Zborov–Żmigród; 28 12 1914 r. – Prešov⁷.

Załogi Flik. 11. i Flik. 14. czekały w Jasle (do 20 IX 1914 r.) i w Nowym Sączu (do 25 IX 1914 r.) na poprawę pogody; 8 X 1914 r. o godz. 07.30 wraz z pojawieniem się słońca załoga Flik. 14. wykonała lot w rejon Brzozów–Sanok⁸. F. Stuckheil z dowództwa przemyskiej twierdzy relacjonował: „W dniu 16 września 1914 r. poddane zostają dowództwu twierdzy jeszcze Fliki 11 i 14, jednak nie pozostaną w twierdzy, gdyż jej komendant [gen. dyw. Hermann Kusmanek von Burgneustädten] wyjaśnił, że samoloty przy małym promieniu pasa [obrony] twierdzy i przy długim wznoszeniu się dopuszczanej konstrukcji samolotu byłyby zestrzelone przez wrogą artylerię. W ten sposób Twierdza pozostała

⁷ SAW-KA/Luftfahrtruppen, Gruppe 157 1 g, Russland II. Sommer-Herbst. Feldakten der oe.-u. Wehrmacht im Heeresarchiv Wien, Fliegerkompanie 14. 1914; SAW-KA, Manuskripte Luftfahrtruppen, Die Tätigkeit der österr.-ung. Luftstreitkräfte beim Auffangen der russischen Angriffsheere im Sommer und Herbst 1914. Bearbeitet in der „kriegswissenschaftlichen Abteilung der Luftwaffe“, zweigstelle Wien, 1942/1943 von Obst. Dr Oskar Regele, s. 2. P. M. Grosz, G. Haddow, P. Schiemer (op. cit.) podają, że Flik. 14. w dniach 6 VIII 1914 r. –7 XII 1917 r. stacjonowała w Galicji, w Karpatach i na Bukowinie odnosząc tam 14 zwycięstw powietrznych. K. Csonkaréti, (*A császári és királyi légierő*, Debreczyn 2008, s. 65-66) podaje, że dowódcami Flik. 14. byli Oblt. Oblt. Jenő Kara i Karol Benedek. F. Forstner (op. cit.) podaje, że 16 IX 1914 r. komendzie Twierdzy Przemyśl podporządkowano Flik. 11. i Flik. 14.

⁸ SAW-KA/Luftfahrtruppen, Gruppe 157 1 g, Russland II. Sommer-Herbst. Feldakten der oe.-u. Wehrmacht im Heeresarchiv Wien, Fliegerkompanie 14. 1914; SAW-KA, Manuskripte Luftfahrtruppen, Die Tätigkeit der österr.-ung. Luftstreitkräfte beim Auffangen der russischen Angriffsheere im Sommer und Herbst 1914. Bearbeitet in der „kriegswissenschaftlichen Abteilung der Luftwaffe“, zweigstelle Wien, 1942/1943 von Obst. Dr Oskar Regele, s. 2.

bez samolotów”⁹. W swe pierwsze obleżenie nadszańską twierdza wchodziła bez własnego lotnictwa – w pamiętniku Heleny Jabłońskiej znalazł się zapis: „30 września... Opowiadał jeszcze dr Herzig, że w Żurawicy, gdzie był dotąd stacjonowany, jest hangar i pole wzlotu i spuszczenia się aeroplanów. Już wszystkie odleciały w okolicę Jasła, w Przemyślu nie ma żadnego”¹⁰.

W skład załogi twierdzy przemyskiej w 1914 r. wchodziły także trzy sformowane na rzecz Festung Artillerie Regiment 3. – FAR 3. Festungsballonabteilungen 1/3.R., 2/3.R. oraz 3/3.R. (Forteczne Oddziały Balonowe), z których Festungsballonabteilungen 1/3.R. dowodzony przez Oblt. Juliusa Nimmerrichtera ulokowany był w Buszkowicach, Festungsballonabteilungen 2/3.R. dowodzony przez Oblt. Grebenza [Grabenza?] stacjonował w Krównikach zaś Festungsballonabteilungen 3/3.R. dowodzony przez Oblt. Koglnigga, a następnie Hptm. Ikawetza, w Pikulicach. Sprzęt balonowy składał się z 10 balonów kulistych (Kugelballons – przeznaczonych do lotów swobodnych), dostarczonych zgodnie z ustawą o świadczeniach wojennych przez różne aerokluby c.k. monarchii oraz tylko jednego balonu systemu „Drachen” (Parseval-Sigsfeld Drachenballon M 98.)¹¹, którym dysponował Festungsballonabteilung 1/3.R. i dlatego tą jednostkę skierowano początkowo na front serbski, a we wrześniu 1914 r. na krótko do działań w polu (w wyżej wspomnianej bitwie pod Gródkiem Jagiellońskim). Działalność przemyskich c.k. oddziałów balonowych w okresie od wybuchu wojny do 11 IX 1914 r. była niewielka, jednak podczas walk pod Gródkiem Jagiellońskim użyto balonów obserwacyjnych z Festungsballonabte-

⁹ SAW-KA, Die Tätigkeit der österr.-ung. Luftstreitkräfte beim Auffangen der russischen Angriffsheere im Sommer und Herbst 1914. Bearbeitet in der „Kriegswissenschaftlichen Abteilung der Luftwaffe”, Zweigstelle Wien, 1942/1943 von Oberst Dr. Oskar Regele, s. 51.

¹⁰ W. Brzoskwinia, K. Wielgus, *Skrzydła nad Przemyślem*, [w:] *Z galicyjskich pól wzlotów*, red. K. Wielgus, R. Panek, Tarnobrzeg-Kraków 1999, s. 100-102.

¹¹ Przed wybuchem Wielkiej Wojny oraz w czasie jej trwania dwóch słynnych konstruktorów budowało w Niemczech balony i sterowce – hr. Ferdinand von Zeppelin oraz mjr August von Parseval, z którym współpracował inż. Hans Bartsch von Sigsfeld i właściciel fabryki August Riedinger. Pierwsze konstrukcje balonowe powstawały na przełomie XIX i XX wieku a większość z nich była przeznaczona na potrzeby wojska, gdyż wojska balonowe przeżywały wtedy swój rozkwit. Po kilku próbach udana konstrukcja powstała około 1898 r., a armia niemiecka przyjęła ją jako podstawowy balon obserwacyjny – Drachenballon – konstrukcji Parseval-Sigsfeld M 98. Balony tego typu używane były w czasie wielkiej wojny przede wszystkim na Froncie Zachodnim. Drachenballon wytwarzano w fabryce w Augsburgu, której właścicielem był A. Riedinger, ponadto produkcję ich uruchomiono także w Monachium w Metzeler&Co. Ten najstarszy balon obserwacyjny na uwięzi o kształcie walca skonstruowany w Niemczech zastąpił poprzednio stosowane do obserwacji balony kuliste na uwięzi. Podczas wzlotu aerostatyczną siłą nośną wspomagała siła wyporu aerodynamicznego uzyskana wskutek ustawienia korpusu balonu pod dużym kątem natarcia względem kierunku wiatru. Stąd powstała nazwa balonu „Drachen”, oznaczająca latawiec – por. http://www.weu1918-1939.pl/lotnictwo/balony/perceval/dowodztwo_lotnictwa_balony_perceval.html; <http://www.samolotypolskie.pl/samoloty/2065/39/Parseval-Siegsfeld-Drachen>.

ilung 1/3.R. 9 We wrześniu 1914 r. jednostka została w Przemyślu załadowana na wagony, przewieziona do Gródka Jagiellońskiego, a tam przekazana do dyspozycji dowództwa c.k. III Korpusu, który miał zadanie energicznie zaatakować wroga wzdłuż drogi do Lwowa. Punkt ciężkości stanowiła tutaj c.k. 6. Dywizja Piechoty (DP) po obu stronach drogi, wzmocniona ciężkimi bateriami artylerii z twierdzy Kraków [niem. Krakau – oddział balonowy w celu osiągnięcia celu akcji musiał przygotować 64 konie pociągowe z woźnicami i 10 zaprzęgniętych wozów]. Jednostka została przydzielona 10 IX 1914 r. do Festungsartilleriebataillon 2/1.R w Gródku Jagiellońskim (balon zainstalowano 600 m na południowy-wschód od Gródka Jagiellońskiego) i miał prowadzić ogień ciężkich dział w rejonie walk Mszana-Bojano: „Balon mógł się wznieść dopiero przy zapadającej ciemności, jednak nie przynosiło to rezultatu” – jak zameldował komendant artylerii. Na 11 IX 1914 r. skoncentrowano całą ciężką artylerię c.k. III Korpusu. Jego dowódca gen. piechoty Emil Colerus von Geldern przydzielił Brygadę Artylerii (BA) do c.k. 22. DP, która prosiła o rozpoznanie lotnicze w celu stwierdzenia celów artyleryjskich na obszarze wschodnim od linii Bartatów [ukr. Bartativ] –Stawczany [ukr. Ставчани]. Nakazano przeprowadzenie rozpoznania przez własne patrole oraz poproszono o to pilota z fortecznej Fliiegerkompanie podległej dowództwu c.k. 3. Armii. Obst. Kratky, dowódca 6. BA rozkazał poinformować Obst. Gärtnera, dowódcę c.k. 22. BA o rezultatach obserwacji balonowych w tym obszarze. Do dowództwa c.k. 3. Armii meldowano: „Do rozpoznania celów 22. Brygady Artylerii niezbędne jest pilne wysłanie pilota nad obszar Bartatów Ort-Stawczany w celu stwierdzenia pozycji rosyjskiej artylerii. Proszę podać do wiadomości rezultaty. Colerusz”. Dowódca c.k. 22. BA poprosił rankiem: „(...) proszę jeszcze przed południem rozeznac samolotami wrogie stanowiska artyleryjskie, gdyż obszar Bartatów–Dąbrówka–Stawczany z powodu lasu i słońca bijącego w twarz zupełnie nieprzejrzysty”. Dowództwo c.k. III Korpusu odpowiedziało: „Natychmiast zleci się lot balonowi, dowództwo [3.] Armii uprasza się o samoloty. Oddział balonowy [Festungsballonabteilung 1/3.R.] podlega teraz 6. Brygadzie Artylerii”. 11 IX 1914 r. Oblt. J. Nimmerrichter rozkazał o godz. 6. 25 postawić balon w rejonie na północ od Morgów i skierować w rejon Mszana–Bojana ogień artylerii kierowany przez obserwatora balonowego¹². Tego też dnia Oblt. J. Nimmerrichter zameldował do dowództwa c.k. III Korpusu: „Balon jest nieopodal Kalkofen na północ... jest gotowy do wzlotu i ma połączenie z II. Baonem Festungsballon-Abteilung 1/3 R... proszę kompanię piechoty do osłony... i codzienne czterech mówiących

¹² SAW-KA, Die Tätigkeit der österr.-ung. Luftstreitkräfte beim Auffangen der russischen Angriffsheere im Sommer und Herbst 1914. Bearbeitet in der „Kriegswissenschaftlichen Abteilung der Luftwaffe“, Zweigstelle Wien, 1942/1943 von Oberst Dr. Oskar Regele, s. 38.

po niemiecku posłańców... jednego obserwatora balonów z Festungsballon-Abteilung 1/3 R". Podczas kierowania codziennie przeciwko [celom w rejonie] Mszana–Bojana–Maierhof–Friderikowka ogniem ciężkiej artylerii wiadomo, że balon zainstalowany nieopodal wsi Morgi mógł wykryć 18 wrogich baterii. O godz. 18.00 przyszedł rozkaz: „Cała ciężka artyleria musi się wycofać na rozkaz dowództwa [c.k. 3.] Armii... Luftschiffer-Abteilung [Oddział Balonowy] przy nadejściu ciemności [wyruszy] do Sądowej Wiszni, skąd... należy kontynuować marsz do Przemyśla”. O godz. 20.00 Festungsballonabteilung 1/3.R. rozpoczął wymarsz¹³. Spora była działalność Festungsballonabteilung 1/3.R. podczas pierwszego oblężenia twierdzy Przemyśl. Według zapisów z historii tej jednostki prawie każdego dnia „(...) wznosiły się balony Festungsballonabteilungen 1/3 [R.] podczas pierwszego oblężenia w sektorze północnym twierdzy, w 4-tym okręgu obrony”. Załoga jednego z balonów obserwacyjnych miała kierować ogień baterii moździerzy (Mörser Abteilung) m.11 „Škoda 30,5 cm”. Ballon-Referentem dowództwa twierdzy był w tym czasie Hptm. Johann Hirsch zaś dowódca Festungsballonabteilung 1/3.R. Oblt. J. Nimmerrichter równocześnie był obserwatorem balonowym i kierownikiem lotów samolotów lotniska fortecznego w Żurawicy od 14 IX 1914 r., wykonując również samolotami loty zwiadowcze, celem sprawdzenia obserwacji balonów lub by „uzupełniać i nastawiać wyniki balonów poprzez obserwację samolotów”. Baterie rosyjskiej artylerii nie były maskowane i łatwe do wykrycia, dlatego też obserwatorzy balonowi mieli obserwować ogień moździerzy wspomnianego typu. O ciężkich warunkach lotów zwiadowczych załóg samolotów i o warunkach, w jakich je wykonywano w rejonie Przemyśla, świadczy poniższy zapis z telegramu do AOK z 16 IX 1914 r.: „(...) 1./Rozpoznanie powietrzne przed południem nie jest możliwe z powodu chmur, ponowna próba po południu. Jutro zamierzam poprowadzić Flg. Kp (Flik.) do Rzeszowa; jeśli zaplanowano coś innego, prosi się o zawiadomienie telefoniczne do Przemyśla... Proszę o ewentualne instrukcje na jutrzejsze loty zwiadowcze ewentualnie na drodze lotu do Rzeszowa. Jeśli nic nie zostanie zaordynowane, przydzielę te same rejony co dzisiaj, pod warunkiem, że dzisiejsze popołudniowe wyniki lotów nie będą wymagać czegoś innego. 2./ Sytuacja taboru: według danych Obstl. [Sztabu Generalnego Nikolausa] Ruzicica przy Medyce w obrębie i poza fortyfikacją znajduje się jeszcze ok. 20. 000 furmanek [c.k.] 4. Armii – niewielkie jednostki taboru również przy Żurawicy i w innych miejscowościach”¹⁴. Podczas

¹³ Ibidem, s. 37.

¹⁴ SAW-KA, Telegram Op. Nr. 593/29, Aufgenoman aus Station Przemysl AM 16./9.1914 um 1h 55 min – kopia ze zbiorów T. Idzikowskiego. A. Zaręba, autor polskojęzycznej monografii moździerza typu m.11 „Škoda” 30,5 cm (*Chuda Emma. Ciężki moździerz 30,5 cm w czasie I wojny światowej*, Kraków 2006) podaje, że na terenie Galicji (s. 37-39) po raz pierwszy moździerz tego typu użyto podczas bitwy krakowskiej w grudniu 1914 r. W rzeczywistości użyto ich jednak już we wrześniu

walk 20 IX 1914 r. na kierunku Radymna balon obserwacyjny zainstalowano przy wyżej wymienionej artylerii 4. okręgu obronnego (Trig. 389) – obserwatorem był Hptm. J. Hirsch. W wyjątkowo krótkim czasie zniszczono w efekcie skutecznego ostrzału rosyjską kolejkę polową z Radymna do Rokietnicy lecz po tym zdarzeniu balon Festungsballonabteilung 1/3.R. zakończył udział w walkach o twierdzą i jego stanowisko zlikwidowano¹⁵. Po 12 X 1914 r. Festungskommando twierdzy Przemysł przekazywało na bieżąco walczącej w rejonie twierdzy c.k. 3. Armii wyniki obserwacji balonowej. 15 X 1914 reporter „Ziemi Przemyskiej” zapisał: „Plutonowy Józef Lenhart uniósł się balonem i spenetrował kryjówkę baterii rosyjskiej. Baterię zniszczono a dzielny żołnierz dostał srebrny medal waleczności I klasy”¹⁶. Z dostępnych meldunków przytoczyć warto kilka z nich jako przykłady użycia w walce balonów: „18 X godz. 19, obserwacje balonowe: godz. 11 Medyka aż do skraju lasu na wschód od Szechynie [ukr. Шегині, Szehyni–Szeginie] czysto. Zameldowane baterie na wysokości Dupnów, na północ od Nowosiółek wydają się być lekko wycofane. Bateria na południowy wschód od Koty 281 zniknęła. Godz. 16.10 droga Poździacz-Medyka wolna. Linia Medyka-Buców jak na razie pozornie wolna. Sytuacja na wschód od VI.Rejonu obronnego... (następują meldunki kawalerii)... 19 X obserwacje balonowe: godz. 12. 45 niewiele [celów] na północ od Medyki - 1 bateria, która bezskutecznie ostrzelała własny balon. Bateria, której wystawienie jest ustalone, ostrzelana zostaje przez artylerię V.Rejonu obronnego”¹⁷.

W walkach obronnych c.k. IX oraz XI Korpusu po obu stronach Przemysła użyto z końcem października 1914 r. skutecznie Festungsballonabteilungen z twierdzy Przemysł. O zastosowaniu ich na rzecz c.k. XI Korpusu świadczą następujące notatki c.k. dowództwa: „27 X. [1914] Przydzielony korpusowi balon na uwięzi, który wzbiał się za Złotą Górą, prosi o godz. 9.30 o przydzielenie zadań. Zlecono mu obserwację i dokładne stwierdzenie wrogich baterii w rejonie Kota 311-Kota 304 – pod Kaniatynem”. 28 X 1914 r. panowała deszczowa pogoda i otwarcie ognia musiało zostać przesunięte – dopiero około południa powiodła się odpowiednia obserwacja, po czym do godz. 16.00 można było zameldować jej wynik: 1 bateria zniszczona, sześć pocisków kal. 30,5 cm M. 11 wystrzelonych na Kotę 307 i pozycje broni maszynowej na Kocie 311. 29 X 1914 r. załoga balonu zameldowała, że „(...) mógł wznieść się jedynie na

i października 1914 r. pod Przemysłem, o czym autor ten nie wspomina.

¹⁵ SAW-KA/Manuskripte Luftfahrtruppen, Die Tätigkeit der österr.-ung. Luftstreitkräfte beim Auf-fangen der russischen Angriffsheere im Sommer und Herbst 1914. Bearbeitet in der “kriegswissen-schaftlichen Abteilung der Luftwaffe”, zweigstelle Wien, 1942/1943 von Obst. Dr Oskar Regele, s. 51.

¹⁶ SAW-KA, Manuskripte Luftfahrtruppen, *Als Flieger In Przemysl von Oberst Feldpilot Nikolaus Wagner Edler von Florheim*, MS/Lu: 72, s. 3-6.

¹⁷ Ibidem, s. 1-2.

80 metrów, musiał zmagać się z silnym wiatrem i z powodu mgły obserwacja była bardzo zła”. O godz. 12.00 przydzielony został samolot, który o 13.00 odkrył baterię artylerii rosyjskiej na Kocie 295 pod Kaniatynem: „(...) polecono ciężką haubicę dywizyjną użyć, według danych pilota do zwalczenia tej baterii. Współpraca pomiędzy pilotami i artylerią nie funkcjonowała, ponieważ ustalone znaki porozumiewawcze okazały się niewystarczające” (rozpoznanie artylerijskie wykonywały w tym dniu Flik. 11. i Flik. 14.). Oblt. Feld pilot (Fp) N.W.E (pisząc wspomnienia miał stopień Obst.) Feldpilot Fp. N. W. E. von Florheim po latach tak wspominał służbę lotniczą w Przemyśle:

Październik 1914, powołany [zostałem] przez Fliegerkompanie 2 w Serbii do Wiednia, po dwudniowym pobycie, który wykorzystałem na szkolenie na naszym pierwszym prawdziwym samolocie myśliwskim – dwupłatowcu [z silnikiem] 120 PS [KM typu] Aviatik Doppeldecker [dwupłatowiec, Aviatik B. I], otrzymałem rozkaz udania się przez Nowy Sącz do Przemyśla do Flik. 11. Po przyjęciu kilku rozkazów z Naczelnej Komendy Armii (A.O.K.) w Nowym Sączu kierowca-ochotnik zawiózł mnie w dniu 16. X [1914 r.] wieczorem kiepskimi, rozmokniętymi, rozkopanymi, zrytymi drogami do twierdzy nad Sanem. Komendant Flik. 11. Hpt. Fp. Philipp Blaschke, Ritter von Zwornnikkirchen (znany tak przed wojną, wielokrotny pilot-rekordzista świata) ucieszył się z mojego przybycia, szczególnie gdy dowiedział się, iż mam już bogate doświadczenie jako pilot polowy. Mając na koncie 45 udanych lotów nad terenami nieprzyjaciela, byłem daleko przed wszystkimi pilotami polowymi, którzy byli przydzieleni do Przemyśla. Utworzona dopiero w czasie wojny Flik. 11. dysponowała jedynie młodymi, wprawdzie odważnymi, ale mało doświadczonymi pilotami i obserwatorami. Wkrótce były do rozwiązania trudne zadania. Okres pomiędzy pierwszym i drugim oblężeniem twierdzy [Przemyśl] wypełniony był prawie cały czas ciężkimi walkami, które określane są jako październikowa bitwa nad Sanem. Gdy tylko pozwoliła pogoda, podejmowałem – przeważnie z Oblt. Hansem Wagnerem z [c.k.] 31. pp [pułku piechoty] w roli obserwatora – krótkie loty orientacyjne na obszarze frontu [c.k.] 3. Armii, której podlegała Flik. [c.k.] 11. W jej liniach grzmiało wówczas kilkaset dział twierdzy, która musiała przyjąć z pomocą żywnościową [c.k.] 3. i 4. Armii. Nasze lotnisko w Żurawicy na północ od Przemyśla dalekie było od ideału, jeśli chodzi o położenie, wielkość i ukształtowanie. Położone zaraz za dziełem [fortem] pierścienia oraz bateriami międzypola twierdzy, frontu północnego, przy zamknięciu twierdzy musiało dostać się w obszar pocisków [wrogiej artylerii] nie zawsze trafiających do celu. Stożące otworem hangary narażone były bezpośrednio na obserwację i ogień artyleryjski. Należało spodziewać się, że w pierwszym dniu ostrzału samoloty mogą być rozerwane na strzępy. Zupełnie nie nadawało się ono do ciągłego szkolenia młodszych pilotów, gdyż było ograniczone licznymi przeszkodami typu płoty z drutem, staw, cmentarz, nasyp kolejowy i linie telegraficzne. Należało się zatem spodziewać niezliczonych awarii, jeśli nie przypadków śmiertelnych. Jak się dowiedzieliśmy, lokalizacja została ustalona na podstawie krótkiego, niefachowego rozoznania w zimie. Pomimo tego udało się przeniesionej tam Fliegerkompanie 11. i 14. sprostać zadaniom. Dzięki żmudnej pracy przeprowadzono ewidencję [sił] wroga. Na północ i wschód od twierdzy nie było początkowo żadnej baterii [artylerii] ani żadnych innych wrogich śladów instalacji i obiektów, których położenie byłoby nie znane. Gorzej było na leśnym obszarze pagórkowatym na południe od Przemyśla. Przy dowództwie [c.k.] 3. Armii codziennie wieczorem odbywała się odprawa, w której zazwyczaj uczestniczyłem. Praca lotnika-pilota cieszyła się szczególnym uznaniem, a dowódca [c.k.] 3. Armii gen. Boroewiż [S. von Bojna] wyjaśniał: „W celach rozpoznawczych jeden pilot jest dla mnie wartościowszy, niż cała dywizja

kawalerii”. Stosownie do tego były jednak stawiane nam wymagania. Niech wyjaśnią to poniższe przykłady. Pewnego dnia przyszedł Obst. Genst. [Sztabu Generalnego] Nikolaus Ruzicic i zażądał natychmiastowego rozeznania sytuacji na obszarze Radymna, gdzie dał się odczuć mocniejszy rosyjski nacisk. Panowała pogoda nie nadająca się do lotów, wysokość chmur ledwo 100 m, Hptm. v.[on] Blaschke [Philipp Blaschke, Ritter von Zwornikkirchen] uznał przeprowadzenie misji za niemożliwe, ale wysłannik dowództwa [c.k.] 3. Armii nalegał, wskazując na konieczność przeprowadzenia zadania. Zaprosiłem go zatem do wykonania próby lotu razem ze mną. Był natychmiast gotowy. Wystartowaliśmy kilka minut później w kierunku północnym. Na 100 metrach „połknęły” nas chmury i im bardziej zbliżaliśmy się do Sanu było coraz gorzej. Wkrótce krążyliśmy wokół na najniższej wysokości, igła w kompasie szalała. Przy próbie przebicia się w dół wyszliśmy na wysokości 20 metrów w kierunku lotu na południe i mogliśmy przeczytać napis „Sośnica” na przystanku. Dałem za wygraną. Po wylądowaniu Obstl. [N.] Rusicic potwierdził, że przy takiej pogodzie w żadnym wypadku nie można latać na front. Zyskaliśmy w jego osobie przyjaciela i orędownika. Zapropnowałem, abyśmy kiedyś odbyli jeszcze jeden lot, przy dobrej pogodzie. Zaproszenie zostało przyjęte serdecznie. Kilka dni później Obstl. [N.] Rusicic wrócił, żądając możliwie natychmiastowego zwiadu artyleryjskiego. Pogoda była podobna. Wysokość chmur 300-350 m. Mogłem wskazać na ostatnie doświadczenia, ale tylko z uśmiechem dodałem, że można spróbować, jeśli tego wymaga los armii. Obstl. [N.] Rusicic był bardzo poważny i powiedział: „Niemałże tak jest!” Dwie dywizje już się prawie wykrwały w czasie zadania, które teraz musi zostać wykonane. Musimy wziąć Magierę. Dwie rosyjskie baterie [artylerii] skutecznie oskrzydlały teren ataku, w ich ogniu załamały się nasze ataki. Muszą być one przeniesione, wtedy już pójdzie. Teraz musieliśmy działać. Natychmiast zaczęły się przygotowania. Stwierdził: odległość 27 km, przy panującej bezwietrznej pogodzie i normalnej prędkości lotu wynoszącej 110 km/h wynosiło to około 15 minut lotu. Z wyciągniętymi chorągwiami ustalono kurs na prawie 2 km. Wielokrotne oblatywanie tej trasy pokazało, że nie należy liczyć się z istotnymi odchyłami. Obstl. [N.] Rusicic z napięciem śledził nasze przygotowania, uściśnął dłonie obu [H. i N.] Wagnerów życząc sukcesu i zapowiedział aby oczekiwali naszego powrotu na lotnisko. Wystartowaliśmy, zaopatrzeni w doskonały, kolorowy plan zewnętrznego terenu twierdzy w skali 1:25.000. Zwracałem uwagę tylko na dokładny kurs i czas lotu. Na wysokości 320 m „dławiłem” się w chmurach, aby wzbijać się możliwie jak najmniej. Po 14,5 minutach podchodząc do lotu ślizgowego dokładnie na kursie, usłyszeliśmy strzały zaraz przed nami, a następnie zaledwie 200 metrów pod nami poszukiwaną baterię [artylerii]. Ale jak ją nanieść na plan? Gwałtowny ogień karabinowy zmusił nas do ponownego udania się w chmury i wzniesienia się, wreszcie plan pozwolił na dokładne oznaczenie skraju lasu. Otrzymaliśmy jednak kilka trafień, jedno w kadłub. Znowu w chmury i znowu się miotamy, zabawa się powtarza, aż szczęśliwym przypadkiem znajdujemy również drugą baterię około jednego kilometra na północny-wschód od pierwszej i – po czterokrotnym nalocie w locie bojowym – określamy ich pozycję przy rozgałęzieniu dróg. Powrót do domu. Bateria strzela w naszym kierunku, ale bezskutecznie. Jesteśmy pewni wygranej i szczęśliwi, że wypełniliśmy ważną misję. Lądowanie po 1 godzinie i 10 minutach. Dwa dni później zebraliśmy wielką pochwałę od dowódcy 3. Armii. Należy przeprowadzić szturm na Magierę. Pogoda przejrzysta, lekko porywisty wiatr. Ta sama załoga ma przeprowadzić obserwację ognia artylerii. Została postawiona do dyspozycji XI. Korpusu i ma się zameldować/zgłosić przy moście na Wiarze w okolicach Niżankowic [dawniej Krasnopol, ukr. Нижанковичі] (12 km płd. Przemyśl). Tam przyjmie nas Obst. Jäger. Rozkaz, ponownie namierzyć baterie, ewentualnie kolejne w okolicy, następnie wylądować. Strzelanie oraz ostrzał skuteczny powinien nastąpić dopiero po szczegółowej naradzie. 30 minut później zadanie jest wykonane, potwierdzone obie baterie, wiele innych w okolicy zameldowanych. Komendant grupy artyleryjskiej, któremu powierzono zwalczanie rosyjskich baterii, jest na miejscu, przybywa również arcyksiążę Leopold Salvator [Habsburg], także inspek-

tor generalny armii, który przebywał w Meierhof, którego ostrzał szrapnelami obserwowaliśmy. Zasięgnął u mnie informacji. Natychmiast zauważyliśmy, jak dokładnie jest mu znany teren. Opowiada, że często był tu na polowaniu. Również Obstlt. [E.] Uzelac komendant [K.u.K.] Luftfahrtruppen [w 1914 r. Fuftschifferabteilung] przybył na naradę. Procedura strzelania i sygnały ustalone. Start. Na 1500 metrach przez godzinę krążymy nad celami, aż do momentu osiągnięcia pożądanego celu, pomimo niewielkiej ilości amunicji będącej do dyspozycji. Cały czas narażeni jesteśmy na wściekły ogień. Sąsiednie baterie Rosjan ostrzeliwiają maszynę, często pociski świstają obok nas, często nas trafiając. Gwałtowne wstrząsy rzucają dwupłatowcem, lecz po chwili znowu jest posłuszny sterom. Lot powrotny i lądowanie. Przywitani zostaliśmy przez wszystkich bardzo serdecznie, zapewniono nam bezpieczeństwo. Gratulowano nam, będąc pod wielkim wrażeniem naszego spokoju i wytrwałości we wściekłym ogniu obronnym. Dzielnny samolot otrzymał 14 trafień szrapnelem i pociskami rozpryskowymi, jak również z karabinu, porzecz wojenny [oznakowanie] za sterem otrzymał celny strzał, który wypalił dużą, okrągłą dziurę¹⁸. Ale [c.k.] 88. brygada strzelców [Landwehry] wzięła Magierę z niewielkimi stratami własnymi. Krzyż zasługi [Militär-Verdienstkreuz] III. Kl. [asy] z dekoracją wojenną „za odwagę jako pilot i wspaniałe osiągnięcia w powietrznej służbie zwiadowczej” był nagrodą za ten czyn. Niestety, sukces nie trwał wiecznie. Porażki przed Warszawą i w innych miejscach wkrótce zmusiły do przerwania bitwy nad Sanem. Wielu niepotrzebnie poniosło śmierć. Poniżej podzielę się wrażeniami na podstawie dziennika. 2.11 [1914 r.] zostałem zaproszony do prasowej kwatery wojennej w Przemyślu na kolację. Od naczelnego inżyniera artylerii dr. Johna (dzisiaj generalnego dyrektora muzeum wojskowego) oraz pisarza Hptm. Roberta Michela dowiedziałem się, że członkowie prasowej kwatery wojennej byli świadkiem naszego lotu artyleryjskiego. Niemcy, Duńczycy, Włosi i Amerykanie prowadzili ze mną wywiady a następnie pisali o tym. Tej samej nocy dowiedziałem się jeszcze, że zanoszą się na odwrot¹⁹.

30 X 1914 r. przedłożony został meldunek dowództwa IV rejonu obrony twierdzy Przemyśl o doświadczeniach z obserwacjami samolotowymi i balonowymi, w którym zapisano, że: „Piloci: powyżej wrogich pozycji artyleryjskich mogli rzucać pociski [bombardowanie], które tworzą wyraźne chmury dymu. Przez przecięcie dwóch... na te chmurki dymu ciężko było określić miejsce zgrupowania ciężkiej artylerii. Obserwacja balonowa: dostarcza niewielkich rezultatów, ponieważ balon zmuszony jest wznosić się – z powodu obecności wroga – daleko od wrogich pozycji, przez co i tak już zresztą krótkie próby były jeszcze bardziej skrócone”. Z zastosowaniem balonów na uwięzi podczas walk w Galicji 1914 r. było wszędzie podobnie: jeśli nie miano żadnego balonu na danym odcinku frontu, domagano się go burzliwie, jeśli natomiast już go posiadano, narzekano na jego „ułomności”. Faktem jest jednak, że każde zastosowanie balonu się opłacało i że jego obecność była nieodzowna²⁰. W notatkach

¹⁸ SAW-KA, Manuskripte Luftfahrtruppen, Als Flieger In Przemyśl von Oberst Feldpilot Nikolaus Wagner Edler von Florheim, MS/Lu: 72, s. 3-6.

¹⁹ Ibidem, s. 1-2.

²⁰ SAW-KA/Manuskripte Luftfahrtruppen, Die Tätigkeit der österr.-ung. Luftstreitkräfte beim Aufhängen der russischen Angriffsheere im Sommer und Herbst 1914. Bearbeitet in der „kriegswissenschaftlichen Abteilung der Luftwaffe“, zweigstelle Wien, 1942/1943 von Obst. Dr Oskar Regele, s. 61.

dowództwa twierdzy Kraków znajduje się kilka zapisów na temat „zdobitych w Przemyślu doświadczeń”, odnoszących się do okresu pierwszego oblężenia nadszańskiej twierdzy:

Zabezpieczenia dla zwalczanie balonów i samolotów muszą być już przygotowane, w przeciwnym razie nie ma się co spodziewać sukcesu... Rozpoznanie – szczególnie rozpoznanie artylerii – bardzo cierpiało z powodu braku obserwacji balonowej, ponieważ zastosowanie patroli rozpoznawczych w wojnie twierdzy spotkało się z wielkimi trudnościami. Wrogie baterie [artylerii] nie były zamaskowane, ale były tak usytuowane, że były bardzo ciężkie do zaobserwowania. Tymczasem z pomocą balonu można było [je] łatwo odkryć, a ponieważ leżał w obrębie granic fortów, przy dużej artyleryjskiej przewadze można było je zwalczać. Również do zwalczania piechoty bardzo pożądana byłaby obserwacja balonowa, ponieważ wroga piechota z jej pozycjami prawie całkowicie pozostawała z tyłu na zwróconej w kierunku pasa stronie wzniesień terenu. Te doświadczenia są nie całkiem zrozumiałe, gdyż twierdza Przemyśl dysponowała balonami na uwięzi, mowa o braku takowych mogła być tylko w określonych sytuacjach walki i warunkach pogodowych²¹.

A tak wyglądał ciąg dalszy szlaku bojowego FFA. 36. na terenie Galicji:

23. Września [1914 r.]. O świcie transport posprzątny, ukrycie i przeładowanie samolotów i sprzętu. Dwa samoloty ([sierż. sierż.] Wilcke, Goeldner) kolej samodzielnie odsyła w naszej obecności do Rzeszowa. Oficerowie, drużyna i dwa ciężko uszkodzone samoloty ([Oblt.] Akfeldt, [U. O.] Denicke) odjeżdżają po południu ze Stróż. U.O. [podoficer] Denicke przekazany został do najbliższego niemieckiego szpitala polowego (ropień nerek).

24. września [1914 r.]. Transport. Przybycie do Brzeska około 2 rano. O świcie rozładowanie samolotów, transport na lotnisko Jasień, początek montażu. Przetransportowane samoloty ([sgt. sgt.] Goeldner, Wilcke) nie tam, przekierowane dalej do Krakowa. Misja 4:45 po południu otrzymana od 1-szej armii. Ponieważ jest to 120 km marszu, wykonanie dzisiaj niemożliwe.

25. września [1914 r.]. Przeprowadzony lot wywiadowczy przez Lt. Knigge (obserwator) i sgt. Klinger'a (pilot)... 1 osoba chora na dyzenterię, 2 osoby chore na biegunkę. Powtórne pouczenie na temat dyzenterii i jej zapobiegania.

26. września [1914 r.]. Montowanie samolotów. Kompensacja kompasów. Kolejne 3 osoby chore na dyzenterię.

27. września [1914 r.]. Armia – rozkaz.

1.) Oddział z austriacką Fliegerkompanie 5. i 7. zostaje zjednoczony w jedną grupę. Gruppenkommandant Hptm. [F.] Deutelmoser.

2.) Oddział przeniesiony zostaje do Szczucina. Otrzymano misję zwiadowczą. Z powodu deszczu, który utrzymywał się przez cały dzień, misja niewykonalna.

28. września [1914 r.]. Oblt. Akfeldt (pilot) z Lt. Schubertem próbują lotu rozpoznawczego. Powyżej 300 metrów tak silny wiatr, że nie jest możliwy dalszy lot. Lot przerwany. Lt. Bieneck wraca z Berlina. Melduje, że oddział [FFA. 36.] otrzymuje 2 samoloty [typu] Albatros [B. I]. Trzecia część obiecana, jeśli zostaną nadesłane silniki. Hptm. [F.] Deutelmoser, Oblt. Elias, Lt. Schubert otrzymują odznakę obserwatora dowódcy oddziału. Samoloty [sgt. sgt.] Goeldnera i Wilcke unieruchomione.

²¹ Ibidem, s. 51.

29. września [1914 r.]. Wieczorem silna burza, która rozrywa namioty. 1 [samolot typu] LV 9 [LVG B Oblt.] Akfeldta lekko uszkodzony, 2 Albatrosy [B. I] 78, i 80. ([sierż. sierż.] Goeldnera, Wilckiego) mocno uszkodzone. Lt. Dubbe otrzymuje odznakę obserwatora od dowódcy oddziału. Naprawa samolotów i namiotów.

30. września [1914 r.]. Deszcz i burza. Naprawa samolotów i namiotów.

1. października [1914 r.]. Deszcz i burza. Naprawa samolotów i namiotów.

2. października [1914 r.]. Deszcz i burza. Samolot [typu LVG B Oblt.] Akfeldta zmontowany z użyciem części samolotu [sgt.] Goeldnera.

3. października [1914 r.]. Trzy loty rozpoznawcze.

1.) Lt. von Elpons (obserwator) z sgt. Klingerem (pilot) na Albatrosie [B. I] 20 B.

Wzlot 8.25. Awaryjne lądowanie z powodu defektu silnika o 9.15 przed południem na północ od Dąbrowy [Tarnowskiej]. Ponowny start po wymianie świece, kolejne lądowanie awaryjne z tego samego powodu na północ od Lisiej Góry. Silnik sprawdzony, kolejny start, przy czym samolot ciężko uszkodzony. Aparatura (urządzenie) odmontowane.

2.) Oblt. Akfeldt (pilot) z Lt. Schubertem (obserwator) - odlot 7.20 rano, lądowanie 10.25 przed południem.

3.) Oblt. Elias (obserwator) z sgt. Wilcke (pilot) - odlot - lądowanie. Droga kolejową przybywają dwa nowe dwupłatowce [typu] Albatros [B. I].

4. października [1914 r.]. Uszkodzony samolot [sgt.] Klingera (Albatros [B. I] 203) został załadowany i wysłany do Krakowa. Pogoda - zła.

5. października [1914 r.]. Lt. Dubbe przybywa z jednym majstrem i 18 ludźmi do Krakowa do Flugzeugdepot [lotnicza jednostka remontowa] w celu naprawy samolotów. Sgt. Wilcke - Lt. Heinz lecą na misję (czas trwania 3,5 godz.).

6. października [1914 r.]. Lt. Bieneck jedzie koleją z czwórką ludzi, dwoma nowymi Albatrosami [B. I], 1 samochodem z przyczepą i dwoma namiotami do Szczucina w celu zbudowania lotniska.

7. października [1914 r.]. Lt. Bieneck melduje przybycie do Szczucina. Jedna osoba chora na zapalenie jelita ślepego, skierowany do szpitala resortowego w Bochni, następnie stamtąd skierowana do Niemiec.

8. października [1914 r.]. Od 9.30 rano załadunek samochodów, ciężarówek, materiału zapasowego x 4 namioty dworzec Brzesko. Zakończony dopiero o [godz.] 4 z powodu braku rampy. Odjazd transportu około [godz.] 9 wieczorem²².

9. października [1914 r.]. Przybycie do Tarnowa około 1 w nocy. Rozkaz grupy: Oddział udaje się w kierunku Baranowa [Sandomierskiego], sgt. Goeldner, Lt. von Elpons do Szczucina, aby zmontować maszyny i lecieć do Baranowa [Sandomierskiego]. Przybycie transportu do Dębicy około 5 po południu. Lt. Knige (obserwator) i sgt. Wilcke lecą do Baranowa [Sandomierskiego].

10. października [1914 r.]. Wieczorem burza i deszcz. Cały dzień deszcz i głębokie chmury. Aparat [sgt.] Wilckiego musi obozować pod gołym niebem. Transport [o godz.] 4 po południu Baranów [Sandomierski].

11. października [1914 r.]. Znalaziono lotnisko w okolicy Skopania. Od rana rozładunek i montaż namiotów. O godz. 10.30 przed południem stoją dwa namioty, wieczorem samolot [sgt.] Goeldnera przechowywany jest w namiocie i duża część materiału zapasowego na lotnisku. Droga do lotniska bardzo zła. Samolot przeniesiony. Materiał zapasowy transportowany furmankami. Po południu Lt. Knigge (obserwator) oraz sgt. Wilcke (pilot) lecą na nowe lotnisko. Jedna przyczepa ciężarowa z dwoma namiotami i ekwipunkiem osobistym nie dociera, najprawdopodobniej zagubiła się w czasie transportu pociągiem.

12. października [1914 r.]. Oblt. Akfeldt (pilot) z Hptm. [F.] Deutelmoser wyruszają ze

²² SAW-KA, Manuskripte Luftfahrttruppen - 39, Kriegstagesbuch der 4. Fstungs-Flieger-Abt. 4. vom 1. 8. 14 bis 29. 8. 1914 der Feld-Flieger-Abt. 36 (ab 11. I. 1917 Flieger-Abteilung 36) vom 29. 8. 14 bis 31. 12. 15. 31502/11286 A. Gr. Gerok, s. 12-15.

Szczucina lądując dopiero na miejscu austriackiej kompanii [Flik.], po południu lecą na niemieckie miejsce lądowania, nie znajdując i ponownie lądują na austriackim. Rittm. von Hantelmann otrzymuje 30 furmanek od dowództwa etapowego z Mielca, które docierają około 4.30 po południu. Samolot [sgt.] Goeldnera zmontowany na gotowo. Samolot [Lt.] Bienecka dostarczony koleją do namiotu.

13. października [1914 r.]. Oblt. Akfeldt leci z Lt. Bieneckiem (obserwator) z austriackiego na niemieckie lotnisko. Samolot [sgt.] Goeldnera pięć lotów próbnych. Reszta materiału zapasowego przewieziona koleją na lotnisko. Zahlm.[eister] Götze udaje się wraz z 10 furmankami do Tarnobrzega po obrok. Samolot [Lt.] Bienecka zmontowany na gotowo. Około południa wypogadza się, wieczorem pogoda dobra.

14. października [1914 r.]. Oddział zaszczepiony zostaje przeciwko cholerze (pierwszy raz). Rozkaz armii: [c.k.] Fliegerkompanie maszeruje do Opatowa, (później zmiana w Ostrowcu [Świętokrzyskim]). Ciężarówka, które przy złej pogodzie są bezużyteczne, zostają rozładowane i otrzymują rozkaz udania się do najbliższego etapowego parku samochodowego. Po południu załadowane zostają na furmanki dwa namioty i materiał zapasowy. Jeden zaprzęg pada, konie musiały zostać zastrzelone²³.

15. października [1914 r.]. Od 5.30 rano załadunek pozostałych części zapasowych. Około 10 przed południem wymarsz dwudziestu furmanek (dowodzący Rittm. von Hantelmann), przybywają o 7 wieczorem do Sielca. Po drodze zakupiono dwa konie. W tyle pozostało 7 oficerów, 4 samoloty, 3 U.O. [podoficerów], 12 osób. Około [godz.] 2 po południu przybywa z furazem pięć pojazdów, które miały znaleźć zastosowanie jako 2. eskadra kolumny. Około 1.45 po południu lot Lt. Knigge z sgt. Wilcke (misja). Lądowanie w Sandomierzu. Po południu lot próbny [Lt.] Bienecka. Płyn chłodniczy gotuje się po 5 minutach. Powód: zatkała się pompa. Przy oględzinach samolotu, podczas wprowadzania maszyny do szopy, śmigło odbiło i trafiło pilota Behrendta. Powodem tego odbicia były prawdopodobnie gorące gazy lub rozżarzona sadza w cylindrze. Obrażenia: podwójne złamanie prawego ramienia. Przekazano szpitalowi w Skopaniu. Śmigło jedynie lekko wgniezione, zostało wymienione.

16. października [1914 r.]. Pozostawione przez 1. eskadrę części zamienne, wśród nich sprzęt fotograficzny, zostają załadowane na kolej i wysłane do Krakowa. Przy próbie biegu w czasie postoju samolotu [sgt.] Goeldnera wyrzuszyły się trzy żeberka chłodnicze. [Sgt.] Goeldner wysłany do Krakowa w celu sprowadzenia zapasowych żeberek. 3 konie zostają zarekwirowane w folwarku Baranów [Sandomierski] za poleceniem zapłaty 70 koron. Oddział rozkaz: 1 samochód osobowy przybywa z 2. Eskadrą. Od 7.10 do 8 [Oblt.] Akfeldt z [Lt.] Szubertem (obserwator) błędzi, ląduje w Łagowie (zamiast Ostrowiec [Świętokrzyski]), złamanie samolotu zdemontowane. Koleją wraca do Krakowa do ponownego montażu. [Sgt.] Wilcke z [Lt.] Knigge (obserwator) lecą na linii Sandomierz–Ostrowiec [Świętokrzyski]. Obserwacja Wisły, czy i gdzie znajdują się mosty. Kolumna: Wymarsz 7.30, Nadbrzezie godz. 9.00, oczekiwanie do godz. 3 na przejście, gdyż kolumny blokują mosty, godz. 4 przejścia przez Wisłę, godz. 5 biwak 2 km na północny zachód od Sandomierza.

17. października [1914 r.]. Pogoda dobra. Kolumna wymarsz godz. 6 rano, od [godz.] 12 do 2 odpoczynek we Włostowie, o godz. 5 biwak 5 kilometrów na północ od Opatowa.

18. października [1914 r.]. Pogoda dobra. Z Baranowa [Sandomierskiego Lt.] Bieneck wykonuje lot próbny na [Albatrosie B. I] B385. [Sgt.] Wilcke i [Lt.] Knigge wykonują misję z Ostrowca [Świętokrzyskiego]. Kolumna wymarsz o godz. 6, przybywają do Ostrowca [Świętokrzyskiego] około godz. 12 w południe.

19. października [1914 r.]. [Sgt.] Goeldner przybywa z zapasowymi prętami chłodniczymi z Krakowa do Baranowa [Sandomierskiego]. [Sgt.] Wilcke i [Lt.] Knigge lecą na misję z Ostrowca [Świętokrzyskiego]. Otrzymano misję rozpoznawczą na 20. października.

²³ Ibidem, s. 16-17.

20. października [1914 r.]. Lot podróży [sgt.] Goeldnera i [Oblt.] Eliasa (obserwator) Baranów [Sandomierski]-Ostrowiec [Świętokorzystki]. Lot podróży [Lt.] Bieneck z Meinecke i Uffz. Wiczorek. Pierwsze lądowanie nieopodal Chmielnika z powodu zabłądzenia. Po 30 minutach postoiu dalszy lot. W chmurach porywy wiatru, które doprowadzają samolot do spadków, samolot poderwany do góry tuż nad ziemią. Po 75 minutach lotu lądowanie nieopodal Loncza [?] z powodu braku benzyny (zgubienie się). Samolot załadowany na kolej i wysłany do Ostrowca [Świętokorzystkiego]. Otrzymano misję rozpoznawczą na 21. października. 2. Eskadra-kolumna pod dow. [ódtwem] Lt. von Elpona (6 furmanek), 2 samochody osobowe, 1 ciężarówka, wymarsz z Baranowa [Sandomierskiego] (kierunek Ostrowiec [Świętokorzystki]).

21. października [1914 r.]. Lt. Bieneck, Meinecke, Uffz. Wiczorek przybywają pociągiem z samolotem do Ostrowca [Świętokorzystkiego]. Misja niemożliwa do przeprowadzenia z powodu deszczu i głębokich chmur. Otrzymano misję na 22.10. 2. eskadra.

22. października [1914 r.]. Oddział zaszczipiony przeciwko cholery. Lt. Heinz wraca z Berlina. [Sgt.] Goeldner-[Oblt.] Elias próbują wykonać misję pomimo głębokich chmur²⁴.

Podczas pierwszego oblężenia twierdzy Przemyśl, przeprowadzono w oparciu o lotnisko forteczne w Krakowie-Rakowicach o lotnisko polowe istniejące wówczas na krakowskich Błoniach i w oparciu o lotniska polowe c.k. lotnictwa w rejonie Brzeska pierwszą na świecie udaną próbę uruchomienia lotniczej linii pocztowej jak również wojskowej łączności kurierskiej pomiędzy frontem a kwaterą AOK w Nowym Sączu, a następnie w Cieszynie. Pocztową łączność z Przemyślem zainicjowała z dniem 1 X 1914 r. załoga Flik. 14. w składzie: pilot Oblt. Aladar Taussig z obserwatorem Hptm. Raablem, lecąc samolotem typu Albatros B. I o „Steffel” na trasie Nowy Sącz-Przemyśl (w Nowym Sączu była wówczas kwatera AOK).

Sławny stał się lot z początku października [1914 r.], którego celem była oblężona wówczas twierdza Przemyśl. Pilot [Oblt. A. Taussig] miał na pokładzie kapitana sztabu generalnego [Hptm. Raabl]. Lot miał miejsce 1 października. W okolicach Dubiecka, 30 km na zachód od Przemyśla, lotnicy wpadli na oddział rosyjski, dywizję kawaleryjską, której baterie natychmiast otworzyły ogień w stronę samolotu, ale choć ostrzał był wyjątkowo silny, wszystkie szrapnele wybuchły daleko za lotnikami. Jednak w miarę zbliżania się do twierdzy ostrzał przybierał na sile. Coraz to nowe baterie rosyjskie brały aeroplan na celownik. Sytuacja była bardzo poważna. Szrapnele eksplodowały już tak blisko, że trzy odłamki trafiły w skrzydła, w tym jeden, wyjątkowo duży, 20 cm od siedzenia pasażera. Nieprzyjacielskie pociski zmuszały do utrzymywania znacznej wysokości. W tej sytuacji trzeba było opadać do lądowania nad samym jądrem twierdzy w ostrych spiralach, co udało się wykonać wzorcowo. Oczywiście garnizon przyjął lotników z ogromną radością. Przywieźli przecież listy i długo wyczekiwane gazety oficerom od tygodni odciętych od świata. Lot z naszej linii frontu do Przemyśla trwał dokładnie godzinę. Godzinę później AOK było już poinformowane przez radiotelegram o szczęśliwym przybyciu samolotu²⁵.

²⁴ Ibidem, s. 18-20.

²⁵ *Unsere Flieger*, „Wiener Luftschiffer-Zeitung” 1914, nr 14, s. 227-228.

Jak zanotował korespondent w artykule *Lot do Przemyśla*: „Kapitan wręczył komendantowi twierdzy rozkazy i dzienniki, które dla obłożonych były rzeczą nadspodziewanie pożądaną. O przybyciu lotników zawiadomiono główną kwaterę za pomocą telegrafu iskrowego”²⁶. Dostarczone materiały zostały radośnie przyjęte przez odciętych od świata żołnierzy c.k. armii otwierając tym samym powietrzną drogę łączności ze światem i nadziei dla obrońców Przemyśla. Helena Jabłońska tak wspominała przybycie aeroplanu do nadsańskiej twierdzy po datą następnego dnia:

2 października[1914 r.]. Dziś dzień tak pełen radości, już od rana pogłoski o cofaniu się nieprzyjaciela, jakiś duch weselszy wieje... Przyleciał do fortecy lotnik i same dla nas korzystne przyniósł wieści. Zaraz też w imieniu arcyksięcia Ferdynanda [Habsburga] wydano z Festungscommando [Festungskommando – dowództwo twierdzy] okólnik do wszystkich komend... Na wszystkich liniach ma być obecnie pozycja nasza korzystna, Moskale cofają się spod Przemyśla. Armaty nasze grzmia, by im odwrót ułatwić i teren ich ostrzeliwują²⁷.

Po kilku dniach pobytu w Przemyślu 6 X 1914 r. nastąpił start do lotu powrotnego załogi wspomnianego samolotu:

Lot powrotny był długo przekładany z powodu złych warunków pogodowych. Dopiero 7 października [1914 r.] można było znowu startować, choć nadal trzeba było walczyć z porywistym wiatrem. Wzlatywanie „śrubą” w strefie zasięgu nieprzyjacielskiego ognia było ogromnie skomplikowane. W momencie, gdy jeden z luków wyprowadził maszynę poza wewnętrzny pas, rozpoczęły się prawdziwe zawody w ostrzeliwaniu lotników przez rosyjskie baterie. Szrapnele wybuchały okropnie blisko i huk eksplozji często zagłuszał odgłosy silnika samolotu. W pewnym momencie dym wybuchających pocisków był tak gęsty, że uniemożliwiał pilotowi orientację. Sam wir powietrza wywoływany przez eksplozje wielokrotnie zagrażał równowadze samolotu, na podobieństwo chybionego pocisku myśliwego, który spycha ptaka z jego toru lotu. Poza obszarem twierdzy samolot ostrzeliwany był jeszcze przez kawalerię i dwa bataliony w wyniku czego otrzymał osiem trafień w powłoki nośne skrzydeł. Pilot [Oblt. A. Taussig] i obserwator [Hptm Raabl] wyszli z tego jednak bez szwanku. Do zagrożenia od ostrzału doszła jeszcze śnieżycy, która napotkała lotników na dużej wysokości. Dwa razy ostro nimi zarzuciło. Od gwałtownych ruchów samolotu pękł pneumatyczny przewód paliwowy, który od tej pory musiał być „uszczelniany” ręką przez obserwatora [Hptm Raabla]. Wskutek wszystkich tych perypetii, jak i przeciwnego wiatru, droga do bazy trwała cztery godziny. Niemniej jednak postawione lotnikom zadanie zostało wypełnione doskonale. Trzeba jeszcze dodać, że przy okazji, a pewnie również i przy okazji innych lotów, przewieziono

²⁶ Korespondent prasowy w artykule *Lot do Przemyśla* zanotował inną wersję zdarzenia z 1 X 1914 r.: „(...) rosyjska artyleria [pisownia zgodna z oryginałem relacji] wstrzeliwała się, gdyż ku końcowi lotu, tuż koło Przemyśla, trzy szrapnele uderzyły w sieć drutów samolotu. Jeden z pocisków uderzył w sieć na odległość 20 cm. od siedzenia kapitana sztabu generalnego, który był obserwatorem. Znalazszy się nad twierdzą, pilot wylądował, wykonawszy świetny spad linią spiralną. Lotników, którzy drogę przebyli w ciągu godziny, przyjęto z entuzjazmem” – A. Jura *Wojna Europejska*, Kraków 1917, s. 79-80.

²⁷ W. Brzoskwinia, K. Wielgus, *op. cit.*, s. 96-97.

pocztę z i do Przemyśla. I tak na przykład w dniu 10 października [1914 r.] pewien wiedeński urzędnik bankowy, w odpowiedzi na list wysłany 6 października [1914 r.] otrzymał kartkę pocztową donosząca, co następuje: „Rodzina H. czuje się bardzo dobrze. Szczerze oddany, Oberleutnant J.». Kartka zawiera adnotację: „dostarczona drogą lotniczą”²⁸.

Lądowano w Jaśle, skąd rozkazy i pocztę dowieziono do Nowego Sącza ambulansem. H. Jabłońska w swym dzienniku zapisała: „6 października [1914 r.]. Nasz lotnik, który miał odlecieć zaraz po porozumieniu się z Festungscommandem [Festungskommandem – dowództwem twierdzy] i przywiózł pismo arcyksięcia Ferdynanda [Habsburga] i tyle dobrych wieści, nie odleciał zaraz, dopiero dzisiaj, bo powietrze nie sprzyjało. Miał zabrać 1850 kartek, ale wziął tylko 148, resztę cenzura nie przepuściła”²⁹. Szef Sztabu Generalnego Austro-Węgier, gen. F. Conrad von Hötzendorf 7 X 1914 r. zapisał: „7 października przybył szczęśliwie oficer sztabu generalnego sztabu Hauptmann Raabl ze swojego lotu powrotnego do Przemyśla”³⁰. Wyżej wymieniona załoga 7 X 1914 r. powróciła lotem do Przemyśla mając do przekazania dowództwu twierdzy rozkazy z AOK a w locie powrotnym wziąć pocztę³¹.

Taki rodzaj kontaktu twierdzy ze światem zewnętrznym najlepiej sprawdził się później w trakcie drugiego oblężenia nadszańskiej twierdzy³². Spora intensywność i skuteczność lotów zwiadowczych oraz bombardujących, występowanie koordynacji ognia artylerii ostrzeliwującej forty twierdzy Przemyśl, spowodowało zaistnienie zjawiska obrony twierdzy w trzecim wymiarze przez lotników c.k. Fliegerkompanie staczających na karpackim niebie powietrzne pojedynki. H. Jabłońska w swym dzienniku zapisała: „28 września... W Wilczu ustrzelono z gweru [karabin] latawiec rosyjski: 1 oficer i 2 sierżantów. Mózgi się tylko rozprysły, tak wszystko strzaskane”. 6 X 1914 r. została stoczona przez

²⁸ *Unsere Flieger*, s. 227-228.

²⁹ Tą drogą przewieziono służbowe przesyłki wojskowe oraz nieustaloną ilość (nie większą niż 100 sztuk) przesyłek prywatnych, przeważnie kartek pocztowych. Przesyłki poddano cenzurze, o czym świadczyła odcisnięta na nich okrągła pieczęć Dowództwa Armii (Armeekommando – na przesyłkach z tego lotu znalazł się także datownik austriackiej poczty polowej nr 11 (K.u.K. Feldpostamt 11), potwierdzający nadejście przesyłki 7 X 1914 r. W. Brzoskwinia i K. Wielgus (*op. cit.*) podają, że ciężko ranny pilot nie był jednak w stanie doprowadzić samolotu na lotnisko w Nowym Sączu – wspomniana relacja z „Wiener Luftschiffer-Zeitung” nie potwierdza tego zdarzenia.

³⁰ SAW-KA/Manuskripte Luftfahrtruppen, Die Tätigkeit der österr.-ung. Luftstreitkräfte beim Auffangen der russischen Angriffsheere im Sommer und Herbst 1914. Bearbeitet in der „kriegswissenschaftlichen Abteilung der Luftwaffe”, zweigstelle Wien, 1942/1943 von Obst. Dr Oskar Regele, s. 51; H. Jabłońska z Seifertów, *Dziennik z oblężonego Przemyśla 1914-1915*, Przemyśl 1994, s. 24.

³¹ „Wiener Luftschiffer-Zeitung” 1914, nr 13, s. 220.

³² SAW-KA, Die Tätigkeit der österr.-ung. Luftstreitkräfte beim Auffangen der russischen Angriffsheere im Somer und Herbst 1914. Bearbeitet in der „Kriegswissenschaftlichen Abteilung der Luftwaffe”, Zweigstelle Wien, 19142/1943 von Oberst Dr. Oskar Regele, s. 51.

samoloty c.k. lotnictwa i samolot rosyjski nierozstrzygnięta walka powietrzna nad Przemyślem, 8 XI 1914 r. stoczone zostało kolejne nierozstrzygnięte starcie powietrzne nad miastem³³.

Działania c.k. lotnictwa podczas walk odwrotowych pokazały jego wyjątkowo ważną rolę na współczesnym polu walki, szczególnie podczas walk defensywnych i ofensywnych c.k. austro-węgierskich armii polowych w Galicji w okresie 28 IX–12 X 1914 r. nad Wisłą i Sanem. C.k. 1. Armia w okresie 16-20 IX 1914 r. jako własne wsparcie lotnicze posiadała Flik. 5. i Flik. 7. oraz wspomniany niemiecki FFA. 36.

Flik. 5. zmobilizowana była w Ujvidek [Novi Sad – Chorwacja] pod dowództwem Olt. F. P. Waldemara Kenese. W składzie jednostki znajdowali się w gronie personelu latającego: piloci – Oblt. Andreas Alexay, Oblt. Ferdinand (Karl?) Banfield, Oblt. Ferdinand Cavallar von Grabensprung, Oblt. Johann Mandl, Oblt. Camillo Perini oraz obserwatorzy: Oblt. Josef Bendik, Oblt. Eduard Fritsch, Oblt. Guido Georgievics i Oblt. Max Macher. Na wyposażeniu jednostki 1 VIII 1914 r. znajdowało się 6 samolotów niemieckiej produkcji typu Aviatik B. I każdy z silnikiem typu „Mercedes” o mocy 100 KM i dwa samoloty austro-węgierskiej produkcji typu Lohner B *Pfeilflieger* (Seria H 2) z silnikiem o mocy 90 KM każdy, stopniowo zastąpione w samoloty typu Albatros B. I. z silnikami o mocy 120 KM każdy. Podczas kampanii 1914 r. na Froncie Wschodnim jednostka przydzielona operacyjnie do c.k. 2. Armii stacjonowała na następujących lotniskach: 6–7 VIII 1914 r. – Ujvidek; 12–17 VIII 1914 r. – Przemyśl; 18–28 VIII 1914 r. – Nisko z przydziałem do c.k. 1. Armii; 28 VIII–9 IX 1914 r. – Kraśnik; 10–12 IX 1914 r. – Nisko; 12–14 IX 1914 r. – Raniżów [niem. Rarnischau]; 14–18 IX 1914 r. – Rzeszów; 18–20 IX 1914 r. – Dębica–Tarnów; 21 IX–3 X – Brzesko; 3 X–11 XI 1914 r. – Szczucin z przydziałem do c.k. 4. Armii; 12–13 X 1914 r. – Baranów [Sandomierski], 13–27 X – Ostrowiec; 27 X–3 XI – Stopnica; 3–5 XI 1914 r. – Słomniki; 6–12 XI 1914 r. – Będzin [niem. Bendzin – wówczas Niemcy, obecnie Polska]; 12–15 XI 1914 r. – Nicolai (?) z przydziałem do c.k. 2. Armii; 16–18 XI 1914 r. – Opole [niem. Oppeln – Niemcy obecnie Polska]; 18 XI–5 XII 1914 r. – Olesno [niem. Rosenberg – Niemcy obecnie Polska]; 6–17 XII 1914 r. – Wieluń; 18–19 XII 1914 r. – Szczerców; 19–31 XII 1914 r. – Piotrków³⁴.

³³ W. Brzoskwinia, K. Wielgus, *op. cit.*

³⁴ SAW-KA, Luftfahrtruppen, Gruppe 157 1 g, Russland II. Sommer-Herbst. Feldakten der oe.-u. Wehrmacht im Heeresarchiv Wien, Fliegerkompanie 5. 1914; SAW-KA, Manuskripte Luftfahrtruppen, Die Tätigkeit der österr.-ung. Luftstreitkräfte beim Auffangen der rasischen Angriffsheere im Sommer und Herbst 1914. Bearbeitet in der „kriegswissenschaftlichen Abteilung der Luftwaffe”, zweigstelle Wien, 1942/1943 von Obst. Dr Oskar Regele, s. 2. P. M. Grosz, G. Haddow, P. Schiemer (*op. cit.*, s. 542) podają, że Flik. 5. w dniach 28 VI–7 VIII 1914 r. stacjonowała na Froncie Serbskim

Flik. 7. zmobilizowana została w Przemyślu na bazie tamtejszego Flugpark 7. pod dowództwem Oblt. Hermanna Edler von Nemetza. W gronie personelu latającego jednostki znajdowali się min.: obserwatorzy – Oblt. Franz Hellmann, Oblt. G. Belka, Oblt. Franz Weikert, Oblt. G. Kollidsek, Hptm. von Kaiserfeld, Hptm. Fleischman, Lt. Franz Schom i Lt. Alexander Hartzer; piloci – Oblt. Josef Flesch, Oblt. W. Plank, Oblt. Max Perini, Oblt. Z. Huppner, Oblt. G. Schasnze, Oblt. Franz Smička, Oblt. Wagner, Oblt. Jozef Schartner. Na wyposażeniu jednostki znajdowało się 14 VIII 1914 r. 6 samolotów austro-węgierskiej produkcji typu Lohner B *Pfeilflieger* (Seria H 2) z silnikami typu „Daimler” o mocy 90 KM każdy z których kilka nosiło następujące imiona własne: „B-30”, „Bulle”, „Barbara” oraz samolot niemieckiej produkcji typu Aviatik B. I. Niebawem samoloty te zostały zastąpione samolotami niemieckiej produkcji typu Albatros B. I o numerach: 3, 297, 298, 303, 1 i 11. Podczas kampanii 1914 r. jednostka stacjonowała na następujących lotniskach: 12 VIII 1914 r. – Łańcut, z przydziałem do c.k. 1. Armii; 14 VIII 1914 r. – Nisko; 21 VIII 1914 r. – została przydzielona do c.k. 1. Armii; 1 IX 1914 r. – Kraśnik; 11 IX 1914 r. – Nisko; 19 IX 1914 r. – Brzesko, Szczucin; 12 X 1914 r. – Baranów [Sandomierski]; 17 X 1914 r. – Ostrowiec; 8 XI 1914 r. – Będzin; 24 XII 1914 r. – Miechów³⁵.

3 X 1914 r. załoga Flik. 7. wykonała z lotniska w Brzesku (Szczucinie?) lot w rejon Baranów Sandomierski–Majdan–Kolbuszowa zaś drugi lot wykonano w rejon Stopnicy sprawdzając, czy bombardowanie mostów na Wiśle jest wykonalne; 5 X 1914 r. załoga Flik. 5. z lotniska w Szczucinie wykonała lot w rejon San–ujście Wisły (wykryto 1 most)–Sandomierz–Rozwadów–Nisko powracając przez rejon Gorlic (pod Gorlicami zauważono 3 samoloty nieprzyjaciela); załoga Flik. 7. 5 X 1914 r. pomimo deszczu wykonała lot w rejon Sandomierz–Rozwadów a 6 X 1914 r. pomimo deszczu załoga Hptm. Fleischmana podczas lotu rozpoznawczego wykryła „(...) na Sanie pod Czekajem spore siły rosyjskie w rejonie mostu”; 7 X 1914 r. załoga Flik. 5. z powodu awarii silnika wykonała przymusowe lądowanie pod Tarnobrzegiem; tego też

a w okresie 14 VIII 1914 r.-5 IX 1915 r. stacjonowała na froncie wschodnim w Galicji i na Śląsku. K. Wielgus (*op. cit.*) podaje jedynie, że 22 VIII 1914 r. Flik. 5. stacjonowała w Nisku. F. Forstner (*op. cit.*) podaje, że w okresie przed pierwszym oblężeniem na terenie Twierdzy Przemyśl stacjonowały czasowo Flik. 5. i Flik. 11., by potem zostać przebazowane na inne lotniska.

³⁵ SAW-KA/Manuskripte Luftfahrtruppen, Gruppe 157 1 g, Russland II. Sommer-Herbst. Feldakten der oe.-u. Wehrmacht im Heeresarchiv Wien, Fliegerkompanie 7. 1914; SAW-KA, Manuskripte Luftfahrtruppen, Die Tätigkeit der österr.-ung. Luftstreitkräfte beim Auffangen der russischen Angriffsheere im Sommer und Herbst 1914. Bearbeitet in der „kriegswissenschaftlichen Abteilung der Luftwaffe”, zweigstelle Wien, 1942/1943 von Obst. Dr Oskar Regele, s. 2. P. M. Grosz, G. Haddow, P. Schiemer (*op.cit.*) podają, że Flik. 7. 23 VII 1914 r. została zmobilizowana w Krakowie, a w dniach 6 VIII 1914 r. –22 IX 1915 r. stacjonowała w Galicji.

dnia załoga Flik. 5. dokonała rozpoznania rejonu Baranowa Sandomierskiego – niestety z powodu deszczy loty rozpoznawcze do 12 X 1914 r. wstrzymano³⁶.

Podczas walk w okresie 28 IX–12 X 1914 r. Również dowództwo c.k. 4. Armii aktywnie korzystało z rozpoznania lotniczego.

Flik. 8. zmobilizowana została w Aspern (Austria) w oparciu o Flugpark 8. pod dowództwem Oblt. Czapary Jenö (Oblt. Fp. Eugen Czapary). W gronie personelu latającego jednostki m.in. znajdowali się: obserwatorzy – Oblt. Jindrich Kostrba, Oblt. Bechinie von Lazau, Lt. Emanuel Grycz, Lt. A. Hartzer; piloci – Oblt. Camillo Perini, Oblt. Rudolf Holeka, Oblt. Arthur Böhm, Oblt. F. Reisner, Oblt. ing. Rudolf Stanger [Słowak rodem z Štyrského Hradce], zgsf. Robert Meltsch [Czech – Melč]. Na wyposażeniu jednostki znajdowały się dwa samoloty niemieckiej produkcji typu DFW z silnikami typu „Mercedes” o mocy 100 KM każdy o imionach własnych „Boy” i „Gerda”, 2 samoloty niemieckiej produkcji typu Aviatik B. I. z wyżej wymienionym silnikiem o imionach własnych „Elsa” i „Durch”, jeden samolot austro-węgierskiej produkcji typu Lohner C *Gebirgspeilflieger* z silnikiem typu „Hiero” o mocy 85 KM i dwa samoloty austro-węgierskiej produkcji typu Lohner (brak oznaczenia typu) – według stanu z 28 XII 1914 r. w jednostce znajdowały się 3 samoloty niemieckiej produkcji typu Aviatik B. I i jeden typu Albatros B. I. Podczas kampanii 1914 r. Flik. 8. stacjonowała na następujących lotniskach: w sierpniu 1914 r. – Przemyśl z przydziałem do c.k. 4. Armii; 11 VIII 1914 r. – Radymno; 23 VIII 1914 r. – Cieszanów; 28 VIII 1914 r. – Tomaszów Lubelski; 5 IX 1914 r. – Narew; 15 IX 1914 r. – Rzeszów; 27 IX 1914 r. – Zakliczyn; 2 X 1914 r. – Przeworsk; 4 X 1914 r. – Pilzno; 8 X 1914 r. – Dębica; 14 X 1914 r. – Rzeszów; 19 X 1914 r. – Przeworsk; 31 X 1914 r. – Rzeszów; 4 XI 1914 r. – Dębica; 7 XI 1914 r. – Tarnów; 9 XI 1914 r. – Brzesko-Kraków; 1 XII 1914 r. – Andrychów; 9 XII 1914 r. – Kraków³⁷.

Flik. 10. zmobilizowana została w Graz (Austria) na bazie Flugpark 10. pod dowództwem Oblt. Erika Kahlena. W gronie personelu latającego m.in.

³⁶ SAW-KA, Manuskripte Luftfahrttruppen – 39, Die Tätigkeit der österr.-ung. Luftstreitkräfte beim Auffangen der russischen Angriffsheere im Sommer Und Herbst 1914. Bearbeitet in der „kriegswissenschaftlichen Abteilung der Luftwaffe”, zweigstelle Wien, 1942/1943 von Obst. Dr Oskar Regele, s. 47.

³⁷ SAW-KA/Luftfahrttruppen, Gruppe 157 1 g, Russland II. Sommer-Herbst. Feldakten der oe.-u. Wehrmacht im Heeresarchiv Wien, Fliegerkompanie 8. 1914; SAW-KA, Manuskripte Luftfahrttruppen, Die Tätigkeit der österr.-ung. Luftstreitkräfte beim Auffangen der russischen Angriffsheere im Sommer und Herbst 1914. Bearbeitet in der „kriegswissenschaftlichen Abteilung der Luftwaffe”, zweigstelle Wien, 1942/1943 von Obst. Dr Oskar Regele, s. 2. P. M. Grosz, G. Haddow, P. Schiemer (*op. cit.*) podają, że Flik. 8. została na przełomie lipca i sierpnia 1914 r. zmobilizowana w Przemyślu i w okresie 11 VIII 1914 r. –13 V 1915 r. stacjonowała w Galicji. K. Wielgus (*op. cit.*) podaje jedynie, że 22 VIII 1914 r. Flik. 8. stacjonowała w Radymnie z przydziałem do c.k. 4. Armii.

znajdowali się: piloci – Oblt. Oskar Schmoczner von Meczenzeff, Oblt. Alfred Schindler, Lt. Ferdinand Junker; obserwatorzy – Oblt. V. Martinek, Oblt. Emil Kumstat, Oblt. Franz Reischer. Na wyposażeniu jednostki znajdowało się 6 samolotów austro-węgierskiej produkcji typu Lohner C *Gebirgspfeilflieger* z silnikami typu „Hiero” o mocy 85 KM każdy (w statystykach jednostki widnieją one dwukrotnie wymieniane pod nazwą Żurawica) podczas walk zastąpione samolotami niemieckiej produkcji typu Albatros B. I o numerach: 18, 7, 2121, 2117 – samolot bez numeracji miał imię własne „Lump” (? – 8 IX 1914 r. – w jednostce znajdowały się 3 samoloty typu Albatros B. I, 23 IX 1914 r. – jeden, 14 X 1914 r. – 3, 30 X 1914 r. – 2, 12 XI 1914 r. – 2). Podczas kampanii 1914 r. Flik. 10. stacjonowała na następujących lotniskach: 20 VIII 1914 r. – Jarosław z przydziałem do c.k. 4. Armii; 21 VIII 1914 r. – Lubaczów; 22 VIII 1914 r. – Cieszanów; 27 VIII 1914 r. – Tomaszów Lubelski; 5 IX 1914 r. – Narol; 11 IX 1914 r. – Morańce; 12 IX 1914 r. – Jarosław; 15 IX 1914 r. – Rzeszów; 20 IX 1914 r. – Jasło; 21 IX 1914 r. – Zakliczyn; 4 X 1914 r. – Pilzno; 8 X 1914 r. – Dębica; 11 X 1914 r. – Rzeszów; 4 XI 1914 r. – Dębica; 8 XI 1914 r. – Brzesko; 9 XI 1914 r. – Kraków; 1 XII 1914 r. – Andrychów; 9 XII 1914 r. – Kraków³⁸.

W dniach 27–29 IX 1914 r. załogi Flik. 8. i Flik. 10. z lotnisk w Zakliczynie i Jasle prowadziły aktywne rozpoznanie lotnicze w rejonie Jasło-Krosno, Przeworsk-Rzeszów wykrywając „w rejonie Jasła wrogą kawalerię”; w związku z pogorszeniem się warunków atmosferycznych – do 5 X 1914 r. silne opady deszczu – lotów bojowych nie wykonywano, ale 3 X 1914 r. załogi Flik. 8. z lotniska w Przeworsku i Flik. 10. z lotniska w Zakliczynie wykonały jednak loty w rejon Pilzna a wraz z poprawą warunków pogodowych 5 X 1914 r. wykryto po startach z lotniska w Pilźnie silne wrogie oddziały nieprzyjaciela w Majdanie a w rejonie Majdan-Kolbuszowa-Ropczyce wykryto „spore siły wroga docierając rozpoznaniem w rejon Kamień-Sokołów-Stobierna”; 6 X 1914 r. przekazano do sztabu c.k. 4. Armii meldunek z rejonu Kolbuszowa-Tarnobrzeg-ujście Sanu-linia Sanu-Jarosław-Rzeszów gdzie wykryto „silne jednostki rosyjskie pomimo fatalnych warunków lotnych”; 8 X 1914 r. załogi Flik. 8. i Flik. 10. zostały przebazowane na lotnisko w Dębicy zaś 9 X 1914

³⁸ SAW-KA/Luftfahrtruppen, Gruppe 157 1 g, Russland II. Sommer-Herbst. Feldakten der oe.-u. Wehrmacht im Heeresarchiv Wien, Fliegerkompanie 10. 1914; SAW-KA, Manuskripte Luftfahrtruppen, Die Tätigkeit der österr.-ung. Luftstreitkräfte beim Auffangen der ruischen Angriffsheere im Sommer und Herbst 1914. Bearbeitet in der “kriegswissenschaftlichen Abteilung der Luftwaffe”, zweigstelle Wien, 1942/1943 von Obst. Dr Oskar Regele, s. 2. P. M. Grosz, G. Haddow, P. Schiemer (*op. cit.*) podają, że Flik. 10. w dniach 22 VIII 1914 r. – 7 XII 1917 r. stacjonowała na terenie Galicji. K. Wielgus (*op. cit.*) podaje jedynie, że 22 VIII 1914 r. Flik. 10. stacjonowała w Cieszanowie. Pisownia nazwiska Oblt. O. Schmoczera von Meczenzeff występuje w literaturze przedmiotu także jako Meczenzendorf.

r. Flik. 10. skierowano na lotnisko w Rzeszowie; w dniach 11–12 X 1914 r. z powodu złych warunków pogodowych nie wykonywano lotów bojowych (Flik. 8. od 14 X 1914 r. zaś Flik. 10. od 11 X stacjonowały na lotnisku w Rzeszowie)³⁹.

Również dowództwo c.k. 3. Armii podczas walk w toczonych okresie 28 IX–12 X 1914 r. korzystało aktywnie z rozpoznania lotniczego wykonywanego przez załogi Flik. 11. i Flik. 14. Równie aktywnie informacji z rozpoznania na rzecz c.k. 2. Armii dostarczały przydzielone do niej załogi Flik. 1.

Flik. 1. zmobilizowana została w Fichamend (Austria) na bazie Flugark 1. (dowódca Oblt. Josef Smetana – Front Wschodni – mając do dyspozycji 4 samoloty produkcji austro-węgierskiej typu Lohner D [B III] z silnikami o mocy 120 KM każdy o imionach własnych: „Drednaught”, „Don Juan”, „Don Quichote”, niebawem zastąpione przez samoloty niemieckiej konstrukcji typu Albatros B. I o numerach: 11, 12, 14, 15, 16, 8, 13, 1 (23 VIII 1914. jednostka posiadała 3 samoloty tego typu, 25 IX 1914 r. – 2, 8 X 1914 r. – 5, 15 X 1914 r. – 3, 9 XI – 6, 21 XI – 5). W gronie personelu latającego m.in. znajdowali się: obserwatorzy – Oblt. Josef Flassig, Oblt. Raoul Stojaslevič, Oblt. Otto Jindra, Oblt. Hugo Schwab, Oblt. Benno Fiala von Fernburg, Oblt. Viktor Schünzel, a w gronie pilotów m.in. Oblt. Ludwig Dumbacher. Oblt. Max Hesse, Oblt. Stefan Horwath i Oblt. Kabelac. Flik. 1. podczas kampanii 1914 r. stacjonowała na następujących lotniskach: 1–8 VIII 1914 r. Stanisławów [niem. Stanislau, ukr. Івано-Франківськ, ros. Ивано-Франковск; do 1962 Stanisławów, ukr. Станіслав lub Станіславів], gdzie została przydzielona do c.k. 2. Armii; 13 VIII 1914 r. – Czortków [ukr. Чортків], gdzie przydzielono ją do Grupy Kövess; 13–21 VIII 1914 r. – Tarnopol [ukr. Тернопіль]; 22 VIII 1914 r. – Stanisławów; 25 VIII 1914 r. – Halicz [ukr. Галич, łac. Halicia]; 27 VIII 1914 r. – Stryj [ukr. Стрий, węg. Sztrij]; 14 IX 1914 r. – Dobromil [ukr. Добромил]; 16 IX 1914 r. – Zagórz; 25 IX 1914 r. – Bardejov [Bardiów, także: Bardiejów, Bardyjów, Bardejów; sł. Bardejov, niem. Bartfeld, węg. Bártfa, czes. Bardijov lub Bardějov, cyg. Bartwa – Górne Węgry – obecnie Słowacja]; 12 X 1914 r. – Sanok; 8–22 XI 1914 r. – Humenné [do 1920 r. węg. Homonna, pol. Humienne, niem. Homenau, ukr. Гуменне – Górne Węgry – obecnie Słowacja], Strážske [węg. Őrmező –Górne-Węgry-obecnie Słowacja] z przydziałem do c.k. 3. Armii; 12 XI 1914 r. – Bardejov; 23 XI 1914 r. – Secovce [węg. Galszecs – Górne Węgry – obecnie Słowacja]; 27 XI 1914 r. – Kraków z przydziałem do c.k. 4. Armii;

³⁹ SAW-KA/Luftfahrtruppen, Gruppe 157 1 g, Russland II. Sommer-Herbst. Feldakten der oe.-u. Wehrmacht im Heeresarchiv Wien, Fliegerkompanie 11. 1914; SAW-KA, Manuskripte Luftfahrtruppen, Die Tätigkeit der österr.-ung. Luftstreitkräfte beim Auffangen der russischen Angriffsheere im Sommer und Herbst 1914. Bearbeitet in der “kriegswissenschaftlichen Abteilung der Luftwaffe”, zweigstelle Wien, 1942/1943 von Obst. Dr Oskar Regele, s. 2.

1 XII 1914 r. – Andrychów [niem. Andrihau]; 8 XII 1914 r. – Kraków; 17 XII 1914 r. – Brzesko⁴⁰.

28 IX 1914 r. dowództwo c.k. 2. Armii meldowało rozpoznanie przez lotnika (załoga Flik. 1. z lotniska w Bardejowie przeleciała przez Karpaty) rejonu Chyrów [ukr. Хирів, Khyriv] – Sambor [ukr. Самбір, węg. Szambor] – Drohobycz [ukr. Дрогобич] – Stryj–Rudki [ukr. Рудки] oraz rejonu Dukla–Lutcza–Dynów–Sanok. „Misja lotu na 29 IX 1914 r. [dla załogi Flik. 1.]. Jeszcze zostanie podane, czy i jakie siły jeszcze mogłyby uderzyć na wschodnim skrzydle posuwającej się naprzód na północ i północny-wschód 2. armii. Piloci muszą wykonać [w] Ungvar [Użhogrod, ukr. i ros. Ужгород – Užgorod, węg. Ungvár, niem. Ungwar] międzyładowanie, aby przez Uszok [węg. Uzsok – przełęcz Użocką] dostać się do obszaru Sambora”⁴¹. W związku z pojawiającymi się przypadkami ostrzału samolotów c.k. lotnictwa przez własną opl., rozkaz dowództwa c.k. 2. Armii z 30 IX 1914 r. dla c.k. IV. Korpusu brzmiał: „(...) strzelanie do samolotów zabronione... podawać do wiadomości, ponieważ dzisiaj własne samoloty przybywają do Sambora”. 1 X 1914 r. załoga Flik. 1. w składzie Oblt. V. Schünzel i pilot. Oblt. S. Horvath wykonała odważny 420-kilometrowy lot nad Karpatami (sic) który trwał 4 godziny 55 minut. Drugi lot załoga Flik. 1. przeprowadziła po południu a meldunek z lotu nad Karpatami brzmiał: „(...) droga Uszok [Użok] – Turka tylko 1 eskadra [szwadron wrogiej kawalerii], droga Schodnica–Drohobycz, Drohobycz – w połowie drogi do Stryja [ukr. Стрий, węg. Sztrij], połowa drogi na Sambor, droga na północ i południe Jasienica–Zamkowa–Lutowiska i droga Lutowiska w połowie drogi Czarna wolne [od nieprzyjaciela]”. Pomimo nieustającej deszczowej pogody Flik. 1. próbowała 3 X 1914 r. kolejnego lotu, który jednak z powodu „gęstych i głębokich chmur w górach” musiał zostać przerwany. Po raz kolejny musiała się c.k. 2. Armia zwrócić do sąsiedniej c.k. 3. Armii z prośbą o „lotniczą pomoc”, gdy 8 X 1914 r. Fliegerkompanie c.k. 2. Armii „nie mogły zostać użyte ze względu na przenosiny”. Dowództwo c.k. 2. Armii stwierdziło: „Byłaby to sprawa ogromnej wagi, gdyby na ten czas 3. armia mogła przejąć rozpoznanie lotnicze na obszarze na południe od Przemysła włącznie z drogą Lisko [do 1931 r. Lisko, obecnie Lesko]–Chyrów–Sambor”. Szczególnie ważne było sprawdzenie, czy nie zbliżają się „części rosyjskiej

⁴⁰ Ibidem. P. M. Grosz, G. Haddow, P. Schiemer (*op.cit.*, s. 542) podają, że Flik. 1. w 1914 r. stacjonowała w dniach 1–8 VIII 1914 r. na Froncie Serbskim bez wykonywania lotów bojowych, zaś w okresie 14 VIII 1914 r.–7 XII 1917 r. pięciokrotnie na Froncie Wschodnim, czterokrotnie w Galicji i dwukrotnie na Bukowinie.

⁴¹ SAW-KA/Manuskripte Luftfahrttruppen - 39, Die Tätigkeit der österr.-ung. Luftstreitkräfte beim Auffangen der russischen Angriffsheere im Sommer Und Herbst 1914. Bearbeitet in der „kriegswissenschaftlichen Abteilung der Luftwaffe“, zweigstelle Wien, 1942/1943 von Obst. Dr Oskar Regele, s. 49.

armii oblężniczej z obszaru pld-wsch. Przemyśl w kierunku północnej flanki 2 armii”. 10 X 1914 r. załoga Flik. 1. dostarczyła meldunek o rozpoznaniu terenu na południe od Przemyśla (rozpoznano rejon Lisko–Chyrów–Sambor)⁴² (również w c.k. 2. Armii nie latano aż do 12 X 1914 r.)⁴³.

W okresie walk c.k. 1. Armii w dniach 12 X–3 XI 1914 r. lotnictwo oddało spore usługi jej dowództwu: 15 X 1914 r. 4 loty wykonały z lotniska w Baranowie Sandomierskim załogi niemieckiego FFA. 36. nad Kraśnik, zaś Flik. 7. wykonała z wspomnianego lotniska lot w rejon Kazimierza Dolnego; 16 X 1914 r. załoga Flik. 7. wykonała jeden lot w celu rozpoznania rejonu koryta Wisły aż po Dęblin na trasie 400 km, natomiast załoga FFA. 36. wykryła pod Kraśnikiem 1 Brygadę Piechoty (BP) w kolumnie marszowej; 18 X 1914 r. załoga Flik. 7. wykonała z lotniska w Ostrowcu lot na trasie 300 km w rejon Annopol–Kraśnik; 19 X 1914 r. załoga Flik. 7. rozpoznała rejon koryta Wisły po Dęblin; 20 X 1914 r. załoga Flik. 5. wykonała z lotniska w Ostrowcu lot w rejon koryta Wisły–Dęblin–Lublin; 21 X 1914 r. załoga Flik. 7. wykonała lot w rejon koryta Wisły po Dęblin; 23 X 1914 r. załoga Flik. 7. wykonała lot w rejon koryta Wisły po Kazimierz Dolny; 24 X 1914 r. rozpoznanie lotnicze c.k. 1. Armii „rozpoznało rejon Wąwolnicy”; 27 X 1914 r. załoga Flik. 7. wykonała rozpoznanie rejonu Wisły po Gniewoszków; 2 XI 1914 r. załogi Flik. 5. wykonały 2 loty w godzinach popołudniowych w rejon Stopnicy⁴⁴.

Podczas walk c.k. 4. Armii w dniach 12 X–3 XI 1914 r. załogi przydzielonych do niej Fliegerkompanie na bieżąco informowały dowództwo o ruchach sił rosyjskich: 15 X 1914 r. dowództwo c.k. 4. Armii otrzymało informacje od 3 załóg samolotów z Flik. 10., które po starcie z lotniska w Dębicy wykonały rozpoznanie rejonu Zapałów–Dzików–Cewków, z obszaru na północ od Lubaczowa i znad Tarnowa; 16 X 1914 r. załogi Flik. 10, wykonały 2 loty w rejon nadszański – o godz. 16. 10 z rejonu Oleszyce–Zapałów–Laszki zameldowano „spory ruch sił przeciwnika”; podobne informacje dostarczono z rejonu Cewków–Dzików; mały ruch przeciwnika zaobserwowano na trasie Tarnogród–Biłgoraj jak i na trasie Jarosław–Cieszanów–Biłgoraj–Krzeszów – pomiędzy Jarosławiem a Oleszycami „zaobserwowano pociąg w ruchu”; 17 X 1914 r. załoga Flik. 8. po starcie z lotniska w Rzeszowie rozpoznała rejon Radymno–Leżajsk lecąc wzdłuż koryta Sanu zaś załoga Flik. 10. rozpoznała rejon ujścia Sanu „wykrywając 18 baterii artylerii rosyjskiej a pod Krzeszowem ruch na moście”; 18 X 1914 r. załoga Flik. 10. po starcie z lotniska w Rzeszowie zaobserwowała ciężkie walki pod Niskiem, meldując spore siły nieprzyjaciela; pod Bielinami na wschód od

⁴² Ibidem.

⁴³ Ibidem.

⁴⁴ Ibidem, s. 53-55.

Rudnika n./Sanem wykryto nowo budowany „most zaś rejon Biłgoraj–Fram-pol–Janów wolny od wroga”; w godzinach po południowych załoga Flik. 10. wykryła w rejonie Jarosław–Lubaczów–Sieniawa spore siły rosyjskie; tego dnia załoga Flik. 8. po starcie z lotniska w Rzeszowie wykonała jeden lot celem kierowania ognia własnej artylerii; od 19 X 1914 r. załogi Flik. 8. stacjonujące na lotnisku w Przeworsku meldowały silne zgrupowanie artylerii rosyjskiej w rejonie Wysock–Wietlin, zaś w Jarosławiu most na Sanie i baterię artylerii; załogi Flik. 10. z lotniska w Rzeszowie rozpoznały „pod Niskiem 6 baterii rosyjskiej artylerii zaś pod Rudnikiem 3 baterie”; 20 X 1914 r. załoga Flik. 8. rozpoznała rejon Przeworsk–Jarosław, meldując wykryte tam 2 bataliony wrogiej piechoty, pod Oleszycami wykryto „ponad 1000 pojazdów wroga, w rejonie Lubaczowa – 1000 pojazdów, w rejonie Tomaszowa Lubelskiego wykryto wrogie oddziały w marszu na południe, pod Tarnogrodem wykryto 800 wrogich pojazdów zaś pod Sieniawą 5 batalionów wrogiej piechoty”; załoga Flik. 10. wykonała lot na trasie Rzeszów–koryto Sanu–Nisko wykrywając 2 mosty na Tanwi, a pod Kraśnikiem 8 batalionów piechoty rosyjskiej (lot trwał 5 godz. 20 min); 23 X 1914 r. załoga Flik. 10. wykonała lot w rejon Oleszyc, gdzie wykryto spore siły wroga, pod Lubaczowem wykryto „duże zgrupowanie oddziałów wroga oraz 6 hangarów” (sic!), zaś rejon Tomaszowa był wolny od sił rosyjskich; w wyniku pogorszenia się warunków atmosferycznych loty załóg Flik. 8. i Flik. 10. do 3 XI 1914 r. wstrzymano⁴⁵.

3 XI 1914 r. Flik. 11., stacjonująca na terenie przemyskiej twierdzy, została oddana przez dowództwo c.k. 3. Armii na rzecz Festungskommando Przemyśl, zaś od 8 XI 1914 r. Flik. 1. na lotnisku w Humennem i Flik. 3. na lotnisku w Medzilaborcach [węg. Mezólaborc, rus. Меджилъабірці – Górne Węgry – obecnie Słowacja] zostały oddane do dyspozycji dowódcy c.k. 2. Armii.

Flik. 3. zmobilizowana była w Gónz-Aspern (Austria) na bazie Flugpark 3.; d-ca Hptm Karl Stohanzl; w gronie personelu latającego znajdowali się m.in. zgsf. Kvasz, Oblt. Ljubiša Kosanović, Oblt. Rudolf Kóppl, Oblt. R. Nachodsky von Neudorf. Na wyposażeniu jednostki znajdowało się 6 samolotów niemieckiej produkcji typu Aviatik B. I z silnikami o mocy 120 KM typu „Daimler” każdy. Jednostka podczas kampanii 1914 r. stacjonowała na następujących lotniskach: 15 X 1914 r. – Sanok z przydziałem do c.k. 2. Armii; 7 XI 1914 r. – Bardejov; 8 XI 1914 r. – Medzilaborce z przydziałem do c.k. 3. Armii oraz Szczawne; 10 XI 1914 r. – Strážske; 23 XI 1914 r. – Secovce; 25 XI 1914 r. – Košice [Górne Węgry – obecnie Słowacja] – Szeplakapadi – 6 km od Košic; 13 XII 1914 r. – Zborov [węg. Zboró – Górne Węgry – obecnie Słowacja] – Żmigród; 28 XII 1914 r. – Prešov [ros. Пряшев, ukr. Пряшів, węg. Eperjes, niem. Eperies,

⁴⁵ Ibidem, s. 56.

od 1939 także Preschau, łac. Fragopolis lub Eperiessinum, cyg. Perieszys – Górne Węgry – obecnie Słowacja]⁴⁶.

Zapis archiwalny mówił:

W [c.k.] 3. Armii w dniu 3 XI 1914 Flik. 11. został oddany Twierdzy Przemyśl, tak że najpierw do dyspozycji był jedynie Flik. 14. Jednak 8 XI [1914] przybyły Flik. 1. i 3. z [c.k.] 2. armii do [c.k.] 3. armii. W tym czasie prawie w ogóle nie latano. 12 XI 1914 komendanci Flik. 1. i 3. przedłożyli dowództwu 3. Armii następujący meldunek: „Warunki pogodowe na terenie Górnych Węgier (baza lotnicza Bartfeld) [Bardejov] szczególnie w górzystych strefach leśnych do Sanoka i Chyrowa do tego stopnia niekorzystne (mgła przy ziemi lub chmury), że rozpoznanie Galicji prawie niemożliwe. Podczas pobytu dowództwa [c.k.] 2. armii w Bartfeld

⁴⁶ SAW-KA/Luftfahrtruppen, Gruppe 157 1 g, Russland II. Sommer-Herbst. Feldakten der oe.-u. Wehrmacht im Heeresarchiv Wien Fliegerkompanie 3. 1914. P. M. Grosz, G. Haddow, P. Schiemer (*op. cit.*) podają, że Flik. 3. W 1914 r. stacjonowała od 18 X 1914 r. na Froncie Wschodnim do 7 XII 1917 r. (Galicja i Karpaty). K. Csonkaréti (*op. cit.*) podaje, że dowódcą jednostki był Oblt. Jan Kaszanovich, zaś K. Wielgus (*Okocimsko-brzeski węzeł lotnisk. Historia, krajobraz, ludzie i maszyny*, [w:] *Brzesko...*, s. 49-50), powołując się na J. Diakowa (SAW-KA, Manuskripte Luftfahrtruppen, *Starke der Flieger- und Luftschiffverbannde bis 24 Aug. 1914*), podaje, że Flik. 2. stacjonowała w Brezovopolje na terenie Chorwacji (d-ca – Oblt. Richárd Hübner/Oblt. Robert Baár – przydzielona do c.k. 5. Armii) z przeznaczeniem na front serbski; Flik. 3. była w sierpniu 1914 r. w stanie organizacji na lotnisku Aspern z przeznaczeniem na front serbski; Flik. 4. znajdowała się w Rogaticy, w Bośni (d-ca Oblt. Bernard Mátyás/Oblt. Friedrich Navratil - c.k. 6 Armia) z przeznaczeniem na front serbski; Flik. 6. Znajdowała się w Mostarze z przeznaczeniem na front czarnogórski (d-ca Oblt. Oscar Zeidner, Oblt. Wilhelm Dvorzsák, Oblt. Béla Gálffy, Oblt. Jozsef Bendik). Stanisław Żyłka tak opisywał pobyt c.k. jednostki lotniczej w Bażanówce pod Sanokiem: „Polowa baza Austro-Węgierskiej 3. Kompanii Lotniczej rozpoczęła służbę w Bażanówce w październiku 1914 r. [18 X 1914 r.]. Lotnisko znajdowało się na pastwiskach dworskich, tzw. Morgach (przysiółek Bażanówki od strony wsi Długie), przy kapliczce, za ostatnimi domami przysiółka Konary. Wówczas była to własność Kazimierza Laskowskiego. Liczba samolotów była różna – od 8 do 12, były to bardzo lekkie dwupłatowce zbudowane z drewna i płótna umalowanego na kolor biały z czerwonymi lub brązowymi elementami. Samoloty stały najpierw same, potem postawiono dla nich duże celty [hangary namiotowe]. Zapalanie ich odbywało się poprzez popularne kręcenie „na śmigło”, przy pomocy jednego żołnierza, zaś przy starcie z tego nieutwardzonego lotniska po dwóch żołnierzy pchało samolot aż do chwili, gdy się poderwał. Samoloty z Bażanówki pełniły wyłącznie funkcję zwiadowczą. Latały tylko w dzień, a dwuosobowe załogi ustalały położenie wojsk rosyjskich, po czym wracały do bazy na noc. Żołnierze nocowali w namiotach, a potem wraz z oficerami we dworze i na kwaterach. W większości byli to Czesi, których dowódcą był Niemiec. U mieszkańców Bażanówki te „latające koryta”, jak je nazywano, wywoływały zarówno ciekawość jak i strach, gdyż latały po ich niebie. Z żołnierzami kłopotów nie mieliśmy, a zdarzało się, że co ładniejsze dziewczyny i dzieciaki lotnicy przewozili krótko w powietrzu”. Niestety ta jakże interesująca informacja o lotnisku polowym Flik. 3. w Bażanówce nie znajduje potwierdzenia w dokumentach SAW-KA w Wiedniu. 21 V 1915 r. Flik. 3. stacjonowała na lotnisku polowym w Lesku, co potwierdza ikonografia z wspomnianego archiwum, zaś hr. A. Krasicki pisał, że jesienią 1914 r. na terenie Leska utworzono lotnisko polowe: *Do 23 września [1914 r.] były tam [w Lesku] wojska austriackie. Gen. Böhmoli [E. Böhm Ermoli] i arcyksiążę Józef [Habsburg] byli w Lesku i na Posadzie stały ich aeroplany. Dla umożliwienia im wlotu wycięto starą aleję akacją i część parku na Posadzie. W dokumentacji archiwalnej i na ten temat brak danych – A. Olejko, *Krótką rozprawa o Fliegerkompanie 3 czyli rzecz o... „Latających Korytach”*, [w:] *Lotnicze ślady wielkiej wojny w krajobrazie Polski*, red. K. Wielgus, R. Panek, Dębica 2002, s. 36-37.*

tylko dwa loty zakończono sukcesem. Teraz podobne warunki. Homonna [Humenne] jako lotnisko złe. Grząski grunt. Przeniesienie Flik. na południe wydłuża dystans lotu do wroga. Flik. 1. i 3. proszą o przeniesienie w inną część pola walki, aby móc działać korzystnie (aby być użytecznym). Smetana [J.], Oblt., Flik. 1., Stohangl, Hptm, Flik. 3⁴⁷.

13 XI 1914 r. zwiad powietrzny mógł poinformować dowództwo c.k. 3. Armii, że: „Zameldowana na obszarze nieopodal Krosna i na południowy-zachód od Krosna kombinowana dywizja kawalerii i brygada kawalerii gwardii najwyraźniej zatrzymała się (potwierdzone przez rozeznanie powietrzne)... W Sano-ku na podstawie rozeznania powietrznego ożywiony ruch kolejowy, najwyraźniej mobilizacja”⁴⁸. Podczas walk c.k. 3. Armii w dniach 12 X–3 XI 1914 r. załogi Fliegerkompanie działające na jej kierunku operacyjnym na bieżąco informowały dowództwo o ruchach sił rosyjskich: 12 X 1914 r. załoga Flik. 14. po starcie z Jasła o godz. 14. 10 wykonała lot bojowy celem rozpoznania baterii wrogiej artylerii w rejonie Medyka–Mościska [ukr. Мостиська, dawniej Mostyszcz, Mostycze] i Błóżewka–Niederung – po wykonaniu zadania lądowano na lotnisku w Przemyślu przekazując wyniki rozpoznania do Festungskommando; 15 X 1914 r. załoga Flik. 14. po starcie z lotniska w Jasle (Przemyślu–Żurawicy?) meldowała rozpoznanie pozycji „15 baterii na wschód i południe od wzgórza Magiera zaś w drugim locie 17 baterii artylerii na północ od Medyki”; załoga Flik. 11. po starcie z lotniska w Nowym Sączu (Przemyślu–Żurawicy? – Jasle?) wykryła „11 baterii rosyjskiej artylerii pomiędzy Grabowcem a Mościskami”; załogi Flik. 14. wykryły „6-8 baterii artylerii w rejonie pomiędzy Medyką a Felsztynem” [ukr. Skieliwka, do 1945 Фельштин] zaś o godz. 17. 10 zameldowano w rejonie pomiędzy Medyką a Starym Samborem ponad „35 baterii oraz 6–7 batalionów rosyjskiej piechoty”; 18 X 1914 r. załogi Flik. 11. z lotniska w Przemyślu–Żurawicy i Flik. 14. Rozpoznały na linii Mościska-Sambor ponad (...) *21 baterii artylerii rosyjskiej i 4 bataliony rosyjskiej piechoty* – obserwator załogi Flik. 14. zameldował o stoczonym pojedynku powietrznym, w którym ogniem broni pokładowej „mocno uszkodził rosyjski samolot typu Farman-doppeldecker [dwupłatowiec]”; 19 X 1914 r. załogi Flik. 11. i Flik. 14. wykonały 3 loty w rejon Medyka–Mościska–Sądowa Wisznia [ukr. Судова Вишня]; 20 X 1914 r. załogi Flik. 14. wykonały 3 loty rozpoznawcze w rejon wzgórza Magiera; 22 X 1914 r. załoga Flik. 10. po starcie z lotniska w Rzeszowie wykona-

⁴⁷ SAW-KA/Luftfahrttruppen, Gruppe 157 1 g, Russland II. Sommer-Herbst. Feldakten der oe.-u. Wehrmacht im Heeresarchiv Wien, s. 8.

⁴⁸ SAW-KA/Manuskripte Luftfahrttruppen - 39, Die Tätigkeit der österr.-ung. Luftstreitkräfte beim Auffangen der russischen Angriffsheere im Sommer Und Herbst 1914. Bearbeitet in der „kriegswissenschaftlichen Abteilung der Luftwaffe“, zweigstelle Wien, 1942/1943 von Obst. Dr Oskar Regele, s. 56.

ła lot rozpoznawczy w rejon Bucow–Radymno; o intensywności wykonywanych lotów rozpoznawczych świadczy fakt, że Flik. 14. 24 X 1914 r. przeleciała 20. 000 kilometr w powietrzu (sic!); 25 X załogi Flik. 11. wykonały 2 loty zaś Flik. 14. 1 lot – załoga Flik. 11. rozpoznała rejon Sądowa Wisznia–Rudki „dwukrotne bombardując wykryte baterie artylerii rosyjskiej oraz 6–8 batalionów rosyjskiej piechoty w marszu” (pod wzgórzem Magiera wykryto kolumnę 200 pojazdów); załoga Flik. 14. zameldowała wykrycie sporej ilości wagonów kolejowych na stacji w Radymnie (łącznie załogi obu Flik. rozpoznały 9 baterii rosyjskiej artylerii); 27 X 1914 r. załoga Flik. 11. po starcie z lotniska Przemysł–Żurawica wykryła 4 baterie rosyjskiej artylerii pod Medyką, zaś załoga Flik. 14. wykonawszy 1 lot wykryła „pod Magierą 10 baterii rosyjskiej artylerii”; 28 X – załogi Flik. 11 i 14 – meldowały razem 24 baterie; 29 X 1914 r. po raz kolejny uwagę rozpoznania lotniczego skierowano na pozycje wrogiej artylerii ostrzeliwującej Twierdzę Przemysł – załoga Flik. 14. wykryła „25 baterii artylerii” (sic!) zaś załoga Flik. 11. – 35 baterii (sic!). Meldunek z rozpoznania 29 X 1914 r. brzmiał:

Oblt. von Wagner z Flik. 11., [samolot typu] Aviatik [B. I nr] 317. Rozpoznanie artylerii nieopodal Miżynca [ukr. Міженець]. Medyka kota 217 – 2 baterie. Pomiędzy Medyką i Balicami – 3 baterie. Na zachód od Balic – 4 baterie. Kota 250 – 2 baterie. Kota 272 – 3 baterie (na północ od Husakowa [ukr. Husakiv]). Na wschód od Miżynca – 6 baterii. Od Radochoniec [ukr. Радохинці] na południe 2-3 baony i tabory. 1. lot: Rozpoznanie celu dla artylerii ciężkiej 12:10-12:50. 2. lot: Rozpoznanie [rejonu] Medyka, Magiera, obserwacja strzałów w rejonie [Koty] 295 od 13.40 do 15.30. Przy XI. Korpusie, po obu lotach wylądowano i zameldowano, że nawiązano kontakt z bateriami. 30 X 1914 r. [godz.] 13:30 samochodem von Wagner Oblt. [F.] von Blaschke Hptm. Drugi meldunek Flik. 11. z 29 X 1914 r. mówił: (...) 9:05-10:50. v.[on] Lehmann Oblt. [I.] Kozma Leutnant, [samolot typu] Albatros [B. I. nr] XXII. Medyka, Sądowa Wisznia, Krukienice [ukr. Krykenychi] – jedynie ruch taborów. Dworce Mościska i Sądowa Wisznia – wiele zapasów żywności. Czerniawa – tabor i 3 baterie. Na zachód od Woli Lackiej – tabor i 3 baterie. Szechynie [ukr. Szeginie] – 3 baterie, w lesie na północny-wschód -- 2 baterie. Nakło – 1 bateria. (???) Zyziach – 1 bateria. 30 X 13.30 samochodem, [I.] Kozma Lt., v.[on] Blaschke [F.] Hptm.

Do 31 X 1914 r. Oblt. Fp. N. W. E. von Florheim z Flik. 11. ustanowił rekord w powietrznym rozpoznaniu w 28 lotach pokonując trasę 6000 km jako pilot i obserwator⁴⁹.

Ofensywa c.k. 2. Armii miała uderzeniem ze skrzydła wyrzucić siły rosyjskie z ich silnych pozycji za Przemysłem i 11 X 1914 r. rozpoczęła się bitwa pod Chyrowem, która nie dała pomyślnych wyników, gdyż c.k. VII i XII Korpusy zostały zepchnięte w tył, tak, że dopiero interwencja c.k. 3. Armii uratowała sytuację. Dopiero zdobycie przez jednostki strzelców tyrolskich (Tiroler Kaiser

⁴⁹ Ibidem, s. 57.

Jäger Regimenten) klucza do rosyjskich pozycji, wzgórze Magiera, 17 X 1914 r. przechyliło sytuację na korzyść c.k. jednostek, tym bardziej, że w tym samym czasie reszta c.k. 2. Armii (IV Korpus) po zajęciu Turki [ukr. Турка; dawniej też Turka nad Stryjem] zagroziła od Podbuża Samborowi, zaś samodzielna grupa gen. Petera Hofmanna, należąca do Grupy Armii gen. Karla Freihera von Pflanzer-Baltina, zajęła 20 X 1914 r. Stryj. Groźne dla sił rosyjskich zagięcie skrzydła nie doszło jednak do skutku, gdyż walki pod Chyrowem 20 X 1914 r. zostały wstrzymane wskutek obopólnego wyczerpania walczących stron. Wstrzymanie walk po bitwie chyrowskiej przesądziło losy c.k. operacji w Galicji. Co prawda udało się powstrzymać próbę wbicia się rosyjskiej 8. Armii klinem w c.k. 2. Armie, ale jednostki rosyjskie odparły wojska austro-węgierskie spod Stryja i Drohobycza, a c.k. 2. Armia, odrzucona w stronę Turki, mogła dopiero 28 X 1914 r. wznowić ofensywę na Sambor. 2 XI 1914 r. dotarła ona do linii Stary Sambor [ukr. Старий Самбір, Staryj Sambir–Podbuż–Schodnica lecz wraz z innymi c.k. armiami połowymi trzymała rozkaz do odwrotu, gdyż nad Sanem i pod Przemyślem nie udało się wywalczyć zdecydowanego zwycięstwa, a za Wisłą c.k. 1. Armia i niemiecka 9. Armia zmuszone zostały do odwrotu. Nad Sanem jednostki c.k. Armii doznały niepowodzenia i zdecydowało ono o ich odwołaniu, wskutek czego udało się rosyjskiej 3. Armii przeprowadzić się przez San pod Niskiem i przełamać front c.k. 4. Armii. Kontrofensywa austro-niemiecka zakończyła się praktycznie na odblokowaniu Przemyśla, a i to jedynie od strony zachodniej. Tymczasem niepowodzenie ofensywy austro-niemieckiej na północy i kontrofensywa rosyjska na tym kierunku spowodowały zagrożenie armii w Galicji. Przełamanie pozycji przez siły rosyjskie c.k. 1. Armii pod Niskiem i przekroczenie Sanu zmusiły do odwrotu c.k. 3. i 2. Armie. Doszło do drugiego oblężenia Przemyśla, rozpoczętego 5 XI 1914 r.⁵⁰

Podczas walk c.k. 2. Armii w dniach 12 X–3 XI 1914 r. załogi podległych jej dowództwu Fliegerkompanie precyzyjnie informowały je o ruchach sił rosyjskich: od 12 X 1914 r. załogi Flik. 1. przebazowanej nad Karpatami na lotnisko w Sanoku (teren obecnego ośrodka wypoczynkowego – tzw. Sosenek – obok byłych koszar c.k. armii a obecnych obiektów Policji Państwowej w Olchowcach) i Flik. 3. świeżo przydzielonej do c.k. 2. Armii na to samo lotnisko gotowe były do lotów bojowych; 14 X 1914 r. dowództwo c.k. 2. Armii zażądało wykonania lotu bojowego w rejon Przemyśl–Stary Sambor–Drohobycz–Sambor na 15 X 1914 r. pomimo pogorszenia się warunków pogodowych nad Sanokiem – 15 X 1914 r. wykonano rozpoznanie na styku c.k. 2. i 3. Armii – informacje przekazano do Festungskommando Przemyśl, które potrzebowało wszelkich informacji

⁵⁰ *Wielka wojna 1914-1918 na podstawie najnowszych źródeł. Opracował i zebrał dr Jan Dąbrowski, profesor Uniwersytetu Jagiellońskiego, cz. I, t. VII, s. 167-169.*

o ruchach wojsk rosyjskich na południe od oblężonego Przemyśla; 16 X 1914 r. załoga Flik. 1. podczas wykonywania rozpoznania w rejon Sambora dokonała „bombardowania dworca kolejowego w Samborze – rozpoznanie na rzecz własnej artylerii wykonano w rejonie Felsztyn–Stary Sambor–koryto Strwiąża–Błażów–Bach”; 17 X 1914 r. załoga Flik. 1. rozpoznała 2 bataliony rosyjskiej piechoty i 1 baterię artylerii pod Samborem, zaś na zachód od Drohobycza wykryto 1 DK i liczne baterie artylerii rosyjskiej na wschód od Koniowa [ukr. Конів]; 18 X 1914 r. wykonano kolejny lot w rejonie wzgórza Węgrzeliska wykrywając „13 baterii artylerii rosyjskiej, jeden pp w marszu przez Błażów zaś w Samborze spore zgrupowanie oddziałów rosyjskich”; 19 X 1914 r. załoga Flik. 1. wykryła 1 DK i 1 BP w rejonie na północ od Drohobycza zaś w Stryju spore zgrupowanie kawalerii rosyjskiej; 20 X 1914 r. załoga Flik. 1. wykryła zgrupowanie 14 baterii rosyjskiej w rejonie wzgórza Węgrzeliska; trasa „Sambor–Rudki–Lubień i Gródek Jagiellonski–Przemysł w godzinach po południowych była wolna od jednostek rosyjskich”; po raz kolejny zbombardowano z powietrza zgrupowania rosyjskie – tego dnia załoga Flik. 1. wykonała podwójne bombardowanie dworca w Samborze – zrzucono 7 bomb uzyskując 5 trafień – zbombardowano także „baterię ciężkiej artylerii na wzgórzu Węgrzeliska”; 21 X 1914 r. dowództwo c.k. 2. Armii wydało rozkaz bombardowania z powietrza wykrytych celów rosyjskich w marszu – głównie baterii artylerii; 22 X 1914 r. pomimo złych warunków atmosferycznych przeprowadzono bombardowanie z powietrza (załoga Flik. 1.) rosyjskiej ciężkiej artylerii (...) w marszu na trasie Stary Sambor–Sambor, 28 X 1914 r. po raz kolejny zbombardowano z powietrza kolumnę rosyjskiej ciężkiej artylerii jak i 2 XI 1914 r. pod Koniowem gdzie zbombardowano 8 baterii artylerii; w okresie 28 IX–2 XI 1914 r., w ciągu 36 dni wykonano 128 lotów (sic!) – w większości rozpoznając rejon na południe od Przemyśla (przeciętnie dziennie wykonywano 3½ lotu)⁵¹.

Rozpoznanie przeprowadzone w dniach 3–15 XI 1914 r. pokazało jak cenne były dla dowództwa c.k. 1. Armii informacje z „trzeciego wymiaru”. Załogi podległych jej dowództwu Fliegerkompanie (Flik. – O de B poszczególnych Fliegerkompanie walczących w Galicji podano w pierwszej części cyklu) precyzyjnie informowały o ruchach sił rosyjskich: 3 XI 1914 r. załoga Flik. 5., która tego

⁵¹ SAW-KA/Manuskripte Luftfahrttruppen - 39, Die Tätigkeit der österr.-ung. Luftstreitkräfte beim Auffangen der ruischen Angriffsheere im Sommer Und Herbst 1914. Bearbeitet in der „kriegswissenschaftlichen Abteilung der Luftwaffe”, zweisstelle Wien, 1942/1943 von Obst. Dr Oskar Regele, s. 58-59. Meldunek lotniczy c.k. 2. Armii z 3 XI 1914 r. brzmiał: „12–12:30 obszar południowo-wschodni wolny. 4 XI 1914 r. załoga Flik. 1. zameldowała z obszaru Sambor–Drohobycz ruch oddziałów na południowy-zachód, które zapewne dotyczyły 12.sib. (?) oraz 34. DP wroga. Nieopodal Sambora znajdowało się lotnisko. Zadanie na ten dzień brzmiało: *Głównie wszystkie ruchy wschód-zachód oraz północny-wschód-południowy-zachód*”.

dnia zmieniała lotnisko opuszczając Stopnicę i przebazowała się do Słomnik, wykonały 2 loty w rejon Radom–Końskie–Kielce; 8 XI 1914 r. załoga Flik. 7., która tego dnia zmieniała lotnisko przenosząc się z Ostrowca do Będzina wykryła „pod Połańcem w godzinach po południowych 3 rosyjskie DP i 1 DK w marszu na Stopnicę–Świniary”; 13 XI 1914 r. załoga Flik. 7. z lotniska w Będzinie wykonała rozpoznanie na północny-wschód od Krakowa, na trasie „Nowy Korczyn-Kraków wykrywając małe jednostki rosyjskie w ruchu” – z powodu zachmurzenia i chmur śniegowych załoga zawróciła do Krakowa–Rakowic; 14 XI 1914 r. wykonano rozpoznanie lotnicze na odcinku Proszowice–Słomniki „wykrywając kolumnę rosyjską długości 3 km w marszu”⁵². W tym samym czasie podczas walk odwrotowych c.k. 4. Armii załogi podległych jej dowództwu Fliegerkompanie w dniach 3–15 XI 1914 r. precyzyjnie informowały je o ruchach sił rosyjskich: 4 XI 1914 r. załogi Flik. 8. i Flik. 10. przebazowano z Rzeszowa na lotnisko w Dębicy; tego dnia przeprowadzono rozpoznanie w rejonie Kraśnik–koryto Sanu–Radomyśl wykrywając „3 baterie rosyjskiej artylerii”, rejon Niska był bez jednostek rosyjskich – wykryto skład kolejowy w ruchu, „pod Ulanowem wykryto transport rosyjski z artylerią w ruchu z Rudnika n./Sanem na Pikuły, na odcinku Biłgoraj–Terеспol–Tarnogród rozpoznano transporty wojsk rosyjskich, w Jarosławiu rozpoznano 18 baterii rosyjskiej artylerii a pod Lubaczowem sporo transportów rosyjskich i 6 samolotów na lotnisku polowym” (sic!); 13 XI 1914 r. załogi Flik. 15. 11 XI 1914 r. przydzielonej do dyspozycji c.k. 4. Armii wykonały po starcie z fortecznego lotniska w Krakowie–Rakowicach 2 loty na rzecz dowództwa Festung Kraków w rejon Miechowa rozpoznając „małą kolumnę wojsk rosyjskich w marszu” zaś 14 XI 1914 r. załoga Flik. 15. w rejonie Skała–Wolbrom–Miechów „wykryła części rosyjskiego korpusu gwardii w marszu”⁵³. Dane z działalności c.k. lotnictwa podczas drugiego oblężenia twierdzy Przemyśl aż do końca 1914 r., pokazały, że przede wszystkim

⁵² SAW-KA/Manuskripte Luftfahrttruppen - 39, Die Tätigkeit der österr.-ung. Luftstreitkräfte beim Auffangen der russischen Angriffsheere im Sommer Und Herbst 1914. Bearbeitet in der “kriegswissenschaftlichen Abteilung der Luftwaffe”, zweigstelle Wien, 1942/1943 von Obst. Dr Oskar Regele, s. 58-59. Meldunek lotniczy c.k. 2. Armii z 3 XI 1914 r. brzmiał: „12–12:30 obszar południowo-wschodni wolny. 4 XI 1914 r. załoga Flik. 1. zameldowała z obszaru Sambor–Drohobycz ruch oddziałów na południowy-zachód, które zapewne dotyczyły 12.sib. (?) oraz 34. dywizję wroga. Nieopodal Sambora znajdowało się lotnisko. Zadanie na ten dzień brzmiało: *Głównie wszystkie ruchy wschód-zachód oraz północny-wschód-południowy-zachód*”. Kolejne meldunki nie zostały przedłożone, ponieważ c.k. 2. Armia opuściła 6 XI 1914 r. jej dotychczasowy obszar wojenny i została przeniesiona na teren pruskiego Śląska.

⁵³ SAW-KA/Manuskripte Luftfahrttruppen - 39, Die Tätigkeit der österr.-ung. Luftstreitkräfte beim Auffangen der russischen Angriffsheere im Sommer Und Herbst 1914. Bearbeitet in der “kriegswissenschaftlichen Abteilung der Luftwaffe”, zweigstelle Wien, 1942/1943 von Obst. Dr Oskar Regele, s. 63.

załogi Flik. 11. sprostaly wszystkim stawianym im zadaniom, przede wszystkim poprzez ciagla kontrole z powietrza drog wokol twierdzy, co chronilo przed niespodziankami ze strony przeciwnika. Trans karpackie loty zalog Flik. 11. nalezaly natomiast do najlepszych osiagniec lotnictwa w 1914 r., lecz nie mozna jednak zapomniec o dzialalnosci zalog Flik. 10., ktorej udawalo sie utrzymywac bezposredni kontakt z twierdza z frontowym zapleczem. Dzieki prężnej wspolpracy Festungskommando Przemyśl z AOK oraz z c.k. 3. i 4. Armia mozliwa byla ocena sytuacji wroga na biezaco poprzez wzajemna pomoc w rozpoznaniu powietrznym (podczas pierwszej fazy drugiego oblężenia nadsańskiej twierdzy, z 54 dni pomiedzy 8 XI a 31 XII 1914 r. 34 bylo deszczowych lub tez z powodu chmur, mgly, wichury i sniegu bez pogody zdatnej do lotow)⁵⁴. Na rzecz c.k. 1. Armii, wedlug stanu z 2 X 1914 r. pracowaly zalogi Flik. 5. na lotnisku w Brzesku, Flik. 7. na lotnisku w Szczucinie i niemiecki Flieger Abteilung 36. (FFA. 36.); wedlug stanu z 12 XI 1914 r. na rzecz dowodztwa c.k. 2. Armii pracowaly zalogi Flik. 5. z lotniska w Nicolai (?) i Flik. 13. na lotnisku w Opolu (niem. Opeln – w okresie od 19 X 1914 r. c.k. Flik. 5. i 7. oraz niemiecki FFA. 36. tworzyly Fliegergruppe przy dowodztwie c.k. 1. Armii dowodzona przez Ing. Hptm. F. Deutelmosera – Gruppenkommandant Hptm. Deutelmoser)⁵⁵.

W opisywanym okresie coraz bardziej aktywnie c.k. lotnictwo operowalo nad Karpatami, a zalogi podleglych dowodztwu c.k. 3. Armii Fliegerkompanie w dniach w dniach 3–15 XI 1914 r. precyzyjnie informowaly je o ruchach sil rosyjskich umozliwiajac zajecie przez jednostki armii dogodnych pozycji obronnych w gorach. Podczas walk w ramach drugiego oblężenia Przemyśla do rozpoznania przeciwnika AOK i przemyskie Festungskommando takze uzylo glownie lotnictwa. Szczegolnie niebezpieczne byly przeloty nad Karpatami na awaryjnych samolotach. Zaloga Flik. 1. po starcie z lotniska w Sanoku 3 XI 1914 r. zameldowala dowodztwu c.k. 2. Armii o godz. 12-12. 30, ze Chyrów i rejon wokol miasta jest wolny od jednostek rosyjskich; 4 XI 1914 r. zaloga Flik. 1. Rozpoznala rejon Sambor–Drohobycz gdzie natrafiono „na rosyjskie jednostki piechoty (34. DP?)” – pod Samborem wykryto lotnisko polowe (nalezalo do rosyjskiego 7. Awiaatriadu); 14 XI 1914 r. dwie zalogi Flik. 1., ktora od 8 XI 1914 r. znalazla sie po przelocie Karpat na lotnisku w Humennem, w godzinach przedpoludniem wykonaly po przelocie Karpat loty rozpoznawcze:

Przed poludniem wykonano lot w rejon Sanoka, gdzie pod miastem zaobserwowano tabory w marszu zas na poludnie, obok Baligrodu jednostki kawalerii. Druga zaloga zameldowal z rejonu Królíka Wołoskiego rozpoznanie kolumny wszystkich broni o godz. 12 zas w Rymanowie 1 batalion. Mocne porywy wiatru zepchnely samolot w dol na wysokość 200 m

⁵⁴ Ibidem, s. 63-64.

⁵⁵ Ibidem, s. 93.

i obok Królika Wołoskiego, na południe od Rymanowa został on zestrzelony przez jednostki wroga. Obaj piloci ([Oblt. O.] Jindra-[Oblt. Max] Hesse) zniszczyli samolot, którego śmigło było przestrzelone w ogniu nieprzyjacielskim, aby nie dostał się w ręce wroga i szczęśliwie przebili się 12 km do własnej szóstej dywizji [piechoty].

W meldunku z 14 XI 1914 r. dowództwo c.k. 3. Armii informowało AOK: „Nie jest jeszcze możliwe rozpoznanie miejsca pobytu większości rosyjskiego XXI i XI korpusu. Rozpoznanie lotnicze nie może być przeprowadzone z powodu porywów wiatru w tych okolicach, pomimo wielokrotnych prób. Proszono Twierdzą Przemyśl o umożliwienie stamtąd rozpoznania lotniczego”. (Oba wymienione rosyjskie Korpusy znajdowały się w trakcie przemarszu w okolicach Tarnowa)⁵⁶.

3 XI 1914 r. Flik. 11. stacjonująca na terenie przemyskiej twierdzy – lotnisko Żurawica – została oddana przez dowództwo c.k. 3. Armii na rzecz Festungskommando Przemyśl i od następnego dnia wykonywała loty rozpoznawcze na jego korzyść zaś Flik. 14. została przydzielona do c.k. 3. Armii i 7 XI 1914 r. zaczęła loty na jej korzyść z lotniska w Jaśle. 8 XI 1914 r. Flik. 1. po przebazowaniu z Sanoka na lotnisko w Humennem i Flik. 3. po przebazowaniu z Bardejova na lotnisko w Medzilaborcach zostały oddane przez dowództwo c.k. 2. Armii do dyspozycji dowódcy c.k. 3. Armii. 3 XI 1914 r. AOK, potrzebując wiadomości z rejonu Twierdzy Przemyśl, zdecydowało się na wykorzystanie lotnictwa i tym sposobem Flik. 11., stacjonująca na forticznym lotnisku Żurawica od 16 X 1914 r. po przebazowaniu tam 25 IX 1914 r., z Nowego Sącza i podległa dotąd AOK, przydzielona została 4 XI 1914 r. na potrzeby dowództwa twierdzy przemyskiej i przebazowana na położone w meandrze Sanu na południe od wsi Buszkowice, na tzw. Pastewniku, lotnisko Buszkowiczki, skąd odtąd operowano. Stało się tak dlatego, iż forteczne lotnisko Żurawica oraz lotnisko Hureczko były pod stałym ostrzałem rosyjskiej artylerii i w obawie utraty samolotów i strat w gronie personelu latającego przebazowano ją na pole wzlotów Buszkowiczki, znajdując w obrębie twierdzy „spokojne miejsce” dla lądowania samolotów⁵⁷. Oblt. Fp. N. W. E. von Florheim po latach wspominał loty bojowe z Przemyśla:

Poniżej podzielę się wrażeniami na podstawie dziennika.

2.11 [1914 r.] zostałem zaproszony do prasowej kwatery wojennej w Przemyślu na koczowniczą. Od naczelnego inżyniera artylerii dr. Johna (dzisiaj generalnego dyrektora muzeum

⁵⁶ SAW-KA/Luftfahrttruppen, Gruppe 157 1 g, Russland II. Sommer-Herbst. Feldakten der oe.-u. Wehrmacht im Heeresarchiv Wien, s. 10; SAW-KA/Manuskripte Luftfahrttruppen - 39, Die Tätigkeit der österr.-ung. Luftstreitkräfte beim Auffangen der russischen Angriffsheere im Sommer Und Herbst 1914. Bearbeitet in der “Kriegswissenschaftlichen Abteilung der Luftwaffe”, zweigstelle Wien, 1942/1943 von Obst. Dr Oskar Regele, s. 58-59.

⁵⁷ F. Stuckheil, *Drugie oblężenie Twierdzy Przemyśl. I. Okres działań ofensywnych*, Przemyśl 2006, s. 63.

wojskowego) oraz pisarza Hptm. Roberta Michela dowiedziałem się, że członkowie prasowej kwatery wojennej byli świadkiem naszego lotu artyleryjskiego. Niemcy, Duńczycy, Włosi i Amerykanie prowadzili ze mną wywiady a następnie pisali o tym. Tej samej nocy dowiedziałem się jeszcze, że zanoszą się na odwrót.

3.11. [1914 r.] Flik. 14 wróciła do Jasła. Po mojej interwencji dołączył do niej nasz tabor, aby przed oczekiwanym drugim oblężeniem pozbyć się niepotrzebnych „gęb do wyżywienia”. Flik. 11 stała się Festung-Fliegerkompanie. Przy pierwszym oblężeniu na skutek nieporozumienia twierdza pozostała bez pilotów, co okazało się bardzo niekorzystne, więc nasz oddział został przyjęty bardzo serdecznie.

3.11. [1914 r.] zaprosiłem Obst. Rusicica na umówiony lot przy pięknej pogodzie, lecąc trasą Sądowa Wisznia, Rudki, Sambor, Chyrów, następnie nad frontem walk i z powrotem do Przemyśla. Pogoda była wyborna. Obstl. Rusicic orientował się wspaniale, bardzo zwracał uwagę na wroga, dziarski i zachwycony. W czasie lotu powrotnego, na froncie, w bliskiej odległości towarzyszył nam drugi z naszych pilotów, a oba samoloty stały się wkrótce celem wszystkich dział. Każda rosyjska bateria całego frontu bitewnego wysyłała w naszą stronę salwy strażów. Powyżej, poniżej, przed i za nami, każdy kolejny skierowany w nas szrapnel i granat eksplodował nie dosięgając nas, piękny widok, którym rozkoszowały się również wszystkie nasze uczestniczące w walce jednostki na południe od Przemyśla. Piękne, niezapomniane fajerwerki. Przy okazji przemarszów jednostek przez Przemyśl wielu znajomych pytało mnie o obu lotników i byli niemalże rozczarowani, gdy dowiedzieli się o ich gładkim lądowaniu. Prawie wszyscy uznali drugiego pilota za wrogię prześladowcę a jego stracone lądowanie przed własnym ogniem uznali za jego strącenie. Nadaliśmy meldunek: „Wrogie pozycje niezmiennione. Poza tym normalny ruch taboru. Żywy ruch kolejowy. W Samborze wiele materiału kolejowego, bardzo mocny tabor, jakieś 2000 wagonów. Przy Mościskach i Samborze płyty lotniska. Sytuacja przed 2. i 3. armią doskonała”. Biedne jednostki, które teraz z ciężko wywalczonych pozycji powinny się wycofać. W dzień opowiadano, że gen. [S. von Bojna] Boroewiç oraz gen. E. Böhm-Ermolli odmówili rozkazu odwrotu i dopiero na „Jego majestat rozkazuje” zarządzono odwrót. Odwrót taborów zaczął się w nieskazitelnym porządku. Wkrótce dołączyły również jednostki o innej postawie, głęboko poważne i smutne. To trwa kilka dni. Wszyscy piloci mają nieprzerwanie misję do wykonania. Lata się całymi dniami. Ale meldunki wydawały się już prawie zupełnie nie interesować dowódców 3. Armii. Ożywione loty miały służyć jedynie ukryciu odmarszu armii⁵⁸. Korzystano z nas coraz bardziej wszechstronnie.

4.11. [1914 r.] rozpoznawaliśmy lotnisko w okolicach [ulicy] Lwowskiej, na wschodnim skraju Przemyśla. Hangary z Żurawicy wkrótce powinny być przeniesione, gdyż niedługo będzie się tam znajdował ogień dział. Wieczorami byliśmy przyjmowani przez komendanta twierdzy FMLt. [H.] Kusmanka [von Burgneustädten]. Wiele się po nas obiecuje i stawia za przykład lot rosyjskich pilotów podczas pierwszego oblężenia. Mogę obiecać mojemu byłemu Dywizjonerowi, że dokonamy o wiele więcej, niż rosyjscy „piloci pięknej pogody”. Lataliśmy przy każdej pogodzie, pod warunkiem widoczności.

5.11 [1914 r.] odkryliśmy dwa nienaruszone hangary obok stacji radiowej w okolicach Buszkowic. O ich istnieniu nikt nie miał pojęcia. Jak później stwierdzono, plac ten wybrał końcem roku 1913 r. Oblt. [R.] Holeka. Leży on poza wzrokiem i chroniony jest przed ogniem, mógł być Rosjanom jeszcze nieznany, mógł zatem stanowić dobrą bazę, nawet jeśli pole wzlotów wymagało pokaźnego plantowania. Dostaliśmy dobre niemieckie bomby karbonitowe, ale niestety w niewielkiej ilości. Dlatego też jeszcze tego samego dnia przystąpiono do produkcji improwizowanych bomb lotniczych. FMLt. [Feldmarschalleutnant] von Bellmond, dowódca [c.k.] 11. DP zameldował, że [c.k.] 11. DP przystąpiła 4.11. [1914 r.] o godz.

⁵⁸ SAW-KA, Manuskripte Luftfahrtruppen - 39, *Als Flieger In Przemyśl von Oberst Feldpilot Nikolaus Wagner Edler von Florheim*, MS/Lu: 72, s. 7-8.

20:30 do odwrotu. Straż tylna wycofała się o godz. 3:30. Jeszcze o godz. 9.00 Rosjanie ostrzelali pozycje, a więc nie zauważyli odwrotu. Uwolnienie się od wroga powiodło się bez strat. Linie w niektórych miejscach były jedynie 20 kroków od wroga. 3-go [XI 1914 r.] przeprowadzony miał być szturm, jednak od 3. Armii przyszedł rozkaz odczekania a następnie 4-go [XI 1914 r.] rozkaz odwrotu. Cholernie szkoda. Po tym, gdy uczestniczyliśmy w przemarszu 11. DP, poszedłem wraz z Hptm. von Blaschke [Hpt. Fp. P. Blaschke, Ritter von Zwornikkirchen] do sztabu artyleryjskiego twierdzy. Tam ustalony zostały zasady przestrzegane przy strzelaniu do samolotów oraz sygnały oraz uregulowano jednoznacznie strzelanie do samolotów. Przy dowództwie twierdzy pokazano nam fotograficzną reprodukcję tajnych map twierdzy. Na niej widoczne naniesione były wszystkie stałe obiekty, bazy przewidziane do rozbudowy w przypadku wojny oraz baterie międzypola i zasięki [system przeszkód znajdował się na przedpolu wszystkich fortyfikacji, w zewnętrznym pierścieniu i tworzył ciągły pas przeszkód otaczających całą twierdzę]. Mapa ta została znaleziona przy jednym ze schwytanych rosyjskich Hauptmanów [kapitanów]. Podał, że przed atakiem każdy komendant kompanii został w nią zaopatrzonej. Na dobrej reprodukcji wyraźnie widać było jak oryginalna mapa została złożona.

6.11. [1914 r.] rozpoznaliśmy rosyjskie siły przechodzące przez San. Należało stwierdzić, czy zwróciły się w kierunku fortecy, czy podążały za armią. Na południu głębokie chmury uniemożliwiły czynności rozpoznawcze. Z Flugzeugdepot otrzymaliśmy nowoczesną kamerę do zdjęć lotniczych, Goerz-Dagmar 1:4.5., którą wykonała dobrą robotę. Przedstawiliśmy się FMLt. von Tamasy, komendantowi ruchomej załogi. Wyjaśnił nam, że bez pilotów nie pozostały w twierdzy. Znamienne, jak bardzo wszędzie liczone się z pilotami. Na pożegnanie powiedział Obstl. [Emil] Uzelac wręcz „Bez rozpoznania z powietrza armia byłaby w strzępach”. Dowodził kolumną na flance i tyłach [4.] Armii von Auffenberga w okolicach Rawy Ruskiej i wiele innych przykładów.

7.11. [1914 r.] przesiedliśmy się z Żurawicy na lądowisko polowe [Buszkowiczki]. Leży on w wąskiej rynnie, korzystnie pod względem militarnym, ale wymaga jeszcze wiele pracy. Przy skośnym wietrze z boku, wiejącym z NO, NW, SO i SW lądowanie było małym dziełem sztuki. Kapral Fp. Hans Wannek [Fp. Feuerwerker Hans Wanneck], który dopiero dotarł, lata bardzo czysto. Na trzygodzinnym locie zwiadowczym nad biegiem Sanu aż do rosyjskiej granicy na północ od Leżajska z Lt. von Morocuti jako obserwatorem stwierdzono 21 miejsc przejścia (przejsć), częściowo gotowych, częściowo w budowie⁵⁹. W okolicach Pawłosiowa kilka bomb karbonitowych trafiło dobrze (w cel). Podczas pierwszego lotu nad wrogiem [Kpr. Fp. H.] Wannek [Wanneck] otrzymał trafienie w obcas, ale pozostał niewzruszony. Zaraz za plecami obserwatora Lt. [I.] Kozmy, pocisk przeszył kadłub, i pierścień stalowy i utkwiał zdeformowany w poszyci kadłuba.

8.11. [1914 r.] po raz pierwszy leciałem Dwupłotowcem-Albatros [B. I]. FMLt. [H.] von Kusmanek [von Burgneustädten] sam uczestniczył w sygnalizacji pistoletami świetlnymi. Następnie przyglądaliśmy się strzałom 61. Baterii Międzypola. Intendentura twierdzy obficie zaopatrzyła nas w papierosy. Rozpieszczano nas w twierdzy. W obszarze twierdzy prawie nie widywano wroga. Samoloty nie otrzymywały ognia artyleryjskiego⁶⁰.

9 XI 1914 r. załoga Flik. 11. wykonała rozpoznanie w rejonie twierdzy meldując: „nad Sanem powyżej Leżajska budowane 16 mostów; w rejonie Jarosławia silne kolumny artylerii w marszu od strony południowo-zachodniej i wschodniej”. Druga załoga z rejonu Chyrowa i Dobromila dostarczyła

⁵⁹ Ibidem, s. 9-10.

⁶⁰ Ibidem, s. 11-12.

wiadomości o silnych jednostkach przeciwnika w marszu; 12 XI 1914 r. z powodu zachmurzenia – niski pułap chmur – lotów nie wykonywano, pomimo to tegoż 12 XI 1914 r. z Twierdzy Przemyśl meldowano rozpoznane przez lotnika na północnym odcinku długie kolumny różnych rodzajów wojsk armii rosyjskiej. Dowództwo c.k. 3. Armii 12 XI 1914 r. wydało rozkaz by w ramach możliwości „codziennie o godz. 8.00 i 12.00 podawać meldunek atmosferyczny o z obszaru na północ od Karpat i przekazywać go drogą radiową tak by wiedzieć czy warunki meteorologiczne pozwalają na loty rozpoznawcze” – np. 12 XI 1914 r. XI Korpus meldował, iż rozpoznanie powietrzne jest możliwe tylko przy czystym niebie⁶¹. Oblt. Fp. N. W. E. von Florheim wspominał:

9-tego [XI 1914 r.] chmury i mgła. Pomimo to Oblt. von Lehmann [Fp. Rittermeister Georg Edler von Lehmann] próbuje rozpoznania, ale ląduje poza twierdzą, prawie że przed rosyjskimi pozycjami. Gdy tylko to spostrzegł, rozpoczyna lot powrotny. Obserwator wraca na piechotę. 10-tego [XI 1914 r.] kontynuowane są prace przygotowawcze i stawianie hangaru w okolicach [ulicy] Lwowskiej. Po południu strzelanie moździerzem [„Škoda” M 11] 30,5 cm tuż przy Forcie IX A [Brunner] najpierw na W... Mordownia, następnie w okolicach południowego końca od Rokietnicy. W odniesieniu do tego również tutaj ustalony zostaje sygnał dla ognia strzelania do samolotów. 11-tego [XI 1914 r.] przeprowadziłem rozpoznanie obszaru wokół wschodniej części twierdzy, od Sanu w okolicach Radymna po łuku aż do ulicy w rejon Nizankowic. Powiodło się to jedynie na froncie północnym do Tuligłowów, od tego miejsca występowała skłębiona pokrywa chmur na zachód i południe. Przy przebijaniu się przez chmury, w które zanurzyliśmy się na wysokości 1400 metrów, liczba obrotów [silnika] zwiększyła się do 1500, pomimo całkowitego dławienia się silnika. Prędkość stawała się coraz większa, wiatr dmuchał w naciągi. Już nie czułem samolotu. Spadaliśmy. Na 600 metrach nagle zauważyliśmy pionowo na płacie jasną smugę, jak ogień, zaraz potem rozpoznaliśmy horyzont zachodni, po prawej od nas ścianę, ziemię, która wydawała się zbliżać z impetem w kierunku do nas w olbrzymim tempie, po lewej chmury. Zęby zaciśnięte, całkowicie nacisnąłem na ster głębokości. W końcu maszyna staje na głowie. Teraz powoli do góry. Rycząc samolot słucha się sterów, przy czym pokazują się już fałdy na powierzchni płatów – oznaka rychłego złamania. Ledwo co uniknęliśmy rozbicia z powodu złamania skrzydeł. Ślizgaliśmy się 800 metrów na prawym skrzydle. Lohner-Pfeilflieger [Typ B Seria H 2 z silnikiem o mocy 90 KM] nie wytrzymałby takiego obciążenia. Ale jego lepsze właściwości lotu zapewne też nie dopuściłyby do takiej sytuacji. Oblt. Hans Wagner zniszczył bombą karbonitową dwa rosyjskie [samoloty typu] Farman w okolicach Mościsk. Wieczorem na odprawie wydany został nasz meldunek jako szkic sytuacji. 12-tego [XI 1914 r.] lało jak z cebra. 13-tego [XI 1914 r.] Lt. von Morocutti odkrył długo poszukiwane, tak uciążliwe baterie [artylerii] blisko Medyki-Szegini. Słyszalne mocne wystrzały dział z NW [północnego zachodu] i SW [południowego zachodu]. Oczywiście natychmiast pojawiła się nadzieja na ponowne działanie naszej armii. Niestety bardzo gęste chmury uniemożliwiły rozpoznanie w tym kierunku. 14-tego [XI 1914 r.] pogoda bardzo mocno porywista, potrzebujemy 25 minut do (wzbiecia się na) 700 metrów, niepowodzenie na 640 metrach, przez 10 minut maszyna w ogóle się nie „wspina”, później już normalnie. Na 300 km odcinku lotniczego rozpoznania stwierdzamy wrogie ruchy na północ od twierdzy i bombardujemy Jarosław oraz Radymno. Lt. von Morocutti

⁶¹ SAW-KA/Luftfahrtruppen, Gruppe 157 I g, Russland II. Sommer-Herbst. Feldakten der oe.-u. Wehrmacht im Heeresarchiv Wien, s. 1-3.

z kapralem [H.] Wannekiem lecą w celu obserwacji prawie 3 godziny nad bateriami w pobliżu Medyki i zostają ostrzelani przez Rosjan ogromną ilością amunicji, ale na 2200 metrach są nieosiągalni. Fotografie odpowiadają na pytania. Rosyjski pilot zrzucił dwie bomby, zapewne na hangary w Żurawicy, jednak minęły cel o kilometr. O wiele większe zagrożenie stanowi ostrzał z broni maszynowej⁶².

12 XI 1914 r. dowódcy Flik. 1. przerzuconej na lotnisko w Bardejowie i Flik. 3. przerzuconej w międzyczasie na lotnisko w bieszczadzkiem Szczawnem a 10 XI 1914 r. w Strążskim otrzymali rozkazy by szczególnie dokładnie rozpoznawać rejon Karpat, co wiązało się z koniecznością lotów w górski obszar Sanoka i Chyrowa – z powodu niskiego pułapu chmur i mgły nad górami 12 XI 1914 r. wykonano tylko 2 loty rozpoznawcze (tego też dnia stwierdzono, że Humenne jako lotnisko nie nadawało się do służby bojowej Flik.); 13 XI 1914 r. na rzecz dowództwa c.k. 3. Armii wykonano lot w rejon na południe od Krosna wykrywając tam po przelocie Karpat „silne zgrupowanie rosyjskiej kawalerii”; 14 XI 1914 r. załogi Flik. 1. przed południem wykonały z lotniska w Bardejowie gdzie jednostka stacjonowała od 12 XI 1914 r. 2 loty rozpoznawcze – jeden w rejon Sanok–Baligród wzdłuż linii kolejowej, zaś drugi w rejon Królika Wołoskiego, z którego załoga w składzie obserwator Oblt. M. Hesse i pilot Oblt. O. Jindra nie powróciła – samolot został zestrzelony przez rosyjskie wojska⁶³. Dowódca c.k. 3. Armii oddał 14 XI 1914 r. podległe sobie Fliegerkompanie z lotnisk na terenie Górnych Węgier – Flik. 1. z lotniska w Humennem i Flik. 3. z lotniska Strążske (inny dokument wymienia lotnisko w Zborovie ale na nim Flik. 3. pojawiła się dopiero 13 XII 1914 r.) do dyspozycji dowództwa przemyskiego Festungskommando. Obie Flik. miały znaleźć lądowiska w rejonie na północ od Karpat na linii Grybów–Bochnia (Flik. 1. 27 XI 1914 r. znalazła się na lotnisku fortemnym w Krakowie–Rakowicach a Flik. 3. została przebazowana na lotnisko w Żmigrodzie). Tegoż 14 XI 1914 r. Festungskommando Przemyśl otrzymało z dowództwa c.k. 3. Armii informację, iż niestety Flik. 1. stacjonująca w Humennem i Flik. 3. stacjonująca w Zborovie nie mogą korzystać z pól wlotów rozpoznanych w rejonie Grybów–Bochnia i tym samym działać na rzecz twierdzy. W rozkazie z 14 XI 1914 r. stwierdzano, że nad rosyjskimi XXI i XI Korpusem „nie było rozpoznania powietrznego i jest ono konieczne do przeprowadzenia gdyż Twierdza Przemyśl oczekuje na wyniki z rozpoznania” jednak tegoż 14 XI 1914 r. Rozpoznano na wschodnim brzegu

⁶² SAW-KA, Manuskripte Luftfahrttruppen - 39, *Als Flieger In Przemyśl von Oberst Feldpilot Nikolaus Wagner Eder von Florheim*, MS/Lu: 72, s. 11-12.

⁶³ SAW-KA/Manuskripte Luftfahrttruppen - 39, *Die Tätigkeit der österr.-ung. Luftstreitkräfte beim Auffangen der russischen Angriffsheere im Sommer Und Herbst 1914*. Bearbeitet in der „kriegswissenschaftlichen Abteilung der Luftwaffe”, zweigstelle Wien, 1942/1943 von Obst. Dr Oskar Regele, s. 64-65.

Sanu sporą liczbę wrogich oddziałów; 15 XI 1914 r. załoga Flik. 11. meldowała o godz. 12.00 „kolumnę nieprzyjacielską w rejonie Nienadówki”, oraz że wykonano rozpoznanie terenu na północ od Rzeszowa. W okresie 3–15 XI 1914 r. w ciągu 13 dni Fliegerkompanie operujące nad Galicją wykonały na rzecz wszystkich c.k. armii połowych tam walczących 58 lotów (4–5 lotów dziennie) pomimo tego, że połowa z 13 dni była deszczowa⁶⁴. 16 XI 1914 r. Flik. 11. miała przeprowadzić rozpoznanie na rzecz dowództwa c.k. 3. Armii w rejonie Rzeszów–Jasło–Sanok–Dynów. Dwie załogi wysłane w ten rejon przymusowo lądowały z powodu awarii silników zaś warunki atmosferyczne były tak ciężkie iż pogoda była „nie do latania”. Warunki pogodowe z dnia na dzień były coraz gorsze, ale dowództwo twierdzy poprosiło 23 XI 1914 r. „o rozpoznanie lotnicze jak tylko poprawi się pogoda”. Ostrzął żołnierzy c.k. 3. Armii – niezajomość sylwetek własnych samolotów – zmusił wykonującą rozpoznanie załogę po zakończeniu rozpoznania do lądowania w Krakowie–Rakowicach tegoż dnia⁶⁵. Oblt. Fp. N. W. E. von Florheim wspominał:

Na wieczornej odprawie dowiadujemy się, że dowództwo 3. Armii życzy sobie rozpoznania lotniczego od Przemyśla, gdyż przydzieleni tam piloci zawiedli, na południe od Karpat, z powodu porywistej pogody i mgły. Odcinek ten jest bardzo duży. Lot tam i z powrotem prawie niemożliwy. FMLt. [H.] Kusmanek [von Burgneustädten] ma wątpliwości z powodu konieczności lądowania poza obrębem [Twierdzy], boi się, że już nie wrócimy. Wreszcie Hptm. Von Blaschke [Hpt. Fp. Philipp Blaschke, Ritter von Zwornnikkirchen] mówi: „Ale, ekscelecncjo, przecież to wojna, nie robimy sobie żartów”. Wybór padł na obu Wagnerów. Efektem skutecznego wypadu w okolicy Rokietnicy było 200 wziętych do niewoli. Straty 15 zabitych, 40 rannych. 15-tego [XI 1914 r.] podano nam Teschen [Cieszyn] jako miejsce postoju AOK. i określono Nowy Sącz jako miejsce lądowania. Deszcz i nisko wiszące chmury uniemożliwiają rozpoznanie dla 3-ej Armii. Tak samo 16-tego [XI 1914 r.] Jakoś rozniosła się informacja o naszym rychłym odlocie. Z godziny na godzinę rośnie nasza poczta, którą mamy wziąć ze sobą. 17-tego [XI 1914 r.] około godziny 11 podnosi się mgła. W towarzystwie gapiów wszystko zostaje załadowane, przygotowania do startu podjęte. Cały czas dochodzi poczta. O godz. 12 gotowy do startu jest [samolot typu] AVIATIK [B. I] 317. Wydaje mi się, że silnik nie działa czysto, pomimo to chcemy spróbować. Z powodu kierunku wiatru musimy startować ku hangarom. Dokładnie nad nimi na wysokości 20 m spadają osiągi silnika, przyrząd się już nie trzyma. Na wprost znajduje się głęboki rów, potem wąska mulda, skład benzyny i bomb, za nim kolej, po lewej dosyć strome zbocze, za nami hangary, za plecami po prawej, za stromym spadem, ceglany piec. Lądowanie możliwe jedynie z prawej strony w tył. Po dobrym osadzeniu kołujemy na wylocie ku tramwajowi konnemu. Śmigło dosięga drutu linii telegraficznej, prawe skrzydło/płat zahacza o słup telegraficzny, który się łamie, skutkiem jest kraksa. Prawa para skrzydeł, śmigło, prawe koło, oś i wysięgnik są złamane. Poczta i wyposażenie szybko zostaje przeniesiona do Albatrosa [B. I] nr 2. Na postoju silnik chodzi dobrze. Start 12:30. W powietrzu silnik nie wchodzi na obroty. Pęd powietrza zaledwie płynie. Po około kilometrze lotu w muldzie jesteśmy niżej niż miejsce startu, ledwo mijamy dach nowego hangaru na końcu muldy i niemalże ocieramy drzewa, z trudem wracamy na miejsce startu i musimy lądować z wiatrem bocznym.

⁶⁴ Ibidem.

⁶⁵ SAW-KA/Luftfahrtruppen, Gruppe 157 1 g, Russland II. Sommer-Herbst. Feldakten der oe.-u. Wehrmacht im Heeresarchiv Wien, s. 1-3.

Albatros [B. I] trawersuje tuż nad ziemią, przy posadzeniu zgina się lewe koło, wbija się mocno w zmrożoną glebę. Samolot kapotuje przy szybkości prawie 90km/h. Lewy górny płat jest lekko uszkodzony, powierzchnia steru i śmigło złamane, a także lewe koło i kilka podpór. Kilka minut później awaryjne lądowanie ma Feuerwerkes Knopp Albatrosem [B. I] w muldziej z 300 m. Jemu też silnik odmówił posłuszeństwa. Nie mogliśmy tego wyjaśnić. Jesteśmy bardzo zdeprymowani. Sabotaż ? Tylko Hptm. von Blaschke [Hpt. Fp. Philipp Blaschke, Ritter von Zwornikkirchen] głęboko wierzy w swoich ludzi. Znowu nastąpiła zła pogoda. Śnieg z deszczem na przemian. Dwa dni minęły na pracach naprawczych. Na niekorzyść dało się odczuć, że w twierdzy mamy samoloty różnych typów. Brakowało części zapasowych dla maszyn Albatros [B. I]. W końcu dotarliśmy do usterki, która spowodowała trzy awaryjne lądowania w dniu 17-tego [XI 1914 r.]. Gaźniki Zenith silników Mercedesa są bardzo wrażliwe na zimno. Przy zimnym strumieniu powietrza zamarzają. Brakowało nam w tej kwestii doświadczenia i instrukcji. Dotychczas użytkowane gaźniki Daimlera były bardzo odporne na zimno⁶⁶. Po obłożeniu gaźników Zenitha owijkami azbestowymi silniki Mercedesa funkcjonowały bez zarzutu. Czekamy jeszcze tylko na pogodę do lotu. Poczta nadal napływa, staje się już uciążliwa, ale nie mieliśmy serca aby ją odrzucić. 20-tego [XI 1914 r.] rankiem cały krajobraz stał się zimowy. Hptm. Grebenz, zielona żabka twierdzy (obecnie Obstl. a. d. Dr. Polizeirat in Graz) przewiduje poprawę pogody. Z Oblt. von Lehmanem [Fp. Rittermeister Georg Edler von Lehmann] jako pasażerem mam lecieć do AOK na Morawy do Ostrawy i dostarczyć lekarstwa dla twierdzy. Wielkie osiągnięcie przy spodziewanym zimnie. 21-go [XI 1914 r.], bardzo zimno. Gratulacje u [FMLT H.] Kusmanka [von Burgneustädten] i w sztabie generalnym i sztabie artyleryjskim, z powodu awansu i wyróżnień. Po południu [Lt. von] Morocutti i kpr. [H.] Wannek przywożą dobre fotografie. Widzimy nieszczęście 10 tysięcy mieszkańców, którzy przed przeszkodami III. linii obrony narażeni są na klęskę głodu. Wypędzeni z twierdzy, nie puszczeni przez Rosjan, wychodzą naprzeciw ich strasznego losu. 22-go [XI 1914 r.] znowu mgła i chmury. [Lt. von] Morocutti i [kpr. H.] Wannek wykonują dla nas lot próbny, ale na darmo. Jest złota wojenna niedziela. Najlepsze wiadomości. Generał von Hindenburg totalnie rozbił pierwszą rosyjską armię. Osiem rosyjskich korpusów osaczonych niedaleko Łodzi. Jedna z naszych armii rozbiła dziewiątą rosyjską i ją ściga. Serbowie wrócili do Kragujevac, ich rząd do Iskub... Tak mówiła gazeta twierdzy. Wszędzie wesoła nadzieja i wiara. Chcemy się pospieszyć z wylotem, aby nie dotrzeć za późno. 23-go [XI 1914 r.] pochmurny poranek, jednak decyduję się na lot. Pan Gmj. Hickl odwiedza nas i przynosi jeszcze jeden list. Przed południem zamieć śnieżna, która kończy się koło południa. Przy ziemi -7 stopni. Albatros [B. I] załadowany po brzegi. Oprócz nas w futrzanych ubraniach, z zapasową bielizną i drobnostkami, broń, 360 litrów benzyny, pełny zbiornik z olejem, jeszcze 35 kilogramów poczty. O 12-stej startuje z Lehmanem [Fp. Rittermeister Georg Edler von Lehmann] jako obserwatorem. Panuje silny wiatr wschodni, nad Przemysłem bardzo porywisty. Maszyna wznosi się bardzo ciężko, nie wznosi się powyżej 700 metrów, pomimo wszelkich prób osiągnięcia wysokości pod wiatr. Pędzimy z wiatrem na wschód nad linią oblężenia. Wróg widocznie nie spodziewał się lotu na tak niskiej wysokości, otworzył ogień za późno. Nad obszarem górzystym Dynowa osiągnęliśmy 1400 metrów. Po lewej stronie od nas niezapomniany widok, gęsta ściana chmur, wzdłuż której północnej krawędzi lecimy; nad morzem chmur, dumnie i potężnie unoszą się śnieżnobiałe Tatry. Okolica wygląda na opuszczoną. Drogi w kierunku wschód-zachód są białe, natomiast w kierunku północno-południowym czarne, a więc mocno używane, obecnie jednak również puste. W okolicy Gorlic pułk piechoty w marszu w kierunku wschodnim. Nowy Sącz. Powinni byliśmy lądować, ale wydało nam się to podejrzane, opuszczone, poza tym nic poza słabym taborem. Ostrożność wskazana. Lehmann [Fp. Rittermeister Georg Edler von Lehmann], zawsze pełen humoru, mówi: „ani śladu okrytej sławą armii, lecimy do Krakowa”. Z biegiem Dunajca do Tarnowa, następnie nad drogą Bochnia-Kraków. Dworzec w Tar-

⁶⁶ SAW-KA, Manuskripte Luftfahrttruppen - 39, *Als Flieger In Przemysl von Oberst Feldpilot Nikolaus Wagner Edler von Florheim*, MS/Lu: 72, s. 13-14.

nowie był mocno obsadzony, tak samo droga i wiele dróg bocznych aż do Bochni. W strefie leśnej nieopodal Niepołomic znajdował się nasz ogień artyleryjski. O [godz.] 15 lądowaliśmy na lotnisku Rakowice koło Krakowa. 400 kilometrów w 3 godziny. Osobiście meldunek u dowódcy 4. Armii arcyksięcia Józefa Ferdynanda [Habsburga]. Spytał, skąd przybywamy. Zameldowaliśmy naszą misję i dodaliśmy, że powinni byliśmy lądować obok dowództwa 3. Armii w Nowym Sączu, gdzie okolica wydawał się jednak podejrzana. Jego wysokość odpowiedział: „Mieście szczęście. Od 3 dni są tam Rosjanie. Bylibyście już w drodze na Syberię. Dowództwo 3. Armii jest już na południe od Karpat”⁶⁷. Następnie pogratulował nam wspaniałego osiągnięcia i pochwalił dokładny, obszerny meldunek o sytuacji w regionie Przemysł–Nowy Sącz–Kraków. W Krakowie Fliki numer 8, 10 i 15 lały pilnie i dostarczały doskonałych fotografii. Po nadaniu poczty przekazaliśmy drogą radiową nasz meldunek do Przemysła i przekazaliśmy dalej dalekopisem do dowództwa 3. Armii. 24-go [XI 1914 r.] kontynuacja lotu, najpierw na froncie północ Kraków do Słomnik, następnie nad Trójkątem Trzech Cesarzy. Mieliśmy ze sobą tylko jedną mapę. Po zawrocie lecieliśmy zgodnie z kursem. Lehmann [Fp. Rittermeister Georg Edler von Lehmann] zabrał mi mapę. Ufałem teraz jego przewodnictwu. Gdy znaleźliśmy się na obszarze przemysłowym i przypuszczałem, iż w okolicy znajduje się Morawska Ostrava, zapytałem gdzie jesteśmy. Lehmann [Fp. Rittermeister Georg Edler von Lehmann] nie odpowiedział. Osunął się na siedzeniu, myślałem, że nie żyje, ale on jedynie zasnął. Gdy tylko wreszcie udało mi się go obudzić, podczas gdy puściwszy ster, poruszał głową do przodu, Lehmann [Fp. Rittermeister Georg Edler von Lehmann] wyjaśnił, że nie ma pojęcia gdzie jesteśmy. Widać było liczne drogi, fabryki, domy robotnicze, kanały, przewody elektroenergetyczne, ale nie udało nam się ustalić naszego położenia. Zdecydowałem się zatem na międzylądowanie w celu orientacji. Nastąpiło ono na mocno zamrożonym „garbatym” zaoaranym polu, na południe Marklowitz na podłużnym skrawku ziemi. Następny start się odwlekał, gdyż zatrzymał nas patrol pospolitego ruszenia na skutek omyłkowej interpretacji ich instrukcji. Komendantowi wydawało się podejrzane, że nasz samolot nosił niemiecki żelazny krzyż i czerwono-białe-czerwone pasy. Aby nie lecieć w ciemności, musieliśmy być bezczelni aby wymusić start. Albatros [B. I] XXII wzbijał się teraz znakomicie, gdyż „dźwigał” mniej benzyny i był bez żadnego załadunku. Od [godz.] 15:15 lecimy wzdłuż drogi w kierunku Morawskiej Ostrawy. Jest już naprawdę ponuro, dym z fabryk unosi się nad całą okolicą. W Morawskiej Ostrawie kiepskie warunki do lądowania. Na 100–200 metrach szukając błędziliśmy wokół nad niezliczonymi kominami, torami kolejowymi, obiektami, przewodami elektroenergetycznymi i innymi, kanałami. W końcu odkryliśmy sygnały świetlne naszego oficera technicznego, Lt. Stiaßnego. O [godz.] 16 wylądowaliśmy gładko na małym, wyboistym, zmrożonym polu. Zakończony lot 700 km, z tego ok. 500 nad wrogiem, czas lotu 7 godzin 10 minut z dwoma międzylądowaniami. To był rekordowy lot na polu bitwy. Z etapowego parku lotniczego niezwłocznie zameldowaliśmy się telefonicznie do AOK w Teschen [Cieszyn], a w dniu 25 [XI 1914 r.] również słownie. Panowało ogromne zainteresowanie Przemysłem, zdjęcia, które wzięliśmy ze sobą, spotkały się z uznaniem. Do transportu lotniczego do Przemysła otrzymujemy listy, zarządzenia (dekrety), materiał radiowy, lekarstwa, palniki dla projektorów reflektorów itd., powinniśmy lecieć do domu z dwoma urządzeniami. W południe zostaliśmy przyjęci przez Jego Wysokość Feldmarszałka arcyksięcia Fryderyka i jego ekselencję [F.] von Conrada [Hötzendorfa]. Ten ostatni, który na krótko przed tym otrzymał informację o bohaterskiej śmierci jego syna Herberta⁶⁸, wyglądał na spracowanego i zatroskanego. Dowiadujemy się również, że nieopodal Łodzi doszło do nie do końca całkowitego sukcesu, ale Rosjanie sromotnie ucierpieli. 26-tego [XI 1914 r.] rozmawiamy telefonicznie z Obst. [E.]. Uzelałem i Hptm. Leidlem w Wiedniu. Otrzymujemy 2 [samoloty] AVIATIKI z [silnikami] 120 PS [KM] Austro-Daimler. Cieszono się z naszego sukcesu. 27-tego [XI 1914 r.] odwiedzamy

⁶⁷ Ibidem, s. 15-17.

⁶⁸ Herbert Conrad von Hötzendorf, służący w 15. pułku dragonów – p. dr. – poległ w drugiej bitwie pod Lwowem.

stalownię w Witkowicach. 28-ego [XI 1914 r.] zostajemy powołani do Wiednia, przybywamy tam 29-tego [XI 1914 r.] późnym wieczorem. Złożyliśmy relację, cieszyliśmy się uznaniem i otrzymaliśmy obietnicę daleko idącego wsparcia samolotami i częściami rezerwowymi, transportowanymi drogą powietrzną. Następnie z rozkazu w fabryce chemicznej i materiałów zapalających nauczyliśmy się produkcji amunicji specjalnej do strzelania do balonów. To był główny powód do powołania nas do Wiednia, gdyż zameldowaliśmy przez telefonogram, że w Lemberg [Lwów] Rosjanie montują dwa balony, które przeznaczone mają być do ataku na Przemysł. 1-go grudnia [1914 r.] zostaliśmy przyjęci przez FMLT von Schleyera. Uściskał nas, nazwał zuchami i powiedział: „Zawsze jestem szczęśliwy widząc dzielnych pilotów, ale przecież u nas nie ma nie odważnych! Tak! Nikt nie chciał wierzyć w AVIATIKI. Jeszcze krótko przed waszym wspaniałym sukcesem najwyższe władze wątpiły, ale teraz już są nawróceni”. Wieczorem otrzymaliśmy rozkaz ponownego udania się do A.O.K. i zameldowania się. Przez A.O.K. zostałem awansowany jako komendant Flik. 7. Nie mogłem lecieć z powrotem do Przemysła, mało tego, musiałem nawet przyglądać się temu, jak powołany na moje miejsce młody Unteroffizierpilot uszkodził moją maszynę bojową wtaczając się nią do okopu. Pomimo radości, że otrzymałem dowództwo Fliegerkompanie, bardzo żałowałem, że nie mogę wracać do Przemysła. Byłem jednak świadkiem, jak Lehmann [Fp. Rittermeister G. E. von Lehmann], ciężko obciążony częściami zapasowymi, udawał się w lot powrotny, spotkałem go jeszcze kilkukrotnie, gdy powtarzał lot łącznikowy Przemysł–Kraków. Loty te stanowiły zimą 1914/1915 często bardzo znaczące osiągnięcie, ponieważ pogoda prawie cały czas była niekorzystna. Obszar Sanu leżał – jak również inne rzeki – przeważnie w głębokiej mgle, a Przemysł był przecież jedynie naszą małą bazą w rosyjskiej sferze wpływów. Dlatego też loty też okupione zostały wieloma ofiarami. Pewien kolega musiał lądować i został wzięty do niewoli, inny zginął w ogniu obronnym⁶⁹.

3 XII 1914 r. załoga Flik. 11. rozpoznała rejon Radymno–Jarosław–Przeworsk–Pruchnik–Dobromil–Chyrów–Sambor–Lisko, meldując „odcinek kolejowy Chyrów–Sanok zakorkowany, pod Jarosławiem 3 mosty, 1 most w Szówsku i Niepołomicach, 3 mosty w Sieniawie – drogi były mało oblegane przez oddziały rosyjskie”; 5 XII 1914 r. pod Radymnem rozpoznano nowe rosyjskie DP; 11 XII 1914 r. drogą lotniczą wrócił drogą powietrzną do twierdzy oficer Sztabu Generalnego Oblt. Wagner (wyleciał z Przemysła 9 XII 1914 r.) z informacją o przygotowywanej ofensywie c.k. armii nad Sanem i Wisłą (11 XII 1914 r. ruszyła ofensywa c.k. 3. Armii z kierunku Bardejova). Wraz z każdym lotem ważne informacje dowództwo twierdzy otrzymywało za pośrednictwem lotników: 10 XII 1914 r. w meldunku c.k. 3. Armii znalazł się zapis, iż pomiędzy 5 a 6 XII 1914 r. „przemyska” Flik. 11. Rozpoznała 2 wrogie DP będące w marszu w stronę Karpat, zaś 9 XII 1914 r. na drodze Dobromil–Chyrów–Lisko do Kulasznego „nie zaobserwowano żadnych jednostek” (na południe od Kulasznego chmury uniemożliwiły rozpoznanie załódze Flik. 11); tegoż 9 XII 1914 r. dowództwu c.k. 3. Armii i Twierdzy Przemysł zameldowało, że dwie załogi Flik. 11. rozpoznały odcinki drogowe Przemysł–Sambor–Drohobycz i Przemysł–Chyrów–Stary Sambor zaś druga odcinki Przemysł–Użok i Przemysł–Łupków gdzie „w marszu rozpoznano rosyjską DP (81?)”; 11 XII 1914 r. załoga Flik. 11. donosiła o „umocnieniach rosyjskich bu-

⁶⁹ Ibidem, s. 18-19.

dowanych na południe od przełęczy Łupkowskiej” transportach materiałowych na wschód od Łupkowa na trasie Łupków–Tyrawa Wołoska, 2 grupach transportowych w marszu na południe, „trasa Sanok-Rymanów wolna zaś z powodu mgły dolin karpackich nie rozpoznano”⁷⁰. 12 XII 1914 r. dowództwa c.k. 3. i 4. Armii meldowały, iż dowództwo twierdzy przemyskiej intensywnie wykonywało rozpoznanie lotnicze po trzydniowym rozpoznaniu w rejonie Jarosław–Dębica–Krosno–Sanok–Przemyśl w strefie zalesionej w Karpatach. Tegoż 12 XII 1914 r. załoga wracająca do Przemyśla z Kośc na trasie Tyrawa Wołoska–Łupków wykryła wrogie kolumny w marszu, zaś droga „Sanok-Rymanów była wolna”. Druga załoga Flik. 11. meldowała, że droga Przemyśl–Łupków została rozpoznana lecz samolot musiał lądować przy c.k. 3. Armii. Dowództwo twierdzy przemyskiej meldowało posiadane jedynie 2 samoloty zdolne do użycia (sic!) prosząc „o pilne wysłanie do twierdzy lotnika wraz z samolotem” – AOK zdecydowało wysłać samolot z Flik. 15. do Przemyśla⁷¹. 13 XII 1914 r. dowództwo przemyskiej twierdzy otrzymało kolejny wynik rozpoznania lotniczego – załoga Flik. 11 meldowała „duże siły rosyjskie na odcinku Brzozów-Haczów naprzeciw Domaradza i w rejonie Bachórze” zaś w meldunku do dowództwa c.k. 3. Armii donoszono: „o godz. 12.00 lotnik zaobserwował pod Bachórzem ok. 1000 pojazdów w ruchu na wschód; o godz. 13.00 spod Brzozowa meldowano w drodze na Domaradz 300 pojazdów, w drodze z Haczowa na Domaradz 3000; o godz. 13.30 pod Babicą meldowano 5000 pojazdów” (sic!). O godz. 13.45 pod Rzeszowem zakończono rozpoznanie meldując ponadto z rejonu Dubiecka „2 bataliony przeciwnika w marszu na Dynów; trasa Dynów–Dobra–Iskań–Dobra była wolna od przeciwnika zaś na południowy-zachód od Rzeszowa meldowano 1 pp w marszu na Czudec”. Na dworcach w Rzeszowie i w Łańcucie zaobserwowano po jednym pociągu w kierunku na Jarosław pod parą, „na dworcu w Przeworsku meldowano 400 wagonów”. 15 XII 1914 r. w meldunku do c.k. 3. Armii z Przemyśla meldowano, że na odcinku na północny-zachód, zachód i południowy-zachód od twierdzy „nigdzie nie zauważono dużych zgrupowań przeciwnika”. Tego też dnia meldowano utrudnienia w rozpoznaniu z powodu wiatru i niskich chmur oraz nalegano na AOK, by przysłano „do twierdzy lotnika nawet ze starym samolotem” (sic!). 16 XII 1914 r. po raz kolejny załoga Flik. 11. rozpoznawała zaplecze twierdzy i frontu na rzecz c.k. 3. Armii a Hptm Jacobisch z twierdzy Kraków donosił: „pomimo złych warunków atmosferycznych lotnicy w Przemyśla

⁷⁰ SAW-KA, Manuskripte Luftfahrttruppen - 39, Die Tätigkeit der österr.-ung. Luftstreitkräfte beim Auffangen der russischen Angriffsheere im Sommer Und Herbst 1914. Bearbeitet in der „kriegswissenschaftlichen Abteilung der Luftwaffe”, zweisgstelle Wien, 1942/1943 von Obst. Dr Oskar Regele, s. 89-90.

⁷¹ SAW-KA/Luftfahrttruppen, Gruppe 157 1 g, Russland II. Sommer-Herbst. Feldakten der oe.-u. Wehrmacht im Heeresarchiv Wien, s. 3-5.

stale rozpoznają lecz z wszystkich czterech Fliegerkompanie nikt nie mógł wystartować; przedwczoraj proponowano lot jednego samolotu, wczoraj przez godzinę w powietrzu jeden lotnik utrzymał się bez ruchu do przodu, pomiędzy 1000 a 1400 m natrafiając na silny wiatr; dziś dwa samoloty przygotowano do lotu na godz. 8 czekając na odejście mgły”. Załoga Flik. 11. po zwiadzie lotniczym 16 XII 1914 r. przeprowadzonym pomiędzy godz. godz. 11-14 zameldowała: „11:30. Na zachód od Liska własne jednostki. Wroga artyleria na zachód Huzeli. 2 bataliony od Liska do mostu na Sanie w Postołowie na drodze Lisko–Chyrów. 2 baony ze Stefkowej do Olszanicy. 2 baony z Suszycy do Starzawy. Mały tabor nieopodal Liska. Chyrów – 500 wagonów. Kolej Lisko–Chyrów–Sambor ożywiony ruch kolejowy. Dwanaście 6-konnych wagonów z Dobromila do Chyrowa. Dobromil – 100 wagonów. 12:30. Na północ od Jabłonicy Polskiej grupy taborów (na zachód od Brzozowa), zablokowane ulice. 13:00. Droga Strzyżów–Rzeszów pełna jadących taborów w kierunku Rzeszowa. Rzeszów tabor na kolei. Pomiedzy Bochnią i Przeworskiem ożywiony ruch. Dworzec w Przeworsku ożywiony ruch. 14:00. Dynów tabor. Jarosław mało taborów. Munina – dwa stuosiowce w kierunku Lubaczowa. Jarosław – 3 mosty. Radymno – 1 most. Poza tym drogi puste w kierunku Jarosław, Rzeszów, Krosno, Sanok, Chyrów, Przemyśl”⁷². 19 XII 1914 r. dwie załogi z Flik. 11. rozpoznawały rejon Jarosław–Przeworsk–Rzeszów–Bachórz–Dobromil–Chyrów–Lisko w poszukiwaniu transportów przeciwnika⁷³.

Nad Galicją jesienią 1914 r. działała rosyjska Grupa Awiacyjna (Lotnicza – Awia grupa) lejtanta E. Rudniewa w składzie: XXIV Awiaatriad z 5. Armii oraz Forteczny Awiaatriad z twierdzy Brześć (przejściowo działały tutaj również inne Awiaatriady). 15 X 1914 r. odnotowano zestrzelenie samolotu rosyjskiego nad Przemyślem przez obronę naziemną – pamiętnikarka Helena Jabłońska tak opisała to zdarzenie: „Dwa latawce się unosiły, widziałam około 10-tej. Jeden niemiecki a drugi rosyjski; nie mogliśmy się dowiedzieć czy strzelano. To jednak pewne, że przez pewien czas rosyjski lotnik ścigał niemieckiego, później się bez szkody rozlecieli”. Loty samolotów obu stron nad miastem i dzielami fortyfikacyjnymi przyciągały uwagę cywilów jak i wojskowych – pod datą 16 X 1914 r. H. Jabłońska zanotowała w swym dzienniku:

Dziś widziałam niemiecki aeroplan, dwupłasczyznowiec [dwupłatawiec – pisownia zgodna z oryginałem relacji] biały czy żółty z czarnym [barwy c.k. lotnictwa]. Krążył wysoko i hurczał głośno. Strzelali do niego gęsto Moskale z armat i gwerów [karabinów] ale się nie dał – a nasi wczoraj moskiewskiego latawca ustrzelili... Na werku [Forcie] I A Siedliska [w okolicy Fortu I 3 korpusy Moskale oszańcowało się w lesie i nie ma do nich dostępu, tak

⁷² SAW-KA, Manuskripte Luftfahrtruppen - 39, meldunek z 16 XII 1914 r.

⁷³ SAW-KA/Luftfahrtruppen, Gruppe 157 I g, Russland II. Sommer-Herbst. Feldakten der oe.-u. Wehrmacht im Heeresarchiv, Wien, s. 5-9.

plują gradem pocisków... a nasz latawiec nie mógł jeszcze zbadać, gdzie to ich największe i najszkodliwsze działo siedzi.

Jesienią 1914 r. rosyjscy lotnicy dokonywali nalotów bombowych na obleganą twierdzę – na miasto jak i na fortyfikacje. 25 X 1914 r. z Przemyśla meldowano: „właśnie wroga maszyna, „czystobiała” z czerwonymi okręgami [oznakowania rosyjskiego lotnictwa były czerwono-biało-niebieskie] na skrzydłach, zrzuciła 2 bomby. Jedną do Sanu, drugą na drogę... eksplodowała. Drugi samolot zbliża się z kierunku Medyki”. Wspomniana pamiętnikarka 8 XI 1914 r. była świadkiem kolejnej, nierozstrzygniętej walki powietrznej nad Przemyślem: „Czekałam na auto i patrzyłam jak latawce niemieckie i rosyjski ścigali się w morderczych zamiarach, wreszcie rosyjski uciekł”⁷⁴. 9 XI 1914 r. w swym dzienniku H. Jabłońska odnotowała kolejne lotnicze wydarzenie:

Aeroplany często krążą, nasze rozpatrują położenie wojsk rosyjskich.... Teraz dowiedziałam się, że aeroplany rosyjskie rzucają bomby na nas. Wypadek chyba chciał, że [gen. Herman] Kusmanek [von Burgenstädten] wyjechał automobilem do fortów w Żurawicy [Fort XII] i taka bomba z latawca spadła obok niego, ale nigdzie z tych bomb szkód nie było, mimo, że eksplodowały; za słabe są⁷⁵.

Pomimo pogarszających się warunków pogodowych działania powietrzne trwały nadal co potwierdzają zapiski z cytowanego dziennika:

24 listopada [1914 r.]. Wtorek. Co dalej będzie? Aeroplanów dosyć dziś latało, powietrze czyste, rano 12 stopni, mróz cały dzień... 26 listopada [1914 r.]. Czwartek... Aeroplany nasze po kilka razy na dzień się wznoszą, a tu taki mróz. Jak oni tam wysoko wytrzymać mogą?⁷⁶.

Lotnictwo rosyjskie aktywnie operowało nad obszarem twierdzy przemyskiej przez cały czas obu jej oblężeń na przełomie 1914/1915 r. przez rosyjskie armie, choć ciągle zagadkowa sprawa użycia przeciw przemyskiej fortecy największych wówczas na świecie, czterosilnikowych samolotów bombowych typu RBWZ „Ilia Muromiec”. W czasie walk o Przemyśl rosyjskie samoloty zrzuciły nad miastem 50 bomb o wagomiarze od sześciu funtów do dwóch pudów (2,7–46,4 kg) co szacunkowo daje wagę zrzuconego ładunku niszczącego w granicach 1,3 tony na umocnienia twierdzy, jak i na zabudowę miasta. Dyskusyjnym faktem jest, czy 18 XI 1914 r. Przemyśl przeżył pierwsze na bombardowanie strategiczne, gdy nad miasto i twierdzę nadleciały czterosilnikowe samoloty bombowe wspomnianego typu z Eskadry Wozdusznych Korabli (Eskadry Okrę-

⁷⁴ W. Brzoskwinia, K. Wielgus, *op. cit.*, s. 97-99.

⁷⁵ Ibidem.

⁷⁶ Ibidem.

tów Powietrznych), stacjonującej na lotnisku Jabłonna pod Warszawą, zrzucając jednorazowo 27 bomb (354 kg)⁷⁷. 1 XII 1914 r. w swym sprawozdaniu wykazał gen. F. Conrad von Hötzendorf, że „(...) rosyjscy lotnicy zrzucili bomby na pozycje w pierścieniu obrony i miasto Przemyśl, zniszczenia niewielkie”⁷⁸. Tego dnia ciężkie bombardowanie Przemyśla przeprowadziło kilka samolotów rosyjskich. Akcję tą ponawiano kilkakrotnie w ciągu tego dnia i zakładając, że bombardowanie to miałyby odbyć się z udziałem wspomnianych czteromotorowców, samoloty, które mogły wziąć w nim udział to: I.M. B-3 Nr 135 lejtanta F. Rudniewa, operujący ze Lwowa i ewentualnie, wyreperowany I.M. B-4 Nr 136 lejtanta Pankratiewa z Brześcia. Loty te, jako wykonane przed sformowaniem Eskadry, mogły nie zostać potwierdzone w literaturze źródłowej⁷⁹. Nalotu 1 XII 1914 r. dokonała wyżej wymieniona rosyjska Grupa Awiacyjna lejtanta F. Rudniewa – wykonano w sumie 13 lotów, zrzucano 27 bomb o łącznym ciężarze 353 kg, z pułapu 1700–2200 m; wykonano też 14 zdjęć Fortów. Ten pierwszy, zmasowany nalot lotnictwa rosyjskiego, odnotował dowódca lotnictwa Frontu Południowo-Zachodniego, wlk. ks. Aleksander Michajłowicz w specjalnym meldunku do Stawki (Stawka Naczelnego Dowódcy – ros. Ставка Верховного Главнокомандующего, Stawka Wierchnonogo Gławnokomandujuszczego – organ naczelnego kierownictwa polowego wojskami i kwatery główna Naczelnego Dowódcy armii rosyjskiej na teatrze działań wojennych)⁸⁰. H. Jabłońska zapisała:

⁷⁷ W. Bączkowski, *Samoloty bombowe I wojny światowej*, Warszawa 1986. H. Jabłońska nie odnotowała nic szczególnego w tym dniu, natomiast opisała bombardowanie z 1 XII 1914 r. Czyżby zaszła tu pomyłka, wynikająca z zacytowania przez W. Bączkowskiego daty wg stosowanego w Rosji kalendarza juliańskiego? 13-dniowa różnica mogłaby wskazywać na bombardowanie z użyciem samolotów typu RBWZ „Ilia Muromiec” właśnie 1 lub może 2 XII 1914 r., co sygnalizuje autorka pamiętnika. Monograficzne opracowania samolotów typu RBWZ „Ilia Muromiec” nie potwierdzają bezpośrednio nalotu czteromotorowców na przemyską twierdzę, szczególnie zaś mało prawdopodobna była grupowa misja bombowa całej Eskadry, gdyż pierwszy lot bojowy w ramach tej formacji dokonany był dopiero 14 II 1915 r. przez załogę samolotu typu RBWZ „Ilia Muromiec” - Kijowski (typ W; nr ser. 9, nr fabr. 150) w rejon niemieckich przepraw na Wiśle pod Płockiem. W listopadzie 1914 r. Eskadra jeszcze w ogóle nie istniała, jej formowanie w Jabłonnej miało nastąpić dopiero w grudniu 1914 r. Czyżby więc rosyjskich czteromotorowych kolosów w ogóle nie było nad Przemyślem i Galicją? Pewny jest ich udział w kampanii galicyjskiej 1915 r., prawdopodobne jest także bombardowanie Przemyśla jeszcze w 1914 (nawet 1 XII), jednak w zupełnie innych okolicznościach i z innych baz, niż zwykle się dotąd uważać.

⁷⁸ SAW-KA, Die Tätigkeit der österr.-ung. Luftstreitkräfte beim Auffangen der russischen Angriffsheere im Sommer und Herbst 1914. Bearbeitet in der “Kriegswissenschaftlichen Abteilung der Luftwaffe”, Zweigstelle Wien, 19142/1943 von Oberst Dr. Oskar Regele, s. 93.

⁷⁹ W. Brzoskwinia, K. Wielgus, *op. cit.*

⁸⁰ V. Kulikow, *Rossijskaja armiejskaja awiacija w I mirowoj wojnie* [w:] *Awiacija i Wriemja* 1997, nr 4, s. 41.

1 grudnia [1914 r.]. Wtorek. Dziś dzień taki śliczny... Właśnie przechodziłam koło Bodnara, gdy trzask straszny usłyszałam W jednej chwili powstał zgiełk, zaczęto wołać: „bomba”. Rosyjski aeroplan rzuca bomby. Chciałam się przypatrzeć, w tem [pisownia zgodna z oryginałem relacji] przypomniałam sobie, że... klucza od pokoju nie wzięłam. Zawróciłam do domu. Chciałam zagrać moją kaszę, zjeść i dalej wyruszyć, gdy wtem huk okropny, drzwi się same pootwierały, okna brzęczały, dom się wstrząsł [pisownia zgodna z oryginałem relacji]. Myślałam, że to na nasze kamienice spadła bomba. Zamknęłam drzwi i szybko wybiegłam na ulicę. Wszystko w ruchu, jedni uciekają do domu, do piwnic, drudzy lecą z domów na ulice. Popłoch straszny. Pali się. Patrzę w którą stronę kieruje się ruch i wzrok; to dom Cytrowa [dom inż. Citrona przy ul. Dworskiego 21] się pali a tam w górze leci czerwono-biały aeroplan [z barw, wynika iż był to samolot c.k. lotnictwa, udający się w pogoń za rosyjskim bądź też autorka nieprecyzyjnie określiła oznakowanie samolotu rosyjskiego – barwy czerwono-biało-niebieskie]. Stałam pod latarnią na przeciw apteki. Co za gwałt. Zaraz rzucono się do rozrywania dachu. Wojsko, straż pożarna dotrze, ale nie ma niebezpieczeństwa, już ugasili. A tymczasem spieszą oddziały wojska. Węgry [Honwedzi z 23. DP], bo ci najbliżej stacjonowali, różni zresztą. Plac koło „Sokoła” zawsze zajęty, mnóstwo fur, tam zjazd forszpanów, tam kilka kuchni pod namiotami, pełno zawsze, a teraz jedni ratują pożar a drudzy szykują się na gwałt do strażów z karabinów do aeroplanu. Już z wszystkich fortów szrapnelami do niego biją, a tu znowu huk straszny. To drugi aeroplan zrzucił bombę na Słowackiego Nr 20, tam nasz monter pracuje. Bomba wpadła na podwórze dużej kamienicy, zabiła konia i troje ludzi pokaleczyła: jedną dziewczynę, pół głowy jej rozplatawszy, drgającą jeszcze niesiono do szpitala; druga w piersi pokaleczona a chłop ma wiele drobniejszych ran. Monter wykopał z ziemi dno tej bomby, zrobił napis i chce ofiarować pułkownikowi, który daje mu zajęcie. Mówią jeszcze o 2 dziewczynkach... Nie wiem nawet jak uporządkować to, co widziałam i słyszałam. Pięć aeroplanów wysłali Moskale: 3 francuskie i 2 rosyjskie, i te gęsto bomby rzucały. Na Zasaniu dom dra Wojtowicza podobno pękł. Właściwie wszystkie te bomby były skierowane na Festungscommando [dowództwo twierdzy] i Verpflegsmagazyn [magazyn prowiantowy] i mosty. Najwięcej pada w pobliżu Festungscommando [dowództwo twierdzy]. Ile setek tysięcy strażów oddano nie wiem. Takich chwil było mało w których by pojedynczy strzał można było rozróżnić. Jak groch z worka sypany, tak leciały strzały karabinowe, zlewały się w jedno, a z tyłu miejsc, z tyłu kierunków. Mówiono nawet, że 8 aeroplanów rzuca bomby; ja widziałam w ciągu dnia 5, razem prawie 3 a 2 w innych kierunkach. Za nimi goniły 2 nasze. Strach! Jakaż to odwaga tych ludzi! Z każdego podwórza, z dachów i ganków do nich strzelano z karabinów a werki [tu w znaczeniu: artyleria z Fortów strzelała nieustannie] wszystkie pracowały bez tchu. Tak blisko, zdaje się na tej samej wysokości z aeroplanami wybuchwały szrapnele... Jeden z tych aeroplanów, ten który rzucił bombę na dom Cytrowa [dom inż. Citrona przy ul. Dworskiego 21], długo bardzo umykał w górę, potem widocznie chciał jeszcze zawrócić, musiał zranić go nasz strzał, bo zrobił ruch, jakby chciał koziołka wywrócić, potem szybko po stromej płaszczyźnie zaczął spadać i schował się nam z oczu. Mówiono, że spadł na błonia. Około 2-giej przycichło, odetchnęli ludzie. Ja chciałam pójść do Józi, pół do czwartej było, gdy znowu ten sam gwałt się powtórzył. Teraz już się lepiej przygotowano, bo nasze aeroplany wyruszyły, nie wiem czy w pogoń... czy dla obserwacji i ogromne auta, równe, na których około 40 żołnierzy z karabinami stało, goniły za nimi w różnych kierunkach. Aeroplan pierwszy miał podobno rozrzucić kartki z oznajmieniem mieszkańcom, że jutro 25 aeroplanów wyruszy nad Przemyśl, aby miasto całkiem zbombardować. A no, zobaczymy. Jeszcze późno wieczór mówiono, że na Zasaniu większe szkody porobili i że w Wilczu spadł drugi ustrzelony [samolot]⁸¹.

⁸¹ W. Brzoskwinia, K. Wielgus, *op. cit.*

Dzień pierwszego bombardowania Przemyśla przez rosyjskie lotnictwo odnotował w swej relacji także Oblt. S. Gayczak, dowódca IV kompanii c.k. 2. pp, należącego do załogi twierdzy:

W południe zjawiły się 4 aeroplany nad miastem, rzuciły 8 bomb, dwie spadły obok brygady przy ul. Dworskiego 46. Około godziny 3-ciej (po południu) znowu się zjawiły, zacząłem z podwórza strzelać. Za piątym strzałem zdawało się nam że jeden spadł. Uciecha ogromna. Tymczasem było to złudzenie. Strzelanina w całym mieście ogromna. Poszedłem obejrzeć miejsce gdzie bomby spadły. Spustoszenie raczej niewielkie, jedynie szyby w 4 kamienicach wyleciały⁸².

W godzinach popołudniowych tego dnia obrońcy twierdzy zastosowali skoordynowane działanie obrony przeciwlotniczej oraz doszło do kilku startów samolotów fortecznych Flik. w celu odpędzenia samolotów rosyjskich, wskutek czego uszkodzono jeden z nich. W Przemyśle stworzono pierwociny skoordynowanego systemu obrony przeciwlotniczej autorstwa Landsturmingenieura Adama Macury. Według jego projektu, w oparciu o zasoby przemyskich magazynów kolejowych, zbudowano specjalne lawety do strzelań przeciwlotniczych (kąt podniesienia do 40⁰), na których osadzono 9-centymetrowe działa typu M. 75/96. System obrony składał się ponadto z licznych posterunków obserwacyjnych, połączonych telefonicznie z centralą, która miała do dyspozycji, prócz stałych baterii przeciwlotniczych, także ruchome motorowe odwody przeciwlotnicze-strzelców i karabiny maszynowe na ciężarówkach, trwające w pogotowiu na placu dworcowym w Przemyśle⁸³. 2 XII 1914 r. z Przemyśla zameldowano: „(...) wróg również dzisiaj nie zaatakował pozycji na przedpolu Na Górach. Rosyjscy piloci znowu dzisiaj zrzucili bomby na miasto i pobliskie miejsca lądowań [lotniska forteczne – Żurawica, Hureczko, Buszkowiczki?]... 3 wrogie samoloty zrzuciły liczne bomby przed i po południu najpierw na pierścień obrony, potem w większości w mieście”. Kolejne naloty miały miejsce 3 XII 1914 r. a 8 XII 1914 r. z Przemyśla zameldowano: „wrogie samoloty zrzuciły od 4.12 znowu codziennie bomby nad miastem i obszarem twierdzy”⁸⁴. 2 XII 1914 r. kiedy to oprócz bombardowania Przemyśla przez samolot rosyjski

⁸² Fragmenty pamiętnika S. Gayczaka, opracowane przez Jana Rożańskiego opublikowane były w „Życiu Przemyskim”, w numerach 8-16 (luty-kwiecień 1970). Dziękuję p. L. Facowi za zwrócenie uwagi na to źródło.

⁸³ Podczas drugiego oblężenia twierdzy przemyskiej nie wykorzystane zostały ciężkie działa rezerwowe, armaty polowe 9 cm M. 75/96 ulokowane na Wzgórzu Tatarskim i w Buszkowiczach przeznaczone do zwalczania samolotów – por. T. Idzikowski, *Franz Stuckheil, Drugie oblężenie Twierdzy Przemyśl*, cz. II: *Czasy upadku*, Przemyśl 2004, s. 63.

⁸⁴ SAW-KA, Die Tätigkeit der österr.-ung. Luftstreitkräfte beim Auffangen der russischen Angreifsheere im Somer und Herbst 1914. Bearbeitet in der “Kriegswissenschaftlichen Abteilung der Luftwaffe”, Zweigstelle Wien, 19142/1943 von Oberst Dr. Oskar Regele, s. 93.

dokonano też zrzutu ulotek propagandowych – wspomniany Oblt. S. Gayczak odnotował w swym pamiętniku: „Msza uroczysta z powodu urodzin Cesarza. Aeroplany znów się pojawiły i rzuciły 4 bomby oraz pisma ulotne”⁸⁵. „Ziemia Przemyska” z 3 XII 1914 r. zamieściła artykuł pt. *Nad miastem rosyjskie latawce*, informując o kolejnej akcji propagandowej rosyjskiego lotnictwa:

Wśród jasnego błękitu hen wysoko w przestworzach ukazał się wczoraj (1 bm.) przedpołudniem ledwo widny dla oka mały ruchomy punkcik, posuwający się i okrążający miasto z błyskawiczną szybkością. Był to rosyjski latawiec... Szybował dalej nad miastem nie zważając na strzały, które go w tej wysokości już osiągnąć nie mogły. Publiczność z ciekawością obserwowała wszystkie ruchy tego rosyjskiego drapieznika, żartując sobie z jego zbytnej ostrożności i lekkości. Nagle, jakby w odpowiedzi na te złośliwe docinki i żarty, zaczęły w różnych punktach miasta zaczęły w różnych punktach padać z niego jakieś białe płatki, które jak płochliwe motyle gnane wiatrem szybko w dół leciały a równocześnie odzywać się zaczęły z kilku miejsc w mieście silne detonacje. Moskale bomby rzucają! - rozszedł się okrzyk i w tejże chwili publiczność odruchowo poczęła powoli się rozpraszać i kryć do kamienic, nie przestając jednak dalej obserwować ruchów rosyjskiego lotnika. W kilka minut później zjawił się na horyzoncie drugi latawiec; szybował jednak znacznie niżej, ciągle wzbijając się w górę, wprost ku rosyjskiemu – lotem skośnym. Słychać było głośny warkot motoru, jakby szum skrzydeł i widać było od dołu na rozpostartych płatach duże czarne krzyże. Śmiałym lotem wbił się w przestworza, zrównał się z rosyjskim i począł go okrążyć... Strzały ustały. – To nasz! – poczęli wszyscy głośno i radośnie powtarzać i z zapartym tchem śledzić w obłokach straszne manewry obydwu lotników. Widać było tylko, jakby dwa małe punkty, z których jeden szybko począł się oddalać w kierunku wschodnim a drugi go gonił, aż obydwa nie zniknęły z oczu. Jak się skończy ten pościg nie wiadomo, ale w najlepszym razie ucieczką rosyjskiego, bo wnet nad miastem szybował majestatycznie już tylko forteczny latawiec, okrążając wokoło, jakby chciał okazać, że utrzymał się zwycięsko na placu boju. Witają go radośnie dalekie grzmoty dział fortecznych i oklaski publiczności⁸⁶.

W trzy dni później, 5 XII 1914 r. podjęta została kolejna rosyjska próba bombardowania Przemyśla przez samolot, której efektem była nierozstrzygnięta walka powietrzna z samolotem c.k. lotnictwa, który odpędził znad miasta rosyjskiego przeciwnika. Świadkiem jej był reporter „Ziemi Przemyskiej”, który w numerze z 8 XII 1914 r., w artykule pt. *Walka latawców nad miastem* zapisał:

W sobotę (5 bm.) około południa pojawił się nad miastem rosyjski latawiec, szybując wysoko w przestworzach. Szybko przeleciał, rzuciwszy jedną bombę na lwowski przedmieście, która na szczęście szkód nie wyrządziła. W dwie godziny później znowu pokazał się ten sam moskiewski drapieznik, okrążając miasto, ale płynął już znacznie niżej i powolniej; widać było, że nosi się ze złymi zamiarami. Był to olbrzymi jednopłatowiec. Zaraz koło niego wykitać poczęły ciemne i białawe dymki, które szybko rozprasały się przy donośnej detonacji [pisownia zgodna z oryginałem relacji]. To pękały z hukiem szrapnele, a równocześnie słychać było salwy karabinów maszynowych. Wnet zjawił się na horyzoncie forteczny aeroplan,

⁸⁵ W. Brzoskwinia, K. Wielgus, *op. cit.*

⁸⁶ „Ziemia Przemyska” z 3 XII 1914 r.; W. Brzoskwinia, K. Wielgus, *op. cit.*, s. 105.

który wznosząc się szybko począł go ścigać. Dogał go wreszcie nad katedrą i począł okrażać raz z jednego, to znowu z drugiego boku zajeżdżając, jakby się chciał rzucić na niego. Rosyjski latawiec osaczony szybko zmieniał swe pozycje i unikał spotkania, lawirując niezręcznie na miejscu i tak się na jeden bok przechylając, że omal nie wyrócił się... Wszyscy z zapartym oddechem oczekiwali lada chwila rozegrania się walki śmiertelnej w powietrzu i zgruchotania rosyjskiego latawca. Nagle rosyjski wyrwał się z tej pułapki i począł szybko całą siłą motoru uciekać w kierunku ku Prałkowcom. Na placu boju pozostał zwycięski forteczny latawiec⁸⁷.

Kolejne bombardowanie Przemyśl przeżył 12 XII 1914 r. – H. Jabłońska tego dnia zanotowała: „Aeropalny jak zwykle bombardowały i dzisiaj nawet gdzieś bardzo blisko leciały bomby, bo kilka bardzo silnych eksplozji było. O szkodach nie słyszałam”⁸⁸. 15 XII 1914 r. stwierdzono: „Żadnych większych strat. Ostrzeżliwanie własne z powodu dużej wysokości bez skutku. Wskazany atak przez maszyny bojowe również w celu uniemożliwienia rozeznania. Dlatego prosi się o natychmiastowe odesłanie kilku pilotów i samolotów” (F. Stuckheil zapisał 24 XII 1914 r. że „w ostatnich tygodniach Przemyśl gnębiony jest częstymi bombardowaniami”). W okresie listopad–grudzień 1914 r. do AOK meldowano: „rosyjski pilot okazjnie krążył nad twierdzą i zrzucił bomby, które nie powodowały żadnych poważnych strat”⁸⁹. Z chwilą, gdy 27 XII 1914 r. rosyjskie samoloty zbombardowały Przemyśl po raz kolejny, Festungskommando przeprowadziło odwetowe bombardowanie Radymna przez samoloty c.k. lotnictwa. Naloty te były jednak mizerne w skutkach. C.k. załogi lotnicze i jednostki naziemne dostrzegły – jak mówią meldunki – w okresie od 23 VIII do 30 IX 1914 r. – 19, w październiku 5, w listopadzie 4 i w grudniu 1914 r. 19 rosyjskich samolotów nad Twierdzą Przemyśl. Z meldunków c.k. załóg o wrogich lotniskach, ewentualnie hangarach albo odstawionych na ziemi samolotach, wynikało, że „faktycznie każdy rosyjski korpus armii dysponował swoim własnym flugparkiem [parkiem lotniczym – Awiaatriadem] i cały rejon operacji był włączony w rozpoznanie powietrzne”⁹⁰.

Jesienią 1914 r. pocztowa łączność drogą powietrzną z zapleczem frontu i AOK, rozwinięta podczas drugiego oblężenia Przemyśla nabrała stałego charakteru w okresie 7 XI 1914 r. – 22 III 1915 r. Wtedy to wykonano 33 loty kurieskie do oblężonej twierdzy: 13 z nich były to loty pocztowe, 10 – było lotami w czasie których przewożono też korespondencję cywilną⁹¹. 9 XI 1914 r. odno-

⁸⁷ „Ziemia Przemyska” z 8 XII 1914 r.

⁸⁸ W. Brzoskwinia, K. Wielgus, *op. cit.*

⁸⁹ *Ibidem.*

⁹⁰ SAW-KA, Die Tätigkeit der österr.-ung. Luftstreitkräfte beim Auffangen der russischen Angriffsheere im Sommer und Herbst 1914. Bearbeitet in der “Kriegswissenschaftlichen Abteilung der Luftwaffe”, Zweigstelle Wien, 1914/1943 von Oberst Dr. Oskar Regele, s. 94.

⁹¹ J. Adamczyk, M. Chodurek, *Przesyłki pocztowe z oblężonej Twierdzy Przemyśl 1914-1915*, [w:]

towana została intensywna działalność rozpoznawcza c.k. lotnictwa na przedpolach twierdzy, a 14 XI 1914 r. nastąpił start samolotu kurierskiego z Flik. 11. do AOK. Tym samym otwarto drugą fazę wywiadowczej i kurierskiej służby lotniczej na rzecz dowództwa twierdzy. H. Jabłońska zapisała w swym dzienniku: „14 listopada [1914 r.]. Sobota... W fortecy mamy 4 aeroplany, które po 2 razy na dzień czynią wzloty. Przez 2 dni ostatnie nic nie mogli dopatrzeć przez mgłę. Dziś poleciał jeden do Białej z depezbami. Pojutrze ma wrócić”⁹². Drugi z lotów pocztowych z Przemyśla miał miejsce 23 XI 1914 r. kiedy to pilot Hptm. Georg Edler von Lehman po starcie z Przemyśla wylądował na lotnisku Kraków–Rakowice a poczta, w tym list od komendanta twierdzy gen. H. Kusmanka von Burgenstädten, dotarła do adresatów w Wiedniu 27 XI 1914 r. (przesyłki żołnierskie w nieustalonej, niewielkiej ilości, datowane były w przedziale czasu od 8 do 22 XI 1914 r. a ich nadejście 23 XI 1914 r. potwierdzał datownik c.k. poczty polowej nr 101 (K.u.K. Fldpostamt 101. w Krakowie). 9 XII 1914 r. wystartował z Przemyśla samolot typu Lohner C *Gebirgspeilflieger* z załogą w składzie Feldpilot Feuerwerker Hans Wanneck i obserwator Oblt. Fp. N. W. E. von Florheim. Na drodze do Krakowa–Rakowic lotnicy natrafili na niekorzystny front atmosferyczny i pilot zdecydował się przebijać nad Karpatami, by po 5 godzinach wyczerpującego lotu w trudnych warunkach wylądować na lotnisku Flik. 14. w Kassa (sł. Košice). W liście do przyjaciela w Szwajcarii pilot napisał: „Dziś przywożem z oblężonego Przemyśla ok. 5000 listów i kart, lecąc nad Karpatami na wysokości 3200 m przez 5 godzin i lądując łatwo na Węgrzech. Rankiem wracam”⁹³. Niektóre listy z tego lotu, datowane od 23 XI 1914 r. do 7 (8?) XII 1914 r. po wylądowaniu zostały ostemplowane datownikiem c.k. poczty polowej nr 30. (K.u.K. Feldpostamt 30.) z podaniem daty 10 XII 1914 r. – opieczętowała je odbierająca pocztę Flik. 14. W dniach 11, 16 i 19 XII 1914 r.

Brzesko-Okocim..., s. 24.

⁹² W. Brzoskwinia, K. Wielgus, *op. cit.*, s. 98-99.

⁹³ *Ibidem*, s. 107. M. Brzoskwinia i K. Wielgus (*Z galicyskich...*, s. 107) podają, że 9 XII 1914 r. wystartował z Przemyśla samolot typu Lohner C *Gebirgspeilflieger* pilotowany przez Fp. H. Wannecka – obserwatorem był Oblt. N. W. E. von Florheim. Na drodze do Krakowa–Rakowic lotnicy natrafili na niekorzystny front atmosferyczny i pilot zdecydował się przebijać nad Karpatami. Po 5 godzinach wyczerpującego lotu w trudnych warunkach załoga wylądowała na lotnisku Flik. 14. w Košicach. W liście do przyjaciela w Szwajcarii pilot napisał: „Dziś przywożem z oblężonego Przemyśla ok. 5000 listów i kart, lecąc nad Karpatami na wysokości 3200 m przez 5 godzin i lądując łatwo na Węgrzech. Rankiem wracam”. Według tego autora był to pierwszy, rekordowy przelot nad Karpatami. Wspomniana załoga należała do Flik. 11. lecz nie jest prawdą, że ów lot był pierwszym wykonanym nad Karpatami, gdyż od 25 IX 1914 r. załogi Flik. 1. wykonywały systematyczne loty nad Karpatami w ramach rozpoznania sił rosyjskich na rzecz dowództwa c.k. 2 Armii. Jednostka ta opuściła lotnisko w Zagórze 16 IX 1914 r. będąc przetransportowaną na teren ówczesnych Węgier na lotnisko w Bardejowie. Jeśli przebazowanie wykonano kolejną, to nie był to pierwszy przerzut załóg lotniczych nad Karpatami, lecz jeśli był to przerzut za Karpaty samolotów i załóg Flik. 1. drogą powietrzną – to tak (sic!).

wysłano z lotniska Kraków–Rakowice do Przemyśla po jednym samolocie, zaś w Wigilię Bożego Narodzenia 1914 r. tą trasą poleciały dwie załogi. 26 XII 1914 r. wystartowały z Przemyśla do Krakowa–Rakowic dwa samoloty z załogami w składzie: Oblt. Oskar Schmoczner von Meczenzeff i Oblt. Martinek oraz Oblt. Eduard Rzemenowski von Trauteneegg i Oblt. Reischer. Pod datą następnego dnia tak oto wspomniała ten lot H. Jabłońska: „27 grudnia. Niedziela... Lotnik poleciał, wziął trochę listów”⁹⁴.

W okresie pierwszego i w początkowym okresie drugiego oblężenia twierdzy Przemyśl jesienią 1914 r. c.k. siły powietrzne nie tylko pracowały na rzecz Festungskommando Przemyśl ale także na rzecz AOK. Działania c.k. lotnictwa podczas walk odwrotowych pokazały jego wyjątkowo ważną rolę na współczesnym polu walki i nasiliły się w 1915 r.

Andrzej Olejko

On Air Battles of the K.u.K. Luftschifferabteilung (Austro-Hungarian Imperial and Royal Aviation Troops) over Galicia in the Autumn of 1914 and During the First and Early Second Siege of the Przemyśl Fortress in the Light of Archives of the Vienna Staatsarchiv-Kriegsarchiv and Memoirs

Summary

The topic of military activities in the Przemyśl Fortress during the Great War (First World War) still remains the subject of archival research. The article presents the current state of research on aviation activity of that time in the area of the Fortress. The author presents his views on the basis of his research carried out in the Vienna Staatsarchiv-Kriegsarchiv, not exhausting the subject, however. This study is original and contributes a series of previously completely unknown facts to historical knowledge.

⁹⁴ W. Brzoskwinia, K. Wielgus, *op. cit.* W Krakowie część przesyłek z 27 XII 1914 r. została ostemplowana datownikiem poczty polowej nr 186. (K.u.K. Fldpostamt 186.) tam działającej (daty tych przesyłek podawane przez nadawców mieszczą się w przedziale czasu od 8 do 24 XII 1914r. lecz ich ilość nie jest znana) – por. J. Adamczyk, M. Chodurek, *op.cit.* Brak jednak na to bezpośrednich dowodów w postaci kart i datowników. W fachowej literaturze filatelistycznej, jako loty 4 i 5 wymieniane są dopiero loty Przemyśl–Kraków z drugiego dnia Świąt Bożego Narodzenia 1914 r.



Lotnisko forteczne Żurawica – sierpień 1914 r. Personel Flik. 8. oraz samolot typu Lohner B. I *Pfeilflieger* – nazwa własna „BOY” - zbiory ppłk. dr. Tomasza Kopańskiego



Lotnisko forteczne Żurawica w pełnej krasie w sierpniu 1914 r. Personel latający i naziemny Flik. 8. podczas przeglądu oraz samolot typu Lohner B. I *Pfeilflieger* – nazwa własna „BOY” - zbiory ppłk. dr. Tomasza Kopańskiego



A tak wyglądały hangary lotniska fortecznego w Żurawicy w sierpniu 1914 r, kiedy lotnisko Flik. 8. odwiedzane było przez okoliczną ludność, której uwagę przyciągały aeroplany typu Lohner B. I *Pfeilflieger* - zbiory ppłk. dr. Tomasza Kopańskiego



Lotnicy Flik. 8. stacjonującej w sierpniu 1914 r. na lotnisku fortecznym w Żurawicy – z lewej L. Böhm – w kabinie samolotu typu Lohner B. I *Pfeilflieger* o nazwie własnej „BOY” - zbiory ppłk. dr. Tomasza Kopańskiego

АНДРІЙ ХАРУК (*Lviv*)

ЧЕРВОНИЙ ПОВІТРЯНИЙ ФЛОТ УКРАЇНИ У 1919 Р.

В 1919 р. внаслідок поразок Дієвої армії Української Народної Республіки (УНР) більша частина території України опинилась під контролем більшовиків. При цьому агресія з боку Москви до певної міри маскувалась створенням маріонеткової Української Соціалістичної Радянської Республіки (УСРР) – загалом, стандартний для більшовиків підхід при окупації неросійських територій. УСРР отримала певні атрибути державності, зокрема уряд – Раду народних комісарів. В його структурі створили й Народний комісаріат військових справ. Хоча функції цього органу були досить обмежені (щоб не сказати декоративні), однак його діяльність заслуговує на увагу істориків – тим більше, що навіть в радянські часи на ній увага не акцентувалась. А, тим часом, в історії «автономної» військової структури радянської України є кілька досить цікавих сторінок. На особливу увагу, на нашу думку, заслуговує спроба створення власних військово-повітряних сил з гучною назвою –Робітничо-Селянський Червоний Повітряний Флот України (РСЧПФ України). Досі чи не єдина спроба дослідити цю структуру була зроблена ще на початку 90-х рр. Р. Мараєвим¹. Згодом на основі цієї статті був написаний відповідний розділ у праці «Авиация в Украине. Очерки истории»². Дуже фрагментарно питання діяльності УЧПФ України висвітлено в дослідженні В. Кондратьєва та М. Хайруліна³.

У даній розвідці ми проаналізуємо спробу створення автономного військово-повітряного формування в радянській Україні під кутом його організаційної структури та основних напрямків діяльності.

Поразка Німеччини у Першій світовій війні мала для української державності дуже глибокі наслідки. З одного боку, відбулась зміна влади – замість монархічного режиму гетьмана П. Скоропадського була відновлена республіканська влада у вигляді Директорії УНР. З іншого боку, одразу після поразки Німеччини більшовицька Росія денонсувала Брестський

¹ Мараев Р.В. Рабоче-Крестьянский Красный Воздушный Флот Украины / Р.В. Мараев // Аэрообби. – 1994. - № 1. – С. 16-18.

² Савин В.С. Авиация в Украине. Очерки истории / В.С. Савин – Харьков: Основа, 1995. – 264 с.

³ Хайрулин М.А. Военлеты погибшей империи. Авиация в гражданской войне / М.А. Хайрулин, В.И. Кондратьев – М.: Эксмо, Яуза, 2008. – 432 с.

мирний договір, що містив, серед іншого, й гарантії незалежності України. Вже в листопаді 1918 р. розгорнулася агресія більшовиків проти України, яка, призвела, незважаючи на опір Дієвої армії УНР, до захоплення Лівобережжя. Буквально напередодні вступу більшовицьких військ до Києва, 3 лютого 1919 р., народний комісар військових справ УСРР В.І. Межелаук видав наказ № 8, який передбачав створення у складі наркомату нового керівного органу – Головного Управління Робітничо-Селянського Червоного Повітряного Флоту України (ГУ РСЧПФ України). Начальником Управління призначили колишнього авіамеханіка М. Васильєва. На той час у складі більшовицького Українського фронту діяли досить обмежені авіаційні сили – відповідно до наказу командувача фронтом В.А. Антонова-Овсієнка № 14 від 4 лютого 1919 р., фронт мав лише чотири розвідувальні авіаційні загони – 9-й у Курську, 21-й і 22-й в Орлі та 24-й у Конотопі, а також потяг-майстерню № 5, що знаходилась у Курську⁴. Однак, очевидно ці загони так і лишилися у безпосередньому підпорядкуванні фронтового командування, оскільки у документах фонду Народного комісаріату військових справ УСРР не виявлено жодних наказів чи розпоряджень, що стосувалися б них.

Головним завданням ГУ РСЧПФ України мала стати (цит. мовою оригіналу) «организация и постановка всего авиационного и воздухоплавательного дела на Украине... розыск, регистрация и учет разбросанного по всей территории Украины Авиационного и Воздухоплавательного имущества»⁵, тобто відновлення матеріально-технічної бази авіації на теренах, зайнятих більшовиками. Цьому питанню приділялась увага ще навіть до офіційного створення Головного управління – наприклад, 9 січня 1919 р. нарком військових справ УСРР видав Р. Петровському мандат, яким доручалось „приступить немедленно к воссозданию и формированию авиационного парка в г. Харьков, а также принять временное командование таковым»⁶. Тут малось на увазі відновлення авіапарку (центру ремонту і технічного обслуговування літаків), що існував в Харкові за часів гетьманату П. Скоропадського⁷.

Із поширенням радянської влади на теренах України розмах, так би мовити, «інфраструктурних проєктів» більшовиків зростав, набуваючи іноді відверто утопічних рис. Наприклад, 27 березня 1919 р. М. Васильєв

⁴ Центральний державний архів вищих органів влади і управління України (далі – ЦДАВОВ України), ф. 2, оп. 1, спр. 136, арк. 3-9.

⁵ ЦДАВОВ України, ф. 1122, оп. 1, спр. 9, арк. 8.

⁶ Российский государственный военный архив (далі – РГВА), ф. 25860, оп. 1, д. 445, л. 34.

⁷ ЦДАВОВ України, ф. 4588, оп. 1, спр. 55, арк. 14.

на підставі доповіді інженера-технолога В. Боброва підготував рапорт щодо доцільності авіаційного заводу в Києві, на базі Київських головних авіаційних майстерень. Як основний мотив при цьому вказувалась віддаленість і надмірна завантаженість авіазаводів Центральної Росії. Передбачалось виготовляти на новому підприємстві двомісні одномоторні літаки-розвідники німецького типу LVG C.VI, а річна продуктивність заводу визначалась у 100 літаків й 500 повітряних гвинтів⁸. За місяць, 26 квітня, було створено комісію з організації авіазаводу в Києві до складу якої увійшли О. Косицький (голова, професор КПП – Київського політехнічного інституту), К. Зворикін, М. Воропаєв (професор, колишній завідувач авіаційно-автомобільної майстерні КПП), С. Гриневецький (професор КПП), В. Бобров (начальник Головних авіаційних майстерень), В. Андерс (представник Управління Військового Повітряного флоту) та К. Чебикін (комісар майстерень). 27-30 квітня комісія обстежила Головні авіаційні майстерні та аеродром Пост-Волинський⁹. Наявного в Києві обладнання було недостатньо для організації виготовлення літаків, тож іще в березні було ухвалено перевезти до Києва обладнання з бердянського авіазаводу «Матіас». Складений 30 березня список майна, що підлягав вивезенню, включав не тільки верстати й інше устаткування, але навіть технічну бібліотеку бердянського підприємства. 14 квітня в Київ прибуло 26 вагонів з устаткуванням з Бердянська – їх прийняв Київський авіапарк, розташований на хуторі Грушки¹⁰.

Однак спроба організувати виробництво літаків, якщо й не на голому місці, то на непідготовленому ґрунті, та ще й в умовах бойових дій, що не припинялись, не могла увінчатись успіхом. Більш реалістичним виглядало налагодження виробництва на вже існуючих з дореволюційних часів підприємства. В поле зору ГУ РСЧПФ потрапив авіамоторний завод «Дека» в Олександрівську (нині Запоріжжя). Це підприємство з 1916 р. готувалось до випуску авіаційних двигунів німецького типу, і хоч до революції його так і не вдалось розпочати, завод належав до найкраще обладнаних на території колишньої Російської імперії¹¹. 2 квітня 1919 р. ГУ РСЧПФ створило комісію для обстеження цього підприємства, до якої увійшли О. Косицький (голова), К. Зворикін, А. Вегенер (військовий

⁸ РГВА, ф. 25860, оп. 1, д. 454, лл. 10-11.

⁹ РГВА, ф. 25860, оп. 1, д. 456, лл. 14-18.

¹⁰ РГВА, ф. 25860, оп. 1, д. 436, л. 12 об.

¹¹ Харук А.І. Деякі питання розбудови авіаційної промисловості в Україні (1916-1918 рр.) / А.І. Харук // Вісник НТУ „Харківський політехнічний інститут”. 36. наукових праць. Тематичний випуск: Історія науки і техніки. – Харків: НТУ „ХПІ”. – 2008. - № 8. – С. 167.

льотчик і викладач КПІ) та В. Григор'єв (начальник технічного відділу ГУ РСЧПФ)¹². Того ж дня М. Васильєв скеровує до раднаргоспів¹³ Києва, Харкова і Катеринослава лист з проханням сприяти виділенню заводу «Дека» поза чергою палива, чорних і кольорових металів та інших матеріалів. 16 квітня комісія обстежила завод „Дека”, зробивши висновок, що завод цілком придатний для серійного виробництва авіадвигунів у обсязі до 100 виробів на рік. На олександрівському заводі передбачалось виготовляти мотори „Бенц” потужністю 220 к.с., які підходили для встановлення на літаки LVG. 8 травня Васильєв звертається до професора Косицького з проханням розробити робочі креслення такого мотора за натурним зразком, що знаходився в майстернях КПІ¹⁴. Однак цей проект, так само, як і план виготовлення літаків в Києві, лишився нереалізованим. Під контроль ГУ РСЧПФ потрапили й інші підприємства – заводи «Анатра» в Одесі й Сімферополі, «Дукс» у Євпаторії, Адаменка у Карасубазарі (Крим), а також Херсонський науково-дослідний аеродром¹⁵. Однак жодних заходів щодо цих підприємств, як видно з наявних документів, не вживалось. Головна ж увага зосередилась не на випуску нових літаків, а на більш потрібному й реалістичному завданні – ремонті наявної, досить зношеної, техніки. За підрахунками ГУ РСЧПФ України, майстерні Києва і Харкова були здатні щомісяця ремонтувати до 14 літаків та 20 авіамоторів¹⁶.

Іншим важливим напрямком діяльності ГУ РСЧПФ України вважалась підготовка кадрів. Стан із забезпеченням Червоної армії льотним складом навесні 1919 р. був критичним. М. Васильєв в березні 1919 р. відзначав у доповідній записці, скерованій до наркомату військових справ УСРР (цит. мовою оригіналу): «То число способных к боевой воздушной деятельности летчиков, которые сейчас находятся на территории Российской и Украинской Республик (300-400) далеко недостаточно... выбытие пилотов достигает 60 %.... армия к осени текущего года рискует остаться без глаз»¹⁷. Тому першочерговим завданням Управління стала організація авіаційної школи. Як місце її розташування обрали Київ – тут існувала уся необхідна інфраструктура. Крім того, у місті були зосереджені великі запаси спирту, який у суміші з ефіром міг замінити вкрай дефі-

¹² РГВА, ф. 25860, оп. 1, д. 454, л. 1а.

¹³ Раднаргосп – рада народного господарства. Так називались територіальні органи управління економікою, що створювались більшовиками.

¹⁴ РГВА, ф. 25860, оп. 1, д. 456, л. 111.

¹⁵ РГВА, ф. 25860, оп. 1, д. 446, л. 46.

¹⁶ ЦДАВОВ України, ф. 1122, оп. 1, спр. 9, арк. 52-61.

¹⁷ ЦДАВОВ України, ф. 1122, оп. 1, спр. 9, арк. 8.

цитний авіабензин. 14 травня 1919 р. школа була офіційно відкрита, а 19 травня затвердили штат цього закладу. Він передбачав наявність 140 чоловік постійного складу, у тому числі 10 інструкторів і 32 мотористів. Одночасно навчатись в школі могло 50 курсантів. Для забезпечення льотної підготовки у школі мало бути 22 літаки – 8 навчальних, 6 розвідувальних, 4 винищувачі і 4 запасні¹⁸. Варто відзначити, що ці потреби суттєво перевищували наявну кількість літаків усього Українського фронту – станом на 1 червня 1919 р. фронт мав усього 16 аеропланів, з них 9 у 21-му і 24-му розвідувальних авіазагонах та 7 у військах кримського напрямку¹⁹. Саме нестача техніки, а також кваліфікованого персоналу, стали на заваді реальному початку роботи школи. В липні комісія Вищої військової інспекції відзначила, що в Києві авіашкола ще не почала діяльності. Зрештою, у зв'язку з денікінським наступом, цей авіаційний навчальний заклад так і не здійснив жодного випуску льотчиків.

Головне управління РСЧПФ України здійснювало також формування авіаційних і повітроплавних частин, призначених для подальшої передачі на фронт. Ще в березні 1919 р. управління перебрало під свій контроль залишки 2-го гарматного авіазагону колишньої армії Української держави (а згодом УНР), розташовані на аеродромі Пост-Волинський. Серед його літаків був один розвідник «Анаде»²⁰. На рубежі травня-червня 1919 р. у підпорядкуванні ГУ РСЧПФ України знаходились дислоковані в Києві 48-й розвідувальний авіазагін (готувався до відправки на Південний фронт), авіазагін міжнародного зв'язку та 28-й повітроплавний загін. Крім того, там же формувались авіазагін особливого призначення («для боротьби на внутрішньому фронті», тобто, проти повстанців), 29-й повітроплавний загін (для Дніпровської флотилії) та 30-й повітроплавний загін (для співпраці з бронепоездами). В Одесі дислокувались підпорядковані управлінню 51-й і 52-й розвідувальні авіазагони²¹.

На останніх частинах варто зупинитись докладніше – оскільки історія їх виникнення є досить типовою для багатьох більшовицьких авіаційних частин. 7 квітня 1919 р., буквально на наступний день після взяття Одеси Червоною армією, там почалось створення радянського Одеського авіадивізіону. Очолив його військовий льотчик Ніколенко, а одним з двох загонів, що увійшли до складу дивізіону, командував військовий льотчик Легат – колишній поручик, командир 7-го авіазагону денікінської армії.

¹⁸ РГВА, ф. 25860, оп. 1, д. 28, лл. 23об.-25.

¹⁹ ЦДАВОВ України, ф. 2, оп. 1, спр. 136, арк. 63-68.

²⁰ РГВА, ф. 25860, оп. 1, д. 445, л. 211.

²¹ РГВА, ф. 25860, оп. 1, д. 446, л. 3.

Заступником командира дивізіону з технічної частини став Л.А. Гриньов – у минулому командир Полтавського авіадивізіону армії Української держави. Більшість льотного складу теж мали за плечима службу у гетьмана чи у денікінців. З огляду на неблагонадійність такого персоналу, вже 14 травня Одеський дивізіон розформували, а на його основі з найбільш надійних авіаторів створили 1-й Одеський авіазагін під командуванням А. Бербеко. Трохи згодом були сформовані 2-й і 3-й Одеські авіазагони. 3 червня їм присвоїли нові номери – відповідно, 50-й, 51-й та 52-й розвідувальні авіазагони. 50-й загін був відправлений на румунський фронт, з 10 травня базуючись у Тирасполі, а 51-й і 52-й ще проходили підготовку в Одесі²². Як бачимо, ГУ РСЧПФ України не підпорядковувались ті частини, що перебували на фронті – у списку є 51-й і 52-й загони, але відсутній 50-й. На початку липня 1919 р. 50-й авіазагін, який тоді очолював військовий льотчик Шишковський, був розформований з огляду на цілковиту дезорганізацію (один з його пілотів перелетів до румунів, ще два, включаючи й самого Шишковського, - до денікінців, а більшість літаків було знищено). Тоді ж змінили нумерацію двох інших одеських загонів: 51-й став 50-м, а 52-й – 51-м. Доля першого з них за наявними документами не встановлена, 51-й же в липні 1919 р. був евакуйований до Москви. На той момент він налічував п'ять літаків – три «Анасалі», один «Анаклер» та один «Анаде», але тільки двох пілотів²³.

Цікаво, що ГУ РСЧПФ зробило спробу створити і власні частини морської авіації. В складі Головного управління створили гідроавіаційний відділ, керівником якого став В.Р. Качинський. Вже наприкінці травня 1919 р. на основі колишніх білогвардійських (денікінських) частин були сформовані 1-й Одеський і 2-й Севастопольський гідроавіазагони. Одеським загоном командував Є.Є. Коведяєв (у минулому – старший лейтенант, начальник денікінського 1-го повітряного дивізіону, дислокованого в Одесі). У його розпорядженні було шість літаючих човнів російського виробництва, але з них – тільки один справний. Севастопольський загін, що мав чотири колишні німецькі гідролітаки, очолив М.Л. Михайлов. Плани були досить масштабні – зокрема, передбачалось організувати школу морської авіації в Очакові, а для технічного обслуговування гідролітаків в Миколаєві на базі авіапарку створити Миколаївські майстерні морської авіації. Однак реалії мали небагато спільного з дійсністю. На початку липня 1919 р. усі підрозділи морської авіації на Чорному морі зве-

²² Хайрулін М.А. Вказ. праця. – С. 191-193.

²³ Харук А. „Анатра”: літаки одеського авіабудівного підприємства / А. Харук, В. Кондратьєв, М. Хайрулін. – К.: Темпора, 2008. – С. 73-74.

ли в 1-й Чорноморський гідрозагін (командир – І.А. Галіченко, колишній унтер-офіцер). В середині липня в Києві сформували 2-й Чорноморський гідрозагін, приданий Дніпровській військовій флотилії. Для нього з Одеси й Севастополя доставили два літаючі човни російського виробництва, один колишній німецький гідролітак «Румплер» та один літак на колісному шасі. На початку серпня 1919 р. цей загін перейменували у Дніпровський, але за місяць разом із флотилією евакуювали у Гомель, на територію Білорусі²⁴.

Ще однією функцією ГУ РСЧПФ України стало налагодження міжнародного авіазв'язку, а саме – повітряної лінії до радянської Угорщини. Для цього був утворений спеціальний авіаційний загін міжнародного зв'язку, місцем дислокації якого обрали Проскурів, а поки це місто знаходилося під контролем Дієвої армії УНР – Вінницю. Для загону виділили три літаки. Його пілотами стали І. Баришніков, В. Корольков та Р. Піїр. Однак перший політ за кордон виконав не один із штатних льотчиків, а прикомандирований В. Ходорович. 12 квітня 1919 р. о 7 ранку він на літаку LVG стартував з вінницького аеродрому і узяв курс на Будапешт. Пролітаючи над територією, зайнятою військами УНР, аероплан був обстріляний, отримавши кілька пробоїн в крилі. Але за кілька годин Ходорович успішно посадив машину біля с. Палфалва поблизу Будапешту, доставивши пасажирів – угорського комуніста Ф. Дьордя – та пошту²⁵.

Однак авіазагін міжнародного зв'язку так і не зміг налагодити ефективної роботи. На початку червня 1919 р. Проскурів відвідала комісія на чолі з комісаром ГУ РСЧПФ України М. Колосовим. Вона встановила, що, незважаючи на наявність у загоні кращих літаків, цілком спроможних долати великі відстані, такі польоти практично не здійснюються. Безпосередньо силами загону жодне завдання не виконане, а під час тренувального польоту за маршрутом Проскурів-Козятин пілот просто заблукав і поламав літак при спробі вимушеної посадки. Причиною цього Колосов вважав особовий склад загону: «личный состав, набранный без всякой фильтровки, в большинстве своем служивший Гетьману и Петлюре». Рапорт Колосова містив недвозначний висновок: «Отряд не может выполнять возложенную на него работу»²⁶.

Згаданий Колосовим факт комплектації авіазагону перебіжчиками був характерний для періоду 1919 р. На жаль, вже на початку 1919 р. були

²⁴ Артемьев А. Морская авиация отечества / А. Артемьев // Авиация и космонавтика. – 2012. - № 3. – С. 42.

²⁵ Мараев Р.В. Вказ. праця. – С. 16.

²⁶ РГВА, ф. 29, оп. 4, д. 232, л. 2.

відзначені факти дезертирства льотного складу з Дієвої армії УНР до більшовиків. Зокрема, у архіві виявлено доповідь військового льотчика Куракова від 18 лютого 1919 р. Відповідно до неї, перебуваючи на службі в авіації УНР, він 2 лютого отримав наказ перелетіти з Києва до Фастова. Наступного дня Кураков почав готувати до перельоту літак LVG C.V, але його мотор вперто не заводився. Другий літак – старіший „Ньюпор” Х – теж не бажав заводитись. Тільки після того, як Кураков сказав мотористові Ковальському, що збирається перелетіти до червоних, моторист усунув несправність, і літак завівся. Приземлившись поблизу станції Крути, Кураков був зарахований у розпорядження ГУ РСЧПФ України, а його літак залізницею відправили до Харкова²⁷. На початку червня 1919 р. з Кременця до більшовиків перелетіли ще два літаки авіації УНР – LVG та „Ньюпор” з пілотами Великим і Мельником-Королюком та механіком-мотористом Робертом Куплісом. Усіх трьох зарахували у розпорядження ГУ РСЧПФ України, тільки моториста – з 4 червня, а льотчиків – на два дні пізніше²⁸. Очевидно, перевірка пілотів зайняла більше часу, ніж пролетаря-моториста.

Окремо варто зупинитись на відносинах ГУ РСЧПФ України з московськими керівними органами. Сама наявність автономної (хоча, значною мірою, тільки номінально) військової організації викликала різке неприйняття з російського боку. На початку травня 1919 р. в Київ прибула делегація польового Управління авіації РСФРР (Російської Соціалістичної Федеративної Радянської Республіки), очолювана самим начальником Управління Сергеевим. За кілька днів він доповідав Троцькому: «Тому, что делается сейчас на Украине, необходимо положить конец теперь же, в противном случае там сложится организация Военно-Воздушного Флота, не координированная с Центральным Планом... Формальные соображения не могут допустить такой абсолютной самостоятельности, которая проводится на Украине». За словами Сергеева, нарком військових справ УСРР Подвойський заборонив навіть передавати інформацію про наявне на теренах України авіаційне і повітроплавне майно²⁹.

Скаргу Сергеева взяли до уваги. Коли на початку червня 1919 р. було ухвалене рішення ЦВК РСФРР про військово-політичний союз радянських республік, ГУ РСЧПФ України було «подчинено, как в строевом, так и в хозяйственном отношении Центральным Органам Управления Воздухофлота». Характерно, що це рішення було проведене наказом на-

²⁷ РГВА, ф. 25860, оп. 1, д. 445, л. 49а.

²⁸ РГВА, ф. 25860, оп. 1, д. 436, лл. 66, 69.

²⁹ Мараев Р.В. Вказ. праця. – С. 18.

родного комісара військових і морських справ РСФРР, а не УСРР. Таким чином, повноваження ГУ РСЧПФ України були зведені до простої передаючої ланки між московським керівництвом і місцевими авіаційними організаціями та частинами. Зрозуміло, що з точки зору центральних органів така інстанція була просто зайвою, і довго проіснувати не могла. Її ліквідація була прискорена й військовими поразками більшовиків, які 30 серпня 1919 р. змушені були залишити Київ. Апарат ГУ РСЧПФ України, у якому залишило тільки 7 чол., евакуювали до Москви. Останнім завданням управління стало розформування авіаційних частин, виведених з теренів України, і передача їхнього майна Повітряному флоту РСФРР³⁰. Остаточо ГУ РСЧПФ України було ліквідоване в грудні 1919 р.

Підводячи підсумки відзначимо, що за кілька місяців свого функціонування Головне управління РСЧПФ України розгорнуло досить активну діяльність у кількох напрямках: відновлення матеріальної бази авіації та авіаційної промисловості; створення системи підготовки кадрів для авіації; формування нових авіаційних частин; організація міжнародного авіаційного зв'язку. Більшість ініційованих управлінням заходів – як-от, відновлення діяльності авіазаводів чи створення Київської авіашколи – так і не були доведені до завершення через поразку більшовиків, які змушені були залишити терени України. Зрештою, і повноваження управління були досить скромними – така автономна структура просто не вписувалась в систему авторитарного керівництва, яку вибудовували лідери більшовицької Російської Федерації. Однак сама діяльність ГУ РСЧПФ України ще потребує докладнішого вивчення. Зокрема, слід уточнити перелік частин і організацій, що підпорядковувались управлінню, їх персональний склад та наявність техніки.

Андрій Харук

Червоний Повітряний Флот України у 1919 р.

Summary

The article analyzes the attempts of the Bolshevik authorities of the Soviet Ukraine to form in 1919 an autonomic air force formation – Ukrainian Workers' and Peasants' Red Air Fleet. In order to do that basic steps were taken, whose aims were: obtaining, collecting and storing aviation property, attempting to organize repairs and produce aviation equipment and plane engines, creating an aviators' school, creating and organizing combat units, and even using military airplanes for international communication.

³⁰ РГВА, ф. 29, оп. 4, д. 232, л. 15.



LUCJAN FAC (Żurawica)

5. PUŁK STRZELCÓW PODHALAŃSKICH W GARNIZONIE PRZEMYŚL W DWUDZIESTOLECIU MIĘDZYWOJENNYM

Przemysł w dwudziestoleciu międzywojennym był miastem średniej wielkości i liczył w 1921 roku 47 958 mieszkańców. W roku 1931 było ich 51 038, a za rok 1939 szacunkowe dane oceniają jego ludność na 53 900 mieszkańców¹. Trudniejsza do ustalenia jest liczba wojska stacjonującego w mieście. Można ją próbować ocenić na podstawie stanów na stopie pokojowej poszczególnych oddziałów. Niemniej jednak jest to zadanie żmudne, ze względu na istnienie w mieście szeregu instytucji wojskowych o charakterze doraźnym, czasowym czy też o płynnej liczebności². Był Przemysł siedzibą Dowództwa Okręgu Korpusu nr X, był miastem garnizonowym wykorzystującym ogromną infrastrukturę będącą schedą po CK garnizonie i Twierdzy Przemysł. Co prawda, wśród pierwszych powołanych jeszcze w październiku 1918 r. przez Sztab Generalny Rady Regencyjnej 15 okręgów wojskowych nie było okręgu przemyskiego, podobnie zresztą jak po następnej reorganizacji w listopadzie 1918 r., kiedy to powołano 5 okręgów generalnych, oraz gdy powołano Okręg Generalny we Lwowie, ale nawet wtedy jego siedzibą w początkowej fazie tworzenia był Przemysł. Po zakończeniu działań wojennych rozpoczęto reorganizację wojskowych władz terytorialnych, zmieniając nazwę z *okręgu generalnego* na *okręg korpusu*. Kraj podzielono na dziesięć okręgów. Numer X, podobnie jak za CK Austro-Węgier, otrzymał Przemysł. Jego pierwszym dowódcą został gen. por. Franciszek Latinik³. W obrębie każdego z Korpusów

* Niniejszy artykuł jest jedynie próbą wskazania na kilka wybranych aspektów życia garnizonowego 5. pułku strzelców podhalańskich w Przemysłu w latach 1921–1939. Pułk ten na trwałe wpisał się w historię miasta poprzez swoją aktywną działalność społeczną, kulturalną, sportową. Był niekłamaną chlubą miasta, podobnie jak 38. pułk piechoty strzelców lwowskich. Dotychczasowe opracowania dotyczące historii tego pułku koncentrowały się głównie na jego organizacji i historii bojowej. W. Moś, *5 Pułk Strzelców Podhalańskich*, Pruszków 1996. F. Groński, *22 Dywizja Piechoty Górskiej. Rys historyczny*, „Przemyskie Zapiski Historyczne”, R. XIV-XV, 2003-2005. Temat ten poruszyli również na łamach „Naszego Przemysła” 8(23)/2006, P. Zenon Andrzejewski i Antoni Juźwik, w artykule *Pamięci przemyskich podhalańczyków* (1), s. 10-11; część 2 w: „Nasz Przemysł” 9(24)/2006, s. 8-9. Różnorodność działań i prac wykonywanych w pułku na rzecz miasta, regionu i społeczeństwa jest tak duża, że wymaga oddzielnego opracowania, wykraczającego stanowczo poza ramy prezentowanego artykułu.

¹ M. Dalecki, *Przemysł w latach 1918–1939*. Przestrzeń, ludność, gospodarka, Przemysł 1999, s. 68-69.

² J. Kurek ocenia ilość garnizonu przemyskiego na ok. 12 tys. wojskowych, zob. J. Kurek, *Wędrówki po ulicach i placach Przemysła*, Przemysł 2006, s. 43.

³ B. Woszczyński, *Ministerstwo Spraw Wojskowych 1918–1921. Zarys organizacji i działalności*, Warszawa 1972, s. 261.

znajdowały się z reguły 3 dywizje piechoty i przeważnie po jednej brygadzie kawalerii. Wszystkie znajdujące się na terenie okręgu jednostki i formacje wojskowe podlegały Dowódcom Okręgów pod względem: wyszkoleniowym, administracyjno-gospodarczym, mobilizacyjnym i dyscypliny. Do około 1927 roku DOK pełniły funkcje taktyczno-operacyjne i odpowiadały za przygotowanie mobilizacyjne formacji i jednostek, stacjonujących na ich obszarze⁴.

DOKX obejmowało stosunkowo duży obszar 37 983 km², co stanowiło 9,6% powierzchni całego państwa. Obszar ten był zamieszkiwany przez 3 401 tys. osób, z których 2 307 tys. stanowili Polacy (dawało to 67,8% Polaków w stosunku do ogółu mieszkańców DOK X). Na terenie tym zamieszkiwało 1 628 tys. mężczyzn, co dawało przeciętną gęstość 43 mężczyzn na km².⁵

Ze względów administracyjnych Okręg nr X Przemysł podzielony był na trzy kierownictwa intendentur z siedzibami w Przemysłu, Jarosławiu i Kielcach. W skład Kierownictwa Intendentury w Przemysłu Rozkazem Ministra Spraw Wojskowych z 26 lutego 1929 r. znalazły się stacjonujące w Przemysłu: 5. pułk strzelców podhalańskich, 38. pułk piechoty, 10. pułk artylerii ciężkiej, 10. dyon samochodowy, 10. baon administracyjny, 10. szpital okręgowy, 10. dyon żandarmerii. Pod Kierownictwo to podlegały jeszcze, ale nie wchodząc w skład garnizonu przemyskiego III/22. pułku artylerii polowej z Gródka Jagiellońskiego, Szkoła Podoficerów Zawodowych Kawalerii w Jaworowie, 2. pułk strzelców podhalańskich w Sanoku i 1. pułk czołgów w Żurawicy⁶. Poszczególne jednostki, ich ilość oraz dyslokacja, miały na terenie poszczególnych OK charakter płynny. Szczególnie w pierwszym okresie, na początku lat dwudziestych, zmieniano niektórym oddziałom dyslokacje, podporządkowywano innym dowództwom, aczkolwiek w przypadku samego Przemysłu można uznać, że stan garnizonu był w miarę stabilny.

Był to garnizon nader liczny, co robiło wrażenie miasta przepelnionego wojskiem, wszystkich prawie formacji wojsk lądowych. Józef Kuropieska wspominał: *Przemysł był jednym z największych garnizonów w kraju. Poza dowództwem OK. X z ogromnym szpitalem okręgowym, więzieniem, sądami (okręgowym i rejonowym), prokuratorami (niektóre z tych instytucji w wielu okręgach nie znajdowały się w siedzibie dowództwa, (...)) były tu rozliczne składnice i magazyny. Ponadto dowództwo 22 dywizji, dwa pułki piechoty (5. psp z 22 DP i 38 pp z 24*

⁴ P. Stawewski, *Wojsko drugiej Rzeczypospolitej*, [w:] *Historia wojskowości polskiej. Wybrane zagadnienia*, Warszawa 1972, s. 380.

⁵ R. Umiastowski, *Geografia wojenna Rzeczypospolitej Polskiej i ziem ościennych*, Warszawa 1924, s. 223.

⁶ *Wykaz jednostek administracyjnych i przydział do właściwych kierownictw rejonów intendentury*, Dodatek Tajny do Nr 6 Dziennika Rozkazów. Warszawa 26 lutego 1929, s. 11.

DP), dwa pułki artylerii (22 pal i 10 pac), 4 batalion saperów, dywizyjny kurs podchorążych i centralna szkoła łączności (podoficerska), a w Żurawicy 1 pułk czołgów. Miasto bez przemysłu było siedzibą niewielkiego ośrodka administracji państwowej (powiat) i żyło z wojska oraz w pewnej mierze z duchowieństwa⁷. Jednym z trwałych elementów OK. X stała się 22 Dywizja Piechoty Górskiej, a dla samego garnizonu Przemyśl: 5. pułk strzelców podhalańskich, który przybył do miasta jesienią 1921 r. i pozostał w nim aż do wojny obronnej 1939 r.

Hallerowska tradycja

Dowódcami pułku w I, tzw. Hallerowskim okresie, byli: mjr Henryk Witkowski (10 XI 1918–5 I 1919 we Włoszech), ppłk Franciszek Kozłowski (6 I–4 II 1919 we Francji), płk Marian Mercier (5 II–19 X 1919 we Francji i Polsce), płk Eugeniusz Stecz⁸ (20 X 1919–29 V 1920), mjr Józef Liwacz (30 V–9 VIII 1920), płk Bronisław Krzywobłocki (10–13 VIII 1920), ponownie mjr Józef Liwacz (14–19 VIII 1920).

5. pułk strzelców podhalańskich swoją tradycją sięgał do tworzonych we Włoszech pułku im. Jana Henryka Dąbrowskiego. Powstał on jako jeden z trzech pułków w obozie Santa Maria Capua Vetere pod Neapolem. Dowódcą tego obozu został kapitan Marian Dinstl-Dąbrowa⁹. Jemu również przypisywane jest pierwsze dowództwo nad sformowanym pułkiem. Jednak faktyczne dowództwo sprawował por. Henryk Witkowski, sam kpt. Dinstl-Dąbrowa odpowiadał bowiem za cały obóz, z którego zresztą wyszły jeszcze dwa pułki: pułk strzelców im. Bartosza Głowackiego i pułk strzelców im. Tadeusza Kościuszki. Tworząc oddziały pułku strzelców im. Jana Henryka Dąbrowskiego, kpt. Dinstłowi nie

⁷ J. Kuropieska, *Wspomnienia oficera sztabu 1934–1939*, Kraków 1984, s. 135.

⁸ Stecz Eugeniusz (1868–1940), tytularny generał brygady WP. Kształcił się w gimnazjum w Tarnopolu, maturę zdał we Lwowie, studiował w Wyższej Krajowej Szkole Leśnictwa we Lwowie. Od 1888 r. służył w armii CK. Podczas I wojny światowej dowodził batalionem, później pułkiem piechoty na froncie serbskim i rosyjskim. W WP od 1 XI 1918, w Krakowie, później dowódca 12 p.p. w Wadowicach. Dowódca Szkoły Podoficerskiej Okręgu Wojskowego Cieszyn w 1919 r., od 25 października 1919 r. czasowo dowódca grupy Frontu Śląskiego (Cieszyńskiego). 25 (20) października 1919 r. dowódca 46 p.s. Kresowych Frontu Wschodniego, 1 czerwca 1920 r. został dowódcą 31. Brygady Piechoty. Po zawarciu pokoju, został dowódcą Obszaru Warownego Przemyśl. W stan spoczynku przeniesiony 31 maja 1922 r. W 1923 r. zweryfikowany w stopniu tytularnego generała brygady. Mieszkał i zmarł w Przemyślu 16 lipca 1940. P. Stawecki, *Słownik biograficzny generałów Wojska Polskiego 1918–1939*, Warszawa 1994, s. 319.

⁹ Kpt. Marian Dinstl-Dąbrowa. Współtwórca polskich formacji zbrojnych we Włoszech. Ur. 1 marca 1882 r. w Przemyślu. Gimnazjum ukończył w Sanoku, studia we Lwowie, a następnie kształcił się w Monachium. Po wybuchu wojny zmobilizowany do armii austro-węgierskiej. W stopniu ppor. walczył na froncie rosyjskim. Kolejno był dowódcą plutonu i kompanii. Walczył w obronie Twierdzy Przemyśl, po której kapitulacji trafił do rosyjskiej niewoli. D. Radziwiłłowicz, *Błękitna Armia. W 80 rocznicę utworzenia*, Warszawa 1997, s. 127.

przyszło chyba do głowy, że pułk ten trafi w przyszłości do jego rodzinnego miasta Przemyśla jako 5. pułk strzelców podhalańskich.

Pułk rozpoczął swoje formowanie na terenie Włoch jako 4. Pułk Strzelców Polskich, skąd jeszcze w toku organizacji przeniesiono został do Francji. Tam wszedł w skład 2. Dywizji Strzelców Polskich Błękitnej Armii gen. Józefa Hallera. Wraz z całą armią w maju 1919 roku powrócił do Polski i z dniem 1 września 1919 r. przemianowany został na 46. Pułk Piechoty Strzelców Kresowych, a jego macierzysta Dywizja zmieniła nazwę na 1. Dywizję Piechoty. Po przybyciu do Polski pułk otrzymał nazwę 46. Pułku Strzelców Kresowych, wylądował w Hrubieszowie i skierowany został w rejon Krystynopola, gdzie wziął udział w walkach z Ukraińcami. Po zajęciu Buska skierowano go do Lwowa, skąd już w kilka dni później wyjechał w rejon Siewierzan i Dąbrowy Górniczej. W styczniu 1920 r. pułk brał udział w zajmowaniu Pomorza, a jego delegacja 10 lutego 1920 r. wzięła udział w uroczystości zaślubin z morzem. W czerwcu wziął udział w ofensywie na froncie rosyjskim, odnosząc zwycięstwa, ale ponosząc również dotkliwe straty. W walkach odwrotowych w lipcu pułk ponownie poniósł ciężkie straty, szczególnie w bitwie pod Poniżanami. Walki pod Radzyminem w dniach 12–16 sierpnia należały do najcięższych w jego historii. Nie był to dla pułku najszcześniejszy i szczególnie heroiczny okres. Pod bardzo słabym dowództwem płk. Bronisława Krzywobłockiego w dniu 13 sierpnia pułk utracił pozycje na przedpolach Radzymina i sam Radzymin. Czterech dni ciężkich walk trzeba było, aby je odzyskać, i to siłami aż trzech dywizji piechoty. 20 sierpnia 1920 r. dowództwo pułku objął ppłk Jan Branicki. Niepowodzenia i straty, jakie pułk poniósł w walkach, były przedmiotem specjalnego dochodzenia i rozkazu I 10412 Org. o czasowym rozwiązaniu 46 p.p. Rozkaz ten był hańbą dla pułku i miał stanowić przestrożę dla innych oddziałów. Jednocześnie zapowiadał, że *Pułk ten powstanie znów dopiero w chwili gdy 11 dywizja piechoty odkupi winę swego pułku przez wybitne i skuteczne zachowanie się w boju*¹⁰. Faktycznie, następne akcje, a szczególnie akcja na Małorytę, prowadzona przez III batalion dowodzony przez mjr. Józefa Liwacza, dały możliwość rehabilitacji. Zdobycie Słucka, w którym zresztą zastał oddziały pułku rozejm, walnie przyczyniło się do wydania nowego rozkazu Ministra Spraw Wojskowych gen. por. Kazimierza Sosnkowskiego w dniu 14 grudnia 1920 r. ¹¹ *Ze względu na zasługującą na pełne uznanie działalność bojową 46 p.p. w okresie ofensywy naszej we wrześniu i październiku, a w szczególności podczas wypadów oddziałów na Małorytę i Wielkorytę w dniu 8.9, kiedy zdobyte zostały m.in. 2 nieprzyjacielskie*

¹⁰ Dziennik Rozkazów 31/31 sierpnia 1920 r.).O. I 10412 Org. Czasowe rozwiązanie 46 p.p. Poz. 693, s. 717.

¹¹ Dziennik Rozkazów 47/14 grudnia 1920 r. O.I Szt. 14595 org. Anulowanie rozkazu o czasowym rozwiązaniu 46 p.p. Poz. 971, s. 1319.

*pociągi pancerne, oraz podczas zdobycia przez 21 br.p. w walce z pięcioma pułkami sow. Miasta Działkowicze i Zalesie w dniu 26.10 – któremi to czynami bojowymi 46 p.p. w zupełności zrehabilitował się w oczach Armii i zasłużył na odzyskanie miejsca w jej szeregach – znosząc rozkaz O. I 10412 Org. Rozkaz ten dotarł do pułku podczas pobytu w Nieświeżu, w którym stacjonował do 27 czerwca 1921 r. Z Nieświeża pułk przetransportowany został do Przemyśla. W Przemyślu oddziały pułku wraz z 5 batalionem saperów znalazły się w połowie lipca, w sam czas uroczystości grunwaldzkich. 16 lipca w imieniu władz miasta witał przybywających prof. Józef Zajączkowski, po nim prof. Apolinary Garlicki, wreszcie ppor. Kazimierz Maria Osiński, w imieniu wojska odpowiedział płk. Hickiewicz (?)¹². Odniósł się on również do tej gorzkiej części historii pułku z bitwy pod Radzyminem. *Prace nasze były znojne. Od czasu, kiedy wyszliśmy z Przemyśla – przemaszzerowaliśmy całą Polskę wszerz i wzdłuż. Byliśmy pod Dyneburgiem i Kijowem. Na historii naszej wojny różni się różnie zapatrują, niech też ona wyda sąd sprawiedliwy. My powstrzymywaliśmy pochód nieprzyjaciela i byliśmy często podobni do okrętu pośród spiętrzonych fal. Mimo tak wielkich niebezpieczeństwa, nie utraciliśmy ducha nadziei. Nie wszyscy powróciliśmy, wielu legło na polu chwały. Tym należy się cześć*¹³.*

Ostatni akt organizacji pułku miał miejsce 1 października 1921 r., kiedy to zmieniono nazwę z 46. Pułku Piechoty Strzelców Kresowych na 5. pułk strzelców podhalańskich. Z dniem 26 listopada 1921 r. wszedł on w skład 2. Dywizji Górskiej¹⁴.

5. pułk strzelców podhalańskich w garnizonie Przemyśl w latach 1921–1939

W dwudziestoleciu międzywojennym 5. pułk strzelców podhalańskich stał się nierozłącznym elementem krajobrazu Przemyśla. Mimo że było to miasto garnizonowe z wieloletnią tradycją i mundur wojskowy wrósł niejako w przemyski pejzaż, to jednak właśnie 5. psp był powodem szczególnej dumy miasta. W Przemyślu stacjonował przecież 38. pułk piechoty im. Strzelców Lwowskich, ukochane przemyskie dzieci, a jednak mundur, orle pióro, peleryna, kapelusz, do tego jeszcze świetna orkiestra z elementami góralskiego folkloru robiły swoje. To jednak nie szata zdobi człowieka, to sam 5. psp nie

¹² Postać w opracowaniach dotyczących pułku nie występuje. Informacja zamieszczona na łamach „Ziemi Przemyskiej” mogła więc zawierać zniekształcone nazwisko dowódcy pułku, jednak czy byłaby aż taka pomyłka w pisowni nazwiska Branicki?

¹³ *Uroczystość Grunwaldzka i powitanie 46 pp. i 5 baonu 12 pułku saperów*, „Ziemia Przemyska” 30/ 1921, s. 2.

¹⁴ W. Moś, *5 Pułk Strzelców Podhalańskich*, Pruszków 1996, s. 12-13.

dawał o sobie zapomnieć. Jego poziom zaangażowania w życie miasta i regionu był niezwykle bogaty. Żołnierze pułku stali na bardzo wysokim poziomie wykształcenia, czego bez przerwy dawali dowody, stanowili element silny patriotycznie, byli aktywni w każdym przejawie życia kulturalnego czy społecznego. Nic też dziwnego, że „podhalańczycy”, na Podkarpaciu i w tym mieście stali się oczywistością. Przemyśl był miastem garnizonowym, mieścił ponadto dowództwo Korpusu X, a do tego dowództwo 22. Dywizji Piechoty Górskiej. Tu więc stacjonował i mieszkał dowódca i cały sztab dywizji. Był więc pułk na szczególnym świeczniku. Widok generała nie był dla „podhalańczyka” i całej reszty garnizonu czymś niezwykłym. Kolejno dowódcami OK. X byli: gen. dyw. Franciszek Latinik (od 25 IX 1921), gen. dyw. Waław Fara (od 11 XI 1924), gen. bryg. inż. Andrzej Galica (od 30 VIII 1926), gen. bryg. Stanisław Tessaro (od 15 XI 1930), gen. dyw. Janusz Głuchowski (od 9 III 1933), gen. bryg. Waław Scaevola-Wieczorkiewicz (od 12 X 1935). Spośród wymienionych, nie trzeba chyba komentować, czym dla „podhalańczyka” była ciągła obecność, niejako pod bokiem, gen. Andrzeja Galicy. Dowódcami 22. DPGór. Byli: gen. bryg. Waław Fara (26.09.1921–15.11.1923), płk piech. Gustaw Truskolaski (p.o. 15.11.1923–15.08.1924), gen. dyw. Waław Fara (15.08–9.11.1924), gen. bryg. Gustaw Truskolaski (20.12.1924–17.03.1927), gen. bryg. Stanisław Wieroński (17.03.1927–12.10.1934), gen. bryg. Mieczysław Boruta-Spiechowicz (12.10.1934–24.03.1939, dowódca GO „Bielsko”), płk piech. Leon Grot (p.o. 24.03–08.1939), płk dypl. Leopold Endel-Ragis (08–09.1939). Spośród wymienionych osobą, która w szczególny sposób zapadła w pamięci całego miasta, był gen. Mieczysław Boruta Spiechowicz. Był, podobnie jak 5. psp, bardzo aktywny w działalności społecznej, w sposób bardzo intensywnie uczestnicząc w życiu miasta. Natomiast dowódcami pułku w okresie międzywojennym byli kolejno: płk Jan Branicki¹⁵ 1920–1926, płk Filip Brzezicki 1926–1929, płk Julian Janowski¹⁶ 1929–1936, ppłk dypl. Tade-

¹⁵ Branicki Jan (1878–1941), tytularny generał bryg. WP. Ukończył 6 klas gimnazjum. Do armii rosyjskiej wstąpił 5 listopada 1899. Do WP wstąpił 21 marca 1920 r. Podczas wojny dowódca pułku. W 1923 r. p.o. dowódcy 5. psp, w 1924 r. dowódca tego pułku. Od 1927 do 1928 r. dowódca piechoty dywizyjnej 14 DP. Awans na pułkownika uzyskał 1 lipca 1923 r. i w tym stopniu pozostawał do stanu spoczynku. Zmarł 2 czerwca 1941 r. w Warszawie. P. Stawecki, *Słownik biograficzny generałów Wojska Polskiego 1918–1939*, Warszawa 1994, s. 86.

¹⁶ Julian Janowski (1886–1970) – sztabkapitan armii rosyjskiej i pułkownik piechoty WP. Po ukończeniu gimnazjum w Łomży w 1904 roku wstąpił na ochotnika do armii rosyjskiej, po ukończeniu w 1905 roku szkoły podoficerskiej wstąpił do szkoły juników w Kazaniu. Po jej ukończeniu w 1908 roku otrzymał stopień podporucznika i został skierowany do 177 p.p., w którym służył do wybuchu I wojny światowej. Brał udział w walkach na froncie rosyjsko-austriackim i w sierpniu 1914 r. ciężko ranny dostał się do niewoli, w której przebywał do 1918 roku. W 1918 r. wstąpił do WP i uczestniczył w rozbrajaniu Niemców w Ciechanowie. W grudniu 1918 r. przydzielony do 32 p.p., gdzie kolejno był dowódcą kompanii, batalionu, a od listopada 1921 r. zastępcą dowódcy tego pułku, z którym brał udział w wojnie 1920 r. W sierpniu 1922 r. został zastępcą dowódcy 74 p.p. i pełnił tę funkcję do grudnia 1929 r. Następnie został dowódcą 5. psp, którą pełnił do lipca 1936 r. kiedy to został dowódcą piechoty dywizyjnej 11. DP w Stanisła-

usz Klimecki¹⁷ 1936–1938, ppłk Antoni Żółkiewski¹⁸ 1938–1939.

5. psp w Przemysłu wszedł w skład 2. Dywizji Górskiej z dniem 25 listopa-

wowie. W maju 1938 roku został pierwszym zastępcą komendanta głównego Straży Granicznej, gen. bryg. Waleriana Czumy. 3 września 1939 mianowany został zastępcą dowódcy obrony Warszawy. 10–14 IX 1939 r. dowódca Odcinka „Warszawa-Wschód”, a od 14 września, po przekazaniu dowództwa odcinka gen. bryg. J. Zulaufowi, był jego zastępcą do momentu kapitulacji Warszawy. W niewoli niemieckiej w oflagu IVB Koenigstein i VIIA Murnau do kwietnia 1945 roku. We wrześniu 1945 roku wrócił do Polski i rozpoczął służbę w WP. Kolejno szef Wydziału Wyszkożenia Bojowego Departamentu Wojsk Ochrony Pograniczna, dyrektor nauk w Centrum Wyszkożenia WOP. Od maja 1949 r. do stycznia 1950 r. w dyspozycji Departamentu Personalnego MON, a następnie zostaje przeniesiony w stan spoczynku. Do przejścia na emeryturę w 1958 r. pracował w instytucjach państwowych na terenie Ostródy i Olsztyna. Zmarł 31 VIII 1970 roku w Ostródzie, pochowany został w Warszawie na cmentarzu wojskowym na Powązkach.

¹⁷ Tadeusz Apolinary Klimecki (1895 w Tarnowie, zginął w katastrofie gibraltarskiej 4 VII 1943) – porucznik CK Armii, generał brygady WP. Ukończył gimnazjum w Jaśle. Studiował prawo w Krakowie i działał w organizacjach niepodległościowych. W 1914 żołnierz Legionu Wschodniego, a po jego rozwiązaniu wcielony do armii austriackiej i wysłany na front włoski. Pod koniec I wojny światowej walczył jako dowódca kompanii. Od listopada 1918 w Wojsku Polskim. W okresie listopad 1918 – październik 1925 dowódca kompanii i batalionu w 16. pp w Tarnowie. W czasie wojny z bolszewikami przez pięć dni dowodził swoją jednostką. Absolwent WSWo. W latach 1927–1930 szef sztabu 12. Dywizji Piechoty w Tarnopolu, 1930–1934 wykładowca taktyki a potem kierownik katedry taktyki Wyższej Szkoły Wojennej. W l. 1934–1936 zastępca dowódcy 18. pp w Skierniewicach, 1936–1938 dowódca 5. psp, 1938 – wrzesień 1939 kierownik kursu w W.S. Wo. We wrześniu 1939 w Oddziale III Sztabu Naczelnego Wodza na stanowisku szefa Wydziału Operacyjnego. Po kampanii wrześniowej we Francji. Grudzień 1939 – czerwiec 1940 szef Oddziału III Sztabu Naczelnego Wodza we Francji, lipiec 1940 – lipiec 1943 szef Sztabu Naczelnego Wodza w Londynie.

¹⁸ Antoni Żółkiewski (1895–1945), ppłk, ps. „Garbaty”, „Jog”, „Lin”. Do 19 września próbował przebijać się w kierunku Lwowa wraz ze zgrupowaniem 22. DPG płk. Woźniakowskiego. Po rozwiązaniu grupy wraz z częścią oddziału konnego przedostał się w rejon wsi Markowa, gdzie nastąpiło rozformowanie oddziału. Pod koniec września w lasach pod Przeworskiem zakonspirowała się grupa oficerów i podoficerów 5. psp pod dowództwem płk. Antoniego Żółkiewskiego, który niezwłocznie przystąpił do rozpoznania sytuacji i nawiązywania kontaktów organizacyjnych (Dąbrowa-Kostka, Czyn zbrojny na Ziemi Krakowskiej). Podczas okupacji działał w Armii Krajowej w Okręgu Radom–Kielce. Pełnione funkcje: grudzień 1941–1943 – Inspektor Inspektoratu Kielce; ? – sierpień 1944 – Inspektor Inspektoratu Sandomierz; sierpień 1944 – 8 X 1944 – dowódca 2 Dywizji Piechoty Legionów AK „Pogoń”. W końcu lipca 1944 roku ppłk „Lin” Antoni Żółkiewski zmobilizował w ramach akcji „Burza” 2 Dywizję Legionów AK. W skład jej wchodziły: 2., 3. i 4. pp i detaszowany szwadron 1. pułku szwoleżerów Marszałka Józefa Piłsudskiego pod dowództwem Karola Wickenhageny jako zwiad konny 2 dywizji. W skład dywizji poza zmobilizowanymi żołnierzami z placówek, wchodziły oddziały „Nurta”, „Jędrusiów”, „Zawiszy”, „Barabasa” i „Szarego”. Przez to dywizja licząca 3520 ludzi była poważną siłą. Dywizja miała na celu iść z pomocą powstańczej Warszawie. Na drodze jej w okolicach rz. Pilicy stała dywizja pancerna SS i nie było szansy na przebicie się. Dywizja została rozwiązana. Po wkroczeniu wojsk sowieckich ppłk „Lin” został zdradzony przez jednego ze swoich oficerów, aresztowany przez NKWD i osadzony w więzieniu kieleckim. Wiosną 1945 kpt. „Szary” – Antoni Heda zebrał około 200 swoich żołnierzy. Po zablokowaniu ogniem broni maszynowej bram jednostek wojsk sowieckich, polskich, MO i UB, „piątem” rozbito bramę więzienną i uwolniono więźniów politycznych. Oddział z uwolnionymi więźniami opuścił bez strat Kielce. W czasie ucieczki ppłk „Lin” Antoni Żółkiewski zmarł na serce niedaleko więzienia, zob. www.megamuscle.com.pl

da 1921 r. Dywizja ta została przemianowana na 22. Dywizję Piechoty Górskiej z dniem 14 kwietnia 1925 r. Pułk do roku 1924 opierał się na organizacji jeszcze z listopada 1920 r. i składał się z dowództwa pułku, batalionu sztabowego, trzech batalionów piechoty i kadry batalionu zapasowego. W lutym 1924 r. zniesiono batalion sztabowy i kadrę batalionu zapasowego, powołano natomiast drużynę dowódcy pułku, pluton łączności, pluton pionierów. Reorganizacja ta przewidywała następujące stany etatowe: 1422 żołnierzy, w tym 54 oficerów, 355 podoficerów i 1013 szeregowców. W roku 1930 wprowadzono następną zmianę, nowej organizacji pułków piechoty na stopie pokojowej¹⁹. Wszystkie 90 pułków piechoty podzielono wówczas na trzy typy. 5. psp należał do pułków typu I.

Zestawienie składów osobowych pułku piechoty w 1930 r.

Wyszczególnienie	Oficerowie	Podoficerowie	Szeregowi	Razem	Konie
1	2	3	4		7
Skład Osobowy pułku Typ I					
1. Dowództwo pp	4	2	-	6	3
2. Kwatermistrzostwo	7	15	-	22	-
3. Komp. administracyjna	2	22	44	68	-
4. Pluton artylerii piechoty	2	4	31	37	24
5. Pluton łączności	1	6	52	59	7
6. Pluton pionierów	1	4	26	31	2
7. Pluton zwiadowców konnych	-	1	12	13	13
8. 3 dowództwa batalionów	3	3	3	9	3
9. 9 kompanii strzeleckich	27	108			
10. 3 kompanie karabinów maszynowych	9	33	1032	1209	
Razem	56	198	1200	1454	88

Część tabeli „Skład osobowy pułku Typ I” jako pułk Typu I, [w:] Z. Jagiełło, *Piechota Wojska Polskiego 1918–1939*, Warszawa 2005, s. 66.

5. psp otrzymywał 600 rekrutów własnego kontyngensu, plus rekrutów jednostek niemacierzystych. W pułku szkolono również szeregowych niezawodowych dla KOP.

Koszary

5. psp od 1921 r., zajmował koszary przy ulicy Słowackiego, dawna²⁰ Dobromilska. Potężny kompleks budynków szpitala i koszar rozpoczęto budować na

¹⁹ F. Groński, s. 269.

²⁰ Do 1909 r.

potrzeby Twierdzy Przemyśl jeszcze w roku 1882. Budowa tego kompleksu wojskowego stanowiła spore wyzwanie dla budowniczych. Wrażenie robił szczególnie sąsiedni szpital, bowiem nawet Leopold Hauser w swojej *Monografii Przemyśla*, obserwując postępujące prace, pisał: *Od roku buduje się nowy szpital wojskowy przy ulicy dobromilskiej, niepospolitych rozmiarów*²¹. W przylegającym do kompleksu szpitalnego zespole koszarowym miejsce zajął 10. Galizisches Infanterie-Regiment. W 1898 roku stacjonowało tu III batalion, dowództwo i pozostałe bataliony w Jarosławiu i Radymnie. Jednak w 1914 r. stacjonowały tu, już zarówno dowództwo jak i II, III i IV batalion (I batalion stacjonował w Bijelinie). Na wojnę wyruszył w składzie 48. Brygady, 24 Dywizji Piechoty X Korpusu²². Przemyśl był w tym czasie ogromnym placem budowy. „Głos Przemyski” w roku 1898 zauważył, że w ciągu ostatnich dwóch lat wybudowano w Przemyślu więcej koszar aniżeli gmachów publicznych w całej Galicji²³. Nowo wybudowany kompleks koszarowy robił bardzo dodatnie wrażenie. Od południa przylegał do ulicy Słowackiego, powyżej której znajdowała się potężna, stanowiąca zaopatrzenie w wodę studnia, dająca, ze względu na bardzo duży spadek terenu, bez potrzeby pomp duże ciśnienie w rurach wodociągowych, zaopatrując całe koszary i szpital w świetnej jakości wodę. Koszary im. Króla Stefana Batorego przy ul. Słowackiego (Koszary po 10. Galizisches Infanterie-Regiment), stanowiły miejsce zakwaterowania: I i II batalionu (do grudnia 1930 r. stacjonował w Samborze), pluton artylerii piechoty wraz ze stajnią i działownią, kompania przeciwpancerna, kasyno oficerskie i podoficerskie, kantyna żołnierska, Dywizyjny Kurs Podchorążych Rezerwy, kompania gospodarcza, kompania łączności, orkiestra pułkowa, izba chorych, komora gazowa, stajnie, kuźnia, strzelnica małokalibrowa z kręgielnią, garaż samochodowy, areszt.

²¹ L. Hauser, *Monografia miasta Przemyśla*, Przemyśl 1991, s. 259.

²² *Wapedia, Wiki: Liste der k.u.k. Kampftruppen (1/4) Galizisches Infanterie Regiment „Gustav V. König der Schweden, der Goten u. Wenden” Nr. 10*

Errichtet: 1715 - X. Armeekorps - 24. Infanterie-Truppdivision. Nationalitäten: 43 % Polen - 47 % Ruthenen - 10 % Andere. Ergänzungskommando und Ersatzbataillonskader: Przemyśl.

Dislozierung: Stab, II., III., IV. Baon: Przemyśl - I. Baon: Bijeljina mit einer Kompanie in Janja (Bosnien-Herzegowina). Kommandant: Oberst Rudolf Obauer Edler von Bannerfeld, Stabsoffiziere: Oberst Kloose, Konrad - Obstlt. Zahner, Karl - Maj. Studziński, Alexander - Maj. Wohlang, Hugo - Maj. Stäger, Heinrich - Maj. Freiherr Senarclens de Graney, Alfons - Maj. Teltschik, Richard. Deutsche Uniform - Egalisierungsfarbe: papageigrün - Knöpfe: Silber. Regimentssprachen: Polnisch und Ruthenisch. Weitere Regiments- bzw. Inhabernamen:

1869-1887: Freiherr von Handel; 1888-1905: Oskar II. Friedrich König von Schweden und Norwegen; 1905-1907: Oskar II. Friedrich König von Schweden.

²³ F. Persowski, *Przemyśl pod rządami austriackimi 1772-1918*, [w:] *Tysiąc lat Przemyśla. Zarys historyczny*, cz. II, Warszawa-Kraków 1974, s. 96.



Special-Übersichts Plan von Przemyśl 1: 10 000. 1895-1897. Im auftrage des k.u.k Reichs-Kriegs-Ministeriums ausgeführt im fortificatorischen Evidenz Bureau des k.u.k. technischen MILITÄR-COMITÉ 1895-1897.

Koszary przy ulicy Dworskiego zajmował III batalion (bez 9 kompanii strzeleckiej stacjonowanej w koszarach w Siedliskach). 5. PSP korzystał ponadto z szeregu obiektów pozostających własnością „Dematu”, czyli Oddziału Likwidacji Demobilu Wojskowego przy Ministerstwie Przemysłu i Handlu na Bakończycach: Fort N XXI „Bakończyce”, jednomałowy, ziem.-mur., z lat 1880-1887, częściowo rozebrany około 1920-1930. Pozostałe koszary wykorzystano na magazyn amunicji małokalibrowej, a znajdujące się na jego terenie baraki zamieniono na boksy dla taczanek. W magazynach koszarowca przechowywano też działa przeciwpancerne. Pułk wykorzystywał również jako place ćwiczeń tereny w fortach „Zniesienie”, gdzie znajdowały się rzutnie granatów. Ponadto na różnego rodzaju pomniejszych magazynach wykorzystywano schrony pogotowia oraz koszarowce fortów: Łuczyce i Siedliska. O ćwiczeniach w terenie wspomina J. Bielatowicz: *Gdy szkolna kompania opuszczała koszary, na dole słońce było jeszcze czerwone, gdy w siódmym potach doszło na Zniesienie stawało się złote. Od kąpieli w tym złocie zaczynała się codzienna orka: łopatom strzeleckimi, kolbami karabinów i nosami. Zryte też było doszczętnie Zniesienie, las Kruhel Wielki, tereny wsi Pikulice, Bakończyce, Nehrybka i pole zwane Dematem. Stare forty podziurawione jak rzeszota od padańczołgań, skoków. Gdy tylko pokry-*

wy na Demacie wybujały wyżej metra, dowódca szkolnej kompanii, czerwony na gębie od emocji wykrzykując: „piechota podhalańska nie zna przeszkód”, w te pokrzywy kierował kompanię krokiem na bacność – szatkowanie pokrzyw też dobre zajęcie. Pole ćwiczeń, jak też i ich założenie, do samego końca pozostawało słodką tajemnicą dowódcy. Dopiero za bramą koszar padał wyrok komendy: - Kompaa! W przód marsz! (to na Zniesienie); Kompaa!, w lewo marsz! (to do Pikulic, Bakończyc lub na ten „Demat”). Nawet podoficerowie-instruktorzy przeważnie z góry nie wiedzieli o charakterze i miejscu ćwiczeń²⁴.

W drugiej połowie lat trzydziestych oddziały pułku obsadzały również wystawiając wartę fort VIII Łętownia. Znajdowały się w nim magazyny amunicji artyleryjskiej²⁵. Służbę wartowniczą na zmianę wystawiały tam poszczególne oddziały garnizonu przemyskiego. Dodatkowo w służbie wartowniczej żołnierzy wspomagały psy. Dla nich również trzeba było przynieść pożywienie, aż z ulicy Słowackiego. Jan Bielatowicz wspominał: *W samo południe oddział dotarł do Łętowni, wokół której San oplatał złotą obrączkę. Powitanie i pożegnanie zmieniających się oddziałów wartowniczych trwało jeszcze dobrą godzinę, aż wreszcie Skoczypiec mógł zrzucić strach z serca i resztki jadła z kotła (...). Wartownicy zmieniali się regularnie. Goniec pobiegł już dawno do pobliskiej zagrody zamówić sto sześćdziesiąt pierogów – po dziesięć na gębę. (...) Tymczasem dla nawiązania łączności wyszedł z Łętowni patrol na sąsiedni fort Orzechowce²⁶.*

Szkolenia pułku odbywały się zarówno na Pogórzu Przemyskim, jak i Dynowskim, w okolicach Stryja, Sanoka, Iwonicza, Krosna, Jasła. Uznaniem cieszyły się również okolice Dobromila, w które wyjeżdżano na obozy ćwiczebne, w tym dywizyjne kursy podchorążych. Prowadzone były przez dowódcę Dywizyjnego Kursu Podchorążych²⁷, kpt. Feliksa Grossa. O jednej z wizytacji tego kursu przez gen. Mieczysława Borutę-Spiechowicza pisał Józef Kuropieska²⁸. Z drugiej strony należy przyznać, że ówczesne szkolenie „górskie” było dosyć ograniczone. Na szereg mankamentów, w ogóle wyszkolenia, nie tylko w 5. Psp, ale w całej 22. DPGór, słusznie zwracał uwagę Kuropieska. Na uznanie zasługuje stopniowe wdrażanie nowych metod szkolenia, szczególnie zimowego. Jazda na nartach, propagowanie również saneczkarstwa, czy nawet jazdy na łyżwach na lodowisku wybudowanym przez 38. p.p. Pułk organizował kursy narciarskie,

²⁴ J. Bielatowicz, *Opowiadania starego kaprala*, Londyn 1965, s. 19.

²⁵ T. Idzikowski, *Fort VIII „Łętownia”*, Przemyśl 2004, s. 31.

²⁶ J. Bielatowicz, *dz. cyt.* s. 40.

²⁷ Dywizyjna Szkoła Podchorążych Rezerwy Piechoty utworzona została przy 5. psp w 1928 r. F. Groński, *dz. cyt.* s. 248.

²⁸ J. Kuropieska, *dz. cyt.*, s. 150-152. Zdaniem Kuropieski, uprzedzony o wizytacji kpt. Gross, aby wypaść jak najlepiej wyreżyserował cały jej przebieg. Podpuszczony przez J. Kuropieskę gen. Spiechowicz zarządził nocny alarm, i ... nie wszystko wyglądało już tak pięknie.

zarówno dla swoich żołnierzy, jak i dla innych oddziałów. Brała w nich udział również młodzież z zaprzyjaźnionych organizacji i stowarzyszeń. Dalekie marsze, nie tylko pododdziałami, ale nawet batalionami, w terenie okolicznym, a szczególnie marsze nocne, zawsze obfitowały w zupełnie nieoczekiwane sytuacje. W humorystyczny sposób ich opis pozostawił Jan Bielatowicz.



Letnie obozowisko 5. psp 1937 r. (fot. Izba tradycji 5. batalionu strzelców podhalańskich im. gen bryg. Andrzeja Galicy w Przemyślu).



Przekazanie służby wartowniczej podczas letniego obozu szkoleniowego 5. psp w 1937 r. (fot. Izba tradycji 5. batalionu strzelców podhalańskich im. gen bryg. Andrzeja Galicy w Przemyślu).

Prace wychowawcze

W pracach wychowawczych 5. psp na uwagę zasługuje szacunek do tradycji, co w jednostkach podhalańskich niejako narzucało się samo przez się, jednak uczyniono z niego prawdziwą perłę szkolenia wychowawczego i patriotycznego. Uczono tzw. ziemnicowści. To szczególna rola, jaką próbowano utrzymać w jednostkach podhalańskich. Przywiązanie do tradycji i folkloru góralskiego. Czesław Kurek, żołnierz 5.psp, na łamach „Podchorążaka” pisał: *Wojsko nie tylko uczy rzemiosła wojskowego, nie tylko hartuje do niego wolę i ciało, ale równocześnie wychowuje, szerokie masy włącza do kultury ogólnej. I tu znów niesłuchanie ważny etap posłannictwa ziemcowego pułków podhalańskich. Kultura ludowa, o którą każda ziemnicowość oprzeć się musi, załamuje się u nas skutkiem braku autorytetów odpowiednio silnych. Dla wielu pułk podhalański jest dopiero pierwszym autorytetem, który poniewierana w ich uszach przez przykrótkie mózgi kulturę ludowa stawia na odpowiednim poziomie. Żołnierz się jej w pułku nie musi, on w swych słowach gwarowych śpiew o Janicku nuci. I kiedy do domu wraca, opowiada, że po góralsku śpiewał, że góralskie ozdoby na święcie pułkowym widział, że kiedy po góralsku zagrano, to najwięcej wszystkich ułapiło, a w takt zbójnickiego na defiladzie przybijał. Że to co góralskie, swojskie, ludowe, to dla wszystkich było piękne*²⁹. Jedną z form folkloru stał się zwyczaj „opierzenia”, z ogromnym powodzeniem realizowany w pułku pod zakończenie okresu rekruckiego. Jedną z piękniejszych uroczystości folkloru podhalańskiego, która w szczególny sposób celebrowana była właśnie w koszarach na Słowackiego, były „opierzyny”. Kończyły okres rekrucki, a szczególnie świetnie wypadały na zakończenie Dywizyjnego Kursu Podchorążych Rezerwy. Nie brak tam było różnych przyspiewek, humorystycznych wierszyków. Uroczystość odbywała się w obecności dowódcy pułku:

A czego wy chcecie panowie rekruci,
Czy jesteście głodni, czy wymienić buty?
Nie jesteście głodni, buty mamy całe,
Tylko by się pióra nam do czapek zdały.
Piór się wam zachciewa? – lecz wiedzieć też trzeba,
Że pióra tak same nie spadną wam z nieba.

Ten swoisty chrzest zakończony był nadaniem orlego (w rzeczywistości najczęściej jastrzębiego pióra, bowiem orle dosyć słono kosztowały i nie każdego było stać na taki wydatek) pióra, które zamocowane przy kapeluszu, czy też rogatywce, było noszone z niekłamaną dumą, i co tu dużo mówić, uczuciem wyższości, co z kolei denerwowało i prowokowało inne formacje.

²⁹ Cz. Kurek, *Ziemnicowość pułków podhalańskich*, „Podchorążak” 16/1934, s. 7-8.

Żołnierz trafiający do pułku był bardzo różny; dawały o sobie znać deficyty kulturowe. Rekruci pochodzili z bardzo różnych środowisk, najczęściej wiejskich i podgórskich. Z jednej strony starano się więc zachować ich przy tradycji i szacunku do własnego pochodzenia, z drugiej jednak uczyć zaradności życiowej i gospodarności. W pułku działała spółdzielnia, która udzielała kredytów potrzebującym. Na potrzeby spółdzielni wyemitowano nawet bony w czterech nominacjach, za które można było dokonać zakupów w kantinie pułkowej. Bardzo szybko stały się swoistym pieniądzem pułkowym. Dzięki bonom można się było szybko zorientować w stanie zadłużenia kupujących. Starszy sierżant K. Wądlowski na łamach „Żołnierza Polskiego” z ubolewaniem przyznał, że niestety członkowie spółdzielni nie przywiązują zbyt dużej uwagi do stanu swojego zadłużenia³⁰. Żołnierzy zachęcano do oszczędnego, gospodarskiego trybu życia. Propagowano ideę systematycznego oszczędzania, prowadzono akcję zakładania książeczek PKO. Jedną z przyspiewek na góralską nutę brzmiała:

Dzielny żołnierz, ho-ho-ho-!
Ma książeczkę w P.K.O.³¹

W pułku, tak samo zresztą jak i we wszystkich jednostkach garnizonu, propagowano czytelnictwo. Opierało się ono na świetnej bibliotece Wojskowej DOK X, która powstała z byłej biblioteki garnizonowej. Faktycznie była ona największą biblioteką naukową w mieście. Oprócz niej istniała również biblioteka Oficerskiego Kasyna Garnizonowego i Towarzystwa Wiedzy Wojskowej. Wszystkie te trzy biblioteki prowadził kpt. 5. psp Józef Kobylański³². Jednak przez szereg lat podstawowym zmartwieniem kadry podoficerskiej i oficerskiej był bardzo niski, a zdarzało się, że i całkowity brak umiejętności czytania i pisania. Jednym słowem – problem analfabetyzmu, który, szczególnie w pierwszych latach po odzyskaniu niepodległości, miał katastrofalne rozmiary. Również specyfika rejonu mobilizacyjnego 5. psp robiła swoje. Dochodził czynnik języka ruskiego/ukraińskiego. Działalność Polskiego Białego Krzyża na terenie całego OK. X przebiegała bardzo intensywnie. W PSP funkcjonowała biblioteka (201 tytułów w roku 1933) i świetlica, prowadzone przez instruktorkę P.B.K. Stefanie Lenczykównę³³. Polski Biały Krzyż miał na terenie OK. X swój zarząd. W jego skład wchodził również dowódca wszystkich oddziałów z terenu Okręgu. W 1933 r. 5. psp reprezentował

³⁰ K. Wądlowski, *5 pułk strzelców podhalańskich – inf.*, „Żołnierz Polski, 11/1927, s. 210.

³¹ J. Bielatowicz, *dz. cyt.*, s. 18.

³² *Tamże*, s. 128.

³³ T. Laskowski, *Działalność kulturalno-oświatowa w 5 p.s.p.*, [w:] *Oświata to potęga. Wydawnictwo pamiątkowe z okazji obchodu 15 – lecia niepodległości państwa polskiego*, t. II, s. 30.

plk. Janowski³⁴. Żołnierze pułku, jeżeli byli analfabetami lub mieli kłopoty z czytaniem i pisanem, zmuszeni byli do udziału w przymusowym kursie, natomiast żołnierze, którzy z jakiś powodów przerwali naukę lub jej nie mogli kontynuować, mieli możliwość wzięcia udziału w kursach dokształcających w zakresie szkoły średniej³⁵.

Na uwagę zasługuje doskonała opieka zdrowotna, jaką mieli żołnierze pułku. Jest to przede wszystkim zasługa najbliższego sąsiedztwa potężnego szpitala OK. X. Wszystkie badania z użyciem najnowszych metod odbywały się właśnie obok. Na początku lat 20. w pułku, wzorem z CK. Armii, została zorganizowana kompania jagliczna dla żołnierzy chorych na jaglicę. Dowódcą tego pododdziału był por. Kazimierz Paklikowski, a od 1 czerwca 1923 roku – por. Adam Kramarz.

Zupełnie nieziemska inicjatywa, ziemian dotycząca

Pomysł wciągnięcia szlachty w wir życia politycznego propagowany był przez Ministerstwo Spraw Wojskowych, a szczególnie ministra Tadeusza Kasprzyckiego i Janusza Głuchowskiego. Najsilniejsze koło w Polsce działało w X DOK, a zarazem w samym Przemyślu. Opiekował się nim ks. dziekan Antoni Miodoński³⁶. *Było to szczególne zjawisko w państwie nieuznającym prawnie stanu szlacheckiego i jego elementów, gdzie w imię polityki, przy poparciu najwyższych czynników politycznych i wojskowych, rozpoczęto budzenie świadomości herbowej szlachty. W związku z ukraińską ofensywą nacjonalistyczną w województwach południowo-wschodnich podjęto akcję odbudowy zniszczonej polskości tych ziem, wraz z podniesieniem rozwoju gospodarczego i kulturalnego. Tym celom służył zjazd szlachty Podkarpacia we Lwowie 17 X 1937 roku, który powołał organizację z siedzibą w Przemyślu. Prowadzona rewindykacja wśród zrutenizowanej i w dużym stopniu prawosławnej ludności, przyniosła do wiosny 1939 roku powołanie 452 kół szlachty zagrodowej, skupiających przeszło 41 000 członków w województwach lwowskim, stanisławowskim i tarnopolskim! Później rozpoczęta akcja na terenie województw poleskiego i wołyńskiego dała w tym ostatnim przeszło 4000 członków. Organem doradczym Związku był Komitet do Spraw Szlachty Zagrodowej na Wschodzie Polski przy Towarzystwie Rozwoju Ziem Wschodnich, posiadający własną sekcję naukową z dziesiątkami wybitnych naukowców z czołowych ośrodków akademickich. Komitet wydał szereg prac naukowych, zarówno o charakterze monograficznym,*

³⁴ J. Wojas, *Działalność P.B. K na terenie Okr. Korp. Przemyśl*, [w:] *Oświata to potęga*, s. 89.

³⁵ *Kursy dla żołnierzy D.O.K. X.*, „Ziemia Przemyska” 15/1926, s. 2.

³⁶ Ks. plk Antoni Miodoński (1889-1949) - ur. w Żywcu, duszpasterz polskich sił powietrznych w Anglii. Współcelebrans uroczystości pogrzebowych gen. Wł. Sikorskiego na cmentarzu lotników polskich w Newark.

jak i przyczynkowym, od spisów rodów szlacheckich po opracowania poszczególnych obszarów. Związek dysponował własnymi organami, jak „Kalendarz Związku Szlachty Zagrodowej” czy „Pobudka”³⁷. W wojsku utworzono kompanie szlacheckie, w których starano się zgromadzić żołnierzy używających tych samych herbów, a nie rzadko takiego samego nazwiska. Kompania taka otrzymywała również swój herb, który należał do większości żołnierzy oddziału. W kompaniach takich w szczególny sposób podkreślano zadania, jakie stoją przed żołnierzem polskim. Inicjatorzy akcji o zadaniach tych pisali: *Obowiązkiem naszym jest uchronić od zapomnienia dzieje rodów naszej szlachty zagrodowej, tych rodów rycerskich, które przez tyle wieków stanowiły siłę obronną i chlębę narodu polskiego*³⁸. Najwcześniej kompania taka powstała w 5. pułku strzelców podhalańskich.

Udział w uroczystościach kościelnych i państwowych

Reprezentacyjny wygląd „podhalańczyków” powodował ich częste wykorzystanie w uroczystościach zarówno państwowych, jak i kościelnych. Na przykład w 10-lecie niepodległości po uroczystościach kościelnych w rynku odbyła się parada. Oczywiście bezkonkurencyjny pod tym względem był 1. pułk czołgów. Czołgi przykuwały uwagę wszystkich. *Niemniej imponująco wypadła defilada 5. psp wśród hucznych oklasków zgromadzonych tłumów*³⁹. Jednak, co zauważają w zasadzie wszyscy, gdy ukazywały się kolumny 5. psp, entuzjazm sięgał zenitu. Oklaski, ogólna sympatia, życzliwość, ale i zazdrość. Asysta 5. psp była obecna na wszystkich uroczystościach państwowych.

Również podczas uroczystości pośmiertnych Józefa Piłsudskiego żołnierze pułku asystowali przy symbolicznym katafalku z trumną marszałka wystawioną na Błoniach. Jedną z najbardziej spektakularnych form akcentujących oddziały podhalańskie był udział żołnierzy w Baonie Stołecznym, do którego należały obowiązki asystacyjne. 5. psp wziął udział w II zmianie, od 1 X 1936 do 1 IV 1937 r.⁴⁰ Uświetniali podhalańczycy wydarzenia okolicznościowe, np. we wrze-

³⁷ *Szlachta polska po 1918 r.* – Genealogia – Tomasz Lenczewski, www.lenczewski.com.pl/aspect.html
Zdaniem J. Kuropieski: *Stale miał do Boruty pretensje o niezbyt energiczne wdrażanie różnych pomysłów. Boruta uważał je za cudaczne i nic dziwnego, że nie miał serca do ich realizacji.* J. Kuropieska, *dz. cyt.*, s. 163-164.

³⁸ W. Pulnarowicz, *Rycerstwo polskie Podkarpacia (Dawne dzieje i obecne obowiązki szlachty zagrodowej na Podkarpaciu)*, Przemyśl 1937, s. 6.

³⁹ Angórowski, *Uroczystość 10-lecia niepodległości w Przemyślu*, „Żołnierz Polski” 50/1928, s. 1133.

⁴⁰ Od 1 X 1936 do 1 IV 1937: Baon Stołeczny Górski, jednostki DOK V Kraków, VI Lwów, X Przemyśl 21 DPG (Bielsko) - 1. (Nowy Sącz), 3. (Bielsko), 4. (Cieszyn) psp 22 DPG (Przemyśl) - 2. (Sanok ppor. Janusz Michalik), 5. (Przemyśl ppor. Adam Chrapkiewicz), 6. (Sambor sierż. Józef Adamczyk) psp 11 KDP (Stanisławów) - 48. (Stanisławów), 49. (Kołomyja), 53 (Stryj) pp.

śniu 1930 r. 25- lecie kapłaństwa prymasa Augusta Hlonda, podczas którego 5. psp wystawił kompanię honorową na przywitanie gościa i wartę honorową przy pałacu biskupim. Asytacji dotyczyły również świąt prawosławnych. Szczególny przebieg miały obchody święta Jordanu 19 stycznia 1927 r. Święto to dotyczy zarówno prawosławnych, jak i greko-katolików. Garnizony takie jak Rzeszów, Jaworów, Sanok, Drohobycz i Stryj obchodziły ten dzień bardzo uroczyście, a wojsko w tym święcie wzięło znakomity udział. Niestety już w garnizonach: Przemyśl, Gródek Jagielloński, Radymno, Jarosław, Sambor wojsko oficjalnego udziału nie brało, ponieważ nie zostało zaproszone przez duchowieństwo obrządku greko-katolickiego. W tym samym dniu odbywało się to święto w obrządku prawosławnym. Na tych uroczystościach armię reprezentowali najwyżsi przedstawiciele wojska, a oprawę świętu zapewnił 5. psp, z jego wspaniałą orkiestrą, kompanią honorową i poczem sztandarowym, które wzięły udział w procesji nad San. Procesja odbyła się głównymi ulicami Przemyśla. Podczas uroczystości poświęcenia, w momencie zanurzania krzyża wypuszczono 200 gołębi dostarczonych przez wojskową stację gołębi. Po poświęceniu wody odbyło się nabożeństwo za pomyślność Rzeczypospolitej⁴¹. Dosyć uszczypliwa „Ziemia Przemyska” skomentowała ten fakt jako niezwykle wręcz wydarzenie, wskazując na stałe odrzucanie przez bpa Jozafata Kocyłowskiego asysty wojskowej, natomiast podkreślając bardzo ochoczą reakcję w tym względzie kleru prawosławnego⁴².

Sport

Zarówno kadra, jak i oficerowie pułku nie tylko czynnie uprawiali sport, ale działali w przeróżnych klubach sportowych na terenie miasta. Żołnierze pułku brali udział w zawodach OK. X, rywalizowali z innymi oddziałami 22. Dywizji Piechoty Górskiej. Jedną z form rywalizacji sportowej były zawody strzeleckie, które kilka razy pod rząd wygrywali żołnierze 5. psp. Dało to zresztą asumpt do podejrzeń, że 5. pułk wygrywa zawody, ponieważ odbywają się one na jego strzelnicach.

15 sierpnia 1927 r. odbyło się uroczyste otwarcie stadionu sportowego Korpusu przemyskiego. W zawodach brały drużyny w zasadzie wszystkich oddziałów stacjonujących na terenie Korpusu. Niestety wśród zwycięzców nie znajdujemy 5. psp. Jedynie w piłce nożnej pułk otarł się o mistrzostwo, przegrał je po ciężkiej walce 1:0 na korzyść 4. pp. leg. Bardzo dobrze w tej rywalizacji wypadł 38. pp. Musiało to bardzo wpływać na ambicje żołnierzy, a szczególnie dowódcy pułku i kadry. Na zawodach garnizonowych w tym samym roku drużyna piłkarska wywalczyła 1 miejsce, a w strzelaniu z pistoletu zwyciężył

⁴¹ *Informacje. Korpus przemyski*, „Żołnierz Polski” 7/1927, s. 132.

⁴² *Dwa Jordany*, „Ziemia Przemyska” 4/1925, s. 3.

kpt. Mordarski z 5. psp⁴³. Notorycznie w latach dwudziestych 5. psp przegrywał rywalizację w lekkiej atletyce z 38. pp. Natomiast zdecydowanie najlepiej pułk odnajdował się w piłce nożnej: w 1925 r. co prawda zajmuje 2 miejsce w garnizonie, przegrywając jedynie z 10 Oddziałem Służby Intendentury⁴⁴. Oficerowie, podoficerowie i żołnierze angażowali się w działalność różnych klubów, drużyn i sekcji sportowych. Często zdobywali sobie ogromny szacunek i uznanie. W grudniu 1930 roku zmarł Teofil Wojciech Więckiewicz – porucznik 5. psp, kierownik sekcji piłki nożnej Wojskowo-Cywilnego Stowarzyszenia Sportowego „Polonia”. Sekretarz tego klubu Józef Władysław Kobyłański, kapitan 5. psp, na łamach „Tygodnika Przemyskiego” z dnia 23 grudnia 1930 r. pisał: *Znała go w Przemysłu wielka rzesza „poloniarska”, a gdy nie chciał wyjechać do szpitala warszawskiego, bo... „Polonia” jeszcze nie ukończyła rozgrywek o mistrzostwo – i leżał samotny w swoim pokoiku przy ulicy Dworskiego, odwiedzali go sportowcy, wypytyjąc z trwogą o jego zdrowie. A zdrowie to ulatywało i nikt nie sądził, że tak prędko uleci na zawsze. Dnia 14 grudnia 1930 roku padła twarda glina cementarna na trumnie sumiennego pracownika. Nad otwartą mogiłą stanął 5. pułk strzelców podhalańskich i cały klub sportowy „Polonia”, a ostatnim pożegnaniem, zamkniętym w zdaniu poety: A jeśli komuś droga otwarta do nieba, tym co służą Ojczyźnie⁴⁵. Zresztą „Polonia” był w szczególnie uprzywilejowanej sytuacji, gdyż jej prezesem był już na początku powstania dowódca 22. DPGór. gen. Stanisław Wieroński, a później gen. Mieczysław Boruta-Spiechowicz. Mając takie wsparcie Wojskowo-Cywilne Stowarzyszenie Sportowe „Polonia” mogło korzystać z doraźnej pomocy dowództwa Okręgu Korpusu X, przyjmować w swe szeregach najzdolniejszych sportowców wojskowych⁴⁶.*

Orkiestra

Bardzo silnym elementem wpływającym na popularność 5. psp w Przemysłu była orkiestra pułkowa. Jej najbardziej znanym kapelmistrzem był por. Adam Osada, niezwykle uzdolniony muzyk i kompozytor⁴⁷. Atrakcyjność orkiestry wzrosła po wprowadzeniu do instrumentarium góralskich kobz. Był to w zasadzie oddzielny zespół dudziarzy, który dawał również popisy i koncerty oddzielnie. Orkiestra bardzo często brała udział w różnego rodzaju poka-

⁴³ *Informacje. Korpus przemyski „Żołnierz Polski”* 1-2/1927, s. 17 – 18.

⁴⁴ *Sport w O.K. Przemysł, „Żołnierz Polski”* 45/1925, s. 12.

⁴⁵ J. Frankiewicz, *Przemyska „Polonia” i inne kluby sportowe w latach 1917–1939*, Przemysł 2006, s. 105.

⁴⁶ *Tamże*, s.86.

⁴⁷ Krzewiciel hasła, że „przy pięknym marszu nogi same idą”. W jubileuszowym wydaniu *Oświata to potęga. Wydawnictwo pamiątkowe z okazji obchodu 15-lecia niepodległości państwa polskiego*, Przemysł 1933, opracował artykuł *Kultura muzyczna w wojsku*, s. 52-56.

zach, a nawet w 1935 r. odbyła tournée po Polsce, podczas którego koncertowała w Krakowie, Poznaniu, Warszawie, Gdyni Handlowej i Gdyni Wojennej. Podczas kilkudniowego pobytu w Warszawie dała również koncert w dzienniku dźwiękowym, a więc w rozgłośni Polskiego Radia. Wszędzie witana była entuzjastycznie. Wydawany w Przemyślu miesięcznik „Orkiestra” rozpisywał się entuzjastycznie: *Nasi strzelcy podhalańscy z dudami objechali całą Polskę wszędzie witani z wielkim entuzjazmem. A o audycji radiowej: Cała Polska słyszy naszych strzelców podhalańskich.* Podczas tego tournée orkiestrze towarzyszyła kompania reprezentacyjna 5. pułku, która wspomagała ją śpiewem. Całość wyjazdu komplementowano: *Była to prawdziwa uczta melodii i śpiewu Podhala*⁴⁸.

Zdrowa konkurencja jest często przyczyną postępu. Świetnie to było widoczne na przykładzie rywalizacji orkiestry 5. pułku z orkiestrą 38. pp. Szczególnym momentem stały się obchody „Dni Szopenowskich”, które w Przemyślu rozpoczął koncert połączonych orkiestr tych dwóch pułków w potężnej Sali „Domu Żołnierza” (obecna Hala Sportowa przy ul. Mickiewicza). Koncert prowadzili na zmianę kapelmistrz 5. – por. Adam Osada – i kapelmistrz 38., por. Holdenmayer, nota bene świetny waltornista i członek Przemyskiego Towarzystwa Muzycznego. Ocena prasowa obydwu muzyków jest na tyle interesująca, że pozwolę sobie ją przytoczyć: *Por. Osada dyryguje z wielkim temperamentem, wydobywając z zespołu maksimum efektu dźwiękowego przy subtelnym podkreśleniu frazy muzycznej. Por. Holdenmayer z wielkim umiarem panuje nad orkiestrą, rozwijając myśl muzyczną szeroką skalę swoich możliwości wykonawczych, podkreślając każdy odcień i barwę orkiestry*⁴⁹. Autor tej relacji, występujący pod pseudonimem *kis*, nie należał bynajmniej do amatorów. Samo pismo, okazuje się, było jednym z najważniejszych wydawanych w Polsce pism muzycznych. W pełni profesjonalne, redagowane było przez Józefa Kofflera, profesora Konserwatorium Polskiego Towarzystwa Muzycznego we Lwowie. Na swoich łamach poruszało tematykę z zakresu teorii, sztuki muzycznej w każdej dziedzinie i odmianie, solfeżu, form muzycznych, będąc prekursorem muzyki dodekafonicznej w Polsce. Na łamach „Orkiestry” publikowali swoje prace muzycy wojskowi, np. mjr kapelmistrz dr Stefan Śledziński z Warszawy *W sprawie rzeczowej dyskusji o nauczaniu muzyki w szkołach ogólnokształcących*⁵⁰. Tak więc było w Przemyślu środowisko potrafiące docenić muzykę na odpowiednim poziomie. Warto wspomnieć, że w owych czasach orkiestry wojskowe postrzegane były zupełnie w innych kategoriach. Wspomniany por. Osada potrafił w repertuarze swojej orkiestry zamieścić np. takie utwory jak: uwertura „Patria” Zdenka

⁴⁸ „Orkiestra” 1935/11, s. 170

⁴⁹ (*kis*) *Przemyśl. Dni szopenowskie*, „Orkiestra” 10/1932, s. 164.

⁵⁰ B. Filarecka, *Życie kulturalne Przemyśla w okresie II Rzeczypospolitej*, Przemyśl 1997, s. 146.

Rudna, „Swaty polskie” Nowowiejskiego, czy poemat symfoniczny Noskowskiego pt. „Step”. Sięganie przez orkiestry dęte do repertuaru symfonicznego świadczyło, wydaje mi się, nie tylko o ambicjach kapelmistrzów, ale również o realnych możliwościach prowadzonego zespołu. Mając do czynienia z tak ostrą i kompetentną krytyką, porywanie się na zbyt ambitny repertuar zakończyłoby się klęską i blamażem. Cóż dopiero przygotować oprawę muzyczną dla operetki „Jesienne manewry” dla „Fredereum”, w której główną rolę primadonny kreowała Barbara Trznadłówna (Kostrzewska). Również i z tego zadania orkiestra pod dyrygenturą por. Osady wyszła zwycięsko, zdobywając bardzo pochlebne recenzje⁵¹. W 1931 r. orkiestra pułku wraz z muzykami Towarzystwa Muzycznego oraz żydowskim Klubem Mandolinistów „Canozetta” dali bardzo wymagający koncert. W repertuarze były utwory: Griega, Schuberta, Dwořaka, Mendelssohna⁵². Często orkiestra towarzyszyła również chórowi katedralnemu prowadzonemu przez ks. Lewkowicza⁵³. Najczęściej na zmianę z orkiestrą 38. pp dawała oprawę muzyczną uroczystości Bożego Ciała⁵⁴. Orkiestra 5. Pułku, podobnie jak inne orkiestry przemyskiego garnizonu, koncertowała najczęściej na Zamku. W sezonie letnim były to ulubione przez mieszkańców miasta koncerty promenadowe. Czasami koncerty odbywały się w rynku. Ale i tak w każdym przypadku, do miejsca koncertowania musiały dojść, zawsze to był przemarsz parady, który przeradzał się w pochód orkiestry otoczonej tłumem przechodniów, spacerowiczów i zachwyconej młodzieży. Powszechnie komentowanym w mieście koncertem z udziałem orkiestry 5. psp była impreza z roku 1927, w której pod jedną batutą wystąpiły wraz z 5. psp orkiestry 38. pp, 10. pac i 10. p. sap. Łącznie 125 muzyków!⁵⁵ Niezwykle istotną rolę odegrała orkiestra przy popularyzacji folkloru podhalańskiego. Na łamach „Orkiestry” ukazywały się teksty wszystkich znanych pieśni góralskich, z podanymi nutami, które w swoim repertuarze miała orkiestra 5. psp. Wśród tych najbardziej znanych była również piosenka 5. Psp, opracowana przez kapelmistrza Koseckiego. Na melodię góralską, dodane zostały słowa według wiersza Kazimierza Przerwy-Tetmajera.

*Ej idzie piąty podhalański z Przemysła.
Ej śwarni chłopcy, każdy sobie rozmyśla.
Idzie wojsko piękne ładne, żebyście to wiedzieli.
Śpiewa sobie po góralsku, aż się dusza weseli,
Hej! Hej! Aż się dusza weseli.*

⁵¹ Tamże, s., 44.

⁵² Tamże, s.113.

⁵³ Tamże, s., 77.

⁵⁴ Uroczystości Bożego Ciała, „Ziemia Przemyska” 24/ 1926, s. 3.

⁵⁵ B. Filarecka, dz. cyt., s. 86.

*Ej dudni ziemia, a to strzelcy tak kroczą.
Ej słońko świeci, a piórka im migocą.
Choćby halny wichur zawiał, nie zerwie nam ich wiater.
Maszeruje polskie wojsko od Bałtyku do Tater.
Hej! Hej! Od Bałtyku do Tater.*

*Hej już Piłsudski na wojenkę werbuje
Hej nie płaczcież mi kochaneczki leluje,
Nie płaczcież mi siostry, jabłoneczki bielutkie,
Nie płaczcież mi ojczy, matko gołąbeczki siwiutkie.
Hej! Hej! Gołąbeczki siwiutkie!*

*Ty młody brat, ty się z nami stowarzysz.
Jak padnie ci, będziesz ciemną ziemię gryzł.
A jak padnie talarkami, dukatami będziesz miał,
Na każdy dzień najładniejszą kochaneczkę będziesz miał.
Hej! Hej! Kochaneczkę będziesz miał.*

*Nie płaczcież mi, ja Se idę na wojnę,
Żeby Ojczyzna miała życie spokojne.
Jak nie padnę, wrócę do dom, będę swoje dziewczę miał.
A jak padnę, będzie sobie na mym grobie wiater wiał
Hej! Hej! Na mym grobie wiater wiał!⁵⁶*

Orkiestra konkurowała z innymi orkiestrami wojskowymi, w tym również innych pułków podhalańskich. Podczas „Zjazdu Górskiego” w Sanoku w 14–17 sierpnia 1936 r. odbył się konkurs orkiestr pułkowych podhalańskich. Trwał dwa dni. 15 sierpnia na stadionie sportowym w Sanoku odbyły się prezentacje orkiestr 1., 2., i 3. pułku, a w dniu następnym, 16 sierpnia, wystartowały orkiestry 4., 5. i 6. psp. W programie obowiązkowym wszystkie orkiestry miały do wykonania wiązaną melodię „Wieści z Podhala” Ciapskiego⁵⁷. Jako utwór dowolny orkiestra 5. psp wykonała świetnie opracowany poemat symfoniczny Noskowskiego „Step”. Jury w składzie mjr kplm. Schreyer, mjr dypl. Kępski, kpt. kplm. Dorożyński, kpt. kplm. Stoczewski i por. kplm. Zakrzewski, którym towarzyszył szef Departamentu Piechoty MSWojsk. płk

⁵⁶ W. Jeziorski, *Śpiewnik żołnierski Korpusu X*, Przemyśl 1926, s. 28.

⁵⁷ Zmarły w wieku zaledwie 42 lat por. kplm. Józef Ciapski. Autor wielu przeróbek oraz całkowicie samodzielnych utworów wojskowych. Wielokrotnie wspomagał swoimi pracami poszczególne orkiestry wojskowe, w tym 5. psp.

dypl Bronisław Prugar-Ketling, oceniło występ orkiestry 5. psp najwyżej, przyznając mu zwycięstwo. Na zakończenie Święta Gór odbył się w godzinach wieczornych nad Sanem, przy wspaniałym pokazie sztucznych ogni, koncert połączonych pięciu orkiestr podhalańskich. Zabrakło jedynie orkiestry 3.psp, która musiała wrócić do Krakowa i wziąć udział w pożegnaniu wyjeżdżającego z Polski gen. Gamelina⁵⁸. Orkiestra pułkowa przykładała również sporą wagę do pracy z młodzieżą. Major 5. psp E. Otffinowski sprawował również opiekę nad orkiestrą harcerską⁵⁹. Znamiennym jest również fakt, że obecnie w koszarach 5. psp znajduje się Państwowa Szkoła Muzyczna im. Artura Malawskiego. Śpiewanie to była bardzo mocna siła podhalańczyków. „Mocna” w cudzysłowie, albowiem ponoć śpiewali bardzo głośno i na charakterystyczną góralską nutę, jednak do wszelkiego rodzaju rywalizacji w konkursach chórów raczej szczęścia nie mieli. Sytuacja zmieniła się na początku lat trzydziestych, dzięki ogromnej pracy włożonej w życie muzyczne i kulturalne pułku przez kpt. Grossa. Był organizatorem i duszą wielu organizowanych w pułku imprez: Rewii Podhalańskiej czy Śmieję się. Rewia Podhalańska uświetniła uroczystości 15-lecia powstania pułku. Chór 5. psp zajął w garnizonie pierwsze miejsce na konkursie zorganizowanym przez Komendanta Garnizonu w 1932 r. Na możliwych do uzyskania 540 punktów otrzymał 407⁶⁰. Orkiestra przygrywała również na wszelkiego rodzaju imprezach, balach pułkowych, karnawałowych, „śledziku”, „św. Mikołaju”. Znane w całym mieście były imprezy organizowane w kasynie pułku. Zawsze gwarantowały dobrą zabawę. Nawet nieskory do chodzenia na bale Józef Kuropieska dał się skusić i na jedynym balu pułkowym, w jakim wziął udział, był właśnie w 5. psp⁶¹.

Fredreum

Na uwagę zasługuje niezwykle czynny udział kadry oraz żołnierzy 5. psp w życiu teatralnym miasta. To, że do „Fredreum” na Zamek chodziły wszystkie oddziały garnizonu, to było wiadome od zawsze i stało się już tradycją. Często dla wielu żołnierzy był to pierwszy ich pobyt w teatrze. Odbywało się to w ramach pracy oświatowo-kulturalnej prowadzonej w wojsku. Jednak

⁵⁸ *Festiwal orkiestr Pułków Strzelców Podhalańskich w Sanoku*, „Orkiestra” 7-8/1936, s. 103.

⁵⁹ B. Filarecka, *dz. cyt.*, s. 89. Wojciech Lewkowicz, *Chór katedralny ob. Łacińskiego*, [w:] *Oświata to potęga*, t. II, s. 25.

⁶⁰ T. Laskowski, *Działalność kulturalno-oświatowa w 5 p.s.p.*, [w:] *Oświata to potęga*, t. II, s. 29; *Sprawozdanie z obchodów Święta Pieśni Żołnierskiej*, [w:] *Oświata to potęga*, s. 67.

⁶¹ J. Kuropieska, *dz.cyt.*, s. 141.

czynny, „aktorski” udział w pracach teatru stanowił coś szczególnego. Najwybitniejszą postacią w życiu artystycznym 5.psp, która na trwałe zaznaczyła swoją działalność również na deskach „Fredreum”, był major Feliks Gross⁶²,

⁶² Gross-Korczyński Feliks Jan Marian [1896-1978], oficer sł. st. piechoty WP, mjr [1936], w konspiracji TOW/AK, ppłk [1945], ps. „Grabiec”, „Kastor”, „Lotka”, „Rett”, „Stef” vel Korczyński. Kmdt p.o. Inspektoratu Rejonowego AK Mielec IV-VI 1944. Okręg AK Kraków. Ukończył szkołę ludową w Pawlikowicach oraz V Gimnazjum w Krakowie. W dniu 15 IV 1915r. wcielony do armii austriackiej. Szkolenie odbywa rekrucie w 13. pp w Krakowie. Po ukończeniu szkolenia 30 IX 1915 r. w składzie 13. pp walczy na froncie rosyjskim. Dowodzi patrolami telefonistów; najpierw sekcją potem plutonem. 28 IX r. skierowany na kurs przy 13. pp w Krakowie. W tym czasie zdał maturę. Od 1 I 1917 do 20 III 1917 r. uczestniczył w kursie technicznym i szturmowym szkoły oficerów rezerwy przy III Armii w Opawie. Otrzymał specjalność oficera do środków walki na bliską odległość w zakresie miotaczy min i granatów. 23 III 1917 r. awansowany do stopnia chorążego i przydzielony do kompanii marszowej batalionu zapasowego 13. pp w Ołomuńcu. Od 3 VI 1917 do 28 VIII 1918 r. znajdował się na froncie; najpierw w 13. pp na froncie rosyjskim, później z 113. pp na froncie włoskim. Dowodził plutonem piechoty i plutonem technicznym. 1 VIII 1918 r. mianowany ppor. Od 24 VIII 1918 do I 1919 r. chorował. Przebywał w szpitalach w Braszowie, Wiedniu potem w Krakowie i Zakopanem. Po ukończeniu leczenia 10 I 1919 r. zgłosił się do 13. pp 2. DP. Od 21 do 30 I 1919 r. służył na froncie cieszyńskim jako adiutant d-cy grupy. Potem dowodził plutonem 13. pp. Był instruktorem frontowej szkoły podoficerskiej. Od 1 IV 1919 r. instruktor w okręgowej szkole podoficerskiej w Krakowie, od 23 V 1919 r. drugi adiutant przy batalionie zapasowym 13. pp, potem od 1 X 1919 r. pierwszy adiutant. Brał udział w wojnie polsko-bolszewickiej 1919-1920. Awansowany do stopnia por. sł. st. 15 XII 1919 r.. Od 25 I 1920 r. d-ca kompanii w 13. pp, potem pełni kolejnie funkcje: oficera ewidencyjnego, referenta mobilizacyjnego oraz zastępcą d-cy kadry 13. pp. Następnie od 17 XII 1920 do 8 IV 1921 r. d-ca kompanii sztabowej 13. pp. Przeniesiony z dniem 9 IV 1921 r. do sztabu 8 DP, gdzie od 18 V 1921 r. był szefem Oddz. I sztabu, a od 1 X 1921 r. I oficer sztabu 8 DP. Do stopnia kpt. sł. st. piech. awansowany 15 VIII 1924 r. Od 1 XI 1924 do 1 VII 1926 r. przebywa w Centralnej Szkole WF w Poznaniu. W 1926 ukończył trzytygodniowy kurs narciarski w Zakopanem – Jaszczurówce. Następnie przeniesiony do 5. psp w Przemyślu, skąd go przeniesiono z dniem 1 IX 1926 r. do 32. pp w Modlinie, gdzie do 22 II 1927 r. dowodził 10 kompanią III baonu. Potem k-dt okręgowego Ośrodka WF i PW w Warszawie. Od 10 I 1930 r. referent wyszkolenia 10. Okręgowego Urzędu WF i PW w Przemyślu. Następnie kolejno służy w 5. psp. Jednocześnie k-dt Dyw. Kursu Podch. Rez. Piechoty 22 DPGór. Od 7 VIII do 20 XI 1935 r. przebywa w Centrum Wyszkozenia Piechoty w Rembertowie na kursie unifikacyjno- doskonalającym dla kapitanów. Awansowany do stopnia mjr-a sł. st. 1 I 1936 r. Od I 1936 kierował kasynem garnizonu i 5. psp. Działa społecznie jako reżyser teatralny. Był też sportowcem, grał w piłkę nożną /KS Krakus i KS Podgórze, WKS Modlin i KKS Polonia w Warszawie. Organizator życia sportowego w Przemyślu. W latach 1938-1939 d-ca II baonu 5. psp. W kampanii wrześniowej 1939 I oficer sztabu 22 DPGór. Po kapitulacji dywizji dostał się do niemieckiej niewoli, skąd w X 1939 r. udało mu się uciec. Ukrywał się w Krakowie. Podejmuje działalność konspiracyjną w szeregach SZP/ZWZ a od 1 II 1940 r. w Tajnej Organizacji Wojskowej /TOW/, gdzie był k-dtem dywersji na miasto Kraków, potem na Okręg Krakowski TOW. Organizator patroli dywersyjnych i szkoleniowiec. Pracował oficjalnie jako konwojent w Fabryce Likierów „Arkadia” w Krakowie. Od końca 1942 oficer dywersji w „Kedywie” na terenie Krakowa. Poszukiwany i tropiony przez gestapo opuścił Kraków. Ukrywa się początkowo w Małej k/Dębicy. W II 1943 r. przeniesiony przez ppłk. Stefana Tarnowskiego „Jareme” – szefa „Kedywu” Okręgu AK Kraków do Inspektoratu Rejonowego AK Mielec na stanowisko szefa dywersji inspektoratu. Służbowo podlegał por. cz. w. Z. Sobocie „Świda” szefowi „Kedywu” Podokręgu AK Rzeszów. Kierował dywersją gospodarczą, likwidacją agentów gestapo. W II 1944 r. brał udział wspólnie z Z. Sobotą „Świda” w przesłuchaniach m.in. kpt. A. Ko-

znany piłkarz warszawskiej „Polonii”⁶³. Teatr, obok sportu, był jego pasją życiową⁶⁴. Był organizatorem wielu imprez i balów w samym pułku, a kasyno pułkowe w koszarach przy ul. Słowackiego uchodziło za jedno z najciekawszych miejsc w całym garnizonie. Mjr F. Gross chętnie grywał we „Fredreum” i wciągał w tę pasję innych oficerów i żołnierzy. Szczególnym momentem była uroczystość 250. rocznicy Odsieczy Wiedeńskiej, którą obchodzono w Przemyślu w sposób niezwykle huczny. Uświetniło ją wiele uroczystości, w tym plenerowe widowiska historyczne urządzone na dziedzińcu zamkowym – Odsiecz Wiednia w 10 obrazach, pióra J. Bartkiewicza. Główne role kreowali kpt. Gross, grający postać Kara Mustafy, oraz kpt. Kopeć w roli Jana III Sobieskiego. Oprócz nich w przedstawieniu wzięło udział w różnych pomniejszych rolach oraz jako statyści kilkaset żołnierzy 5. psp. Cała obsada aktorska przedsięwzięcia wyniosła bowiem ponad 500 osób!⁶⁵ W 1935 r. przy „Fredreum” powołano Sekcję Garnizonową Teatru Żołnierskiego, dla którego działalności wytyczne zaaprobował sam ówczesny pułkownik Boruta-Spiechowicz⁶⁶.

guta „Mścislawa” k-dta Obwodu ZWZ/AK Mielec związanego z tzw. sprawą „Pięciu” zastrzelonego po przesłuchaniu przez patrol „Kedywu” z Rzeszowa. Po aresztowaniu 24 III 1944 r. w Krakowie przez gestapo kpt./mjr rez. Stefana Łuczyńskiego „Boryna” inspektora kieleckiego pełnił od IV 1944 do VI 1944 r. jako p.o. funkcję k-dta tego inspektoratu. Na przełomie V/VI 1944 r. przekazał dowodzenie inspektoratem kpt./mjr sł. st. Tadeuszowi Zielińskiemu „Liliput”, „Obuch”. W VI 1944 r. przeniesiony do dyspozycji K.O. AK Kraków. Od jesieni 1944 dowodził Zgrupowaniem 4 psp tworzonym w rejonie Cieszyna w składzie Zgrupowania GO „Śląsk Cieszyński”. Do stopnia ppłk. awansowany 1 I 1945 r. Po rozwiązaniu 19 I 1945 r. AK mieszkał w Krakowie i pracował w Przedsiębiorstwie Państwowym „Orbis”. W dniu 17 III 1949 r. zmienił urzędowo nazwisko rodowe na Korczyński. Kierował domami wypoczynkowymi „Orbisu” w Krynicy, Karpaczu, Międzyzdrojach i Ciechocinku. Na początku 1960 związany z Spółdzielnią Pracy w Prusach k/Krakowa. Zatrudniony też jako kierownik administracyjny Studium Rachunkowości i Kontroli w Młoszewej k/Trzebini. Ze względu na zły stan zdrowia w 1973 zamieszkał u syna Zbigniewa w Częstochowie. Zmarł w Częstochowie 3 XII 1978. Pochowany na cmentarzu św. Rocha w Częstochowie. Odznaczony: VM kl. 5, /1971/, Medalem Pamiątkowym za Wojnę 1918-1921, SKZ, Krzyżem Partyzanckim, Medalem Niepodległości, i austriackim: Brązowym Medalem Waleczności i Krzyżem Wojskowym Karola. Żonaty od 1919 z Stefanią Gawlikowską /1897-1985/. Miał syna Jerzego /1919-1966/ i syna Zbigniewa /1922-1995/. Biogram pochodzi z Genealogia. Stankiewiczze z przyjaciółmi, zob. www.stankiewiczze.com

⁶³ J. Kuropieska, *dz. cyt.*, s. 150. Według J. Kuropieski Gross był oficerem stołecznego 21 p.p. W swoich wspomnieniach

⁶⁴ F. Gross-Korczyński, *Często wspominam ...*, [w:] *100 lat Fredreum 1869–1969*, Kraków 1969, s. 35-36.

⁶⁵ B. Filarecka, *dz. cyt.*, s. 44-45.

⁶⁶ W. Grobelski, *General brygady Ludwik Mieczysław Boruta-Spiechowicz (1894–1985)*, Warszawa 2010, s. 112.

Praca z młodzieżą

Inną formą współpracy ze środowiskiem była opieka nad harcerzami przemyskimi. W szczególności dotyczyło to 5. Przemyskiej Drużyny Harcerskiej im. Adama Kordeckiego. Drużyna mogła liczyć na pomoc przy organizacji obozów letnich, udostępniano bowiem harcerzom nie tylko sprzęt – namioty i kuchnie polowe, ale również żywność. Szczególnym elementem wyróżniającym 5. Drużynę stał się ubiór harcerski, dzięki patronatowi „podhalańczyków” wzbogacony o pióra przy rogatywkach, pele-ryny podhalańskie, w których drużyna występowała na zbiórkach bądź na defiladach, i lilijki noszone na czerwonych okrągłych podkładkach. Spośród szkół przemyskich pułk wziął pod stałą opiekę Męską Szkołę Powszechną nr 5, która otrzymała od pułku w roku 1938 sprzęt radiowy⁶⁷. Współpraca z harcerzami z różnych zresztą zakątków województwa lwowskiego była dosyć powszechna. Przykładem może być również Bolesław Nieczuja-Ostrowski, który swoją służbę wojskową zaczynał właśnie w 5. psp⁶⁸. Pułk odpowiadał również na organizowane na rzecz dzieci akcje charytatywne; opiekował się dziećmi bezrobotnych, biorąc udział w akcji dożywiania. Swoją opieką obejmował 59 dzieci, co stanowiło największą liczbę podopiecznych na terenie całego przemyskiego garnizonu⁶⁹. Do pracy w ramach przysposobienie wojskowego i wychowania fizycznego pułk oddelegował doświadczonych instruktorów, m.in. kpt. Jakuba Kozioła, kpt. Stanisława Gawlika, por. Michała Daszczyszaka, por. Władysława Witrylaka, st. sierż. Stanisława Dragana, sierż. Juliana Koczuba⁷⁰.

Sztandar 5. psp

Sztandar 5. pułku ufundowany został przez społeczność powiatów samborskiego, starosamborskiego i turczańskiego w czasach, gdy jeden z batalionów stacjonował właśnie w Samborze. Uczestniczył we wszystkich poważniejszych uroczystościach naszego miasta. W swojej historii 5. psp miał dwa sztandary. Pierwszy, nadany jeszcze 4. Pułkowi Strzelców Polskich Błękitnej Armii, a przekazany następnie przez gen. J. Hallera 46. pułkowi piechoty, towarzyszył pułkowi do roku 1924. Wtedy to podczas uroczystości w Chyrowie

⁶⁷ W. Moś, *dz. cyt.*, s. 14.

⁶⁸ Ukończył gimnazjum humanistyczne w Przeworsku. Działał w harcerstwie dochodząc do funkcji Komendanta Hufca ZHP w Przeworsku.

⁶⁹ J.K., *Współpraca wojska w akcji pomocy bezrobotnym*, [w:] *Oświata to potęga*, s. 46.

⁷⁰ W. Moś, *dz. cyt.*, s. 14.

5. psp otrzymał nowy przepisowy sztandar, który wręczył mu gen. Lucjan Żeligowski. Stary sztandar został przekazany do Muzeum Wojska Polskiego, a nowy towarzyszył już 5. psp aż do II wojny światowej. Na awersie znajdowały się herby Sambora, Starego Sambora, Turki nad Stryjem oraz Matki Boskiej Częstochowskiej. Na czerwonych polach rewersu znalazły się najważniejsze dla pułku daty: 5 listopada 1918 r. – sformowanie pułku we Włoszech, 3 maja 1919 r. – przybycie pułku do Polski, 14 maja 1919 r. – chrzest bojowy pułku i 1 października 1921 r. – przemianowanie 46. Pułku Piechoty w 5. psp. Tak więc rewers sztandaru był jednocześnie historią pułku i symbolem więzi z regionem. 31 sierpnia pułk załadował się na wagony na stacji Bakończyce i wyruszył na wojnę. Jego sztandar bynajmniej nie został w Ośrodku Zapasowym OK. X. lecz pomaszerował z nim na wojnę. Podczas walk kilku oficerów pozostawiło sztandar w ukryciu w miejscowości Szarowola w pobliżu Tomaszowa Lubelskiego. Sztandar w skórzanej tulei został zakopany. Los jego był nieznany przez praktycznie cały okres powojenny. Również Kazimierz Satora, publikując swoje fundamentalne w tym zakresie opracowanie, nie potrafił podać żadnych konkretnych informacji, a jedynie dwie hipotezy. Jedna z nich mówiła zresztą, że sztandar przekazany został do Ośrodka Zapasowego i wraz z nim wpadł w ręce sowieckie⁷¹. Życie okazało się jednak bardzo prozaiczne. Chodziło o pieniądze. Jeden z mieszkańców wsi Szarowola zaproponował sprzedaż sztandaru. W 1990 r. sztandar został odkupiony przez dyrektora Muzeum Regionalnego w Tomaszowie Pana Eugeniusza Hanejkę. Obecnie jest on eksponowany w Sali Muzeum Regionalne im. dr. Janusza Petera w Tomaszowie Lubelskim, przy ulicy Zamajskiej 2. Generalnie rzecz biorąc, losy sztandaru w ostatnich dniach kampanii wrzesniowej nie są zbyt dobrze znane. Sztandar faktycznie znalazł się w stosunkowo dużej odległości od rejonu prowadzonych przez pułk walk. Jak trafił aż do Szarowoli? Kim byli oficerowie, którzy go pozostawili w tej miejscowości? Jest to nadal zagadka oczekująca na wyjaśnienie.

Zagrożenia agenturalną działalnością sowieckich służb wywiadowczych – afera Cyli Khol i szer. Pałtych Strausberg

Okręg Korpusu nr X był terenem bardzo trudnym z kontrwywiadowczego punktu widzenia. Pod opieką Samodzielnego Referatu Informacyjnego OK. X znajdowało się szereg jednostek wojskowych (2, 22 i 24 DP), zakłady przemysłu zbrojeniowego, np. „Granat” w Kielcach, przemysłu naftowego, np. Drohobyckie Zagłębie Naftowe. Obszar Okręgu zamieszkiwało kilka

⁷¹ K. Satora, *Opowieści wrzesniowych sztandarów*, Warszawa, 1990, s. 171. W. Motyka, *dz. cyt.*, s. 151.

grup mniejszości narodowych, z których największą byli, wrogo nastawieni do władzy Rzeczypospolitej, Ukraińcy. Niebezpiecznym elementem na tym terenie byli również działacze organizacji komunistycznych, a ponadto wykorzystywani przez wywiad radziecki, niemiecki, czeski zwolennicy Petruszewicza⁷² i płk. Konowalca⁷³. Jedną z ciekawszych afer szpiegowskich, jakie zostały namierzone przez SRI DOK X była afera działaczki komunistycznej, Cyli Khol. Próbowła ona nawiązać kontakt w 5. psp, o czym kierownika SRI poinformował służący w nim szer. Pałtych Strausberg. Przekazał on że

⁷² Jewhen Petruszewycz, adwokat, polityk ukraiński, przywódca Zachodnioukraińskiej Republiki Ludowej. Adwokat w Sokalu, jednocześnie prezes miejskiej Proswity oraz Powiatowej Kasy Oszczędności. W latach 1907-1918 poseł do parlamentu w Wiedniu, sprawując funkcję wiceprzewodniczącego reprezentacji ukraińskiej. 19 października 1918 r. został wybrany przewodniczącym Ukraińskiej Rady Narodowej, a 4 stycznia 1919 r. prezydentem Zachodnioukraińskiej Republiki Ludowej. Po połączeniu ZURL z Ukraińską Republiką Ludową wszedł w skład Dyrektoriatu URL. Z Dyrektoriatu usunięto go w czerwcu, kiedy przyjął funkcję dyktatora Zachodnioukraińskiej Republiki Ludowej. Miało to związek z dążeniem reszty Dyrektoriatu do sojuszu z Polską kosztem Galicji Wschodniej. W lipcu 1919 roku Petruszewycz udał się wraz z rządem ZURL na emigrację do Kamieńca Podolskiego, a następnie do Wiednia. Podejmował bezskuteczne starania o przyznanie przez mocarstwa zachodnie prawa do samostanowienia Galicji Wschodniej. W latach 1924-1929 przeszedł na pozycje filozoficzne, popierając tzw. politykę ukraïnizacji na Ukrainie Sowieckiej (prowadzoną w latach 1922 -1929 przez bolszewików). Spotkało się to z krytyką jego dotychczasowych współpracowników, których część w roku 1925 utworzyła w konsekwencji UNDO. Po rezygnacji bolszewików z polityki ukraïnizacji i eskalacji terroru (kolektywizacja i w konsekwencji klęska głodu na Ukrainie (1932) wycofał się z poparcia ZSRR, pozostając już jednak na ukraińskiej scenie emigracji politycznej w faktycznej izolacji. Zmarł w Berlinie. www.irekw.internetdsl.pl/petruszewicz.html

⁷³ Na jej czele stanął Jewhen Konowalec, pułkownik armii URL, organizator i dowódca Strzelców Siczowych, współpracownik Semena Petlury. Ukraiński działacz nacjonalistyczny, przywódca Organizacji Ukraińskich Nacjonalistów (OUN). Jewhen Konowalec był współorganizatorem i dowódcą Strzelców Siczowych, a także pułkownikiem Ukraińskiej Armii Halickiej (UHA). W latach 1920- 1929 Konowalec był działaczem Ukraińskiej Wojskowej Organizacji (UWO), której celem było początkowo organizowanie dywersji i sabotażu w Galicji Wschodniej, a następnie poprzez terroryzm doprowadzenie do masowej walki zbrojnej Ukraińców z Polską i ZSRR w celu powołania niepodległego państwa ukraińskiego na terenach Galicji Wschodniej i Wołynia. Konowalec utrzymywał stałe kontakty z reprezentantami niemieckich władz, przez które UWO była w ciągu całego swojego istnienia finansowana. Między innymi kontaktował się z kolejnymi szefami niemieckiego wywiadu: pułkownikiem Friedrichem Gempem (1921-1925), majorem Gunterem Schwantensenem (1925-1929), pułkownikiem Ferdinandem von Bredowem (1929-1932), komandorem Conradem Patzigiem (1932-1934), a od stycznia 1935 z admirałem Wilhelmem Canarisem. Od 1929 do śmierci pełnił funkcję Głównego Prowidnyka OUN. Zginął zamordowany w zamachu bombowym w Rotterdamie 23 maja 1938 roku, dokonany przez agenta NKWD Pawła Sudopłatowa, który zdobywszy wcześniej zaufanie Konowalca, wręczył mu bombonierkę z ładunkiem wybuchowym. Jego matka, Katarzyna zd. Węgrzynowska była Polką, zob. szkolnictwo.pl/szukaj,Jewhen_Konowalec. UWO jako cel swojej działalności stawiała sobie utworzenie państwa ukraińskiego w granicach etnicznych, w którym początkowo panowałyby dyktatura, stopniowo zastępowana przez demokrację parlamentarną. Komenda Główna UWO początkowo działała we Lwowie, by w 1923 r. przenieść się do Berlina. Była bowiem od początku infiltrowana i wspierana przez niemiecki wywiad, który traktował ją jako swoją ekspozyturę wymierzoną w II Rzeczpospolitą.

w dniu 31.05.1930 r. spotkał się z niejaką Cylą Kohl, która okazała się kurierką organizacji komunistycznej z Tarnowa. Nawiązała ona kontakt z szer. P. Strausbergiem, przekonując go, aby rozpoczął pracę polityczną w jednostce, w której pełnił służbę. Kontakt został nawiązany, ponieważ P. Strausberg, pełniąc służbę w 2. psp w Sanoku, działał już w komórce komunistycznej, za co został skazany na kilkumiesięczną karę pozbawienia wolności. Kierownik SRI nakazał P. Strausbergowi podtrzymanie kontaktu z kurierką oraz roztoczył obserwację nad nim i podejrzana. Do tego zadania wyznaczył dwóch najlepszych wywiadowców referatu: „Celińskiego” i „Szerszenia”⁷⁴.

W wyniku prowadzonych działań operacyjnych kontrwywiad ustalił, że agentka wyrobiła już sobie w kontakty w 38. pp oraz 22. pułku ułanów. Poleciała Strausbergowi, aby spotkał się z niejakim szer. Ch. Goldmanem, żołnierzem 38. pp, który był kierownikiem „jaczki” w tej jednostce. Jednak Goldman nie podjął kontaktu. W pracy agitacyjnej Strausberg miał wykorzystywać materiały przekazane przez C. Kohl. Agentce zależało również na, na informacjach o stosunkach panujących w 5. psp. C. Kohl jeszcze kilkakrotnie kontaktowała się z żołnierzem, a następnie przekazała w dniu 28.07.1930 r. nowego członka partii Mikołajowi Lewandowskiemu. Ten przystąpił do intensywnego szkolenia P. Strausberga. Wskazał mu również miejsce spotkań i skrytkę, gdzie miał odbierać od niego sprawozdania, żołnierz zaś wydawnictwa, ulotki i broszury. M. Lewandowski domagał się danych o wyżywieniu, umundurowaniu, urlopach oraz stosunkach do kadry oficerskiej. Stwierdził, że jeżeli wszystko byłoby w porządku, to należy sprepować informacje, aby przedstawić służbę w jednostkach w jak najgorszym świetle. Polecił ponadto werbować kolejnych członków do pracy w partii. Zgodnie z instruktażem P. Strausberg mógł im obiecać wsparcie finansowe od partii komunistycznej⁷⁵. Akcja rozwijała się w najlepsze, ujawniano nowe kontakty i siatkę na terenie garnizonu. Jednak po uzyskaniu tak wielkiej ilości informacji postanowiono akcję przerwać i przystąpić do aresztowań.

Mobilizacja

Mobilizacja pułku przebiegała bardzo sprawnie i bez większych zakłóceń. Zarządza została 27 sierpnia około godz. 19.00. Kłopoty sprawiało jedynie ukończenie kolumn taborowych. Zarekwirowany na potrzeby wojska materiał często nie nadawał się dla potrzeb wojskowych. Batalio-

⁷⁴ A. Krzak, *Służba kontrwywiadu wojskowego w Okręgu Korpusu Nr X (Dzieje Samodzielnego Referatu Informacyjnego DOK X w Przemyślu w latach 1921–1939, „Rocznik Przemyski”, t. XLV/ 2009, z. 1 „Historia Wojskowości”, s. 204.*

⁷⁵ *Tamże*, s. 205.

ny II i III mobilizowały się w Nehrybce, w koszarach na ulicy Słowackiego plutony specjalne i część I batalionu. Mobilizacja I rzutu ukończona została 30 sierpnia, a więc zgodnie z założeniami planu mobilizacyjnego. Wieczorem 31 sierpnia oddziały rozpoczęły załadunek na stacji kolejowej Przemyśl–Bakończyce i udały się w rejon koncentracji, wchodząc w skład południowego Odwołu naczelnego Dowództwa. W koszarach pozostawały ostatnie pododdziały 5. psp. *Jest południe 1 września. Rzut bojowy pułku opuścił koszary. W ogródku pod kasztanami w pobliżu przepelnionej kantyny, gdzie w pocie zwijają się państwo Krzyżanowscy, a w pąsach młodziutka ich córka, siedzą sobie przy stoliczkach szefowie i mobilizują. Od czasu do czasu pędzą osy do kufelków piwa i mówią facecje, jak w pałacu pod strzechą u króla Piasta. Długie ogonki zmobilizowanych cywilów czekają swej kolejki, a do bram koszar wałą zewsząd nowe tłumy zmobilizowani dostają drelichy z godziny na godzinę coraz gorsze, sprane, pożółkłe, połatane. Broni już nie ma. Pod wieczór brutalnie również drelichów⁷⁶. Wszystko uległo zmianie. Ostatnie pododdziały pułku, w tym kompania szkolna, opuściły swoje koszary. Ludzie ruszyli piechotą 9 września. Zaraz za koszarami wzięli kierunek na południe, na Dobromil, i na południowy-wschód, na Sambor⁷⁷.*

Lucjan Fac

The 5th Podhale Rifles Infantry Regiment in the Przemyśl Garrison in the Interwar Period

Summary

In the autumn of 1921 Przemyśl became a garrison town for the 5th Podhale Rifles Infantry Regiment. That regiment, particularly spectacular compared with other units of the Przemyśl garrison, remained in town until the 1939 September campaign. It grew into its landscape, leaving in it an unforgettable mark of the mountain units, their tradition and distinctness. What was surprising was the activeness and involvement of the soldiers, most of all of the cadre, in the social and cultural life of the town. Many initiatives implemented at that time never again reached such a scale as in the period between the two wars. This article is an attempt to show these activities and their influence on the attitudes of the Przemyśl community in the interwar period.

⁷⁶ J. Bielatowicz, *dz. cyt.*, s. 49.

⁷⁷ *Tamże*, s., 52.

5 Pułk Strzelców Podhalańskich – Przemysł (II wyd.),
[w:] R. Rybka, K. Stepan, *Najlepsza broń.*
Plan mobilizacyjny „W” i jego ewolucja, Warszawa 2010, s. 150

Pozycja	Kategoria	Przynależność do grupy	Nazwa	Miejsce mobilizacji	Termin mobilizacji	Zarządzenia szczegółowe
1	S	Brażowa 20	Kompania km plot. typ B nr 105	Przemysł	G20+30	Przydzielone pod względem mobilizacji materiałowej: Dowództwo 22 P, Kompania łączności 22 DP
2						
3	M	zielona	I baon 5. psp	Przemysł	Z+18	
4						
5	M	Zielona	II baon 5. psp	Przemysł	Z+18	
6						
7	M	Zielona	Dowództwo 5. psp	Przemysł	Z+24	
8	M	Zielona	Organa watermistrzowskie jednostek pozabatalionowych 5. psp	Przemysł	Z+24	
9	M	Zielona	Kompania gospodarcza 5. psp	Przemysł	Z+24	
10	M	Zielona	Kompania zwiadowcza 5. psp	Przemysł	Z+24	
11	M	Zielona	Pluton łączności 5. psp	Przemysł	Z+24	
12	M	Zielona	Pluton pionierów 5. psp	Przemysł	Z+24	
13	M	Zielona	Kompania ppanc. Typ I 5. psp	Przemysł	Z+24	
14	M	Zielona	Pluton artylerii 5. psp	Przemysł	Z+24	
15	M	Zielona	Pluton pgaz. 5. psp	Przemysł	Z+24	
16						
17	M	Zielona	III baon 5. psp	Przemysł	Z+28	
18						
19						
20	M	Zielona	Kompania kolarzy nr 102	Przemysł	Z+32	
21	M	Zielona	Kompania asystencyjna nr 197	Przemysł	Z+36	
22	M	Zielona	Kompania asystencyjna nr 107	Przemysł	Z+42	
23	M	Zielona	Park intendenty typ I nr 12	Przemysł	Z+48	
24	M	Zielona	Kompania sanitarna nr 12	Przemysł	Z+52	
25						
26	M	II rzut	III baon 156 pp	Przemysł	X+3	
27						
28	M	II rzut	Baon marszowy 5. psp	Przemysł	X+4	
29	M	II rzut	Uzupełnienie arszone kompanii kolarzy nr 102	Przemysł	X+4	
30						

ALEKSANDER SMOLIŃSKI (Toruń)

RODOWÓD, DZIEJE I SYMBOLIKA SWASTYKI
W PUŁKACH STRZELCÓW
PODHALAŃSKICH WOJSKA POLSKIEGO W LATACH 1919–1939

Strzelcy podhalańscy, obok 49 Huculskiego Pułku Strzelców¹ należeli do najbarwniejszych i jednocześnie najbardziej charakterystycznych formacji Wojska Polskiego II Rzeczypospolitej. Spowodowało to, że kwestia kształtu noszonego przez nich munduru i oznak oraz ich genezy i wymowy ideowej była poruszana już kilkakrotnie w różnych publikacjach o charakterze wyłącznie munduroznawczym lub też szerszym, historycznym². Kilka razy w literaturze pojawił się też problem ewentualnych inspiracji niektórych elementów, które przed 1939 r. pojawiły się w umundurowaniu strzelców podhalańskich. Rozważania te dotyczyły również okoliczności wprowadzenia do związanej z nimi symboliki oznak w postaci swastyki oraz wymowy ideowej tego znaku³.

¹ A. Smoliński, *Odrębności mundurowe 49 Huculskiego Pułku Strzelców oraz ich symbolika*, [w:] *Mniejszości narodowe i wyznaniowe w siłach zbrojnych Drugiej Rzeczypospolitej 1918-1939*, pod red. Z. Karpusa, W. Rezmera, Toruń 2001; idem, *Odrębności mundurowe 49 Huculskiego Pułku Strzelców jako element działań integracyjnych w armii II Rzeczypospolitej*, „Wrocławskie Studia Wschodnie” 2001, nr 5; idem, (A. Смоліньскі), *3 історії військової уніформістики в II-й Речі Посполитій: особливості одностроїв 49-го Гуцульського Стрілецького Полку*, „Nad Wisłą i Dnieprem”. Polska i Ukraina w Przestrzeni Europejskiej – Przeszość i Teraźniejszość. Seria: Systemy Międzynarodowe i Globalny Rozwój, (Toruń-Kijów) 2002, nr 1; idem, (A. Смоліньскі), *49-й Гуцульський Стрілецький Полк війська польського*, „Військово-Історичний Альманах”, (Київ) 2007, R. VIII, nr 1 (14); idem, *Elementy huculskiego ubioru męskiego w umundurowaniu 49 Huculskiego Pułku Strzelców Wojska Polskiego*, [w:] *Od ugody hadziackiej do Unii Europejskiej*, t. I: *Wolni z wolnymi, równi z równymi, zasnę z zasnymi...* (Від Гадяцької угоди до Європейського Союзу. Том I. Вільні з вільними, рівні з рівними, достойні з достойними...), pod red. A. Kulczyckiego, I. Guraka, I. Słoty, M. Rowickiego, O. Boryniaka, Rzeszów – Lwów – Iwano-Frankowsk 2012; idem, *Barwa 49 Huculskiego Pułku Strzelców – ciekawy element działań integracyjnych w armii II Rzeczypospolitej*, „Rocznik Przemyski. Historia Wojskowości”, (Przemyśl) 2012, t. XLVIII, z. 1.

² Vide: W. B. Moś, *Strzelcy podhalańscy 1918–1939*, Kraków 1989; A. Smoliński, *Mundur strzelców podhalańskich od roku 1918 do początku 1920 na tle umundurowania Wojska Polskiego*, „Arsenał Poznański” 1995, R. IV, nr 2 (12); idem, *Jeszcze o umundurowaniu strzelców podhalańskich podczas wojny polsko-bolszewickiej w 1920 roku*, „Arsenał Poznański” 1996, R. V, nr 3 (17); idem, *Jakie były początki umundurowania strzelców podhalańskich...*, „Pamiętnik Polskiego Towarzystwa Tatrzańskiego” 2000, t. 9; idem, *Początkowe dzieje barwy i symboliki strzelców podhalańskich oraz ich związki z kulturą ludową Podhala – lata 1918-1920. Przyczynek do badań mundurologicznych i kostiumologicznych*, „Czasz Nowozytne” 2003, t. XIV. Poza tym pewne informacje o „barwie” i oznakach strzelców podhalańskich II Rzeczypospolitej zawierają praktycznie wszystkie opracowania dotyczące dziejów formacji tego typu – vide choćby: W. Motyka, *Za nasom ślebode, za ojczyne miłom. Tradycje góralskie i górskie w Wojsku Polskim*, Miłówka 2008.

³ Vide chociażby: A. Smoliński, *Przyczynek do genezy odrębności mundurowych strzelców*



Fot. 1. Orkiestranci 5. Pułku Strzelców Podhalańskich w umundurowaniu służbowym – pierwsza połowa lat trzydziestych XX w. Na kołnierzach kurtek mundurowych oraz peleryn podhalańskich swastyki starego, pierwotnego wzoru, który pojawił się już w połowie 1919 r. i jakie można było spotkać powszechnie na mundurach szeregowych pułków strzelców podhalańskich jeszcze w końcu lat dwudziestych, a w niektórych pułkach, jak to widać na powyższej fotografii, nawet w połowie lat trzydziestych. Sukienne peleryny podhalańskie noszone na lewych ramionach. Górne krawędzie rękawów obszyte „jaskółczymi gniazdami”, czyli łapkami orkiestranczkimi. Kapelusze podhalańskie z orłami wojskowymi oraz z piórami mocowanymi z lewej strony nakryć głowy.

Pomimo istnienia sporej już dzisiaj liczby opracowań dotyczących zagadnień tego typu, nadal jednak żadne z nich nie może pretendować do roli pełnego i ostatecznego opracowania tej problematyki. W dalszym bowiem ciągu nie wszystkie jej aspekty zostały dostatecznie oraz wyczerpująco zbadane i wyjaśnione. Warto także zauważyć, iż w sposób szczególny uwaga ta odnosi się do genezy i początków dziejów „barwy” strzelców podhalańskich, w tym także do wykorzystywanej w ich symbolice swastyki. Powoduje to, iż kompleksowy i w miarę pełny oraz oparty o rzetelne badania źródłowe opis tych zagadnień

podhalańskich II Rzeczypospolitej, „Przegląd Historyczno-Wojskowy” 2004, R. V (LVI), nr 3 (203); idem, *Polskie czy obce inspiracje umundurowania strzelców podhalańskich II Rzeczypospolitej?*, [w:] *Małopolska i Podhale w latach wielkiej wojny 1914-1918. Materiały z ogólnopolskiej konferencji naukowej zorganizowanej z okazji 90 rocznicy wybuchu I wojny światowej*, Nowy Targ 27-29 sierpnia 2004 r., pod red. R. Kowalskiego, Nowy Targ 2009; idem, *Polskie i obce inspiracje umundurowania strzelców podhalańskich II Rzeczypospolitej*, [w:] *W kręgu tradycji i historii formacji podhalańskich*, pod red. D. Knutla, P. Korzeniowskiego, A. Olejko, Raciborsko 2011.

nadal oczekuje na swego badacza. Pomimo to, już dzisiaj można jednak pokusić się o sformułowanie pewnych uogólniających wniosków oraz o postawienie kilku dość poważnie uprawdopodobnionych, bo opartych o źródła lub też o analizy porównawcze, hipotez badawczych.

Aby lepiej zrozumieć ten złożony problem, należy, choćby pokrótce, zapoznać się z dziejami polskich formacji tego typu oraz chociażby z niektórymi, specyficznymi elementami ich „barwy”. Istniejące w siłach zbrojnych Rzeczypospolitej Polskiej pułki strzelców podhalańskich były pierwszymi w dziejach Wojska Polskiego regularnymi oddziałami piechoty górskiej⁴. Wcześniej charakter formacji górskich, bardziej jednak w sensie formalnym niż rzeczywistym, posiadały powstałe na przełomie 1912 i 1913 r. jako pogotowie zbrojne Podhala Drużyny Podhalańskie, które w wielu wioskach i miasteczkach tego regionu ówczesnej Galicji Zachodniej tworzyli członkowie Komitetu Wykonawczego II Zjazdu Podhalań. Były to jednak oddziały paramilitarne, a nie *sensu stricto* wojskowe, jak te, które formowały się następnie w niepodległej Rzeczypospolitej Polskiej. Na krótko przed wybuchem I wojny światowej podjęto działania w celu ich zjednoczenia z Polskimi Drużynami Strzeleckimi. W związku z tym po mobilizacji organizacji strzeleckich w późniejszych Legionach Polskich znalazła się „Kompania Podhalańska”, zwana też „Kompanią Zakopiańską”. Jej żołnierze oraz kolejni ochotnicy z Podhala służyli głównie w 3. i 4. Pułku Piechoty Legionów. W szeregach tego ostatniego znalazł się także „Batalion Podhalański”. Tam również walczył Andrzej Galica, późniejszy organizator pułków strzelców podhalańskich, a w ostatecznym efekcie dowódca Dywizji Górskiej z czasów wojny polsko-bolszewickiej, czyli późniejszej 21. Dywizji Piechoty Górskiej⁵.

⁴ Należy jednak pamiętać, że ich szkolenie poza pewnymi elementami służącymi przygotowaniu do walk w terenie górskim obejmowało również wszystkie elementy wyszkolenia charakterystycznego dla pozostałych formacji – oddziałów i wielkich jednostek – piechoty Wojska Polskiego II Rzeczypospolitej – szerzej vide chociażby: *Zarys dziejów wojskowości polskiej w latach 1864–1939*, pod red. P. Staweckiego, Warszawa 1990; M. Cieplewicz, *Wojsko Polskie w latach 1921–1926. Organizacja, wyposażenie, wyszkolenie*, Wrocław-Warszawa-Kraków 1998; P. Stawecki, *Wojsko Marszałka Piłsudskiego 12 V 1926–12 V 1935*, Warszawa 2004; Z. Jagiełło, *Piechota Wojska Polskiego 1918–1939*, Warszawa 2005; L. Wyszczelski, *Wojsko Piłsudskiego. Wojsko Polskie w latach 1926–1935*, Warszawa 2005; idem, *Od demobilizacji do zamachu majowego. Wojsko Polskie w latach 1921–1926*, Warszawa 2007; P. Korzeniowski, *Zasady walki piechoty Wojska Polskiego w latach 1921–1939*, Raciborsko 2011.

⁵ Szerzej vide: A. Lewicki, *Zarys historii wojennej 4-go Pułku Piechoty Legionów*, Warszawa 1929, s. 6; Cz. Czajkowski, *Zarys historii wojennej 3-go Pułku Piechoty Legionów*, Warszawa 1930, s. 4; W. Wnuk, *Moje Podhale*, Warszawa 1968, s. 66–67; J. Rzepecki, *Rodowód wojska Drugiej Rzeczypospolitej*, Warszawa 1998, s. 22; M. Pinkwart, J. Zdebski, *Nowy cmentarz w Zakopanem. Przewodnik biograficzny*, Warszawa-Kraków 1988, s. 47–48; W. B. Moś, *Strzelcy podhalańscy 1918–1939...*, s. 10–11; M. Klimecki, W. Klimczak, *Legiony Polskie*, Warszawa 1990, s. 16; *Kawalerowie Virtuti Militarii 1792–1945. Słownik biograficzny. Tom II (1914–1921). Część I*, pod red. B. Polaka, Koszalin 1991, s. 43–44; P. Stawecki, *Słownik biograficzny generałów Wojska Polskiego 1918–1939*, Warszawa 1994, s. 116; J. T. Nowak, *Działania I Brygady Legionów Polskich 1914–1915*, [w:] *Legiony Polskie 1914–1918. Zarys historii militarnej i politycznej*, praca zbior., Kraków 1998,

Warto także zauważyć, że już w Drużynach Podhalańskich istniały⁶ pewne oficjalne odrębności w ubiorach, które odróżniały je od reszty formacji Polskich Drużyn Strzeleckich. Ich przepisowym strojem organizacyjnym był bowiem ubiór w typie wojskowego umundurowania. Ponadto na różnokolorowych patchach o wymiarach 3x5 centymetrów noszonych podczas ćwiczeń i zbiórek na lewej stronie stojąco-wykładanego kołnierza kurtki i służących do oznaczania pełnionych funkcji oficerskich i podoficerskich, członkowie Drużyn Podhalańskich winni, obok oznak przewidzianych dla wszystkich funkcyjnych Polskich Drużyn Strzeleckich, dodatkowo nakładać oznaki w postaci „srebrnych” szarotek, tłoczonych najprawdopodobniej z białej blachy lub haftowanych białą, a w pewnych przypadkach być może nawet srebrną, nicią⁷. Czy zawsze przestrzegano tego przepisu? Nie sposób dziś jednoznacznie tego ustalić.

Ponadto należy również stwierdzić, iż szarotka (alpejska⁸) nie była elementem charakterystycznym ani dla kultury szeroko rozumianego Podhala⁹, ani też nie była elementem istniejącym we wcześniejszej polskiej tradycji mundurowej. Był więc to wówczas symbol obcy, znany i stosowany głównie w pułkach tyrolskich strzelców cesarskich i górskich pułkach Landwehry cesarsko-królewskiej armii austro-węgierskiej¹⁰ oraz następnie w formacjach górskich (alpejskich) armii najpierw cesarskich Niemiec¹¹, a potem w Wehrmachcie, gdzie dotrwał

s. 17; A. Kudasik, *Podhalanie*, Kraków 1999, s. 28-35; H. P. Kosk, *Generalicja polska. Popularny słownik biograficzny. Tom I: A-L*, Pruszków 1998 s. 145; S. Janocha, *General Andrzej Galica poseł, senator, poeta, dramaturg*, „Pamiętnik Polskiego Towarzystwa Tatrzańskiego” 2000, t. 9; W. Potkański, *Ruch narodowo-niepodległościowy w Galicji przed 1914 rokiem*, Warszawa 2002, s. 157 i passim; idem, *Ruch zbrojny na Podhalu w latach 1912–1914*, [w:] *Małopolska i Podhale w latach wielkiej wojny 1914–1918. Część I. Materiały z ogólnopolskiej konferencji naukowej zorganizowanej z okazji 90 rocznicy wybuchu I wojny światowej, Nowy Targ 27-29 sierpnia 2004 r.*, pod red. R. Kowalskiego, Nowy Targ 2005, s. 13 i passim; A. Wojtaszak, *Generalicja Wojska Polskiego 1918-1926*, Warszawa 2012, s. 430-431.

⁶ Czy też raczej powinny istnieć.

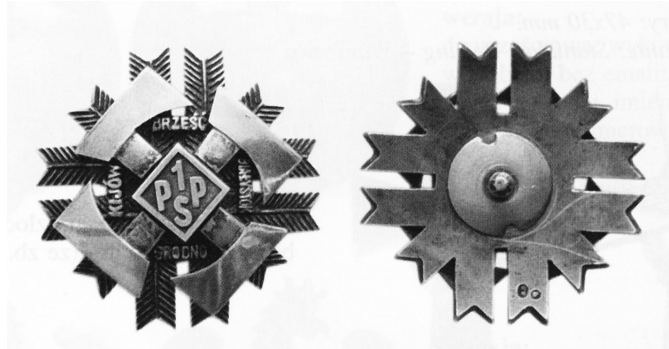
⁷ H. Wielecki, *Sprawa munduru polskich formacji wojskowych w latach 1912-1918*, „Muzealnictwo Wojskowe” 1985, t. 3, s. 244, 257; W. Suleja, *Kosynierzy i strzelcy. Rzecz o irredencie*, Wrocław 1997, s. 191.

⁸ W języku niemieckim zwaną: „Edelweiss”.

⁹ Podobnego zdania jest także Antoni Kroh (A. Kroh, *Tatry i Podhale*, Wrocław 2002, s. 49), który o szarotkach napisał: „W Polsce rosną tylko w Tatrach, ale szarotka jako popularny motyw zdobniczy przywędrowała z Tyrolu, więc była tępiona przez etnografów, bo nie rodzima. Z mizernym zresztą skutkiem”.

¹⁰ Szerzej, poza częścią niżej cytowanej literatury, vide także: S. A. Coil, *Uniforms & Equipment of the Austro-Hungarian Army in World War I*, Atglen 2003; H. Hinterstoisser, M. Ch. Ortner, E. A. Schmidl, *Die k.k. Landwehr Gebirgstruppen. Geschichte, Uniformierung und Ausrüstung der österreichischen Gebirgstruppen von 1906 bis 1918*, Vienna 2006; P. Jung, D. Pavlovič - ilustroval, *Rakousko-uherská armáda za první světové války*, Brno 2007; *Adjustierungsvorschrift für das k. u. k. Heer. I-VII Teil und Anhang*, Wien 1910-1911.

¹¹ Vide chociażby: Ch. Woolley, *Uniforms & Equipment of the Imperial German Army 1900-1918*.



Fot. 2. Odznaka pamiątkowa 1. Pułku Strzelców Podhalańskich z Nowego Sącza – awers i rewers.

Źródło: Z. Sawicki, A. Wielechowski, *Odznaki Wojska Polskiego 1918-1945. Katalog zbioru falerystycznego. Wojsko Polskie 1918-1939, Polskie Siły Zbrojne na Zachodzie*, Warszawa 2007, s. 138.

aż do końca III Rzeszy¹². Wydaje się też, iż zapewne był to jeden z powodów, że szarotki będące elementem pochodzącym z obcej inspiracji już w okresie I wojny światowej zniknęły z umundurowania polskich formacji wojskowych, a w rzeczywistości zapewne nigdy się na nim nie znalazły.

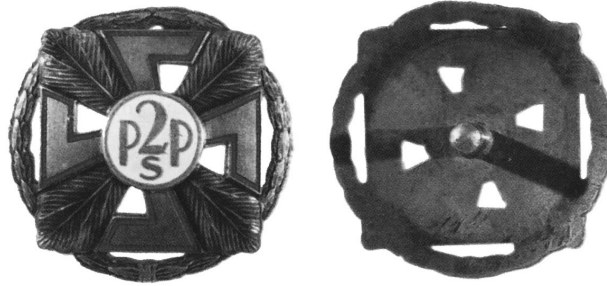
Po raz kolejny pojawiły się one w symbolice Wojska Polskiego dopiero w czasie II wojny światowej¹³ i są w niej obecne również w dniu dzisiejszym. Współcześni synowie Podhala oraz służący wraz z nimi dawniej poborowi, a obecnie żołnierze służby stałej, pochodzący z innych regionów Polski, noszą bowiem na mundurach szarotki podobne do tych, które swego czasu przyjął Batalion Strzelców Podhalańskich 1. Dywizji Pancerniej gen. dyw. Stanisława Maczka¹⁴. Choć

A Study in Period Photographs. Infantry, Artillery, Jäger, Landsturm, Mountain, Insignia, Weapons, Atglen 1999; J. Kraus, *Die deutsche Armee im Ersten Weltkrieg. Uniformierung und Ausrüstung – 1914 bis 1918*. Katalog des Bayerischen Armeemuseums Ingolstadt. Band 2, Vienna 2004.

¹² Obszerniej, poza częścią dalej cytowanej literatury, vide chociażby: L. McDonnell, *Insignia i odznaki II wojny światowej*, Warszawa 2000; T. Nowakowski, M. Skotnicki, M. Lewik – rysunki, *Jednostki górskie Wehrmachtu i Waffen SS 1933-1945*, Warszawa 2003; T. Nowakowski, M. Skotnicki, M. Lewik – rysunki, *Strzelcy górscy III Rzeszy. Oddziały górskie Wehrmachtu i Waffen SS*, Warszawa 2006; G. Rottman, S. Andrew – ilustracje, *Niemiecka piechota góraska. Gebirgsjäger*, Warszawa 2009.

¹³ Vide choćby: J. Murgrabia, *Symbole wojskowe Polskich Sił Zbrojnych na Zachodzie 1939-1946*, Warszawa 1990, s. 90.

¹⁴ Szerzej vide: *Przepisy ubiorcze żołnierzy Wojska Polskiego*, t. I, cz. I: *Postanowienia ogólne*, cz. II-IV: *Wojska lądowe*, Główne Kwatermistrzostwo WP, Ministerstwo Obrony Narodowej, Warszawa 1972, plansza 36/I; *Przepisy ubiorcze żołnierzy sił zbrojnych Rzeczypospolitej Polskiej*, Zarząd Materiałowy Ministerstwa Obrony Narodowej, Warszawa 1996, s. 111, 145; *Informator o zasadach noszenia umundurowania i wyekwipowania, orderów, odznaczeń, baretek, odznak oraz oznak przez żołnierzy*, Inspektorat Wsparcia Sił Zbrojnych. Służby materiałowe, Bydgoszcz 2009, par. 58 i passim; K. Linder, H. Wiewióra, T. Woźnicki, *Żołnierz polski. Ubiór, uzbrojenie i oporządzenie od wieku XI do 1965 roku*, t. V: *Od 1939 do 1965 roku*, Warszawa 1965, s. 320-321; Z. Sawicki, J. Waszkiewicz, A. Wielechowski, *Mundur i odznaki Wojska Polskiego. Czas przemian*, Warszawa 1997, s. 93; J. Partyka, *Odznaki i ozna-*



Fot. 3. Odznaka pamiątkowa 2. Pułku Strzelców Podhalańskich z Sanoka – awers i rewers.

Źródło: Z. Sawicki, A. Wielechowski, *Odznaki Wojska Polskiego 1918-1945. Katalog zbioru falerystycznego. Wojsko Polskie 1918-1939, Polskie Siły Zbrojne na Zachodzie*, Warszawa 2007, s. 140.

mają one bojową legitymizację i stały się obecnie trwałym elementem rodzimej tradycji orężnej, to należy jednak pamiętać, że ich pierwowzorem był symbol mający szerszy, europejski, głównie germański¹⁵, a nie polski charakter¹⁶.

W kontekście Drużyn Podhalańskich należy również wspomnieć o niezrealizowanym projekcie autorstwa Jana Grzegorzewskiego¹⁷, który próbował organizować „tatrzańskie drużyny strzeleckie”. Ich ubiorem organizacyjnym miały być natomiast:

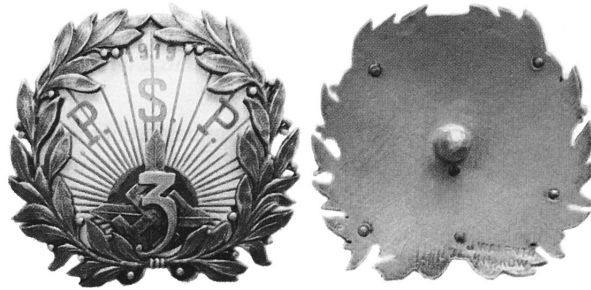
„(...) kierzce, spodnie obcisłe z wyszytą ciupagą u boku nad kolanem, pas rzemienny, serdaki czerwone, cuchy białe z wyszytą kozicą na prawym, a świstakiem na lewym mankiecie, kapelus z kostkami drobnymi i piórem sojki

ki Polskich Sił Zbrojnych na Zachodzie 1939-1945 (Wojska lądowe), Rzeszów 1997, s. 29; Z. Sawicki, A. Wielechowski, *Odznaki Wojska Polskiego 1943-2003. Katalog zbioru falerystycznego*, t. 3: *Orły, oznaki broni i służb, proporczyki, oznaki organizacyjne i rozpoznawcze, oznaki specjalistów wojskowych*, Warszawa 2004, s. 83 i passim; P. Wybraniec, *Oznaki беретowe Wojska Polskiego. Polish Army Beret Badges*, Wrocław-Wiśła 2004, plansza nr VII. Ponadto vide także: A. Rawski, *W pelerynie i kapeluszu*, „Żołnierz Polski” 2004, nr 1.

¹⁵ Element szarotki występował jeszcze oraz nadal jest używany w oddziałach francuskich strzelców alpejskich.

¹⁶ Vide szerzej: B. Leigh Davis, P. Turner – ilustracje, *German uniforms of the Third Reich 1933-1945*, Londyn 1980; T. Nowakowski, M. Lewik – rysunki, *Armia austro-węgierska 1908-1918*, Warszawa 1992; T. Nowakowski, M. Skotnicki, M. Lewik – rysunki, *Jednostki górskie armii niemieckiej 1933-1945. Część I*, Warszawa 1993; T. Nowakowski, M. Skotnicki, M. Lewik – rysunki, *Jednostki górskie armii niemieckiej. Waffen-SS*, Warszawa 1994; W. B. Moś, *Wojska górskie w armiach świata*, Byt. 1995; R. Knötel, H. Sieg, *Farbiges Handbuch der Uniformkunde*, München 2000; Ф. Л. Функен, *Энциклопедия вооружения и военного костюма. Вторая мировая война 1939-1945. Великобритания-Германия-Франция-Италия-Финляндия-Норвегия-Хорватия-Словакия-Богемия и Моравия-русские легионы 1939-1943. Пехота-кавалерия-бронетанковые войска-авиация-флот*, Москва 2002.

¹⁷ Jan Grzegorzewski – urodził się w 1846 lub 1849 r. we wsi Szulejki na Wołyniu, a zmarł w 1922 r. we Lwowie. Był publicystą, literatem, podróżnikiem, etnografem, slawistą i orientalistą. Pisywał artykuły na tematy historyczne, etnograficzne, literackie itd. – szerzej o tej ciekawej postaci vide: Z. Radwańska-Paryska, W. H. Paryski, *Encyklopedia tatrzańska*, Warszawa 1973, s. 153.



Fot. 4. Odznaka pamiątkowa 3 Pułku Strzelców Podhalańskich z Bielska – awers i rewers.

Źródło: Z. Sawicki, A. Wielechowski, *Odznaki Wojska Polskiego 1918-1945. Katalog zbioru falerystycznego. Wojsko Polskie 1918-1939, Polskie Siły Zbrojne na Zachodzie*, Warszawa 2007, s. 141.

spiętym kocią łapką¹⁸ z glinu¹⁹ (...) naczelnicy mniejsze orle pióra, wiceprezes wielkie orle pióro, prezes obusieczną ciupagę, oznakę władzy²⁰ (...). Godłem tych drużyn miał być: „zrywający się do lotu orzeł na tle turni u góry, u stóp zalesionych, w dali biegnąca kozica i świstak”²¹.

Warto też pamiętać, iż w praktyce podczas różnych uroczystości i obchodów rocznic narodowych członkowie i sympatycy Drużyn Podhalańskich występowali w swych odświętnych, podhalańskich ubiorach regionalnych, a więc ze wszystkimi atrybutami góralskości, w tym także z ciupagami. Tak było choćby w lutym 1913 r. podczas obchodów rocznicy powstania chochołowskiego oraz w dniu 4 maja tego roku, kiedy to w Nowym Targu z udziałem około 1000 członków Drużyn i górali uroczystie świętowano rocznicę Konstytucji 3 Maja²².

Dwa najstarsze z istniejących w okresie międzywojennym pułków strzelców podhalańskich, a mianowicie 1. i 2. Pułki Strzelców Podhalańskich, powstały już w listopadzie 1918 r.²³ Jesienią 1919 r. dołączył do nich 3 Pułk Strzelców Podhalańskich, a potem kolejne²⁴.

¹⁸ „Kocilapka”, czyli szarotka – szerzej vide dalej.

¹⁹ Czyli z aluminium, materiału wtedy dość drogiego.

²⁰ Czyżby była to próba nawiązania do idei antycznych, rzymskich *fascēs* noszonych przed konsulami i innymi wysokimi urzędnikami republiki? – vide: *Mała encyklopedia kultury antycznej*, praca zbior., Warszawa 1968, s. 297.

²¹ Cyt. za: A. Kroh, *op. cit.*, s. 142-143.

²² *Ibidem*, s. 207.

²³ Należy pamiętać, iż nie były to jedyne formowane wówczas na Podhalu formacje wojskowe – szerzej vide choćby: J. M. Roszkowski, *Ochotnicze formacje Brygady Podhalańskiej na Podtatrze w latach 1919-1920*, [w:] *W kręgu tradycji i historii formacji podhalańskich...*; idem, „Zapomniane Kresy”. *Spisz, Orawa, Czadeckie w świadomości i działaniach Polaków 1895-1925*, Nowy Targ–Zakopane 2011.

²⁴ S. Kawczak, *Milknące echa. Wspomnienia z wojny 1914-1920*, Warszawa 1991, s. 305; R. Bober,



Fot. 5. Odznaka pamiątkowa 4. Pułku Strzelców Podhalańskich z Cieszyna – awers i rewers.

Źródło: Z. Sawicki, A. Wielechowski, *Odznaki Wojska Polskiego 1918-1945. Katalog zbioru falerystycznego. Wojsko Polskie 1918-1939, Polskie Siły Zbrojne na Zachodzie*, Warszawa 2007, s. 143.

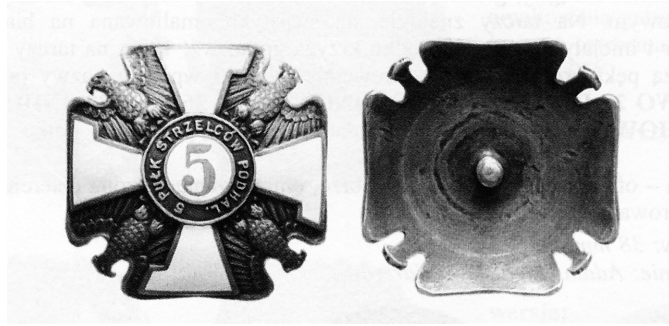
1. oraz 2. Pułk Strzelców Podhalańskich były formowane w końcu 1918 r. na bazie byłych cesarsko-królewskich pułków armii austro-węgierskiej. Były to 20. Galicyjski Pułk Piechoty Księcia Pruskiego Henryka i 32. Pułk Piechoty Obrony Krajowej (Landwehry) z Nowego Sącza oraz ich bataliony zapasowe stacjonujące wtedy w Tarnowie i Bochni²⁵. Powstające formacje Wojska Polskiego przejęły ich majątek oraz zapasy materiałowe.

Jesienią tego roku zarówno Rada Regencyjna jak i Polska Komisja Likwidacyjna oraz działająca w jej imieniu w Krakowie Polska Komenda Wojskowa podjęły niezbyt udaną próbę przejęcia całych formacji rozpadającej się monarchii austro-węgierskiej w celu ich włączenia w skład tworzącego się wtedy Wojska Polskiego. W szczególności liczone wówczas na te z nich, które stacjonowały w Galicji i w których przeważającą liczbę żołnierzy stanowili Polacy²⁶. Z wy-

Zarys historii wojennej 1-go Pułku Strzelców Podhalańskich, Warszawa 1929, s. 5-7; L. Migdał, *Zarys historii wojennej 2-go Pułku Strzelców Podhalańskich*, Warszawa 1929, s. 3-5; O. Dąbrowski, *Zarys historii wojennej 3-go Pułku Strzelców Podhalańskich*, Warszawa 1929, s. 6-7; W. B. Moś, *Strzelcy podhalańscy 1918-1939...*, s. 13-21; idem, *3 Pułk Strzelców Podhalańskich*, Pruszków 1992. W sumie do października 1921 r. powstało sześć pułków strzelców podhalańskich. Większość z nich, a mianowicie 3., 4., 5. i 6. Pułk Strzelców Podhalańskich swoją genealogię wywodziła jednak z formacji strzeleckich Armii Polskiej we Francji – vide choćby: J. W. Wyzina, *Zarys historii wojennej 5-go Pułku Strzelców Podhalańskich*, Warszawa 1928; J. Synoś, *Zarys historii wojennej 6-go Pułku Strzelców Podhalańskich*, Warszawa 1928; W. Legutko, *Zarys historii wojennej 4-go Pułku Strzelców Podhalańskich*, Warszawa 1929; R. Osiński, *6 Pułk Strzelców Podhalańskich*, Pruszków 1996; W. B. Moś, *5 Pułk Strzelców Podhalańskich*, Pruszków 1996; D. Radziwiłłowicz, *Błękitna Armia. W 80 rocznicę utworzenia*, Warszawa 1997. Ponadto vide także: Z. Jagiełło, *op. cit.*; J. Odziemkowski, *Piechota polska w wojnie z Rosją bolszewicką 1919-1920*, Warszawa 2010.

²⁵ J. Kasztelowicz, *Cztery wojny. Pamiętnik*, Pruszków 2003, s. 49 i passim; W. B. Moś, *Strzelcy...*, s. 12-14; R. Zaziemski, *1 Pułk Strzelców Podhalańskich 1918-1939*, Nowy Sącz 1991, s. 7-16.

²⁶ Szerzej na temat działań tego typu oraz ich rzeczywistych efektów vide choćby: *Polska w pamiętnikach wielkiej wojny 1914-1918*, oprac. M. Sokolnicki, Warszawa 1925; W. L. Jaworski, *Dia-rus 1914-1918*, Warszawa 1997; *Pamiętnik księżnej Marii Zdzisławowej Lubomirskiej 1914-1918*,



Fot. 6. Odznaka pamiątkowa 5 Pułku Strzelców Podhalańskich z Przemyśla – awers i rewers.

Źródło: Z. Sawicki, A. Wielechowski, *Odznaki Wojska Polskiego 1918-1945. Katalog zbioru falerystycznego. Wojsko Polskie 1918-1939, Polskie Siły Zbrojne na Zachodzie*, Warszawa 2007, s. 144

darzeniami tymi ściśle związane były pierwsze chwile istnienia obydwu tych oddziałów. Już bowiem 1 listopada ukazał się rozkaz mobilizacyjny „Komendy Wojsk Polskich w Krakowie”, podpisany przez płk. Bolesława Roję, w którym stwierdził on, iż: „(...) dotychczas c i k polskie [sic! – przyp. A.S.] pułki, a od dnia dzisiejszego pułki Wojska Polskiego, zatrzymują swe nazwy [dawną numerację i nazwy, ale bez szefostw, obowiązujące w byłej armii austro-węgierskiej – przyp. A.S.] i pozostaną, jako formacje przejściowe, odpowiednio użyte”²⁷.

W związku z tym 20 listopada pułkownik Andrzej Galica, który pełnił wtedy funkcję dowódcy „Okręgu Podhalańskiego WP”²⁸ otrzymał rozkaz bezzwłocznego formowania z byłych c.k. 20. Pułku Piechoty i 32. Pułku Piechoty Obrony Krajowej „1. i 2. pułku brygady strzelców podhalańskich”²⁹. Działania te spotkały się z żywym odzewem i poparciem ludności Podhala. Związek Podhalańskich na swym zebraniu, które odbyło się 14 grudnia, wezwał bowiem ludność tego regionu: „(...) by przy tworzeniu siły zbrojnej Podhala wspomagali co sił zamiary komendanta Galicy tak, by nie tylko brygada, lecz dywizja podhalańska powstać mogła”³⁰. W wyniku tego w krótkim czasie powstało siedem kompanii

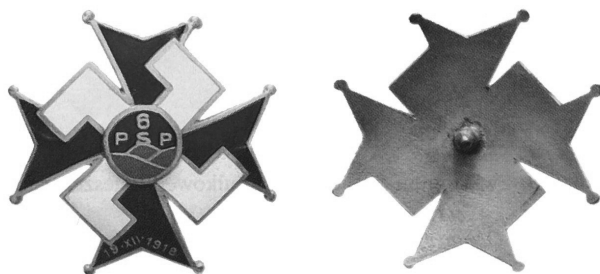
Poznań 1997; A. Kawałkowski, *Z dziejów odbudowy państwa. Szkice*, Warszawa 1933; A. Smoliński, *Jazda Rzeczypospolitej Polskiej w okresie od 12 X 1918 r. do 24 IV 1920 r.*, Toruń 1999; idem, *Formowanie jazdy polskiej przez Komendę Wojsk Polskich w Krakowie w końcu 1918 i na początku 1919 roku*, „Studia Historyczne” 2000, R. XLIII, z. 3 (170); J. Rydel, *W służbie cesarza i króla. Generałowie i admirałowie narodowości polskiej w siłach zbrojnych Austro-Węgier w latach 1868-1918*, Kraków 2001.

²⁷ Rozkazy Nr 1 i 2 Polskiej Komendy Wojskowej w Krakowie z 1 XI 1918 r. Vide także: B. Roja, *Legends i fakty*, Warszawa 1931, s. 59.

²⁸ Takiej nazwy Podhalańskiego Okręgu Wojskowego użyto w rozkazie. Natomiast jeszcze inne jej brzmienie znajdowało się na okrągłej pieczęci, według której było to: „Wojskowe Dowództwo Okręgu Podhalańskiego”.

²⁹ Według innych dokumentów miały to być: „Podhalańskie Pułki Piechoty Nr 1 i Nr 2”.

³⁰ Cyt. za: S. Janocha, *op. cit.*, s. 62.



Fot. 5. Odznaka pamiątkowa 6. Pułku Strzelców Podhalańskich z Sambora – awers i rewers.

Źródło: Z. Sawicki, A. Wielechowski, *Odznaki Wojska Polskiego 1918-1945. Katalog zbioru falerystycznego. Wojsko Polskie 1918-1939, Polskie Siły Zbrojne na Zachodzie*, Warszawa 2007, s. 146.

strzeleckich, a część kosztów związanych z ich wystawieniem sfinansowana została ze składek nienajzamożniejszego przecież społeczeństwa Podhala.

Jednakże już w końcu tego roku na mocy rozkazu rezydującego w Warszawie Sztabu Generalnego Wojska Polskiego, porządkującego żywoło przebiegającą dotychczas akcją tworzenia wojska, oddziały te otrzymały nowe numery i nazwy. Stały się one mianowicie, odpowiednio, 19. i 20. Pułkami Piechoty. Szybko wróciły jednak w nazwie do swego podhalańskiego rodowodu, gdyż w pierwszej połowie lutego 1919 r. z uwagi „(...) na specjalne okoliczności powstania tych pułków, ich tła patriotyczno-ideowego i nastroju (...) ludności”³¹ nakazano stosować podwójną numerację. Od tego momentu przepisowe ich nazwy powinny brzmieć: „19. Pułk Piechoty (1. Pułk Strzelców Podhalańskich)” i „20. Pułk Piechoty (2. Pułk Strzelców Podhalańskich)”. Od zasady tej odstąpiono ostatecznie na mocy rozkazu szefa Departamentu I Ministerstwa Spraw Wojskowych Nr 329/I z 29 marca tego roku. Odtąd aż do końca swego istnienia, czyli do końca kampanii jesiennej 1939 r., pozostały one jedynie pułkami strzelców podhalańskich z numeracją porządkową rozpoczynającą się od numeru „1”³².

Kolejnym elementem obok nazwy, przy pomocy którego oddziały te niemal od zarania swego istnienia starały się nawiązywać do regionu, z którego pochodziły, był mundur. Nie wolno jednak zapominać o pstrokacizmie panującej w latach 1918–1920 w umundurowaniu Wojska Polskiego. Poza tym pamiętać także należy o ogromnych brakach mundurów oraz wyposażenia, w wyniku czego nierzadko żołnierz polski walczył dosłownie „boso i nago”³³.

³¹ Warszawa, Centralne Archiwum Wojskowe (dalej cyt. CAW), *Rozkaz Nr 19 Dowództwa Okręgu Generalnego w Krakowie z 20 II 1919 r.*

³² CAW, *Rozkaz Nr 12 Komendy Wojsk Polskich w Krakowie z 20 XI 1918 r.*; ibidem, *Rozkaz Nr 31 Generalnego Okręgu Lubelskiego z 13 II 1919 r. pozycja 4*; ibidem, *Rozkaz Nr 19 Dowództwa Okręgu Generalnego w Krakowie z 20 II 1919 r.*; ibidem, *Nr 47 z 28 IV 1919 r. pozycja 845*; S. Janocha, *op. cit.*, s. 62-63.

³³ Szerzej na ten temat vide: W. Budzyński, *Stan umundurowania Wojska Polskiego w maju 1919 r.*,

Tak samo sytuacja ta wyglądała również w 1. i 2. Pułkach Strzelców Podhalańskich. Od samego początku ich umundurowanie nie było bowiem wystarczające. W efekcie tego już zimą 1918/1919 r. w wyniku szczególnie ostrego braku zimowych elementów umundurowania, jaki odczuwano na terenie Dowództwa Okręgu Generalnego Kraków, najpierw podczas działań 1. Pułku Strzelców Podhalańskich na Spiszu i Orawie,³⁴ a następnie w trakcie walk w Galicji Wschodniej³⁵, dokonywano rekwizycji ciepłej odzieży i kożuchów wśród tamtejszej ludności cywilnej³⁶. Nie zawsze też odbywało się to zgodnie z prawem. Ponadto mundury były bardzo zniszczone. W podobnym stanie znajdowała się bielizna oraz trzewiki wykonane z surowców niskiej jakości.

Wskutek tego, jak to po latach wspominał jeden z ówczesnych kombatantów: „W czasie prania, zanim się ususzy bielizna, szwendamy się półnaczy na kwatery, jako że nie ma zmiany. Za to starannie czyścimy buty. Owszem, gdy świnie utłuczemy i smalcu dość, wtedy buty smarujemy. Potrzebne to, bo buty z końskiej skóry gniją, psiakrew, zwłaszcza, gdy po moczaryskach maszerujemy. Gdy wyschną przy piecu, twarde szelmy, że siekierą rąbać można”³⁷. Dodać tutaj też należy, że powyższy stan rzeczy dotyczył zarówno oficerów, jak i szeregowych.

Jak to wspomniano powyżej, 1. i 2. Pułk Strzelców Podhalańskich, przynajmniej u początków swego istnienia, formowane były w oparciu o ochotników oraz poborowych z obszaru Podhala oraz pozostałych, znajdujących się już wówczas w składzie państwa polskiego, rejonów podgórskich³⁸. Aby więc dać

„Hetman” 1995, nr 3; A. Smoliński, *Zaopatrzenie Wojska Polskiego w obuwie w latach 1918-1921*, [w:] *W kraju i na wychodźctwie. Księga pamiątkowa ofiarowana Profesorowi Sławomirowi Kalembce w sześćdziesiątą rocznicę urodzin*, Toruń-Olsztyn 2001; idem, *Przyczynek do dziejów polskiego obywatelstwa wojskowego w latach 1918-1939*, „Mars” 2001, t. 10; idem, *Początkowe dzieje barwy i symboliki strzelców podhalańskich oraz ich związki z kulturą ludową Podhala – lata 1918-1920. Przyczynek do badań mundurologicznych i kostiumologicznych...* Tam również obszerny wykaz literatury przedmiotu.

³⁴ Poza częścią wcześniej cytowanej literatury vide także: S. Kawczak, *op. cit.*, s. 304-315; M. Hronsky, A. Kriva, M. Caplovic, *Vojenske dejiny Slovenska*. IV zväzok 1914-1939, Bratislava 1996, s. 106-107.

³⁵ Szerzej vide: W. Hupert, *Zajęcie Małopolski Wschodniej i Wołynia w roku 1919*, Lwów 1928; A. Przybylski, *Wojna polska 1918-1921*, Warszawa 1930; M. Wrzosek, *Wojny o granice Polski Odrodzonej 1918-1921*, Warszawa 1992; B. Skaradziński, *Polskie lata 1919-1920*, t. 1: *Polski rok 1919*, Warszawa 1993; G. Łukomski, Cz. Partacz, B. Polak, *Wojna polsko-ukraińska 1918-1919. Działania bojowe-aspekty polityczne-kalendarium*, Koszalin-Warszawa 1994; M. Литвин, *Українсько-польська війна 1918-1919 pp.*, Львів 1998; M. Kozłowski, *Zapomniana wojna. Walki o Lwów i Galicję Wschodnią 1918-1919*, Bydgoszcz 1999; M. Klimecki, *Polsko-ukraińska wojna o Lwów i Galicję Wschodnią 1918-1919*, Warszawa 2000; R. Galuba, „*Niech nas rozsądzi miecz i krew...*” *Konflikt polsko-ukraiński o Galicję Wschodnią w latach 1918-1919*, Poznań 2004.

³⁶ CAW, *Rozkaz Nr 25 Dowództwa Okręgu Generalnego w Krakowie z 23 XII 1918 r.*; S. Kawczak, *op. cit.*, s. 326.

³⁷ S. Kawczak, *op. cit.*, s. 336. Vide także: CAW, *Rozkaz Nr 77 Dowództwa Okręgu Generalnego w Krakowie z 5 VII 1919 r. pozycja 2251*.

³⁸ CAW, *Dziennik Rozkazów Wojskowych Nr 61 z 3 VI 1919 r. pozycja 1957*. Dla 1. Pułku Strzelców

wyraz związku z tradycjami Podhala oraz terenem, na którym były one tworzone z inspiracji ówczesnego pułkownika Andrzeja Galicy, rodowitego górala i ich organizatora³⁹, postanowiono wprowadzić do umundurowania strzelców podhalańskich specjalne elementy, charakterystyczne tylko dla tych formacji i świadczące o ich górskim pochodzeniu. Miały one ponadto rozbudzić ducha patriotycznego wśród góralskiej młodzieży, zachęcając ją tym samym do ochotniczego wstępowania do służby wojskowej⁴⁰.

W związku z tym w maju 1919 r. do Komisji Ubiorczej Ministerstwa Spraw Wojskowych, poprzez Dowództwo Okręgu Generalnego Kraków, trafił projekt zmian mundurowych proponowanych do zatwierdzenia dla dwóch istniejących wtedy pułków strzelców podhalańskich⁴¹. W swym piśmie (raporcie) z dnia 9 maja tego roku, będącym jednocześnie projektem wspomnianych powyżej zmian, pułkownik Andrzej Galica pisał między innymi:

„Ze względu, że dekretem Naczelnego Wodza (...) przyznano pułkom strzelców podhalańskich dotychczasową ich nazwę, numerację, przeto przedkładam wraz z załączonym szkicem⁴² propozycję dla odróżnienia ich od pułków piechoty o tych samych numerach.

Pułki strzelców podhalańskich są umundurowane i wyposażone jak cała piechota polska, tylko przyznaje się im dla odróżnienia od pułków piechoty [prawo – przyp. A.S.] noszenia na kołnierzu znaku charakterystycznego na Podhalu tj. swastyki z gałązką jedliny, a to dla szeregowych tłoczonego z białej blachy, dla oficerów haftowanego. (...)

Znak swastyki znany tu jako tajemny krzyżyk, znajduje się w ukrytym miejscu w starych budowlach, jak również znakuje się nim ścieżki tatrzańskie. Swastyka w połączeniu z gałązką jedliny jest tak skomponowana, że potrzeba tylko jedną matrycę, a po obróceniu o kąt 90⁰ nadaje się na prawą i lewą stronę kołnierza. Sztanca już jest obecnie w wykonaniu⁴³.

Podhalańskich była to Powiatowa Komenda Uzupełnień Nowy Sącz.

³⁹ Szerzej o tej niezwykle ciekawej postaci, poza częścią wcześniej cytowanej literatury, vide także: W. Wnuk, *Moje Podhale...*, s. 57-102; T. Kryśka-Karski, S. Żurkowski, *Generałowie Polski niepodległej*, Warszawa 1991, s. 93; M. Pinkwart, J. Zdebski, *op. cit.*, s. 47-48; P. Stawecki, *Słownik biograficzny generałów Wojska Polskiego 1918-1939...*, s. 116; A. Kudasik, *op. cit.*, s. 28-35; S. Janocha, *op. cit.*, s. 59-69.

⁴⁰ W. B. Moś, *Strzelcy podhalańscy 1918-1939...*, s. 24-25.

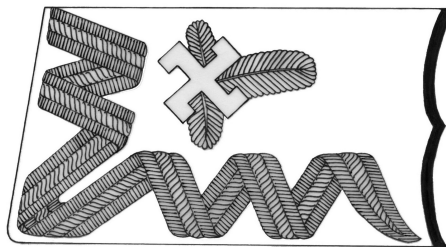
⁴¹ Projekt ten znajduje się w: CAW, Ministerstwo Spraw Wojskowych. Departament Intendentury, 300.59.129.

⁴² Był to barwny rysunek wykonany techniką akwareli na sztywnym papierze. Po raz pierwszy opublikowano go w jednym z poprzednich artykułów autorstwa piszącego te słowa, który dotyczył tematyki strzelców podhalańskich – vide: A. Smoliński, *Początkowe dzieje barwy i symboliki strzelców podhalańskich oraz ich związku z kulturą ludową Podhala – lata 1918-1920. Przyczynek do badań mundurowologicznych i kostiumologicznych...*, s. 139.

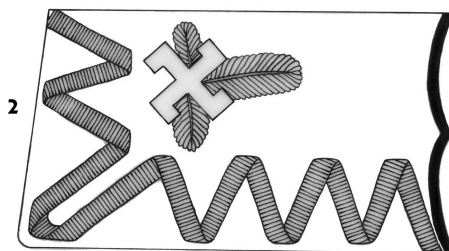
⁴³ Faktem tym należy tłumaczyć zjawisko, iż jeszcze w latach 30. szeregowi służący w pułkach

Tablica 1.

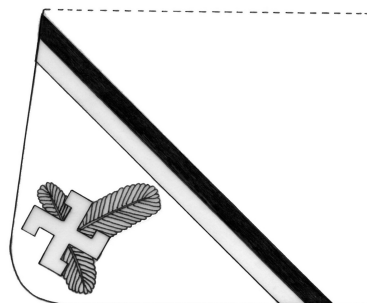
Emblematy („godła”) podhalańskie wz. 1919 noszone w 1., 2., 3., 4., 5. i 6. Pułku Strzelców Podhalańskich, a także w 1. Pułku Artylerii Górskiej oraz w 21. i 22. Pułkach Artylerii Lekkiej



1



2



3

1. Patka oficerska wz. 1919 na kurtki wz. 1919 i wz. 1927 z przepisową swastyką podhalańską wz. 1919.
2. Patka dla szeregowych wz. 1919 na kurtkę wz. 1919 z przepisową swastyką podhalańską.
3. Przepisowy sposób umieszczania swastyki na kołnierzu płaszczy wz. 1919 dla szeregowych oraz wz. 1919 i wz. 1924 dla oficerów i chorążych

Na podstawie przepisów ubiorczych oraz fotografii i oryginalnych przedmiotów rysunki wykonała:
Agata Smolińska.

Wszelkie inne znaki, jak kociałapka⁴⁴ (róża alpejska) czy główka kozicy itd. byłyby niemitym i czczym naśladownictwem (...) ⁴⁵.

Dowództwo Okręgu Podhalańskiego uprasza o zatwierdzenie tych odznak⁴⁶ i charakterystycznego nakrycia głowy [czyli kapelusza podhalańskiego z piórkami – przyp. A.S.] dla strzelców podhalańskich⁴⁷.

Warto też zauważyć, że zanim meldunek ten dotarł do Warszawy, to w Krakowie przez przełożonych pułkownika Galicy został opatrzony następującą adnotacją: „DOGen. Krakowskie przychyła się do powyższego wniosku”⁴⁸.

Podobne jak o tym już wcześniej pisano⁴⁹, były także sugestie członków Komisji Ubiorczej, która oceniając ten projekt w dniu 11 czerwca 1919 r. w swoim wniosku skierowanym do szefa Departamentu I Ministerstwa Spraw Wojskowych uznała: „(...) projekty nakrycia głowy i odznak⁵⁰ dla pułków strzelców podhalańskich proponowane przez pułkownika Galicę (...) za zupełnie zgodne tak z tradycją, jak z charakterem miejscowym, nie sprzeciwiające się tradycji Wojska Polskiego i estetyczne, dlatego też najgoręcej popiera wprowadzenie w życie powyższych projektów (...)”⁵¹.

strzelców podhalańskich dość powszechnie nosili, nieprzepisowe już wtedy (od listopada 1919 r.) pierwotne, duże swastyki zatwierdzone latem 1919 r. Jak z tego widać produkcja tych oznak rozpoczęła się jeszcze przed ich oficjalnym zatwierdzeniem i wprowadzeniem w życie.

⁴⁴ Pułkownik Galica miał tutaj na myśli wspomnianą wcześniej szarotkę (*Leontopodium alpinum*) w dawnych czasach zwaną po góralsku „kocimi łapkami” („kociałapką”) lub „sukiennikiem” („sukiennik”) – vide chociażby: Z. Radwańska-Paryska, I. Zaborowska - rysunki, *Rośliny tatrzańskie*, Warszawa 1961, s. 166-167; S. A. Hodorowicz, *Słownik gwary góralskiej Podhala*, Nowy Targ 2005, s. 93, 250; J. Zborowski, *Słownik gwary Zakopanego i okolic opracowany i uzupełniony z materiałów Autora przez Zespół Instytutu Języka Polskiego Polskiej Akademii Nauk pod kierunkiem J. Okoniowej*, Zakopane-Kraków 2009, s. 153.

⁴⁵ Były to bowiem znaki licznych i modnych na przełomie XIX i XX w. tzw. Bergvereinów, jakie wzorem zapożyczonym z krain alpejskich istniały głównie po południowej stronie Tatr i z polską tradycją, poza Towarzystwem Tatrzańskim, nie miały nic wspólnego. Warto jednak pamiętać, iż wizerunek kozicy występował także na oznace („blasze”) przewodników tatrzańskich, a obecnie jest godłem Tatrzańskiego Parku Narodowego – vide choćby: B. Chwaściński, *Z dziejów taternictwa. O górach i ludziach*, Warszawa 1973; J. Gašpar, *Tatry. Staré pohľadnice rozpávajú. Świadectwo starych pocztówek*, Poprad 2002; J. Skowroński, *Dawno temu w Tatrach*, Łódź 2002; M. Pinkwart, L. Długołęcka-Pinkwart, *Zakopane. Przewodnik historyczny*, Bielsko-Biała 2003.

⁴⁶ Powinno być oznak.

⁴⁷ CAW, Ministerstwo Spraw Wojskowych. Departament Intendentury, 300.59.129. Pismo Wojskowe Dowódcy Okręgu Podhalańskiego w Nowym Targu płk. Andrzeja Galicy Nr 1802 z dnia 9 V 1919 r.

⁴⁸ CAW, Ministerstwo Spraw Wojskowych. Departament Intendentury, 300.59.129. Pismo dowódcy Okręgu Generalnego Kraków z 21 V 1919 r.

⁴⁹ Vide: A. Smoliński, *Początkowe dzieje barwy i symboliki strzelców podhalańskich oraz ich związki z kulturą ludową Podhala – lata 1918-1920. Przyczynek do badań mundurolologicznych i kostiumologicznych...*, s. 148.

⁵⁰ Tak w dokumencie archiwalnym. W rzeczywistości były to natomiast oznaki, a nie odznaki.

⁵¹ CAW, Ministerstwo Spraw Wojskowych. Departament Intendentury, 300.59.129. Pismo – opinia – Komisji Ubiorczej z 11 VI 1919 r.

Na marginesie omówionych tutaj dokumentów, warto szerzej wyjaśnić sprawę autorstwa projektu oznaki w kształcie swastyki oraz spróbować wyjaśnić, kto wykonał rysunek ilustrujący zmiany proponowane do wprowadzenia w umundurowaniu strzelców podhalańskich. Jeszcze do niedawna bowiem wszyscy badacze, nie wyłączając również piszącego te słowa, przypuszczali, że pomysłodawcą i rysownikiem był Andrzej Galica. Tak zresztą miał ponoć twierdzić sam późniejszy „góralski generał”.

Nie ujmując nic Galicy należy jednak zauważyć, że pomysłodawcą oznaki ze swastyką mógł być, i zapewne był, Stanisław Gąsienica Sobczak Johym, znany na Podhalu rzeźbiarz, malarz i ceramik⁵², który po ukończeniu Szkoły Przemysłu Drzewnego w Zakopanem w latach 1902–1907 studiował na Akademii Sztuk Pięknych w Krakowie u profesorów Konstantego Laszczki i Józefa Mehoffera. Po zakończeniu studiów działał w Towarzystwie Sztuki Podhalańskiej w Zakopanem. Swoje wyroby ceramiczne sygnował odciskiem „ZAKOPANE” oraz znakiem swastyki powstałym poprzez skrzyżowanie góralskich ciupag, a także swoimi inicjałami „SS” (Stanisław Sobczak).

W kontekście osoby wspomnianego powyżej Stanisława Gąsienicy Sobczak Johyma należy wspomnieć tutaj o notatce prasowej, która pod datą 13 kwietnia 1919 r. ukazała się w 15. numerze „Gazety Podhalańskiej” wydawanej wówczas w Nowym Targu. Gazeta informowała wówczas swoich czytelników, iż strzelcy podhalańscy otrzymają wkrótce na kołnierzach mundurów oddzielną oznakę. Miała być to swastyka, czyli „jak się to na Podhalu nazywało – niespodziany

⁵² Urodził się w Zakopanem 12 I 1884 r. i tamże zmarł w dniu 6 II 1942 r. W czasie I wojny światowej służył w armii austro-węgierskiej walcząc na froncie bałkańskim oraz włoskim. Był dwukrotnie ranny. Pierwszy raz w 1914 r. w lewą nogę podczas bitwy pod Valejewem i Kostjanicą, a po raz kolejny w 1917 r. w trakcie walk nad Pivą i pod Monte Sabotini. W tym samym roku awansował na kaprala, a w rok później na plutonowego pełniącego, najprawdopodobniej, ze względu na wykształcenie i doświadczenie bojowe, funkcję zastępcy oficera („Offiziersstellvertreter”). Po rozpadzie Austro-Węgier powrócił do Zakopanego i pod koniec 1918 r. jako ochotnik wstąpił do Kompanii Wysokogórskiej wchodzącej wtedy formalnie w skład 1. Pułku Strzelców Podhalańskich. W Kompanii tej był dowódcą plutonu, awansując do stopnia sierżanta. Po raz kolejny zgłosił się na ochotnika latem 1920 r. i wziął udział w wojnie polsko-bolszewickiej. Po demobilizacji powrócił do Zakopanego oraz do swej pracy artystycznej. Pełnił także funkcję radnego miejskiego. Za działalność niepodległościową w 1933 r. otrzymał Medal Niepodległości. W czasie okupacji niemieckiej przez kilka tygodni pełnił zaproponowaną mu przez Niemców funkcję dyrektora Szkoły Fachowej Sztuki Góralskiej, z której to funkcji zrezygnował zostając zastępcą volksdeutscha Jorga Śliwki. Już w okresie przed I wojną światową był przyjacielem i współpracownikiem Andrzeja Galicy i wraz z nim działał w Związku Podhalańskim. Utrzymywał też liczne przyjacielskie kontakty z zakopiańską elitą artystyczną, by wymienić tutaj chociażby Stanisława Ignacego Witkiewicza. Gdy zmarł w 1942 r., jego pogrzeb był zorganizowany przez Komitet Góralski manifestacją rzekomego „narodu góralskiego”, a przemówienie nad grobem wygłosił nawet sam „goralenfürst” i kolaborant Wacław Krzeptowski – vide choćby: H. Jost, *Zakopane czasu okupacji. Wspomnienia*, Zakopane 2001, s. 46, 48, 50, 101; H. Kenarowa, *Od zakopiańskiej Szkoły Przemysłu Drzewnego do Szkoły Kenara*, Kraków 1978, s. 218-219; M. Pinkwart, J. Zdebski, *op. cit.*, s. 52-53; M. Pinkwart, L. Długolecka-Pinkwart, *op. cit.*, s. 86.

krzyżyk”. Według tej notatki oznakę tę miał zaprojektować „Stanisław Sobczak rzeźbiarz z Zakopanego”⁵³. W świetle tego, co dzisiaj wiadomo o umundurowaniu strzelców podhalańskich, nie ma żadnych podstaw, aby w jakikolwiek sposób podważać wiarygodność tej informacji. Wydaje się też, iż można przyjąć niemal jako pewnik, że był on również autorem rysunku wykonanego techniką akwareli, stanowiącego ilustrację projektu zmian ubiorczych dla pułków strzelców podhalańskich, pod jakim w maju 1919 r. podpisał się pułkownik Andrzej Galica. Ten zaś, najprawdopodobniej, był jedynie „pomysłodawcą” rozwiązania w postaci wprowadzenia wystylizowanego góralskiego kapelusza jako wojskowego nakrycia głowy dla strzelców podhalańskich. Szkoda, że fakt ten, podobnie jak również wiele innych dotyczących dziejów tej ciekawej formacji Wojska Polskiego, przez tyle lat uchodził uwadze współczesnych historyków zajmujących się dziejami sił zbrojnych II Rzeczypospolitej⁵⁴.

Zmiany, jakie proponowano wtenczas wprowadzić, dotyczyły dwóch zasadniczych elementów, które w umundurowaniu strzelców podhalańskich przetrwały aż do końca istnienia II Rzeczypospolitej. Były to mianowicie „tajemny krzyżyk”⁵⁵, który niezbyt zgodnie z rzeczywistym ówczesnym jego rodowodem i wymową przybrał postać swastyki, oraz kapelusz podhalański z piórkiem.

W przypadku interesującej nas tutaj swastyki, jej żywot w polskich formacjach wojskowych rozpoczął się już nieco wcześniej. Pojawiła się ona bowiem jako zasadniczy element „Odznaki Zasługi” 4. Pułku Piechoty Legionów, która zatwierdzona została 14 września 1916 r. przez jego ówczesnego, dowódcę podpułkownika Bolesława Roję. Warto też pamiętać, iż w pułku tym służyło wtedy sporo ochotników z Podhala, a przez pewien czas dowódcą jednego z jego batalionów był właśnie najpierw major, a następnie podpułkownik Andrzej Galica. Poza tym od lipca do 1 listopada 1917 r. oficer ten był również dowódcą tego

⁵³ Informację tę autor uzyskał dzięki uprzejmości i życzliwości Pana Lesława Dalla z Zakopanego. Niniejszym po raz kolejny pragnie mu za to bardzo serdecznie podziękować. Pierwszy raz ustalenia te w tak rozbudowanej formie opublikował natomiast piszący te słowa – vide: A. Smoliński, *Przyczynek do genezy odrębności mundurowych strzelców podhalańskich II Rzeczypospolitej...*

⁵⁴ Na postać Stanisława Gąsienicy Sobczaka Johyma, jako na autora oznaki w postaci swastyki zwrócił już bowiem wcześniej uwagę Stefan Skalny (*Kompania Wysoko-Górska Brygady Strzelców Podhalańskich. W 75 rocznicę utworzenia*, „Hale i Dziedziny. Miesięcznik Ziemi Górskich” 1993, nr 11-12). Jednak wówczas, z racji stosunkowo wąskiego i specyficznego grona odbiorców tego periodyku, żaden z historyków nie zauważył tego faktu.

⁵⁵ Tak symbol ten nazwany został w omawianym tutaj dokumencie oraz na towarzyszącym mu rysunku. W. Matlakowski (*Budownictwo ludowe na Podhalu*, Kraków 1892, s. 22), a za nim W. B. Moś (*Strzelcy podhalańscy 1918-1939...*, s. 24-25) nazywa swastykę „niespodzianym krzyżykiem”. Ten ostatni używa również nazwy „podhalanka”. O „krzyżyku niespodzianym” piszą też R. Malczewski, *Tatry i Podhale*, Poznań (reprint – Warszawa 1995), s. 56 oraz U. Lehr, D. Tylkowa, *Wiadomości o regionie*, [w:] *Podhale. Tradycja we współczesnej kulturze wsi*, pod red. D. Tylkowej, Kraków 2000, s. 56.

legionowego pułku⁵⁶. Tak więc swastyka zapewne nie była dla niego symbolem obcym. Następnie w II Rzeczypospolitej znak ten stał się pierwszą oznaką pamiątkową tego na powrót odrodzonego w Wojsku Polskim oddziału, nadal używającego swej starej numeracji i nazwy, mianowicie 4 Pułku Piechoty Legionów. Ponadto swastyki, obok wizerunku orła oraz innych symboli solarnych, występowały również niekiedy na klamrach pasów głównych, a także na pamiątkowych sygnetach noszonych przez żołnierzy tego pułku⁵⁷.

Natomiast w *Wielkiej encyklopedii tatrzańskiej*⁵⁸ pod hasłem 'swastyka' w kontekście jej związków z Podhalem i szeroko rozumianą góralszczyzną podhalańską oraz jej kulturą duchową i materialną znalazły się następujące informacje: „W sanskryckim słowo svastika pochodzi od svasti = pomyślność, dobrobyt, a znak był symbolem dawnego kultu religijnego, także słońca lub ognia, albo życzeniem pomyślności. Był też podobno starosłowiańskim symbolem ognia i ciepła (...).

W Polsce swastyka jako znak symboliczny pojawiła się podobno od dawna i w różnych okolicach ziem polskich. Nie wydaje się jednak, aby od swastyki pochodziły krzyżyki różnego rodzaju jako elementy ornamentacyjne, a czasem może jako znaki symboliczne, często napotykanne w zdobnictwie podhalańskim. (...) Ponadto jako znak niewątpliwie symboliczny (magiczny?) krzyżyk pojawia się od dawna na Podhalu jako tak zwany krzyżyk niespodziany, w nierzucających się w oczy miejscach danego przedmiotu (od spodu, od tyłu) np. na rysiach i spodkach domów (...), także u pasterzy na halach tatrzańskich na przykład na czerpakach i pucierach.

Według starych górali krzyżyk niespodziany (zwykle w postaci prostych lub bardziej ozdobnych nacięć w drewnie), umieszczony w niepokalnym miejscu, chroni od złego budynek lub sprzęt i jego właściciela.

Najstarsze znane na Podhalu krzyżyki niespodziane (z XIX w.) mające zwykły kształt krzyżyków (a nie swastyk) mogą się wywodzić po prostu z sym-

⁵⁶ T. Kryśka-Karski, S. Żurkowski, *op. cit.*, s. 93; P. Stawecki, *Słownik biograficzny generałów Wojska Polskiego 1918-1939...*, s. 116. Vide także: W. Midowicz, *Ze wspomnień o góralskim generale Galicy*, „Pamiętnik Polskiego Towarzystwa Tatrzańskiego” 1993, t. 2.

⁵⁷ Szerzej vide: M. Szuman-Gorczyca, *Biżuteria patriotyczna. Katalog zbioru Muzeum Okręgowego w Koninie*, Konin 1986, s. 28; H. Wielecki, R. Sieradzki, *Wojsko Polskie 1921-1939. Odznaki pamiątkowe piechoty*, Warszawa 1991, s. 31-32; L. Zachuta, *Zawieszenia białej broni. O noszeniu białej broni bocznej*, Kraków 1992, s. 81-84; M. Dubrowska, *Pamiętki I wojny światowej w Muzeum Historycznym m. st. Warszawy. Zbiór Krzysztofa Klingera*, Warszawa 1994, s. 88; K. Filipow, *Legenda Legionów w znakach zakłeta*, [w:] *Legiony to... Szkice z dziejów Legionów Polskich*, oprac. M. Klimecki, K. Filipow, Białystok 1998, s.176 i passim; T. Zawistowski, *Klamry do polskich pasów wojskowych 1914-1945*, „Mundur i Broń” 2000, nr 2, s. 32-33; A. Kozłowska, *4 Pułk Piechoty Legionów w latach 1915-1939. Ludzie, tradycje i pamiątki*, „Mars” 2001, t. 11, s. 85 i passim; *Drużyniaczy-strzelcy-leguny. Żołnierze Legionów Polskich 1914-1918. Katalog wystawy*, wstęp Ł. Koniarek, Wrocław 2001, s. 33-34, ryc. nr 47.

⁵⁸ Warto tutaj zauważyć, iż w pierwszej próbie wydawnictwa tego typu (vide: Z. Radwańska-Paryska, W. H. Paryski, *op. cit.*) w ogóle nie ma hasła swastyka.

boliki chrześcijańskiej. Władysław Matlakowski pisał (*Budownictwo ludowe na Podhalu*, 1892): ‘Czy to jest oznaka chrześcijańskiego krzyża, czy wywodzi się od swastyki, nie śmiem tego rozstrzygać, a przed swą śmiercią w 1895 dodał: ‘[Stanisław] Witkiewicz upatruje... starożytniejszy rodowód, bo wywodzi ten krzyżyk od swastyki’ (*Zdobienie i sprzęt ludu polskiego na Podhalu*, 1901)⁵⁹.

Na przełomie XIX i XX w. na ziemiach polskich pod zaborami rozwinęło się duże zainteresowanie filozofią hinduską i jej symboliką, między innymi, swastyką. Tworzono różne teorie historiozoficzne (...) i hinduski mit swastyki połączono bezkrytycznie z realiami polskimi: na przykład Tadeusz Miciński w swej wizyjno-symbolicznej powieści *Nietota – księga tajemna Tatr* (1908) z hipotezy Witkiewicza uczynił pewnik: krzyżyk niespodziany to swastyka (...).

Swastykę zaczęto w ówczesnej literaturze coraz bardziej łączyć z góralszczyzną podhalańską (...).

Swastyka i krzyżyk niespodziany to w rzeczywistości dwa zupełnie odmienne znaki o innym kształcie [**vide rys. 3**] i innym rodowodzie, sztucznie i niesłusznie połączone przez historiozofów i literatów Młodej Polski (...)⁶⁰.

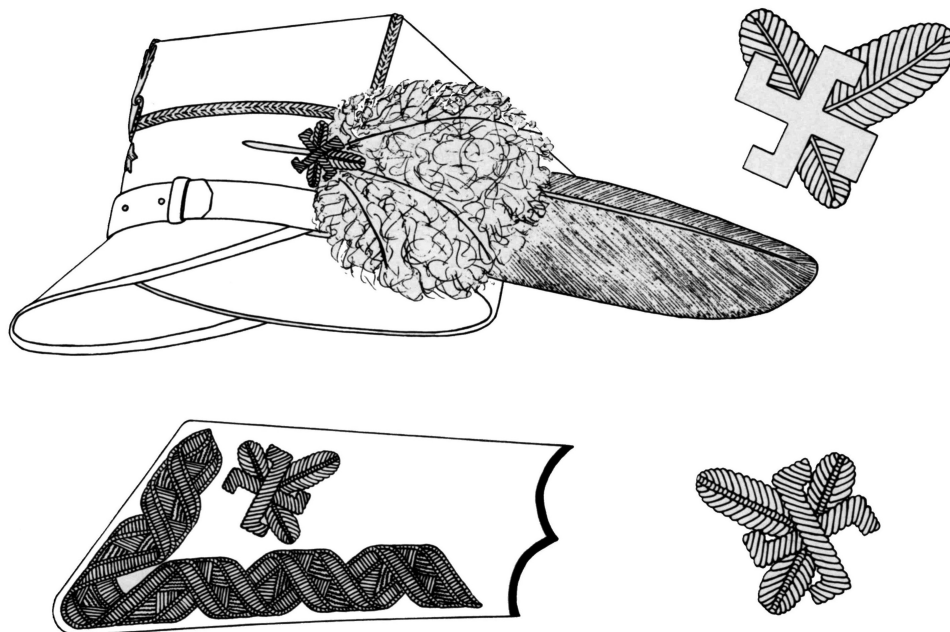
Przyznać trzeba, iż takiemu rozumowaniu trudno nie przyznać słuszności⁶¹.

⁵⁹ Przywoływany tutaj pogląd w całości został sformułowany przez Władysława Matlakowskiego (W. Matlakowski, *Zdobienie i sprzęt ludu polskiego na Podhalu. Zarysy życia ludowego*, Warszawa 1901, s. 22) w sposób następujący: „Krzyżyk (...) odgrywa podwójną rolę, raz jako często spotykany ornament, a po wtóre jako znak symboliczny, tzw. krzyżyk niespodziany, napotykanym bardzo często na budowach, na ryskach (końce pewnych płaz), na spodkach domów, na krokwiach, na narzędziach i sprzętach do jadła i picia, wytłaczany na maśle. Większość robi go tradycyjnie i machinalnie, lecz starsi objaśniają, że krzyżyk niespodziany, zrobiony w niepokojnym miejscu, broni budowlę, sprzęt od złego, od gryzaka (grzech tj. diabeł). P. [jest to zapewne skrót od „Pan”, a nie inicjał imienia – przyp. A.S.] Witkiewicz upatruje jeszcze starożytniejszy rodowód, bo wyprowadza ten krzyżyk od swastyki. Najwzyczajniejszy powstaje od nacięcia na belce, po obciosaniu, siekierą czterech nacięć na krzyż, nieco na ukos; zrobiony bywa jakby od niechcenia, niedbale, przypomina krzyż Św. Andrzeja (...). Proste krzyżyki i krzyżyki maltańskie znachodzi się na spinkach mosiężnych oraz na uszach tj. wieszadłach łyżników.”

⁶⁰ Z. Radwańska-Paryska, W. H. Paryski, *Wielka encyklopedia tatrzańska*, Poronin 1995, s. 1172-1173. Ponadto vide również: H. Stępień, *Mariusz Zaruski. Opowieść biograficzna*, Warszawa 1997, s. 70, 72, a także: K. Estreicher, *Środowisko artystyczne Zakopanego w okresie Młodej Polski (1900-1914)*, [w:] *Sztuka około 1900. Materiały Sesji Historyków Sztuki*, Kraków 1969 oraz Z. Piasecki, *Wokół stylu witkiewiczowskiego i osoby jego twórcy*, „Rocznik Podhalański” 1987, t. IV; B. Tondos, *Styl zakopiański i Zakopiańszczyzna*, Wrocław-Warszawa-Kraków 2004; A. D. Sznapić, *Tatrzańska Arkadia. Zakopane jako ośrodek artystyczno-intelektualny od około 1880 do 1914 roku*, Warszawa 2009; T. Jabłońska – tekst i wybór ilustracji, L. Szurkowski – projekt graficzny, P. Drożdżik – fotografie współczesne, *Stanisława Witkiewicza styl zakopiański (The Zakopane Style of Stanisław Witkiewicz)*, Olszanica 2008, gdzie również bogata literatura przedmiotu.

⁶¹ Gwoli historycznej rzetelności należy jednak zauważyć, iż o swastykach jako o jednym z rodzajów ornamentów występujących na serkach owczych wyciskanych i zdobionych przy pomocy specjalnych drewnianych form wspomina L. Węgrzynowicz, *Szalaństwo w limanowskim Beskidzie Wyspowym*, „Prace i Materiały Etnograficzne. Studies and Materials” 1952/1953, t. X, z. 1, s. 33-34. Podaje on tam także rysunek jednej takiej swastyki umieszczonej pod datą „1871” i określonej wraz

Tablica 2.
Rogatywka garnizonowa wz. 1935 z piórem oraz oznaki
(emblematy) strzelców podhalańskich



1. Rogatywka garnizonowa wz. 1935 z „orlim” piórem oficera niższego strzelców podhalańskich.
2. Metalowy emblemat strzelców podhalańskich – jeden z typów wykonywanych według przepisów z końca 1919 r.
3. Patka z wężykami oficerskimi wz. 1936 na kołnierz kurtki mundurowej oficerów i chorążych z haftowaną swastyką.
4. Jeden z typów haftowanego emblematu podhalańskiego dla oficerów i chorążych oraz podoficerów zawodowych (poza służbą).

Na podstawie przepisów ubiorczych oraz fotografii i oryginalnych przedmiotów rysunki wykonała: Agata Smolińska.

Potwierdzają je również realia kultury obecnego Podhala oraz zabytki materialne świadczące o innym sposobie wyrażania słabo już chyba w końcu XIX i na początku XX w. zaznaczającej się na tym obszarze symboliki solarnej⁶². Swastyka nie pojawiała się też wcale w typowym zdobnictwie ludowym, nawet tym sięgającym XIX w. Podobnie rzecz miała się również z tak charakterystycznymi dla tego regionu spinkami noszonymi do męskich koszul. Bowiem Włodzimierz Antoniewicz już dawniej piszący na ten temat i jednocześnie największy ich znawca twierdził, że „Na spinkach formie swastyki odpowiadać się zdaje *krzyżyk niespodziany*, krzyż leżący ze zgrubiałymi końcami ramion”. Dalej jednak pisze: „Typowej swastyki ani triquetrum nie napotkałem zgoła na spinkach góralskich”⁶³. Tymczasem w rzeczywistości na obiektach tych występowały znaki mniej lub bardziej zbliżone do wizerunku „wirującego słońca”, a w najlepszym wypadku, z pewnymi zastrzeżeniami, mogące być określone jako znaki swastykopodobne. Oglądając je trudno jest jednak odnieść wrażenie, iż ma się do czynienia z symboliką używaną w sposób świadomy i reprezentującą określony program ideowy (wcześniej religijny). Nie wolno też zapominać, iż na spinkach tych obficie występuje natomiast typowa i jednoznacznie czytelna symbolika chrześcijańska reprezentowana choćby przez krzyże zbliżone do greckich bądź łacińskich czy też kawalerskich (mantuańskich?), z umieszczanymi na nich bardzo często hebrajskimi inicjałami Zbawiciela w postaci „IHS” z krzyżykiem połączonym z literą „H”⁶⁴.

Wynika więc z tego, iż wprowadzając do wojskowej symboliki i umundurowania strzelców podhalańskich swastykę Wojsko Polskie, najprawdopodobniej, wzięło udział w procesie, jaki nie znajduje dostatecznego potwierdzenia w przeszłości kulturowej rdzennej ludności Podhala. Choć jednocześnie trud-

z chrześcijańskim krzyżem umieszczonym nad literami „I H S” jako „znaki szczęścia”. Trudno jest jednak dzisiaj dociec, czy pod znakiem tym kryły się jeszcze wówczas jakieś elementy pierwotnej symboliki solarnej. W swoim czasie nie zrobił tego także autor tego artykułu. Tymczasem nie należy zapominać również o chrześcijańskiej, a nie tylko pogańskiej konotacji tego znaku – szerzej vide choćby: F. Budda, *Swastyka w dziejach cywilizacji*, Toruń 2000, s. 96-97.

⁶² O motywie wschodzącego Słońca stosowanym w budownictwie podhalańskim, a także o innych występujących obok niego elementach zdobniczych szerzej vide: W. Matlakowski, *Budownictwo ludowe na Podhalu*, Kraków 1892, s. 45 i passim; E. Baniowska, K. Jagiełła, *Architektura ludowa*, [w:] *Podhale...*, s. 179, 182-183. Ponadto vide także: B. Tondos, *op. cit.*; T. Jabłońska – tekst i wybór ilustracji, L. Szurkowski – projekt graficzny, P. Drożdżik – fotografie współczesne, *op. cit.*

⁶³ W. Antoniewicz, *Metalowe spinki góralskie*, Kraków 1928, s. 53. Podobnie uczynili również A. Brückner – tekst, K. Estreicher – materiał ilustracyjny (*Encyklopedia staropolska*, t. II: N – Ź, Warszawa 1990, s. 531), którzy napisali: „Górale zakopiańscy wyrabiali wielkie spinki mosiężne, których ornamentacje (koła słoneczne, półmiesiące, gwiazdy) mają sięgać prototypów gockich”. O jakiegokolwiek swastyce czy też formie swastykopodobnej nie ma więc tam, zdaniem tych autorów, mowy.

⁶⁴ W. Antoniewicz, *op. cit.*, s. 18-54; U. Janicka-Krzywdą, *Patron-atrybut-symbol*, Poznań 1993 – krzyże; *Słownik terminologiczny sztuk pięknych*, pod red. K. Kuralskiej-Sulkiewicz, Warszawa 2003, s. 217; A. Znamierowski, *Insygnia, symbole i herby polskie. Kompendium*, Warszawa 2003, s. 33.

no mówić tutaj o jakiegokolwiek obcej inspiracji⁶⁵, to należy także kategorycznie stwierdzić, iż w końcu drugiej dekady XX w. symbol ten, poza wąskimi grupami elit osiadłych na Podhalu oraz rodzącej się właśnie góralskiej inteligencji, nie był wówczas powszechnie znany i rozumiany w warstwie szeroko rozumianej ludności góralskiej⁶⁶.

Przykładem takiej właśnie postawy może być chociażby postać i działalność Mieczysława Karłowicza – kompozytora oraz znanego miłośnika Tatr i taternictwa, który: „Idąc nową drogą [szlakiem w Tatrach – przyp. A.S.] zawsze znaczył ją kolorowymi, prawoskrętnymi swastykami”⁶⁷. Fakt ten potwierdza również w swoich wspomnieniach Rafał Malczewski: „Mieczysław Karłowicz, chodząc po Tatrach, nosił ze sobą czerwoną farbę i pędzelek. Na szczycie, który zdobył, malował swastykę, jako że był to znak wycinany na węglach starych chałup góralskich, poza tym pachniało to wtedy mistyką, subtelną i nieszkodliwą. Działo się to w czasach, gdy wierzono jeszcze w białą magię”⁶⁸. Po śmierci Karłowicza, który zginął porwany lawiną 8 lutego 1909 r., w miejscu znalezienia zwłok ustawiono głaz z odpowiednim napisem, na którym umieszczono również swastykę.

Nie rozstrzygając mimo to ostatecznie i nieodwołalnie tego problemu można chyba jednak stwierdzić, iż „tajemny krzyżyk”, w kształcie odmiennym od swastyki, od wielu wieków znany był jednakże na ziemiach polskich, a jego znaczenie na Podhalu w tym czasie było nadal jeszcze żywo odbierane i posiadało rozbudowaną symbolikę⁶⁹, którą intelektualna elita osiadła na Podhalu i twórcy okresu Młodej Polski, z sobie tylko znanych powodów, utożsały ze swastyką⁷⁰.

Prawoskrętna⁷¹ swastyka była bowiem symbolem zarówno życia, jak i śmierci, ideogramem oznaczającym pomyślność, w tym także w walce z wrogiem, symbolem ognia (watry), płodności, ciepła oraz witalności. Ważny był również jej dynamiczny charakter, oznaczający cykliczny ruch słońca po nieboskłonie, zmianę pór roku itd. Poza tym w jej pierwotnej postaci uważano również

⁶⁵ Pamiętać należy, że opisywany tutaj proces miał miejsce przed powrotem do dziejów Europy i świata swastyki, tym razem jednak będącej głównie symbolem hitleryzmu oraz jego rasistowskiej i ludobójczej ideologii.

⁶⁶ Warto tutaj jednak zauważyć, iż przed 1939 r. na sztandarze Związku Górali, obok innych elementów symbolicznych, jak chociażby parzenica, znajdowała się ponoć również swastyka. Takie informacje w swojej monografii przytoczył ostatnio Wojciech Szatkowski (*Goralenvolk. Historia zdrady*, Zakopane 2012, s. 491, 505)

⁶⁷ J. Majcher, *Tatry wehikuł czasu*, Opole 2002, s. 40.

⁶⁸ R. Malczewski, *Pępek świata. Wspomnienia z Zakopanego*, Warszawa 2003, s. 90.

⁶⁹ L. Kamiński (vel. Kamiński), *O mieszkańcach gór tatrzańskich. Najdawniejsza monografia etnograficzna Podhala*, z rękop. oprac. J. Kolbuszewski, Kraków 1992, s. 135, 142-143, 150.

⁷⁰ Przed 1939 r. swastyka znajdowała się także na elewacji Muzeum Tatrzańskiego w Zakopanem.

⁷¹ Znane są także swastyki lewoskrętne zwane swawastikami. Inne nazwy swastyki, jednego z najstarszych znanych ludzkości symboli, to: swarga, crux gammata, fylfot i wiele innych.

swastykę za wszechludzki znak odwracający uroki i ogólnoludzki krzyż, traktowany jako symbol inspiracji rodzaju ludzkiego do tworzenia własnego świata materialnego i duchowego oraz jako symbol pobudzający ją do samodzielności⁷².

Tymczasem zaprzeczeniem dynamicznego charakteru swastyki był właśnie krzyż równoramienny, który w przypadku „tajemnego krzyżyka” stanowił najczęściej stosowany motyw tego bardzo statycznego symbolu. Jest to więc kolejny powód, w wyniku którego trudno jest zgodzić się z tezą o rzekomej tożsamości tych znaków. Jednocześnie odnotować także należy, że swastyka, podobnie jak znak równoramiennego krzyża, jest jednym z symboli archetypicznych, a więc takich, których znajomość nosimy w sobie praktycznie od urodzenia.

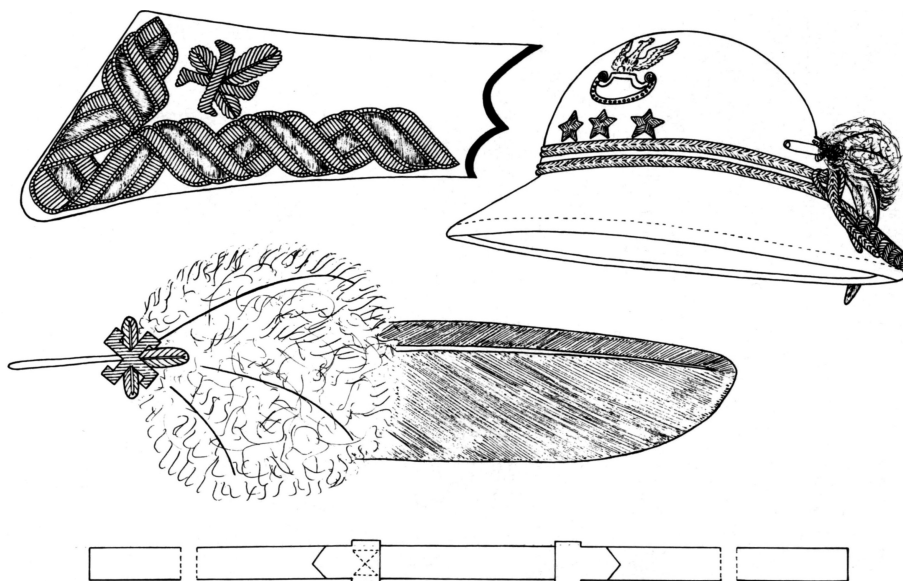
Nie bez znaczenia będzie też tutaj przypomnieć, że nieco odmienne treści podkładało pod ten ideogram znacznie od niego późniejsze chrześcijaństwo, w którym był to jeden z elementów związanych z symboliką krzyża. W wyniku tego swastyka symbolizowała klucz do raju, była znakiem chroniącym przed szatanem, znakiem ognia, słońca i życia⁷³.

Warto tutaj również dodać, iż w okresie międzywojennym na Podhalu w świadomości jego mieszkańców istniały jeszcze resztki dawnych zabobonów, które coraz skuteczniej wypierane były przez chrześcijaństwo oraz przez wpływy nowoczesnej cywilizacji. Postępujące i stałe kontakty, szczególnie z tym drugim z czynników, powodowały już w okresie przed 1939 r. stałe zanikanie dawnych praktyk oraz wiary w symboliczne znaczenie określonych gestów oraz ideogra-

⁷² Pamiętać jednak należy, iż na ziemiach polskich swastyka pojawiła się już w epoce neolitu, a więc około 4000 lat temu, czyli prawdopodobnie wraz z przybyciem na ten obszar praindoeuropejskich ludów rolniczych. U prasłowiańskiej ludności tzw. kultury łużyckiej (około 1300 do 400 r. p.n.e.) oraz w następującej po niej rolniczej kulturze przeworskiej, która trwała do około 400 r. n.e., jednym z najistotniejszych obiektów kultu było Słońce, którego symbolem była właśnie swastyka. Dlatego też znak ten lub też jego pochodne umieszczano na ówczesnych wyrobach ceramicznych oraz na ozdobach i na broni (szerzej vide chociażby: W. Wojciechowski, *Broń pierwotna i starożytna w Polsce*, Warszawa 1973). Jeszcze we wczesnym średniowieczu posługiwano się nią w różnych pogańskich, głównie solarnych, obrzędach religijnych. Na ziemiach polskich swastyka otrzymywała rozliczne formy graficzne oraz ściśle określoną treść symboliczną, która zawsze mniej lub bardziej związana była ze Słońcem jako źródłem życia i dostatku oraz wszelkiej pomyślności. Pod wpływem rozwoju i umacniania się w Królestwie Polskim chrześcijaństwa w XIII i XIV w. (szerzej vide choćby: J. Kłoczowski, *Europa słowiańska w XIV-XV wieku*, Warszawa 1984; *Kultura Polski średniowiecznej X-XIII w.*, pod red. J. Dowiata, Warszawa 1985) używanie tego symbolu poczęło powoli zanikać, by w końcu ustać zupełnie. Swastykę zastąpił zapewne znak krzyża, którego symboliczna moc i znaczenie jeszcze w drugiej połowie XX w. kultywowane były na polskiej wsi choćby w geście kreślenia nożem krzyża na spodzie napieczanego chlebowego bochna oraz weselnego kołacza lub też innego pieczywa.

⁷³ Vide: *Słownik języka polskiego*, pod red. W. Doroszewskiego, Warszawa 1966, s. 929; *Mały słownik języka polskiego*, pod red. S. Skorupki, H. Auderskiej, Z. Łempickiej, Warszawa 1989, s. 788; W. B. Moś, *Strzelcy podhalańscy 1918-1939...*, s. 23; U. Janicka-Krzywda, *op. cit.*, s. 214; J. E. Cirlot, *Słownik symboli*, Kraków 2000, s. 390-392; F. Buddha, *op. cit.*, s. 13 i passim; A. Frutiger, *Człowiek i jego znaki*, Warszawa 2003, s. 17 i passim.

Tablica 3.
Elementy umundurowania strzelców podhalańskich – kapelusz, patka i pióro



1. Nieprzepisowa patka od munduru oficerskiego lub chorążego strzelców podhalańskich z haftowaną swastyką.
2. Nieprzepisowy kapelusz pułownika strzelców podhalańskich wykonany w typie późniejszych kapeluszy wz. 1937 – wytwórca: firma „Elegant” – 1935 r.
3. Przepisowy wygląd orlego pióra z emblematem podhalańskim służącym do jego mocowania na kapeluszu – 1937 r.
4. Przepisowy wygląd podpinki do kapelusza podhalańskiego wz. 1937.

**Na podstawie przepisów ubiorczych oraz fotografii i oryginalnych przedmiotów rysunki wykonała:
Agata Smolińska.**

mów. Najdłużej przetrwały one w czynnościach związanych z wypasem prowadzonym na halach⁷⁴. Proces ten uległ gwałtownemu przyspieszeniu po II wojnie światowej, kiedy to nastąpiły różnorodne przeobrażenia społeczne. Spłyły one niektóre elementy dotychczasowej kultury Podhala. Kres położył im natomiast zakaz wypasania owiec w górach.

Dziś żadna z wymienianych tutaj jej nazw nie jest tam już znana ani używana. Ponadto powszechnie wiadomy i głęboki katolicyzm obecnych górali oraz niczym nieograniczony dostęp do współczesnych osiągnięć cywilizacyjnych zniszczyły „tajemny krzyżyk” oraz odbiór treści, jakie niósł on ze sobą. Natomiast od czasów II wojny światowej swastyka, i to nie tylko na Podhalu, budzi jedynie jednoznacznie negatywne skojarzenia. W przypadku górali dodatkową rolę odegrała kwestia podejmowanych wówczas przez Niemców prób tworzenia tzw. Goralenvolku oraz przykłady kolaboracji w tej sprawie z reguły nielicznych przedstawicieli ludności tego regionu z władzami okupacyjnymi⁷⁵.

W tym swoistym procesie zapomnienia swastyki nie bez znaczenia był również fakt, iż podczas II wojny światowej jej obecność w szeroko rozumianej kulturze dziewiętnasto- i dwudziestowiecznego Podhala posłużyła Niemcom do głoszenia teorii o rzekomych germańskich, głównie zaś gockich, korzeniach polskich górali⁷⁶.

Mimo to, po latach, gdy swastyka stała się już nieodłącznym elementem munduru strzelców podhalańskich Wojska Polskiego II Rzeczypospolitej, nie bez podstaw, tak o znaczeniu tego symbolu solarnego pisał jeden ze służących w nich oficerów: „Na patkach kołnierza strzelec podhalański nosi swastykę na tle jodełki, a na czapce z lewej strony orle pióro, spięte również swastyką. Swastyka jest symbolem ognia i słońca, które u dawnych Słowian były czczone jako bóstwa. Słońce to sława pułku, ogień to zapał i miłość Ojczyzny”⁷⁷.

Na marginesie tych rozważań warto też zauważyć, że zupełnie inaczej było natomiast z kapeluszem, zwanym przez część autorów „kłobukiem”, który już od dawna był tradycyjnym i powszechnie noszonym wówczas na co dzień ludo-

⁷⁴ Vide chociażby: R. Malczewski, *Tatry i Podhale...*, s. 30, 68, 140

⁷⁵ Szerzej vide: H. Jost, *op. cit.*, s. 44-51; A. Kaszyn, *Swastyka*, „Pamiętnik Polskiego Towarzystwa Tatrzańskiego” 1993, t. 2, s. 306-307; A. Palmrich, *Zagadnienie „Goralenvolku”*, [w:] *Regionalizm – regiony – Podhale. Materiały z sesji naukowej (Zakopane 4–6 grudnia 1993 r.)*, pod red. J. M. Roszkowskiego, Zakopane 1995, s. 211 i passim; W. Szatkowski, *op. cit.*, s. 28 i passim.

⁷⁶ Gwoli historycznej rzetelności należy przypomnieć, iż podobne poglądy pojawiały się już przed 1939 r. – niekiedy także w Polsce.

⁷⁷ R. Bober, *op. cit.*, s. 30.

wym nakryciem głowy górali podhalańskich⁷⁸ oraz ich najbliższych sąsiadów⁷⁹.

Wspomniany powyżej rysunek ilustrujący projekt zmian przedstawiał właśnie te dwa elementy, pokazując jednocześnie ich kształt oraz sposób noszenia przy umundurowaniu wykonanym w typie przepisowego z 1917 r. Emblemata w postaci swastyki przeznaczony był do noszenia na kołnierzu kurtki. „Tajemny krzyżyk” dla oficerów miał być wykonany metodą haftu w postaci prawoskrętnej, srebrnej swastyki umieszczonej na gałązce jedliny, wyhaftowanej zielonymi niciami. Identyczny w kształcie emblemat przewidziano dla strzelców. Miał on być jednak nie haftowany, lecz tłoczony z blachy o barwie srebra.

Godnym odnotowania jest także fakt, iż według tego projektu po obydwu stronach kołnierza należało nosić swastyki prawoskrętne. Zmieniał się jedynie zwrot gałązki jedliny – zawsze na zewnątrz kołnierza. Emblematy te należało umieszczać pośrodku każdej z jego stron, a więc mniej więcej zgodnie z późniejszym przepisem Ministerstwa Spraw Wojskowych z dnia 22 lipca 1919 r.⁸⁰, którym normowano sposób naszywania emblematów na kołnierzach obszytych wężykami. W taki to właśnie sposób proponowano uzupełnić wygląd munduru wz. 1917 w pułkach strzelców podhalańskich w celu odróżnienia ich od pozostałych oddziałów piechoty ówczesnego Wojska Polskiego.

Przedstawiony tutaj projekt odnaleziony został przez piszącego te słowa w materiałach wytworzonych przez Komisję Ubiorczą, która oceniła go na swym 17. posiedzeniu w dniu 10 czerwca i jednomyślnie zaaprobowała wprowadzenie emblematu („odznaki”) oraz kapelusza do umundurowania pułków strzelców podhalańskich. Dokonano też wówczas pewnych niewielkich zmian w ich wyglądzie i wyrażono zgodę na opublikowanie odpowiedniego uzupełnienia do wcześniejszego przepisu ubiorczego z 1917 r.⁸¹

⁷⁸ Szerzej na ten temat vide chociażby: L. Tyrowicz, *Podstawowe wiadomości z dziejów ubioru. Część I*, Łódź 1957; T. Karwicka, *Ubiory ludowe w Polsce*, Wrocław 1995; K. Hermanowicz-Nowak, *Strój ludowy*, [w:] *Podhale. Tradycja we współczesnej kulturze wsi*, pod red. D. Tylkowej, Kraków 2000; S. Trebunia-Stasz, *Śladami podhalańskiej mody. Studium z zakresu historii stroju górali podhalańskich*, Kościelisko 2007 (drugie wydanie: Kościelisko 2010); S. Trebunia-Stasz – tekst, J. Kubiena – fotografie, *Strój górali podhalańskich (The Dress of Podhale Highlanders)*, Kraków 2011.

⁷⁹ Vide choćby: R. Reinfuss, *Atlas polskich strojów ludowych, część V: Małopolska*, Z. 18: *Stroje górali szczawnickich*, Lublin 1949; E. Starek, *Atlas polskich strojów ludowych, część V: Małopolska*, z. 11: *Strój orawski*, Wrocław 1966; J. Wielek, *Atlas polskich strojów ludowych, część V: Małopolska*, z. 14: *Stroje górali łączkich*, Wrocław 1999; E. Królikowska, *Polski strój ludowy – przewodnik po wystawie stałej (The Polish Folk Dress – guide to the permanent exhibition)*, Państwowe Muzeum Etnograficzne, Warszawa 2000.

⁸⁰ Vide: CAW, *Dziennik Rozkazów Wojskowych* Nr 84 z 12 VIII 1919 r. pozycja 2972.

⁸¹ CAW, Ministerstwo Spraw Wojskowych. Departament Intendentury, 300.59.135. Protokół z 17-go Posiedzenia Komisji Ubiorczej z dnia 10 VI 1919 r. W posiedzeniu tym uczestniczyli między innymi: znany historyk wojskowy i żołnierz, płk Sztabu Generalnego dr Marian Kukiel (jako przewodniczący), znany i niezwykle popularny malarz batalista oraz jednocześnie kawalerzysta rtm. Wojciech

Ich prawne usankcjonowanie nastąpiło na mocy odpowiedniego rozkazu noszącego datę 21 czerwca 1919 r., a opublikowanego 28 czerwca tegoż roku w Dzienniku Rozkazów Wojskowych oraz 10 lipca przez Dowództwo Okręgu Generalnego w Krakowie. Jego postanowienia brzmiały następująco:

„Zatwierdzają się następujące odznaki dla pułków strzelców podhalańskich:

- 1) Zamiast czapki – kapelusze góralski niski, okrągły, barwy ochronnej [...].
- 2) Na kołnierzu z obu stron odznaki [emblematy – przyp. A.S.] w kształcie swastyki z gałązką jedliny, dla żołnierzy z białej oksydowanej blachy, dla oficerów zaś haftowane takimiż nićmi; wysokość odznaki cm 4,5, szerokość cm 3.

Poza tym cały ubiór i oporządzenie, jak dla wszystkich pułków piechoty polskiej”⁸².

Tak według rozkazu zaaprobowanego ostatecznie przez Ministra Spraw Wojskowych miał wyglądać uzupełniony mundur przeznaczony wtenczas do noszenia przez oficerów i szeregowych służących w pułkach strzelców podhalańskich⁸³.

Powyższy tekst wymaga pewnego komentarza. Dokument ten wprowadził do użytku obydwie elementy, które umieszczono w projekcie skierowanym do Komisji Ubiorczej Ministerstwa Spraw Wojskowych. Wyraźnie rozrózniono wygląd „tajemnego krzyżyka” dla oficerów i szeregowych. Ponadto swastyka oficerska miała być cała srebrna, podczas gdy postulowano umieszczenie jej na zielonej gałązce. Nie określono jednak kierunku załamania jej ramion.

Rozkaz ten, choć niezbyt szczegółowy i pozbawiony części ilustracyjnej, był jednak dostatecznie czytelny, szczególnie dla zainteresowanych. Ponadto było to uzupełnienie wcześniejszego przepisu ubiorczego z 1917 r. Tak więc symbolika strzelców podhalańskich od lata 1919 r. powinna wyglądać tak, jak to przedstawiono powyżej.

Tymczasem rzeczywistość była zapewne mocno odległa od tego postulowa-

Kossak (członek komisji), następny artysta i oficer ppor. Mikołaj Wisznicki (jako sekretarz) oraz kolejny doskonały ówczesny historyk prof. dr Wacław Tokarz. Zabrakło na nim natomiast ówczesnego dyrektora Muzeum Narodowego w Warszawie i późniejszego dyrektora Muzeum Wojska oraz jednocześnie najwybitniejszego w tym gronie, europejskiej miary fachowca w tej dziedzinie, Bronisława Gembarzewskiego, który często był przeciwny wprowadzaniu podobnych innowacji mundurowych. Twierdził on bowiem, iż powiększają one i tak już, jego zdaniem, zbyt daleko idącą „pstrokaciznę” występującą w umundurowaniu Wojska Polskiego.

⁸² CAW, *Dziennik Rozkazów Wojskowych* Nr 71 z 28 VI 1919 r. pozycja 2317; CAW, *Rozkaz* Nr 80 Dowództwa Okręgu Generalnego w Krakowie z 10 VII 1919 r. pozycja 2324.

⁸³ Szerzej o tych kwestiach vide choćby: A. Smoliński, *Mundur strzelców podhalańskich od roku 1918 do początku 1920 na tle umundurowania Wojska Polskiego...*; idem, *Jakie były początki umundurowania strzelców podhalańskich...*; idem, *Początkowe dzieje barwy i symboliki strzelców podhalańskich oraz ich związki z kulturą ludową Podhala – lata 1918-1920. Przyczynek do badań mundurologicznych i kostiumologicznych...*; idem, *Przyczynek do genezy odrębności mundurowych strzelców podhalańskich II Rzeczypospolitej...*; idem, *Polskie czy obce inspiracje umundurowania strzelców podhalańskich II Rzeczypospolitej?*; idem, *Polskie i obce inspiracje umundurowania strzelców podhalańskich II Rzeczypospolitej...*

nego stanu rzeczy. Wydaje się, iż w 1919 r. emblematy w postaci swastyki nie były zbyt powszechne⁸⁴. Najprawdopodobniej zaczęli nosić je oficerowie oraz być może też część żołnierzy. Nie było jednakże wtedy zapewne całych pododdziałów (batalionów i kompanii) ani tym bardziej oddziałów (pułków) noszących te symbole. Zaczęły się one upowszechniać dopiero w 1920 r. i to zarówno w swej wersji pierwotnej, jak i w ich kolejnej wersji opublikowanej w „Przepisie ubioru polowego WP...” z listopada 1919 r.⁸⁵ Przykładem może być tutaj choćby 3 Pułk Strzelców Podhalańskich, który swastyki otrzymał i nałożył dopiero w lipcu 1920 r., czyli podczas tragicznego odwrotu Wojska Polskiego z dalekich Kresów Wschodnich pod same niemal wrota Warszawy⁸⁶.

Można tutaj też dodać, iż jeszcze gorzej i na dodatek przez znacznie dłuższy okres przedstawiało się zaopatrzenie pułków strzelców podhalańskich w kapelusze. Te na przełomie 1919 i 1920 r. zastępowano furażerkami i rogatywkami⁸⁷, do których mocowano orle lub jastrzębie pióra. Wzorem austriackich cesarskich strzelców tyrolskich⁸⁸, którzy w tym celu używali oznaki w postaci szarotki, robiono to przy pomocy emblematu „tajemnego krzyżyka” z gałązką jedliny. Być może, że na szerszą skalę zjawisko to zaistniało dopiero pod koniec 1920 r. Jedno jest pewne – furażerki z piórkiem zastępowały kapelusze, których długo jeszcze nie było⁸⁹, a przynajmniej nie starczało dla wszystkich⁹⁰.

Oceniając zmiany, jakie latem 1919 r. wprowadzono w umundurowaniu strzelców podhalańskich, należy pamiętać również, iż pewne elementy ludowego stroju podhalańskiego w ubiorze armii europejskich pojawiły się już wcześniej. Stało się to w 1859 r. w trakcie wojny Austrii z koalicją francusko-włoską. Wówczas to bowiem cesarz austriacki Franciszek Józef I na mocy pisma noszącego datę 28 kwietnia tego roku skierowanego do Ministra Spraw We-

⁸⁴ Podobnego zdania jest W. B. Moś (*Strzelcy podhalańscy 1918-1939...*, s. 25).

⁸⁵ Pamiętać trzeba, iż w okresie międzywojennym istniało wiele odmian swastyk noszonych w pułkach strzelców podhalańskich oraz innych uprawnionych do tego formacjach (vide choćby: A. Smoliński, *Barwa artylerii Wojska Polskiego w latach 1918-1939*, „Zeszyty Naukowe Wyższej Szkoły Oficerskiej im. gen. Józefa Bema” 2001, R. XXXIV, nr 20; idem, *Barwy formacji artylerii Wojska Polskiego w latach 1918-1939 oraz ich historyczny rodowód*, [w:] *Studia artyleryjskie*, pod red. M. Giętkowskiego, A. Smolińskiego, Toruń 2011). Poza wyglądem ogólnym różniły się one pomiędzy sobą także zwrotem ramion swastyki.

⁸⁶ O. Dąbrowski, *op. cit.*, s. 13.

⁸⁷ Już latem 1920 r. rogatywkę generalską uszytą według przepisu z końca 1919 r. wraz z przyczepionym z lewej jej strony piórem nosił ówczesny generał brygady Andrzej Galica. Orle pióro mocowane było przy pomocy oznaki w postaci swastyki strzelców podhalańskich.

⁸⁸ S. A. Coil, *op. cit.*, s. 121 i passim. Ponadto vide także: H. Hinterstoisser, M. Ch. Ortner, E. A. Schmidl, *op. cit.*; *Adjustierungsvorschrift für das k. u. k. Heer. I – VII Teil und Anhang...*

⁸⁹ W. B. Moś (*Strzelcy podhalańscy 1918-1939...*, s. 53) zwyczaj umieszczania piór na furażerkach przesuwają na wcześniejsze lata 20. i wiąże go z 3. Pułkiem Strzelców Podhalańskich.

⁹⁰ *Ibidem*, s. 48.

wewnętrznych rozkazał formowanie w krajach koronnych ochotniczych oddziałów konnych i pieszych, czyli tzw. Freikorpsów. W ślad za tym w maju na obszarze zachodniej Galicji⁹¹ rozpoczęto formować Zachodniogalicyski Ochotniczy Batalion Strzelców, któremu jako garnizon wyznaczono miasto Kraków. Na jego dowódcę wyznaczono Polaka majora Maksymiliana Rodakowskiego⁹². Batalion ten nie wziął jednak żadnego udziału w działaniach wojennych i już we wrześniu 1859 r., wobec ich zakończenia, został rozwiązany.

Nader ciekawe było jednak jego umundurowanie, które ponadto jak na ówczesne czasy było zupełnie wyjątkowe. Wiele jego elementów oparto bowiem na ubiorach górali podhalańskich, przy czym pod pewnymi względami można je nawet uznać za pierwowzór niektórych rozwiązań wprowadzonych następnie do umundurowania polskich strzelców podhalańskich w okresie II Rzeczypospolitej.

Poza innymi elementami, zgodnie z przepisem, strzelcy ci mieli bowiem nosić okrągłe góralskie kapelusze z „kostką”, czyli z muszelkami na otoku i przystrojem w postaci pęku kogucich piór przypiętych z lewej strony do kapelusza za pomocą małego, mosiężnego austriackiego dwugłowego orła, który spełniał w ten sposób rolę spinki („broszy”)⁹³.

Trudno dziś określić, kto był pomysłodawcą wprowadzenia elementów ubioru regionalnego do umundurowania tego batalionu. Nie sposób też dzisiaj jednoznacznie stwierdzić, czy mundury te w 1859 r. pojawiły się w większej ilości na ulicach Krakowa. Jeżeli tak było, to pamięć o tym mogła przetrwać aż do momentu odzyskania niepodległości przez Polskę. Choć nie ma na to żadnych bezpośrednich dowodów, pewne analogie z późniejszym mundurem strzelców podhalańskich mogą jednak wskazywać na to w sposób choćby pośredni. Nawet jeżeli tak właśnie było, to pomysł wskrzeszenia pewnych elementów podhalańskiego ubioru ludowego w umundurowaniu wojskowym, tym razem już w odrodzonym Wojsku Polskim, należy uznać za słuszny.

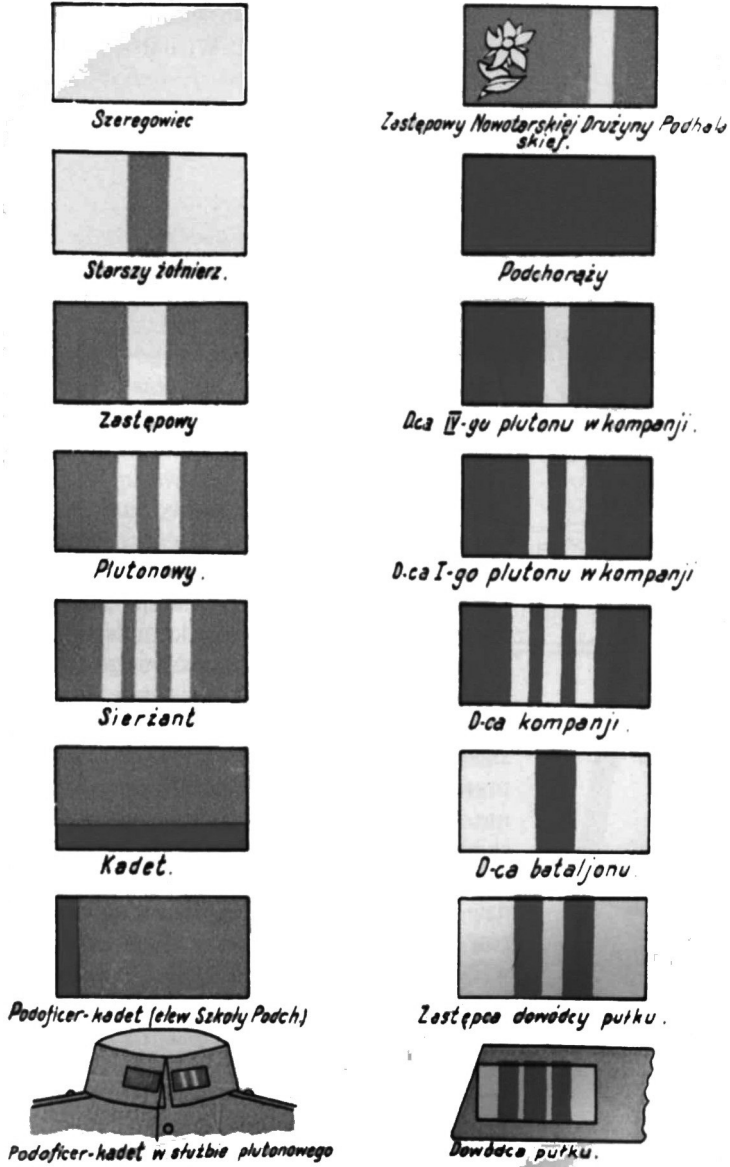
Opisany powyżej proces nie był jednak końcem zmian, jakie następowały w umundurowaniu strzelców podhalańskich. Rozwiązania wprowadzone latem 1919 r. zostały ponownie zaakceptowane na mocy nowego „Przepisu ubioru po-

⁹¹ W skład tego obszaru wchodziło również Podhale oraz polskie części Spiszu i Orawy.

⁹² Był to Maksymilian Ritter von Rodakowski – szerzej na temat tej ciekawej postaci vide choćby: *Encyklopedia wojskowa. Tom I*, pod red. O. Laskowskiego, Warszawa 1931, s. 796-798; G. Schreiber, *Des kaisers Reiterer. Österreichische Kavallerie in vier Jahrhunderten*, Wien 1967, s. 240, 255-256; J. Rydel, *op. cit.*, s. 265-266; H. P. Kosk, *Generalicja polska. Popularny słownik biograficzny*, t. II: *M-Ż. Suplement*, Pruszków 2001, s. 128.

⁹³ J. Jędrzejewicz, *Zachodnio-Galicyski Ochotniczy Batalion Strzelców 1859*, „Broń i Barwa” 1934, R. II, nr 4, s. 88-89.

Odznaki szarż Polskich Drużyn Strzeleckich



Ryc. 1. Przepisowy wygląd oznak (a nie odznak!) funkcji oficerskich i podoficerskich dla funkcyjnych Polskich Drużyn Strzeleckich oraz Drużyn Podhalańskich – 1914 r

Źródło: W. Suleja, *Kosynierzy i strzelcy. Rzecz o irredencie*, Wrocław 1997, s. 191.

lowego WP r. 1919⁹⁴, który ukazał się 27 grudnia 1919 r. Poza kapeluszem⁹⁵ powyższy przepis wprowadzał też nowy wzór „tajemnego krzyżyka”, czyli swastyki. Miała być ona lewoskrętna, a więc mieć zwrot odwrotny od projektu z maja 1919 r. Odmienny rysunek otrzymała też gałązka jedliny, która powinna posiadać trzy rozgałęzienia. Wzór ten pod względem estetycznym był dość udany.

Emblemat oficerski należało wykonywać metodą haftu nićmi srebrnymi i oksydowanymi, a emblemat szeregowych tłoczyć z blachy białej, również oksydowanej⁹⁶. Zgodnie z postanowieniami przepisu noszono je w przednim rogu patki kołnierza kurtki oraz w rogu kołnierza płaszcza pod tasiemkami w barwach broni. W obu przypadkach miały być one noszone skośnie. Następnie, tak samo jak na płaszczu, swastyki z gałązkami jedliny przypinano też na wykładanych kołnierzach sukiennych peleryn podhalańskich oraz na wprowadzonych w 1936 r. sukiennych peleryn oficerskich⁹⁷.

W końcu 1919 r. ustalono ostatecznie wiele szczegółów umundurowania strzelców podhalańskich II Rzeczypospolitej. Na trwałe z dziejami tej formacji związany został bowiem emblemat w postaci swastyki⁹⁸ oraz kapelusz z piórem, choć nie od razu znalazły się one rzeczywiście w powszechnym użytku.

W dalszym jednak ciągu trwało wprowadzanie nowych elementów do ubioru strzelców podhalańskich. Prym w tej dziedzinie nadal wiodły 1. i 2. Pułk Strzelców Podhalańskich. Należy więc tutaj wspomnieć o pewnym rozwiązaniu, które do Wojska Polskiego trafiło zapewne z armii naszego austriackiego zaborcy. Był to sposób mocowania pióra do rogatywek oraz kapeluszy podhalańskich przy pomocy emblematów podhalańskich. Jako pierwsi bowiem sposób ten zastosowali Austriacy już w 1859 r. w opisanym powyżej Zachodniogalicyskim Ochotniczym

⁹⁴ CAW, *Dziennik Rozkazów Wojskowych* Nr 97 z 27 XII 1919 r. pozycja 4139.

⁹⁵ Szerzej na ten temat vide choćby: A. Smoliński, *Początkowe dzieje barwy i symboliki strzelców podhalańskich oraz ich związki z kulturą ludową Podhala – lata 1918-1920. Przyczynek do badań mundurowologicznych i kostiumologicznych...*

⁹⁶ Oksydacja powodowała, iż otrzymywały one szlachetną barwę starego srebra.

⁹⁷ Vide: CAW, Ministerstwo Spraw Wojskowych. Departament Dowodzenia Ogólnego, 300.22.122. Wprowadzenie peleryn. Zakaz płaszczy gabardynowych – Departament Dowodzenia Ogólnego Ministerstwa Spraw Wojskowych Nr 1590/Mund., Warszawa dnia 10 grudnia 1935 r.; CAW, *Dziennik Rozkazów Ministerstwa Spraw Wojskowych* Nr 2 z 6 II 1936 r. pozycja 19; R. Medwicz, *Polski mundur wojskowy w przededniu II wojny światowej*, „Studia do Dziejów Dawnego Uzbrojenia i Ubioru Wojskowego” 1978, t. 7, s. 120-121; S. Komornicki, Z. Bielecki, W. Bigoszevska, A. Jońca – rysunki, *Wojsko Polskie 1939-1945. Barwa i broń*, Warszawa 1984, s. 119-124.

⁹⁸ Z biegiem czasu symboliczne znaczenie swastyki stało się tak silne, że podczas II wojny światowej noszono je także w niewoli. Bowiem przebywający wówczas w niemieckich oflagach oficerowie strzelców podhalańskich wykonywali je, wykorzystując w tym celu choćby puste puszkę po konserwach. Przykłady takich właśnie swastyk przytacza: W. B. Moś, *Strzelcy podhalańscy 1918-1939...*, s. 27 oraz fot. nr 5.

Batalionie Strzelców. Następnie wykorzystywano go w formacjach cesarskich strzelców tyrolskich, gdzie w celu mocowania piór do kapeluszy strzeleckich zakładanych do mundurów wyjściowych używano dobrze zaprojektowanych i estetycznie wykonanych metalowych emblematów w postaci trąbek strzeleckich z orłem tyrolskim. Podobnie było też w formowanych podczas wojny oddziałach piechoty górskiej, gdzie do przytrzymywania piór z kiściami puchu noszonych do czapek polowych używano metalowych emblematów, mianowicie szarotek, takich samych, jakie noszono na kołnierzach kurtek⁹⁹.

Metoda ta znalazła następnie zastosowanie także w Wojsku Polskim. Bowiem już w latach dwudziestych w pułkach strzelców podhalańskich w taki sam sposób wykorzystywano oznakę w postaci swastyki, przy pomocy której przypinano do kapeluszy, a wcześniej do furazerek i rogatywek wz. 1919, orle pióra. Po raz pierwszy metoda ta uzyskała oficjalną sankcję na mocy rozkazu Ministra Spraw Wojskowych z 1927 r., którym zezwolono na noszenie orlich piór z pękiem puchu na rogatywkach oficerów i szeregowych formacji wchodzących w skład 21. i 22. Dywizji Piechoty Górskiej. Poza pułkami strzelców podhalańskich rozkaz ten objął wtedy także 21. i 22. Pułki Artylerii Polowej (potem Lekkiej), a przez pewien czas również 1. Pułk Artylerii Górskiej¹⁰⁰. Taki sposób noszenia piór na rogatywkach garnizonowych obowiązywał aż do końca istnienia II Rzeczypospolitej. Podobnie było też w przypadku kapeluszy podhalańskich. Wydaje się, iż można stwierdzić, że było to świadome i bardzo rozsądne wykorzystanie wcześniejszych doświadczeń austriackich¹⁰¹.

Pamiętać należy, iż swastyka występowała również na innych elementach symboliki oddziałowej strzelców podhalańskich Wojska Polskiego II Rzeczypospolitej. Do grupy tej zaliczyć trzeba przede wszystkim odznaki pamiątkowe. W przypadku zatwierdzonej w lipcu 1931 r. odznaki pamiątkowej 1. Pułku Strzelców Podhalańskich¹⁰² znalazły się na niej skrzyżowane góralskie ciupagi tworzące stylizowaną prawoskrętną swastykę nałożoną na 12 gałązek jedliny ułożonych

⁹⁹ Szerzej vide: *Adjustierungsvorschrift für das k. u. k. Heer. I-VII Teil und Anhang...* – Teil II. Jägertruppe. Allgemeine kennzeichnung der Adjustierung, s. 77-78; H. Hinterstoisser, M. Ch. Ortner, E. A. Schmidl, *op. cit.*, s. 108 i passim.

¹⁰⁰ Oddział ten prawo do noszenia swastyk na kołnierzach kurtek i płaszczy oraz do używania symboliki „ogólnej dywizji górskich” otrzymał w marcu 1922 r. – vide: CAW, *Dziennik Rozkazów Ministerstwa Spraw Wojskowych Nr 11 z 14 III 1922 r. pozycja 157*. Szerzej vide także: A. Smoliński, *Barwa artylerii Wojska Polskiego w latach 1918-1939...*; idem, *Barwy formacji artylerii Wojska Polskiego w latach 1918-1939 oraz ich historyczny rodowód...*

¹⁰¹ Vide: CAW, *Dziennik Rozkazów Ministerstwa Spraw Wojskowych Nr 12 z 12 IV 1927 r. pozycja 116*; R. Saxl, *Umundurowanie Wojska Polskiego*, Warszawa 1928, s. 12; A. Romaniak, *Pamiętki po 2 Pułku Strzelców Podhalańskich z Sanoka*, Katalog zbiorów Muzeum Historycznego w Sanoku, Sanok 2003, s. 24 i passim.

¹⁰² Vide: CAW, *Dziennik Rozkazów Ministerstwa Spraw Wojskowych Nr 23 z 31 VII 1931 r. pozycja 285*.

w formie mocno wystylizowanej gwiazdy. Pośrodku nieemaliowanej odznaki, jednakowego wzoru dla oficerów i szeregowych, na romboidalnej tarczy umieszczone były numeracja oddziałowa, czyli „1”, oraz inicjały nazwy pułku w postaci „PSP”, a pomiędzy ciupagami nazwy pól bitewnych świadczących o jego bojowej chwale, mianowicie „BRZEŚĆ”, „BIAŁYSTOK”, „KIJÓW” i „GRODNO”¹⁰³.

Pewne podobieństwa z poprzednią wykazywała także kompozycja zatwierdzonej w 1929 r. odznaki pamiątkowej 2. Pułku Strzelców Podhalańskich¹⁰⁴. Miała ona bowiem kształt srebrnego krzyża greckiego o nieco pochylonych i łamanych ramionach, tworzących w ten sposób prawoskrętną swastykę, w wersji oficerskiej, z emaliowaną, granatową obwódką¹⁰⁵. Pośrodku znajdowała się emaliowana na biało okrągła tarczka, na której widniała jego numeracja, czyli srebrny numer „2” oraz takiż inicjał nazwy pułku, mianowicie litery „PSP”. Pomiedzy ramionami krzyża umieszczono cztery, emaliowane na zielono świerkowe gałązki, a całość otaczał złożony wieniec laurowy¹⁰⁶.

Swastyka w postaci srebrnego emblematu zatwierdzonego w końcu 1919 r. do noszenia na kołnierzach kurtek i płaszczy, wraz z nałożonym na nią numerem oddziałowym „3”, stanowiła również integralną część zaakceptowanej przez Ministerstwo Spraw Wojskowych w styczniu 1928 r. odznaki pamiątkowej 3. Pułku Strzelców Podhalańskich¹⁰⁷. W wersji oficerskiej miała ona postać okrągłej, emaliowanej na biało tarczy z nałożonym na nią złożonym, złożonym z dwóch gałązek, wieniec laurowym. Na tarczy znajdowało się zaś podłożone pod swastykę złote wyobrażenie wschodzącego słońca ze złotymi promieniami. Poza tym w górnej części białej tarczy umieszczono złotą datę powstania pułku, mianowicie rok „1919”, a pod nią także inicjały jego nazwy, czyli „P.S.P.”¹⁰⁸

¹⁰³ M. Wełna, *Odnaczenia i odznaki jednostek Wojska Polskiego 1914/1918 – 1939/1945*, Katalog wystawy zorganizowanej z okazji 70. rocznicy odzyskania Niepodległości, Wrocław 1988, s. 60; H. Wielecki, R. Sieradzki, *Wojsko Polskie 1921-1939. Odznaki pamiątkowe piechoty...*, s. 139; K. Filipow, B. Wróblewski – ilustracje, *Odznaki pamiątkowe Wojska Polskiego 1921-1939. Piechota*, Warszawa 1995, s. 73; Z. Sawicki, A. Wielechowski, *Odznaki Wojska Polskiego 1918-1945. Katalog zbioru falerystycznego. Wojsko Polskie 1918-1939, Polskie Siły Zbrojne na Zachodzie*, Warszawa 2007, s. 138-139.

¹⁰⁴ Vide: CAW, *Dziennik Rozkazów Ministerstwa Spraw Wojskowych Nr 32 z 16 X 1929 r. pozycja 313*.

¹⁰⁵ Wersja przeznaczona dla szeregowych nie była emaliowana. Podobnie zresztą było wówczas w innych oddziałach Wojska Polskiego, w tym także w pułkach strzelców podhalańskich. Niekiedy jednak wersje emaliowane wolno było nosić także podoficerom zawodowym. Tak było właśnie chociażby w 4. Pułku Strzelców Podhalańskich.

¹⁰⁶ H. Wielecki, R. Sieradzki, *Wojsko Polskie 1921-1939. Odznaki pamiątkowe piechoty...*, s. 140; K. Filipow, B. Wróblewski – ilustracje, *op. cit.*, s. 74; Z. Sawicki, A. Wielechowski, *Odznaki Wojska Polskiego 1918-1945. Katalog zbioru falerystycznego. Wojsko Polskie 1918-1939, Polskie Siły Zbrojne na Zachodzie...*, s. 140-141.

¹⁰⁷ Vide: CAW, *Dziennik Rozkazów Ministerstwa Spraw Wojskowych Nr 2 z 14 I 1928 r. pozycja 11*.

¹⁰⁸ H. Wielecki, R. Sieradzki, *Wojsko Polskie 1921-1939. Odznaki pamiątkowe piechoty...*, s. 141;

Natomiast wzór odznaki pamiątkowej 4. Pułku Strzelców Podhalańskich zatwierdzono w lipcu 1931 r.¹⁰⁹ Miała ona kształt emaliowanej na granatowo, okrągłej tarczy obrzeżonej srebrnym wieńcem złożonym z gałązek jedliny i lauru. Na tarczy znajdowała się emaliowana na biało, prawoskrętna swastyka o srebrnych obwódkach, a na jej ramionach srebrny numer pułkowy „4” oraz także inicjały „P”, „S.”, „P.”¹¹⁰ Na skrzyżowaniu ramion swastyki nałożona była srebrna, symbolizująca słońce tarcza z wychodzącymi z niej czterema, najczęściej zapewne złotymi, a niekiedy srebrnymi, pękami, liczącymi po 7 sztuk promieni każdy. Na niej znajdował się emaliowany na biało lub też srebrny orzeł państwowy wz. 1927. Zaś na odwrocie tak wykonanej odznaki umieszczono nazwy oraz związane z nimi daty miejsca formowania 4. Pułku Strzelców Podhalańskich oraz najważniejszych bitew na jego szlaku bojowym z lat 1919–1920¹¹¹.

Mocno wystylizowana swastyka znalazła się też na zatwierdzonej w kwietniu 1929 r. odznace pamiątkowej 5. Pułku Strzelców Podhalańskich¹¹². Emaliowane na biało trapezowate ramiona jej wersji oficcerskiej załamane były w prawo. Na ich skrzyżowaniu znajdowała się również biała okrągła tarcza ze złotym numerem oddziałowym, czyli „5”, otoczonym wokół inskrypcją w postaci: „5 PUŁK STRZELCÓW PODHAL”. Pomiedzy ramionami swastyki wkomponowano stylizowane srebrne orły bez koron, które nazywano w pułku „orłami skalnymi”. Ich opuszczone w dół skrzydła łączyły się ze sobą i obejmowały ramiona swastyki¹¹³.

Odmienny był natomiast zwrot swastyki na zatwierdzonej w maju 1929 r. odznace pamiątkowej 6. Pułku Strzelców Podhalańskich¹¹⁴. W wersji oficcerskiej znak ten miał kształt emaliowanego na granatowo krzyża maltańskiego, którego ramiona zakończone były kulkami. Na dolnym ramieniu umieszczona była złota data powstania oddziału, mianowicie „19 XII 1918”. Na krzyżu tym znajdowała się wspomniana powyżej, emaliowana na biało swastyka, a pośrodku jej ramion

K. Filipow, B. Wróblewski – ilustracje, *op. cit.*, s. 74-75; Z. Sawicki, A. Wielechowski, *Odznaki Wojska Polskiego 1918-1945. Katalog zbioru falerystycznego. Wojsko Polskie 1918-1939, Polskie Siły Zbrojne na Zachodzie...*, s. 141-143.

¹⁰⁹ Vide: CAW, *Dziennik Rozkazów Ministerstwa Spraw Wojskowych* Nr 23 z 31 VII 1931 r. pozycja 285.

¹¹⁰ Według części autorów barwa tych inskrypcji oraz wieńca okalającego tarczę była złota.

¹¹¹ M. Wełna, *op. cit.*, s. 60; H. Wielecki, R. Sieradzki, *Wojsko Polskie 1921-1939. Odznaki pamiątkowe piechoty...*, s. 142; K. Filipow, B. Wróblewski – ilustracje, *op. cit.*, s. 75-76; Z. Sawicki, A. Wielechowski, *Odznaki Wojska Polskiego 1918-1945. Katalog zbioru falerystycznego. Wojsko Polskie 1918-1939, Polskie Siły Zbrojne na Zachodzie...*, s. 143-144.

¹¹² Vide: CAW, *Dziennik Rozkazów Ministerstwa Spraw Wojskowych* Nr 13 z 23 IV 1929 r. pozycja 129.

¹¹³ M. Wełna, *op. cit.*, s. 60; H. Wielecki, R. Sieradzki, *Wojsko Polskie 1921-1939. Odznaki pamiątkowe piechoty...*, s. 143; K. Filipow, B. Wróblewski – ilustracje, *op. cit.*, s. 76-77; Z. Sawicki, A. Wielechowski, *Odznaki Wojska Polskiego 1918-1945. Katalog zbioru falerystycznego. Wojsko Polskie 1918-1939, Polskie Siły Zbrojne na Zachodzie...*, s. 144-145.

¹¹⁴ Vide: CAW, *Dziennik Rozkazów Ministerstwa Spraw Wojskowych* Nr 16 z 18 V 1929 r. pozycja 158.

okrągłą, przedstawiającą zarys górskiego horyzontu (trzy pagórki) oraz pokryta granatową i zieloną emalią tarcza, na której nałożono złoty numer pułkowy, czyli „6”, oraz jego inicjały w postaci „PSP”¹¹⁵.

Omawiając kwestię oznak pamiątkowych oddziałów strzelców podhalańskich Wojska Polskiego oraz innych, na których występowała symbolika swastyki nie należy też zapominać o formacjach artylerii, które przed 1939 r. wraz z pułkami strzelców podhalańskich wchodziły w skład 21. i 22. Dywizji Piechoty. Symbol ten znalazł się bowiem również na odznace 2. Pułku Artylerii Górskiej¹¹⁶ oraz w postaci prawoskrętnej swastyki na zatwierdzonej w marcu 1930 r. odznace pamiątkowej 21. Pułku Artylerii Lekkiej¹¹⁷, a także na usankcjonowanej w październiku 1929 r. odznace ówczesnego 1. Pułku Artylerii Górskiej¹¹⁸. W lipcu 1931 r. został on zmotoryzowany i przemianowany na 1. Pułk Artylerii Motorowej. Pomimo to, nawiązując do swych antenatów, w zatwierdzonym w lutym 1933 r. nowym wzorze odznaki pamiątkowej zachowano swastykę, której zwrot był jednak odtąd lewoskrętny¹¹⁹. Warto też tutaj dodać, iż pułk ten był formacją, w umundurowaniu której noszona na proporczykach kołnierзовych swastyka zapewne przetrwała najdłużej, bo funkcjonowała tam jeszcze podczas jego służby w Polskich Siłach Zbrojnych na Zachodzie, aż do ich demobilizacji w latach 1946–1947¹²⁰.

¹¹⁵ M. Wełna, *op. cit.*, s. 60; H. Wielecki, R. Sieradzki, *Wojsko Polskie 1921-1939. Odznaki pamiątkowe piechoty...*, s. 144; K. Filipow, B. Wróblewski – ilustracje, *op. cit.*, s. 77-78; Z. Sawicki, A. Wielechowski, *Odznaki Wojska Polskiego 1918-1945. Katalog zbioru falerystycznego. Wojsko Polskie 1918-1939, Polskie Siły Zbrojne na Zachodzie...*, s. 146.

¹¹⁶ W. B. Moś, *Strzelcy podhalańscy 1918-1939...*, s. 33.

¹¹⁷ Vide chociażby: CAW, *Dziennik Rozkazów Ministerstwa Spraw Wojskowych Nr 8 z 11 III 1930 r. pozycja 76*; H. Wielecki, R. Sieradzki, *Wojsko Polskie 1921-1939. Organizacja i odznaki artylerii*, Pruszków 1994, s. 60; Z. Sawicki, A. Wielechowski, *Odznaki Wojska Polskiego 1918-1945. Katalog zbioru falerystycznego. Wojsko Polskie 1918-1939, Polskie Siły Zbrojne na Zachodzie...*, s. 258-259. Swastyki nie było natomiast na odznace 22 Pułku Artylerii Lekkiej.

¹¹⁸ CAW, *Dziennik Rozkazów Ministerstwa Spraw Wojskowych Nr 32 z 16 X 1929 r. pozycja 313*; H. Wielecki, R. Sieradzki, *Wojsko Polskie 1921-1939. Organizacja i odznaki artylerii...*, s. 101; Z. Sawicki, A. Wielechowski, *Odznaki Wojska Polskiego 1918-1945. Katalog zbioru falerystycznego. Wojsko Polskie 1918-1939, Polskie Siły Zbrojne na Zachodzie...*, s. 286-287. Warto tutaj pamiętać, iż znane są dwie wersje odznaki pamiątkowej tego pułku.

¹¹⁹ CAW, *Dziennik Rozkazów Ministerstwa Spraw Wojskowych Nr 2 z 18 II 1933 r. pozycja 21*; M. Wełna, *op.cit.*, s. 78-79; H. Wielecki, R. Sieradzki, *Wojsko Polskie 1921-1939. Organizacja i odznaki artylerii...*, s. 102; Z. Sawicki, A. Wielechowski, *Odznaki Wojska Polskiego 1918-1945. Katalog zbioru falerystycznego. Wojsko Polskie 1918-1939, Polskie Siły Zbrojne na Zachodzie...*, s. 287-288. Ponadto vide także: A. Smoliński, *Barwa artylerii Wojska Polskiego w latach 1918-1939...*; idem, *Barwy formacji artylerii Wojska Polskiego w latach 1918-1939 oraz ich historyczny rodowód...*

¹²⁰ Vide choćby: B. Wojciechowski, Z. Sawicki, *Polskie Siły Zbrojne na Zachodzie. Pamiętki*, Gdynia-Warszawa 2009, s. 128. O noszeniu swastyk w tym pułku nie wspominają natomiast: J. Dembiński, B. Szczech, A. Urbański, *Oznaki i odznaki Polskich Sił Zbrojnych na Zachodzie, część I: Wojsko Polskie we Francji. I Korpus Polski w Wielkiej Brytanii*, Katowice 1984, s. 36-37.

Kończąc ten wątek podkreślić należy, iż przedstawiony tutaj katalog odznak pamiątkowych Wojska Polskiego II Rzeczypospolitej zawierających swastykę nie odzwierciedla absolutnie wszystkich zjawisk falerystycznych o takiej symbolice, które przed 1939 r. można było zobaczyć na umundurowaniu żołnierzy, głównie zaś pułków strzelców podhalańskich, a także innych przedmiotów stanowiących swoistą pułkową biżuterię¹²¹. Dodać też można, iż mocno wysytylizowany symbol lewoskrętnej swastyki znalazł się również na odznace pamiątkowej 20. Pułku Piechoty Ziemi Krakowskiej¹²².

Poza tym swastyki umieszczano również na innych ważnych elementach podhalańskiej symboliki. Przede wszystkim haftowano je na sztandarach oddziałowych¹²³, jak również na płomieniach do fanfar i fartuchach do werbli orkiestr pułkowych¹²⁴. Niekiedy też poza numerami pułkowymi ozdabiano nimi granatowe czapraiki zakładane pod siodła przez oficerów podczas uroczystych wystąpień konno. Tak było chociażby w 4. Pułku Strzelców Podhalańskich, gdzie na takim właśnie czapraku znajdowała się duża, żółta, prawoskrętna swastyka. W ten sposób symbolikę właściwą wyłącznie pułkom strzelców podhalańskich bardzo umiejętnie łączono z tradycyjnymi barwami polskiej piechoty, czyli z granatem oraz z żółtym.

Natomiast w połowie lat dwudziestych XX w. w ówczesnym 21. Pułku Artylerii Polowej posiadano zapewne ciemnozielone czapraiki ozdobione emblematami w postaci góralskiego „niespodzianego krzyżyka”, który miał kształt równoramiennego krzyża greckiego.

¹²¹ Vide chociażby: W. B. Moś, *Strzelcy podhalańscy 1918-1939...*, s. 33, 35.

¹²² Szerzej na ten temat, poza częścią wcześniej cytowanej literatury, vide także: S. Wrona, *Zarys historii wojennej 20-go Pułku Piechoty Ziemi Krakowskiej*, Warszawa 1928; J. Albrecht, *20 Waleczny Ziemi Krakowskiej*, Kraków 1999.

¹²³ Problematyka ta wymaga dalszych badań. Mimo to dzisiaj można już jednak stwierdzić, że w 1939 r. swastyki w postaci emblematów podhalańskich znajdowały się na sztandarach 4. i 6. Pułku Strzelców Podhalańskich. W przypadku znaku tego pierwszego z wymienionych tutaj oddziałów wraz z numerem pułkowym wyhaftowano je w złotych wieńcach laurowych w rogach strony głównej. Natomiast w kolejnym z nich emblemat podhalański znajdował się w lewym górnym rogu strony odwrotnej. Poza tym zawierająca swastykę odznaka pułkowa została umieszczona na stronie odwrotnej sztandaru 21. Pułku Artylerii Lekkiej. Dodać też tutaj należy, iż wojenną zawieruchę przetrwały tylko sztandary 2. i 6. Pułku Strzelców Podhalańskich – szerzej na ten temat vide choćby: CAW, *Dziennik Rozkazów Ministerstwa Spraw Wojskowych* Nr 48 z 18 XII 1923 r. pozycja 613; ibidem, Nr 36 z 9 IX 1924 r. pozycja 525; ibidem, Nr 37 z 16 IX 1924 r. pozycja 544; ibidem, Nr 17 z 1 VI 1927 r. pozycja 187; ibidem, Nr 31 z 8 XI 1928 r. pozycja 340; W. B. Moś, *Strzelcy podhalańscy 1918-1939...*, s. 36-41; K. Satora, *Opowieści wrześniowych sztandarów*, Warszawa 1990, s. 165-173.

¹²⁴ Vide chociażby: *Wrzesień 1939. Wojsko Polskie 1935-1939. Zbiory Muzeum Wojska Polskiego*, pod red. S. Frączzaka, R. Matuszewskiego, M. Skotnickiego, Warszawa 2009, s. 69, gdzie pokazano fartuch na werbel dobosza 2. Pułku Strzelców Podhalańskich, który obecnie znajduje się w zbiorach Muzeum Wojska Polskiego w Warszawie.

Jednocześnie haftowane emblematy podhalańskie wraz z numerami porządkowymi poszczególnych pułków oraz inicjałami ich nazw znajdowały się na granatowych proporczykach przyczepianych do lanc, które wożono w pocztach dowódców poszczególnych pułków, jak to działo się chociażby w 2. i 3. Pułku Strzelców Podhalańskich.

Poza tym same swastyki lub też, co chyba zdarzało się znacznie częściej, kompletne emblematy podhalańskie, czyli swastyki z gałązkami jedliny, umieszczano również na budynkach wojskowych i koszarowych, którymi gospodarowały poszczególne pułki strzelców podhalańskich¹²⁵. Oprócz tego emblematy takie znajdowały się także na wykonywanych na zamówienie zastawach stołowych używanych w pułkowych kasynach oficerskich¹²⁶ oraz na różnego rodzaju drukach okazjonalnych, jak zaproszenia na święta pułkowe, bale oficerskie i zabawy podoficerskie, koncerty symfoniczne itd.¹²⁷

Kończąc te rozważania trzeba stwierdzić, że wskutek wszystkich opisanych powyżej działań i procesów w latach 1919–1937 w Wojsku Polskim II Rzeczypospolitej powstało niezwykle estetyczne i jednocześnie bardzo polskie oraz niepowtarzalne umundurowanie przeznaczone dla strzelców podhalańskich, bez którego trudno wyobrazić sobie „pejzaż” wojskowy II Rzeczypospolitej. Mimo to należy również jeszcze raz podkreślić fakt, iż przyjęta w 1919 r. jako oznaka strzelców podhalańskich swastyka nie posiadała najprawdopodobniej dostatecznie silnego umocowania w rzeczywistym kształcie pierwotnej kultury ludowej obszaru Podhala. Pomimo tego, w efekcie celowych i skutecznych działań Andrzeja Galicy oraz innych ówczesnych wojskowych decydentów, symbol ten wyparł inny zupełnie obcy tej kulturze znak, a mianowicie szarotkę. Ostatecznie jednak wskutek szczególnych okoliczności historycznych związanych z II wojną światową, pomimo stosunkowo długiego okresu funkcjonowania w pułkach strzelców podhalańskich swastyki oraz zbudowania w oparciu o nią silnego *esprit de corps* tych formacji, ustąpiła ona na powrót miejsca szarotce.

Obecnie wydaje się, że ten obcy znak zadomowił się już na stałe w systemie oznak współczesnego Wojska Polskiego, a skompromitowana przez hitleryzm swastyka najprawdopodobniej nie powróci już nigdy na polskie mundury wojskowe, pozostając jedynie jednym z elementów występujących na sztandarach i odznakach pamiątkowych obecnych strzelców podhalańskich¹²⁸.

¹²⁵ Szerzej vide chociażby: W. B. Moś, *Strzelcy podhalańscy 1918-1939...*, s. 27-28;

¹²⁶ Vide choćby: *Wrzesień 1939. Wojsko Polskie 1935-1939. Zbiory Muzeum Wojska Polskiego...*, s. 101.

¹²⁷ A. Romaniak, *op. cit.*, s. 118 i *passim*.

¹²⁸ Ponadto swastyka posiada już dzisiaj przeważnie mocno wystylizowaną formę – szerzej vide choćby: J. Szymański, S. Zajęc, *Nasze sztandary*, Kraków 1998; Z. Sawicki, J. Waszkiewicz, A. Wie-

Aleksander Smoliński

**The Origin, History and Symbolism of the Swastika in the Podhale Rifles
Regiments of the Polish Army During 1919–1939**

Summary

This article presents the history of this symbol in the Podhale Rifles regiments and other formations of the armed forces in the Second Polish Republic, which also used the symbolism of the swastika. The author shows the origins of that symbol and the way it was introduced in the uniforms of the Podhale Rifles. He also attempts to estimate whether that symbol actually occurred in the nineteenth and twentieth centuries in the Podhale folk culture, and thereby, whether the swastika could be identified at that time with the so-called “unexpected cross”. Besides the study also shows how the look and ideological significance of that symbol developed in the army in that period. At the same time the author indicates those symbolic elements in which in the Podhale Rifles regiments and other formations of the 21st and 22nd Mountain Infantry Divisions, as well in the artillery, the swastika appeared. Usually it was on the standards and other vexilla, on commemorative badges and official and occasional forms, regiment tableware etc.

lechowski, *op. cit.*, s. 92, 127; Z. Sawicki, A. Wielechowski, *Odznaki Wojska Polskiego 1989-2002. Katalog zbioru falerystycznego*, t. 1: *Wojska lądowe, wojska lotnicze i obrony powietrznej, Marynarka Wojenna*, Warszawa 2002.

MARIUSZ ZIMNY (*Rozalin*)

ZNISZCZENIE CZĘŚCI 2. BATALIONU CZOŁGÓW LEKKICH
POD DOWÓDZTWE M KPT. JÓZEFA REJMANA
WE WRZEŚNIU 1939 R. W RELACJACH UCZESTNIKÓW WALK

Wśród jednostek pancernych powołanych do życia przez 2. Batalion Pancerny w Żurawicy w ramach mobilizacji alarmowej znalazł się również 2. batalion czołgów lekkich. W dniach 4-5 września wziął on udział w walkach pod Piotrkowem Trybunalskim z oddziałami niemieckiego XVI Korpusu Armijnego¹. Niniejsze opracowanie jest próbą odtworzenia losów jednej z dwu grup, na jakie rozpadł się 2. batalion po boju w dniu 5 września. Ze względu na niemal zupełny brak dokumentów autor oparł swój tekst przede wszystkim na relacjach byłych żołnierzy 2. batalionu oraz niektórych oddziałów, które pomiędzy 5 a 8 września zetknęły się z czołgami 7TP oddziału dowodzonego przez majora Edmunda Karpówa².

Po wycofaniu się z pola walki pod Piotrkowem, grupa 7TP z 2. batalionu czołgów lekkich dotarła wieczorem 5 września do Pabianic. Tam zmęczone całodniowymi zmaganiem załogi – bez kolacji – przenocowały w czołgach³. Poza dowódcą batalionu, mjr. Edmundem Karpówem⁴, kpt. Rejmanem, dowódcą 1. kompanii, oraz kpt. Antonim Próchniewiczem (dowódcą 3. kompanii), w punkcie zbornym znalazł się również kpt. Mieczysław Słupski, zastępca dowódcy batalionu. Jeszcze tego samego dnia wieczorem (lub 6 września rano) kpt. Słupski wraz z ppor. Tomaszem Dakowskim wyjechali samochodem na poszukiwanie kompanii techniczno-gospodarczej. Po jej odnalezieniu w Skier-

¹ Por. m.in. R. Szubański, *Polska Broń Pancerna w 1939 roku*, Warszawa 2004, s. 62, A. Wesołowski, *Szczerców-Góry Borowskie 1939*, Warszawa 2006, s. 154 i nast.

² Relacje pochodzą ze zbiorów Instytutu Polskiego i Muzeum Sikorskiego w Londynie (IPiMS), Centralnego Archiwum Wojskowego (CAW), Wojskowego Biura Badań Historycznych (WBBH) oraz zbiorów Rajmunda Szubańskiego. Pierwsza wersja artykułu została opublikowana w 2009 roku w „Roczniku Archiwalno-Historycznym Centralnego Archiwum Wojskowego” nr 2/31. Powyższy tekst zawiera sprostowania i uzupełnienia o nowe informacje, do których udało się autorowi dotrzeć w ciągu ostatnich 4 lat.

³ L. Dzikiewicz, *Kapitan Holik mówi ...*, Warszawa-Krosno-Jasło 2002, s. 51. Grupa 7TP dotarła do Pabianic; tam załogi – bez kolacji – przenocowały w czołgach

⁴ Pisownia nazwiska dowódcy 2. batalionu czołgów lekkich została przyjęta za opracowaniem A. Nawrockiego, *2. Batalion Pancerny (Żurawica 1935-1939)*, Pruszków 2006, s. 92-93.

niewiczach 7 września⁵ utracił jednak łączność z grupą mjr. Karpówa i już do niej nie powrócił.

Istnieją zasadnicze rozbieżności co do przynależności i liczby czołgów, które wieczorem 5 września dotarły do punktu zbornego. Oprócz pewnej ilości 7TP z 1. kompanii w grupie znalazł się co najmniej jeden wóz 2. kompanii, dowodzony przez kpr. Edwarda Madeja, oraz nie mniej niż 5 czołgów z 3. kompanii (2. pluton pchor. Antoniego Holika). W swojej relacji kpt. Rejman podaje liczbę 8-9 7TP; najprawdopodobniej jednak dotyczy ona wyłącznie czołgów 1. kompanii, gdyż pozostali autorzy dość zgodnie wspominają o znacznie większej ilości wozów bojowych (pchor. Holik – 21, Słupski 20-22)⁶. Za najbliższą prawdzie można zatem uznać liczbę 21 7TP⁷.

Osobną sprawą są daty związane z dołączeniem grupy mjr. Karpówa do Wołyńskiej Brygady Kawalerii. Zachowane relacje nie precyzują, czy 7TP 2. batalionu przebywały w rejonie stacjonowania Brygady przez jedną, czy też przez dwie noce. Najprawdopodobniej dopiero nad ranem 6 września czołgi majora Karpówa, wraz z resztkami 11. batalionu strzelców oraz 2. baterii 2. dak dołączyły do oddziałów Wołyńskiej Brygady Kawalerii, która poprzedniej nocy została przegrupowana w rejon Wadlewa⁸. Dowódca brygady, płk Julian Filipowicz, krytycznie ocenił dowodzenie batalionem przez mjr. Karpówa i odebrał mu dowodzenie jednostką, przekazując ją pod komendę dowódcy 21. dywizjonu pancernego, mjr. Stanisławowi Glińskiemu; na dowódcę grupy czołgów 7TP wyznaczono dowódcę 1. kompanii, kpt. Józefa Rejmana⁹.

Kpt. Rejman wspomina: „Gdy zaczęło szarzyć, na punkcie tym [zbornym – przyp. aut.] zebrało się 8 czy 9 czołgów, przy czym połowa z nich musiała być holowana. Nie było wcale amunicji. Nie było też na punkcie zbornym kompanii

⁵ W relacji kpt. Słupskiego data dołączenia do komp. techniczno-gospodarczej nie została podana. Z relacji kpt. Hajdenki (spisanej 27 listopada 1939 r. w Paryżu) wynika jednak, że dowodzona przez niego część 2. batalionu czołgów lekkich dotarła do Skierniewic nad ranem 7 września (w relacji podano omyłkowo datę 8 września). Po dołączeniu do grupy kpt. Hajdenki kpt. Słupski przejął dowodzenie i wydał rozkaz skierowania się w rejon Garwolina. Nie wiadomo, czy ten punkt docelowy był wcześniej uzgodniony z mjr. Karpówem.

⁶ Tylko relacja kpt. Słupskiego (IPiMS, sygn. B.I.105/b) została spisana jeszcze w czasie wojny. Relacja kpt. Rejmana jest *de facto* zapisem rozmowy przeprowadzonej z nim w 1951 r. w Londynie. Także wspomnienia pchor. Holika były spisywane/nagrywane w okresie powojennym, głównie w latach 1998-2001.

⁷ M. Bielski, *Grupa Operacyjna Piotrków 1939*, Warszawa 1991, s. 152. Autor podaje, że w grupie mjr. Karpówa było 10 czołgów 7TP. Na stronie 165 liczba ta topnieje do 8 czołgów, przy czym przyczyna rozbieżności pomiędzy tymi liczbami nie została wyjaśniona.

⁸ H. Zieliński, *Zarys kroniki działań Wołyńskiej Brygady Kawalerii w Kampanii Wrześniowej roku 1939*, Otwock 1961, s. 27.

⁹ M. Bielski, *op. cit.*, s. 152.

technicznej, co do której istniały pogłoski, że została rozbita przez lotnictwo i dywersantów podczas dowożenia amunicji. Byli natomiast na punkcie zbornym dowódca baonu i dowódca kompanii kpt. Próchniewicz. Prócz czołgów był tylko jedyny pojazd mechaniczny tj. samochód dowódcy baonu /samochód kpt. R. był w kompanii technicznej/.”¹⁰

Świadkiem wydarzeń pod Piotrkowem był porucznik Stanisław Wartak, dowódca kompanii techniczno-gospodarczej 21. dywizjonu pancernego ze składu Wołyńskiej Brygady Kawalerii:

„Wycofujące się 7TP – 12 czołgów – dowódca brygady podporządkowuje mjr. Glińskiemu. Ich położenie jest dość trudne, gdyż brakuje im paliwa i łączności z własną kompanią techniczno-gospodarczą. Dowódca dywizjonu poleca mi dostarczyć im materiały pędne z Łodzi. Jadę tam osobiście z kilkoma samochodami ciężarowymi. Zabieramy kilkunastu żołnierzy i samochód pancerny jako osłonę. Przydało się to ubezpieczenie, bowiem trasę przejazdu trzeba było torować ogniem cekaemów, spędzać niemieckie patrole, penetrujące w kierunku na Wadlewo i zamykające drogę na Łódź. W Łodzi składnica materiałów pędnych była już opuszczona, ropę pobieraliśmy sami. W ciągu czterech godzin byliśmy z powrotem. Czołgi zostały uruchomione i uratowane. Następnego dnia dołączyły do macierzystego oddziału”¹¹.

Najprawdopodobniej 7 września wczesnym rankiem czołgi majora Karpówa samowolnie odjechały z rejonu Wadlewa, za co dowódca Wołyńskiej Brygady Kawalerii rozkazał oddać byłego dowódcę 2. batalionu pod sąd polowy¹².

Nie są znane przyczyny podjęcia przez majora Karpówa decyzji o odłączeniu się od Brygady. Relacja por. Wartaka wyklucza jednak brak paliwa jako przyczynę tej niesubordynacji. Być może major uznał, że faktyczna podległość dowództwu armii „Prusy”, w ramach której batalion został zmobilizowany, nie pozwala na odebranie dowodzenia podległą mu jednostką i jest wystarczającym powodem do niezastosowania się do rozkazu płk. Filipowicza¹³. Jedno pozostaje faktem – mjr Karpów nie informując o tym swoich przełożonych (tak

¹⁰ IPiMS, sygn. B.I.105/b, *Relacja kpt. Rejmana*.

¹¹ S. Wartak, *Udział 21 dywizjonu pancernego w wojnie 1939 r.*, „Wojskowy Przegląd Historyczny” nr 3/1981, s. 167-168. Wartak w swej relacji nie podaje dokładnej daty wypadu do Łodzi.

¹² *Ibidem*. Bielski, za opracowaniem Zielińskiego (WBBH, zbiory specjalne, sygn. II/3/84), na str. 152 podaje, że czołgi kompanii kpt. Rejmana odjechały „w ciągu nocy [tj. z 5 na 6 września – przyp. aut.] w nieznanym kierunku”.

¹³ Najprawdopodobniej mjr Karpów usiłował nawiązać łączność z resztą batalionu. W zachowanych relacjach brak jednak jakichkolwiek informacji, że poza wysłaniem 6 września rano kpt. Słupskiego na poszukiwanie kompanii techniczno-gospodarczej dowódca batalionu przez następne 2 dni podjął jakiegokolwiek inne próby nawiązania łączności z dowództwem Armii „Łódź” lub też, że wyznaczył i przekazał kpt. Słupskiemu informację na temat miejsca, w którym rozproszone grupy 2. batalionu miały się spotkać.

nominalnych jak i samozwańczych) odjechał w nieznanym kierunku zabierając ze sobą 21 czołgów 7TP.

Rano 7 września¹⁴ zgrupowanie pod dowództwem mjr Karpówa dotarło do m. Chojny pod Łodzią¹⁵, gdzie w opuszczonych już przez wojsko magazynach intendentury (obsługiwanych przez ochotniczki z żeńskiego przysposobienia wojskowego) zaopatrzone zostały żywnością, amunicją oraz olejem napędowym. Pozostałe po zatankowaniu paliwo wylano na ulicę aby nie dostało się w ręce Niemców¹⁶.

Przed południem czołgi ruszyły w kierunku na Łowicz, przy czym – na rozkaz kpt. Próchniewicza – pluton pchor. Holika miał ubezpieczać marsz grupy boczną drogą przez Brzeziny. Jeszcze zanim ubezpieczenie oddzieliło się od grupy, prawdopodobnie tuż za Łodzią czołgi dostały się pod ogień niemieckich działek ppanc: „4 batalionowe czołgi zostały trafione – wspomina pchor. Holik – i zaczęły się palić. Nie mieliśmy czym gasić. Nie wiem nawet, czy te załogi uratowały się, gdyż na rozkaz mieliśmy zboczyć z drogi i zaatakować niemieckie stanowiska przeciwpancerne. Manewr udał się. Niemcy wycofali się, a my mogliśmy kontynuować odskok na Łowicz...”¹⁷.

Pluton pchor. Holika, jadąc trasą do Łowicza przez Brzeziny, uratował z opresji baterię artylerii konnej¹⁸, organizując w porozumieniu z jej dowódcą doraźny wypad na nacierającą niemiecką piechotę zmotoryzowaną, która na widok polskich czołgów wycofała się pod osłoną własnych samochodów pancernych. Pchor. Holik otrzymał jednak przez radio rozkaz od dowódcy batalionu, by nie angażować się w walkę, kontynuować osłonę batalionu i ostatecznie dołączyć do całości grupy w Łowiczu¹⁹.

¹⁴ Szczegóły oraz daty związane z losami grupy majora Karpówa są trudne do ustalenia. Bez wątplenia najpóźniej 7 września czołgi zostały zaopatrzone w paliwo; tego samego dnia po południu niemieckie patrole pojawiły się na przedmieściach Łodzi. Także kpt. Rejman w swojej relacji nie był w stanie podać dokładnej daty: „Tej samej lub następnej nocy ruszyliśmy do Łodzi, dokąd dotarliśmy zdaje się następnego dnia. Nie było żadnych władz w mieście”. Podobnie wygląda sprawa podporządkowania 3. kompanii dowódcy 21. dywizjonu pancernego - mjr Stanisław Gliński w swoich wspomnieniach z września 1939 r. nie wspomina o tym fakcie, jest on jednak potwierdzony w relacji innego żołnierza dywizjonu (tygodnik „Co Słysać” nr 37, 21 *Dyon Pancerny w walkach wrześniowych*, październik 1941 r., s. 814).

¹⁵ Dziś dzielnica Łodzi.

¹⁶ W tym samym magazynie 3 września oleju napędowego do silników Diesla bezskutecznie poszukiwał dla 2. batalionu czołgów lekkich dowódca broni pancernych Armii „Łódź”, płk dypl. Stanisław Rola-Arciszewski.

¹⁷ L. Dzikiewicz, *op. cit.*, s. 52.

¹⁸ *Ibidem*, *op. cit.*, s. 53. Pchor. Holik wspomina, że była to 3. bateria artylerii z Podolskiej Brygady Kawalerii. Ponieważ jednostka ta walczyła w zupełnie innym rejonie, prawdopodobnie może w tym przypadku chodzić o Kresową BK.

¹⁹ Lekarz 2. batalionu czołgów lekkich, por. rez. lek. Julian Święcicki w swojej relacji jako miejsce noclegu podaje Popowo koło Łowicza: „Przez niecałe 24 godziny staliśmy w Popowie koło Łowicza/

„Do Łowicza – wspomina pchor. Holik – wjechaliśmy piekielnie zmęczeni i głodni w 15 czołgów. Był wtedy upał. Po zjedzeniu posiłku z zapasów łódzkich (suchary z szynką i kawą wojskową) udaliśmy się na spoczynek, śpiąc oczywiście w czołgach, ubezpieczani przez batalion.

O świcie 6 sierpnia²⁰ nasza kolumna ruszyła z Łowicza boczną drogą asfaltową w kierunku na Żyrardów, aż do Grodziska Mazowieckiego. Pierwsze niemieckie oddziały rozpoznawcze znalazły się już w Żyrardowie, który omińliśmy. Mimo że nieprzyjaciel nie nawiązał z nami kontaktu, to lotnictwo nie dawało spokoju i w czasie szybkiej jazdy udało się samolotom niemieckim uszkodzić kilka czołgów. W rezultacie rano do Grodziska dojechało zaledwie 9 czołgów i oficerowie w łazikach.”

W tym czasie pluton pchor. Holika stopniał do 4 czołgów. Oprócz defektów technicznych i konieczności wymiany podparzanych rolek bieżnych i powrotnych, podstawowym problemem było szybko wyczerpujące się paliwo; na domiar złego nie znaleziono go w Grodzisku. Po wyjechaniu z miasta czołgi dotarły do oddalonej ok. 5 km wsi Polesie k. Milanówka²¹. Miało to miejsce 8 września wczesnym rankiem²².

zdaje się z 5/6 września/. Stąd nocą, zdaje się z 6-7 września, wyruszyliśmy do miejscowości, której nazwy nie przypominam sobie. Tam dowódca batalionu otrzymał zdaje się niepomysłne wiadomości i postanowił jechać w kierunku na Warszawę. Jako posiadający największy zapas benzyny w sanitarcie, dostałem rozkaz jechania na przedzie oddziału i w miarę możliwości wyszukiwać w większych miejscowościach źródła materiałów pędnych dla oddziału, których brak dawał się bardzo odczuwać (z opowiadania dowódców kompanii słyszałem, że czołgi posługiwały się naftą do pędzenia motorów w działaniach wojennych). Przejeżdżałem przez Alexandrów, potem Żyrardów. 8 lub 9-ego września, za Żyrardowem pod miejscowością Radziejów zostałem wzięty do niewoli przez niemiecki oddział pancerny, wraz ze st. strz. Jaworskim. Pluton. Rzeczkowski i chorzy z sanitarki uciekli.”

²⁰ Chodzi najprawdopodobniej o dzień 8 września.

²¹ Nazwę wsi Polesie podaje w swojej relacji jedynie ppor. Millonig (Oberstleutnant Walter Lie-re, *Pioniere im Kampf*, Berlin 1940, s. 39-40). Zdecydowanie mniej precyzyjną lokalizację podaje w swej korespondencji do p. Rajmunda Szubańskiego kpr. Edward Madej: „W dniu 8 września jesteśmy mniej więcej na wysokości Brwinowa i Nadarzyna.” List kpr. Madeja został napisany jednak już po lekturze książki p. Szubańskiego *Polska Broń Pancerna we Wrześniu 1939*, tak więc nie można wykluczyć, że zarówno dokładna data jak i miejsce zdarzenia mogło się pojawić w korespondencji byłego żołnierza pancernego niejako „pod wpływem” przeczytanej publikacji. Dodatkową informacją o miejscu postoju grupy kpt. Rejmana okazała się jedna z fotografii, znajdujących się w zbiorach autora. Przedstawia ona 3 czołgi 7TP stojące na skraju sadu (lub ogrodu) natomiast opis na odwrocie zdjęcia („Milanówek”) nie pozostawia wątpliwości co do miejsca jego wykonania. Za podaną przez ppor. Milloniga lokalizację przemawia także topografia terenu – wieś Polesie przylegała do stosunkowo gęsto porośniętego drzewami kompleksu Podkowy Leśnej. Wprawdzie na mapie WIG „Żyrardów” 1:100 000 trudno znaleźć sad/ogród wspomniany przez kpr. Madeja, jednak na północ od wsi jest teren, które dość dobrze odpowiada opisom zarówno ppor. Milloniga, pchor. Holika jak i kpr. Madeja; we wszystkich przypadkach miejsce postoju polskich 7TP miało być zlokalizowane na skraju lasu w odległości (w zależności od autora) od 200 do 400 m.

²² O ile data zniszczenia resztek kompanii kpt. Rejmana nie budzi większych wątpliwości (8

Czołgi rozlokowano wśród drzew na skraju lasu w odległości kilkuset metrów od szosy Grodzisk–Warszawa. Po ich zamaskowaniu rozpoczęto naprawy uszkodzonych i niemal zupełnie pozbawionych paliwa wozów. „Po zajęciu dogodnych pozycji umożliwiających ostrzał leżącej 400 m od naszych stanowisk szosy na Warszawę – wspomina podchorąży Holik – dowódca mjr Karpow z kilkoma oficerami na łąkach udał się w kierunku Warszawy na poszukiwanie paliwa i zaopatrzenia. Powiedział: Kpt. Roman i ppor. Holik zostają jako osłona, my wyruszamy po paliwo do Warszawy”²³.

Z powyżej przytoczonego fragmentu wspomnień można wywnioskować, że mjr Karpów wraz z kpt. Próchniewiczem wyjechali do Warszawy przed południem 8 września. Z kolei z chronologii relacji kpt. Rejmana wynika, że mjr Karpów odłączył się od batalionu jeszcze przed przyjazdem do Łodzi, co ze względu na okoliczności (czołgi jechały po paliwo w kierunku niezbyt odległego miasta) i informacje zawarte w innych relacjach należy uznać za mało prawdopodobne. Przed odjazdem dowódca batalionu wydał kpt. Rejmanowi rozkaz, by „w razie nadejścia Niemców uszkodzić sprzęt i iść z ludźmi na Warszawę”²⁴.

Bez wątplenia wkrótce po dotarciu do miejsca postoju pod Milanówkiem kpt. Rejman podjął próbę przebicia się do Warszawy z udziałem co najmniej trzech 7TP²⁵, do zbiorników których zlano resztki paliwa z pozostałych maszyn. Najprawdopodobniej polscy czołgiści, słusznie uznając drogę na Warszawę przez Pruszków za nieprzejezdną, skierowali się na Nadarzyn, by dotrzeć do stolicy bądź to szosą krakowską (również zajęta już przez niemieckie oddziały zmotoryzowane), bądź też bocznymi drogami. Wyjeżdżające z lasu polskie czołgi nieoczekiwanie natknęły się na przejeżdżające przez miejscowość formacje 31. dywizji piechoty. Zaskoczenie było obustronne – Niemcy zareagowali jednak dość szybko i 7TP zostały ostrzelane przez działka przeciwpancerne 2./Pz.Abw.Abt. 31²⁶. Jeden czołg został trafiony i utknął w rowie przy polnej drodze; pozostałe zniknęły w lesie²⁷. Nie mogą przedrzeć się w kierunku stolicy,

września), to pozostałe daty związane z grupą mjr. Karpówa można określić jedynie z dokładnością do jednego dnia, głównie ze względu na niemożność jednoznacznego umiejscowienia w czasie wydarzeń pomiędzy starciem pod Piotrkowem w dniu 5 września, a zaopatrzeniem w paliwo i amunicję w magazynach intendentury Chojnach pod Łodzią – które mogło mieć miejsce tak 6, jak i 7 września rano (w niniejszym opracowaniu przyjęto datę 7 września jako bardziej prawdopodobną). Również czas odpoczynku w Popowie pod Łowiczem nie jest jednoznacznie określony (patrz przypis 19).

²³ L. Dzikiewicz, *op. cit.*, s. 54.

²⁴ Relacja kpt. J. Rejmana.

²⁵ Brak informacji nie pozwala określić, czy trzem 7TP towarzyszyły także inne pojazdy (mjr Karpów?), czy też wypad czołgów kpt. Rejmana był wyłącznie jego inicjatywą.

²⁶ 2. kompania 31. dywizjonu przeciwpancernego 31. dywizji piechoty.

²⁷ K. W. Norman, *Auf Der Strasse nach Warschau, Ein 10er-Reiter im Polenfeldzug von 1939*, „Alte

załogi dwu ocalałych wozów przypuszczalnie zdecydowały o powrocie do reszty zgrupowania. Dotarła do niego nie więcej niż jedna maszyna – jeden z 7TP został porzucony przy rowie melioracyjnym pod wsią Kady²⁸.

Wydarzeniom, które nastąpiły wkrótce potem, ich uczestnicy poświęcili sporo miejsca w swoich relacjach. Niestety, zawarte w ich informacje nie zawsze się pokrywają, a w wielu istotnych punktach są ze sobą zupełnie sprzeczne.

Wśród niemieckich jednostek pracujących 8 września w kierunku na Warszawę po osi Grodzisk–Pruszków znalazła się również 1. kompania 62. batalionu saperów. Jednostka ta, na czas kampanii dodatkowo wzmocniona kolumną mostową, wraz ze sztabem 62. batalionu była jednym z oddziałów czasowo podporządkowanych dowództwu 4. dywizji pancerniej. 8 września, w ramach II grupy bojowej²⁹, wyruszyła ona ok. godziny 10:00 z Radziejowic, kierując się na Pruszków. Tak wydarzenia tego dnia zapisał w swoich wspomnieniach ppor. Millonig:

„W grupie marszowej jednej z dywizji pancernych maszeruje 1./Pi.62. Zaskoczony impetem ataku przeciwnik stawia już tylko słaby opór. Najczęściej bez łączności między sobą i bez jednolitego dowodzenia poszczególne oddziały próbują powstrzymać niemiecki marsz naprzód w lasach i miasteczkach, ale to zawsze jest to tylko krótki opór zanim zostanie on złamany, a teren oczyszczony.

Za Grodziskiem (25 km na południowy-zachód od Warszawy), koło miejscowości Polesie straż przednia ponownie przekazuje sygnał *stój!* Pojazdy zjeżdżają na prawą stronę, saperzy opuszczają pojazdy, aby ubezpieczać teren po prawej i po lewej stronie drogi. Podczas gdy ostatnie pojazdy jeszcze dojeżdżają, nagle zaczyna w lesie ok. 200 m po prawej stronie drogi trajkotać polski karabin maszynowy. Blisko przed rowem, w którym leży 1. pluton kule wzbijają w powietrze piach. Rozkaz szefa kompanii: *1. pluton atakuje!* W krótkich skokach ludzie posuwają się do przodu.

Nagle jeden woła: *Z przodu na skraju lasu polski czołg!* Przy bliższym podejściu również i inni widzą, że w lesie, dobrze zamaskowany, stoi polski czołg z działem skierowanym na drogę, gdzie stoją pojazdy pierwszej kompanii. Dowódca kompanii przeszukuje las przez szkła lornetki i wnet rozpoznaje, że nie tylko jeden, ale pięć, sześć albo i jeszcze więcej czołgów stoi zamaskowanych w lesie.

Kameraden”, nr 8-9/1980, s. 22.

²⁸ Informacja ustna przekazana autorowi przez inż. Ryszarda Witkowskiego.

²⁹ J. Neumann, *Die 4. Panzer-Division 1938-1945*, Bonn 1985, s. 47-50. Grupa bojowa (*Gefechtsgruppe*) utworzona z oddziałów 4. dywizji pancerniej i podporządkowanych jej jednostek korpusnych. Brak jest dokładnych informacji na temat jej składu (na pewno znajdowały się w niej elementy m.in. 33. pułku piechoty, 36. pułku pancernego oraz 49. dywizjonu przeciwpancernego), gdyż w ciągu dnia uległ on zmianie. Między innymi z II. grupy bojowej została wyłączona 1. kompania 62. batalionu saperów.

Trzeba coś uczynić, zanim wozy bojowe ruszą, aby uderzyć na skrzydło stojących na drodze pojazdów. Przed kompanią zatrzymują się pojazdy ciężkiej³⁰ kompanii pułku piechoty. Rozkazy do akcji zostają wydane i w chwilę później pierwszy moździerz zostaje ustawiony na stanowisku. Pod osłoną ognia jego pocisków i własnych karabinów maszynowych saperzy szturmują. Gdy pierwszy pojazd pancerny znajduje się w ich rękach załogi innych czołgów rzucają się do uciezki i próbują skryć się w gęstwinie lasu.

Jeszcze nie zdążyliśmy obejrzeć zdobyczy i wziąć do niewoli resztę załóg, a przychodzi rozkaz: *wszyscy na samochody!*. Dalej. Szybko zostają przeszukane ostatnie wozy bojowe i trzeba wracać do własnych pojazdów i dalej w zwyczajnym marszu na Warszawę.

W dzienniku działań bojowych 1. kompanii pod data 8 września 1939 jest zapisane krótkie, jednak jakże treściwe zdanie: *Koło Polesia zostało zdobytych przez Kompanię 10 całkowicie sprawnych czołgów oraz 2 samochody osobowe z amunicją.*³¹

Z informacji zawartych w niemieckich dokumentach wynika, że starcie z polskimi czołgami miało miejsce 8 września po południu, najprawdopodobniej pomiędzy godziną 14:00 a 17:00³². Podobny czas walki został podany w relacji kpt. Rejmana (wieczór) oraz pchor. Holika:

„Okolo południa zbliżyła się szosą kolumna niemiecka z samochodami pancernymi, więc jak zawsze przepuściliśmy motocyklistów, podpuściliśmy kolumnę i rozpoczęliśmy ogień ze wszystkich działek i karabinów maszynowych. Teren był otwarty i zasięg naszego ognia szedł daleko na tyły kolumny nieprzyjaciela. Jeden po drugim samochody pancerne i ciężarowe stawały w ogniu. Zaskoczeni Niemcy zaczęli zawracać samochody.

Dowódca naszego oddziału kpt. Roman wydał rozkaz wystrzelania całej amunicji. I tak nie mogliśmy już dalej walczyć nie mając ropy, a czołgi zamieniają się we wraki.

Już po godzinie zaczęła się wstrzeliwać w nas artyleria niemiecka. Grzała tak, że kpt. Roman zdecydował odwrót do lasu, niestety bez większości nieczynnych czołgów.”

Obie relacje wykazują wiele elementów wspólnych – zamaskowanie czołgów na skraju lasu w odległości kilkuset metrów od szosy, pojawienie się niemieckiej kolumny zmotoryzowanej, ostrzelanie jej, niemiecki kontratak, ostrzał artyleryjski (moździerzowy), porzucenie czołgów i wycofanie się polskich pancerniaków.

³⁰ *Verlastete* (niem.).

³¹ Relacja ppor. Milloniga, za W. Liere, *op. cit.* (tłum. z niem. Jerzy Janaszewski)

³² J. Neumann, *op. cit.*, s. 49. Około godziny 17:00 oddziały II. grupy bojowej dotarły do zniszczonego mostu na rzece Utracie w Pruszkowie.

Pewne fragmenty tych relacji nie znajdują jednak wzajemnego potwierdzenia, co jest typowe dla wszelkich oficjalnych sprawozdań, o których wiadomo, że z zasady mają być przedkładane do wglądu osobom trzecim, w szczególności zwierzchnikom i/lub osobom decydującym o karierze zawodowej sprawozdawców.

W relacji ppor. Milloniga niemiecka akcja wygląda na świetnie zorganizowaną oraz sprawnie i szybko przeprowadzoną, pomimo niewątpliwego zaskoczenia wywołanego obecnością polskiej broni pancernej. Co więcej, jednostka która do tej pory posuwała się w drugim rzucie oddziałów 4. dywizji pancernej, jedynie przy wsparciu karabinów maszynowych i moździerzy z marszu przypuszcza śmiały atak na zgrupowanie co najmniej 6 czołgów nieprzyjaciela, zmuszając ich załogi do porzucenia maszyn.

Takiego scenariusza wydarzeń oczywiście nie można wykluczyć, jednakże w przypadku słabo ostrzelanej jednostki³³, jaką bez wątpienia była 1. kompania 62. batalionu saperów, należy go uznać za raczej mało prawdopodobny. Opisywane przez pchor. Holika zawracanie samochodów zdaje się potwierdzać, że niemiecka akcja – przynajmniej na początku – była dość chaotyczna. Polski oddział stoczył w ostatnich dniach co najmniej kilka bardzo podobnych potyczek i ogień prowadzony przez ostrzelane już załogi kilku 7TP z odległości 200–400 m musiał spowodować spore straty i przynajmniej chwilową dezorganizację kolumny saperów. Pchor. Holik wspomina także o godzinnej przerwie pomiędzy ostrzeleniem niemieckiego oddziału przez 7TP, a ostrzeleniem stanowisk polskich czołgów przez nieprzyjacielską artylerię. Nawet jeśli czas ten był znacznie krótszy (np. 15 minut), to świadczy to o niewątpliwym zamieszaniu, jaki w szeregi kompanii saperów wprowadził ogień naszych czołgów³⁴.

Relacja podchorążego Holika także zawiera pewne elementy, których wiarygodność należy uznać za wątpliwą. Po pierwsze, obecność samochodów pancernych w niemieckiej kolumnie jest bardzo mało prawdopodobna. Co prawda 7. oddział rozpoznawczy ze składu 4. dywizji pancernej dotarł po południu 8 września do Grodziska, wyruszył z niego jednak dopiero następnego dnia rano; co więcej, nie wchodził on w skład II grupy bojowej. Fakt jego zaangażowania w jakiegokolwiek starcie z polską bronią pancerną na pewno zostałyby od-

³³ W opracowaniu J. Neumanna przed 8 września 62. batalion saperów pojawia się jedynie w trakcie walk pod Piotrkowem Trybunalskim w dniach 4 i 5 września. Jednostka była jednak przede wszystkim wykorzystywana do budowy przepraw dla pojazdów dywizji.

³⁴ Prawdopodobnie to właśnie straty poniesione w starciu z czołgami kpt. Rejmana, a przynajmniej okresowa dezorganizacja 1. kompanii 62. batalionu saperów, były przyczyną wyłączenia kompanii saperów ze składu II. grupy bojowej, która po południu 8 września miała atakować Warszawę od strony Pruszkowa. Znalazły się w niej natomiast 2. kompania i sztab 62. batalionu saperów oraz wszystkie (a przynajmniej większość) pozostałe jednostki, które wchodziły w skład II. grupy bojowej w chwili jej wymarszu z Radziejowic rankiem 8 września.

notowany w dzienniku działań bojowych dywizji. Także samochody pancerne plutonu rozpoznawczego Leibstandarte SS „Adolf Hitler” pojawiły się w tym rejonie dopiero 9 września.

Po drugie, wspomniane przez pchor. Holika zdemontowanie broni z czołgów, uszkodzenie pomp wtryskowych (a nawet ostrzelanie niesprawnych czołgów przez pozostałe) jest mało prawdopodobne, zważywszy na bezpośrednią bliskość oddziałów niemieckich. Wiele polskich relacji wrześniowych wspomina o niszczeniu pozostawianych pojazdów, w rzeczywistości jednak tylko niektóre z tych akcji faktycznie miały miejsce.

Druga z polskich relacji jest o tyle interesująca, że w ogóle nie wspomina o walce. I nie byłoby w tym nic szczególnego, gdyby jej autorem nie był ... dowódca zgrupowania, kpt. Józef Rejman:

„Następnego wieczora staliśmy w lesie w odległości około jednego przejazdu dziennego od Warszawy bez materiałów pędnych i amunicji. Wystawione ubezpieczenie zameldowało, że przechodzącą nieopodal szosą posuwa się w kierunku na Warszawę i wyminęła nas [podkreślenie autora] kolumna pancerna niemiecka. Wówczas kapitan R. zgodnie z rozk. dcy Baonu nakazał uszkodzenie sprzętu przez wyrzucenie zamków i części motorów, po czym cały oddział udał się lasami na Warszawę.”

Ani słowa o walce z saperami, znów pojawiły się niemieckie pojazdy pancerne, które – oprócz braku paliwa – miały się stać powodem, dla którego kapitan był zmuszony do porzucenia czołgów. Podane fakty można by uznać za prawdopodobne, gdyby nie jeszcze jeden dokument, udostępniony autorowi przez p. Rajmunda Szubańskiego, znanego autora publikacji na temat udziału polskich formacji pancernych w kampanii wrześniowej. Jest to list napisany w 1988 r. do p. Szubańskiego przez kpr. Edwarda Madeja, we Wrześniu 1939 r. dowódcy czołgu w jednym z plutonów 2. kompanii:

„W dniu 8 września jesteśmy mniej więcej na wysokości Brwinowa i Nadarżyna, w pobliżu trasy z Grodziska Mazowieckiego na Warszawę. Kpt. Rejman zarządził odpoczynek. Maskujemy się w jakimś ogrodzie-sadzie pod drzewami, a kpt. polecił konserwację sprzętu. Odnosiło się wrażenie, że nieprzyjaciel zatrzymał się i będziemy mogli nieco odsapnąć. Jakież było moje zdziwienie, gdy zobaczyłem na szosie w odległości jakieś 300 mb kolumnę zmotoryzowaną niemiecką. Z moją uwagą podzieliłem się natychmiast z moim kolegą kpr. Płokarzem³⁵ i we dwóch niezwłocznie pobiegliśmy do kpt. Rejmana. z informacją, że Niemcy. Wówczas kpt. Rejman użył pod naszym adresem słów, jakie można czasem usłyszeć w wojsku, że z takimi żołnierzami to można iść w d...pę, a nie na wojnę, wyjaśniając, że są to nasi saperzy, którzy jadą naprawiać most

³⁵ Brzmienie nazwiska przypuszczalne (nieczytelny rękopis).

na Wiśle. W dodatku zarządził zbiórkę całej pozostałej załogi powtarzając swe poprzednie słowa, rozkazując odejść od sprzętu. I tu byłbym wdzięczny Panu, gdyby Pan mógł rozwiać moje wątpliwości, co do tego oficera, bo ja stale uważam, że to był zdrajca, gdyż jako oficer miał przecież lornetkę i mógł dokładnie stwierdzić, że był to oddział niemiecki, gdyż my stwierdziliśmy to gołymi oczami. Odległość może do 300 mb. Po kilku minutach do sadu, w którym staliśmy zaczęły padać pociski artyleryjskie i taka lawina ognia z różnej broni, że nie wiedzieliśmy co się dzieje. W dodatku nadleciały jeszcze samoloty, które również rzucały bomby. Zauważyłem, że kilka z naszych czołgów płonęło. Będące jeszcze na chodzie wycofały się w kierunku widniejącego lasu. Mój czołg również zaczął dymić. Nie było innego wyjścia jak jedynie szybko go opuścić. (...).

Przecież mając lornetkę na pewno mógł stwierdzić, że są to Niemcy, a nie nasi saperzy. A będąc pewny powinien wydać rozkaz ognia. Tak na pewno postąpiłby kpt. Hajdenko. Być może, że zostalibyśmy pokonani, ale nie tak tanio sprzedalibyśmy własną skórę. I tu bardzo Pana proszę o wskazanie mi co mam o tym myśleć? Nie chcę z Panem polemizować, ale bardzo Pana proszę o rozwianie moich wątpliwości, a może krzywdę również prawego żołnierza? Tylko taki dziwny zbieg okoliczności? ”

Jednym z ważnych szczegółów podanych w relacji kpr. Madeja jest fragment poświęcony czołgom, które o własnych siłach „wycofały się w kierunku widniejącego lasu”. Relacja kaprała jako jedyna z zachowanych, wspomina o podobnym fakcie umiejscawiając go po starciu z niemieckimi saperami. Prawdopodobnie paliwa wystarczyło czołgom na przejechanie nie więcej niż kilkuset metrów.

Jak zatem naprawdę wyglądała ostatnia potyczka resztek 2. batalionu pod Milanówkiem? Ostrzelanie niemieckiej kolumny, twarda obrona do ostatniego naboju i zorganizowane wycofanie się naszego oddziału, czy też chaotyczny odwrót pod ogniem niemieckiej artylerii i broni maszynowej, po krótkim i nieskoordynowanym oporze oraz porzuceniu czołgów? Brak dokumentów oraz innych relacji zapewne i w tym przypadku uniemożliwią ostateczne wyjaśnienie wielu zagadek związanych z ostatnimi godzinami zgrupowania kapitana Józefa Rejmana³⁶.

³⁶ Mjr Karpów oraz kpt. Rejman niezależnie od siebie dotarli do Brześcia, gdzie dowódca batalionu powierzył kpt. Rejmanowi dowództwo kompanii warsztatowej.

Mariusz Zimny

**Destruction of a Part of the 2nd Light Tank Battalion
under the Command of Captain Józef Rejman in September 1939
as Reported by Participants of the Battles**

Summary

This study deals with one of the themes of the defense war of 1939 and participation in it of the 2nd Light Tank Battalion, the 2nd armored battalion in Żurawica, which took part in the battle at Piotrków. The tanks from that battalion, withdrawn from battlefield on 5 September in the evening, were divided into two groups, which tried to retreat on their own, at the same time retaining operational readiness. The article attempts to retrace the fates of the group commanded by Captain Józef Rejman right until the last skirmish at Milanówek. The author has collected all the existing accounts, pointing out a series of inaccuracies which have resulted in many misunderstanding and speculations.

KRZYSZTOF JAROSZ (RZESZÓW)

W SŁUŻBIE 304 DYWIZJONU BOMBOWEGO ZIEMI ŚLĄSKIEJ
IM. KS. JÓZEFA PONIATOWSKIEGO.
BIOGRAFIA KAPITANA STANISŁAWA KAWY

Wstęp

Wybuch II wojny światowej był dla wielu Polaków przekreśleniem ich planów i marzeń. Najpierw nadzieje, że hasło „silni, zwarci, gotowi” pozwoli wyzwolić potencjał zdolny do skutecznej obrony przed najeżdżcą, później wiara w rychłe rozstrzygnięcie konfliktu na Zachodzie, zostały brutalnie zweryfikowane wraz z postępami niemieckich dywizji pancernych realizujących założenia Blitzkriegu. Nie złamało to jednakże ducha walki wśród narodu polskiego. W czasie, gdy Adolf Hitler odbierał zwycięską defiladę w Paryżu, po drugiej stronie Kanału La Manche formowały się polskie jednostki lotnicze. Jedną z nich był 304 Dywizjon Bombowy Ziemi Śląskiej im. Ks. Józefa Poniatowskiego. Historia jego działań to przede wszystkim losy poszczególnych osób. Każdy lotnik wniósł swój wkład w ogólny sukces jednostki. Wielu dało to, co posiadało najcenniejsze, czyli swoje życie. O nich trzeba zawsze pamiętać i darzyć ich czcią i szacunkiem. W większości byli jednak tacy, którzy przeżyli wojnę i musieli zmierzyć się z wielkim rozczarowaniem związanym z usytuowaniem Polski w obozie, co do którego mieli co najmniej sceptyczne nastawienie. Jednym z nich był kapitan Stanisław Kawa.

1. Dzieciństwo, lata młodości

Stanisław Kawa urodził się dnia 19.01.1915 r. we wsi Niechobrz, znajdującej się w okolicach Rzeszowa. Pochodził z rodziny chłopskiej utrzymującej się z 2 ha gospodarstwa rolnego. Dzieciństwo spędził w ciężkich warunkach materialnych ze względu na bardzo mały dochód jego rodziców, żyjących z uprawy gospodarstwa i z pracy dorywczej u innych bogatszych chłopów. Trudna sytuacja nie przeszkodziła w ukończeniu Szkoły Podstawowej w Niechobrze, a następnie dzięki namowom dyrektora Błażejewskiego, wstąpienia do Gimnazjum im. ks. S. Konarskiego w Rzeszowie. Ucząc się w gimnazjum, aby odciążyć rodziców kosztami utrzymania, udzielał jednocześnie korepetycji innym uczniom. Jednym z nich był syn rabina rzeszowskiego. Do dorabiania skłoniła go namowa

i pomoc dyrektora Wawrzyńca Wilka, który polecał bogatym rodzicom słabo uczących się dzieci korepetycje u zdolnego Stanisława Kawy. W taki sposób zdobywał środki na potrzebne mu w nauce podręczniki i przybory szkolne. Naukę w tej szkole zakończył maturą w 1934 r. z wynikiem bardzo dobrym, co było w tym czasie sporym osiągnięciem dla osoby pochodzącej z biednej rodziny chłopskiej. Chcąc kontynuować dalszą naukę na studiach, ze względu na dalszą trudną sytuację rodzinną, zgłosił się na ochotnika w celu odbycia służby wojskowej i rozpoczęcia nauki w szkole wojskowej. Był to dla niego jedyna szansa na nauki dalszą edukację i osiągnięcie wykształcenia umożliwiającego uzyskanie odpowiedniego statusu społecznego. Po odbyciu służby wojskowej, Stanisław Kawa rozpoczął naukę w Szkole Oficerskiej Artylerii Lekkiej. Naukę odbywał w kilku ośrodkach, były to Włodzimierz, Będzin i Toruń. W 1937 r. został promowany i uzyskał stopień podporucznika. Prawdopodobnie nie przypuszczał, że wiedzę zdobytą w Szkole Oficerskiej będzie bardzo szybko musiał wykorzystać. W 1939 r. stacjonował w Grudziądzu, gdzie służył w 16. Pułku Artylerii Lekkiej (16. pal)¹. Jednostka przydzielona do Armii „Pomorze”², dowodzonej przez gen. dyw. Władysława Bortnowskiego³, w sierpniu została skierowana do rejonu działań w Borach Tucholskich. Dzięki temu na długo przed spodziewanym wybuchem wojny 16. pal był przygotowany do działań. Dnia 1.09.1939 r. wraz z wybuchem wojny, rozpoczęła się nowa karta w życiu por. Stanisława Kawy⁴.

2. Udział w Wojnie Obronnej Polski w 1939 r., ucieczka do Francji

Agresja III Rzeszy we wrześniu 1939 r. na Polskę, z jednej strony pokazała potęgę Wehrmachtu, a z drugiej zaangażowanie i wolę walki polskiego żołnierza, pomimo dużej przewagi liczebnej i technicznej wroga. Armia „Pomorze” od pierwszego dnia walk znalazła się w trudnej sytuacji, choć walczący w jej składzie 16. pal od pierwszych godzin skutecznie zwalczał nieprzyjacielską broń

¹ 16 Pułku Artylerii Lekkiej (16. pal) – oddział artylerii lekkiej Wojska Polskiego II RP. Pułk stacjonował w garnizonie Toruń (1920) i Grudziądz (1920–1939). Był organiczną jednostką artylerii 16 Pomorskiej Dywizji Piechoty. Vide: J. Krzyś, *16 Pułk Artylerii Lekkiej*, Pruszków 1998.

² Armia „Pomorze” – związek operacyjny Wojska Polskiego istniejący podczas wojny obronnej 1939 r., dowódca: gen. dyw. Władysław Bortnowski, skład armii: cztery dywizje piechoty (4., 9., 15., 16.), Pomorska Brygada Kawalerii, Pomorska i Chełmińska Brygada ON. Vide: A. Zawilski, *Bitwy polskiego września*, Łódź 1989.

³ Władysław Bortnowski (ur. 12.11.1891 w Radomiu, zm. 21.11.1966 w Glen Cove w USA) – generał dywizji Wojska Polskiego, w trakcie Wojny Obronnej 1939 r. dowódca Armii „Pomorze”. Vide: P. Stawecki, *Słownik bibliograficzny generałów Wojska Polskiego 1918–1939*, Warszawa 1994.

⁴ *Wspomnienia Władysława Kawy*, kopia w zbiorach autora.



Fot. 1. Por. naw. Stanisława Kawa odznaczany Krzyżem Walecznych.

pancerną i spowalniał postępy niemieckich wojsk. Bitwa graniczna z udziałem jednostki trwała do dnia 3.09.1939 r., kiedy to w wyniku pogarszającej się sytuacji Armia „Pomorze” była zmuszona wycofać się. Trasa marszu jednostki biegła przez Toruń, Włocławek, aż do okolic Kutna i Łowicza, które osiągnięto dnia 10.09.1939 r. W czasie tygodniowego męczącego przegrupowania przebyto około dwustu kilometrów. Co prawda nie doszło w tym czasie do styczności z nieprzyjacielem, ale mimo to trasę przebyto w niezmiernie trudnych warunkach forsownych marszów nocnych. Od dnia 11.09.1939 r. jednostka wspierała natarcie własnych wojsk na pozycje nieprzyjaciela w rejonie Łowicza i Sochaczewa, uczestnicząc tym samym w największej wrześniowej operacji, w bitwie nad Bzurą⁵. Po ciężkich walkach, dnia 12.09.1939 r. w godzinach wieczornych, 16. pal wraz z innymi oddziałami otrzymała rozkaz odwrotu z prawego brzegu Bzury w celu zajęcia pozycji obronnych w oparciu o tę rzekę w rejonie Małszyc, Popowa, Zabostowa i Gągolina. Stamtąd jednostka miała wspierać natarcie Armii „Pomorze” na Łowicz, którego celem było otworzenie drogi w kierunku na

⁵ Bitwa nad Bzurą – największa bitwa Wojny Obronnej Polski 1939 r. Rozegrała się w dniach od 9 do 18–22 września 1939 roku. Została stoczona przez dwie polskie armie „Poznań” (gen. Tadeusz Kutrzeba) i „Pomorze” (gen. Władysław Bortnowski) z niemieckimi 8. Armią (gen. Johannes Blaszkowitz) i 10. Armią (gen. Walter von Reichenau) z Grupy Armii Południe (gen. Gerd von Rundstedt). Vide: A. Zawilski, *Bitwa nad Bzurą 1939*, Warszawa 1968.

Skierniewice i Warszawę. Natarcie przeprowadzone dnia 14.09.1939 r. nie przyniosło oczekiwanego rezultatu i już dnia następnego ograniczono się wyłącznie do działań defensywnych, a późnym popołudniem 16.09.1939 r. postanowiono wycofać się w kierunku Puszczy Kampinoskiej. Sytuacja stawała się coraz poważniejsza, zwłaszcza wobec nieprzyjacielskiego okrążenia polskich wojsk w tym rejonie. Ostatecznie część jednostki, po ciężkich walkach, wyrwała się z okrążenia i dotarła do twierdzy Modlin, gdzie prowadziła dalsze działania obronne, aż do dnia kapitulacji miasta⁶.

W wirze walk 16. paź znalazł się por. Stanisław Kawa, uczestnicząc w jej zmaganiach i bojowym szlaku. Po rozbiciu Armii „Pomorze” udało mu się wyjść z okrążenia i skierować w kierunku Wisły. Tam zmieniając mundur wojskowy na cywilne ubranie oraz kupując rower od pewnego rybaka, wrócił do rodzinnej miejscowości. We wsi Niechobrz zjawił się załamany psychicznie z powodu tak szybkiej klęski Wojska Polskiego. Już wtedy zdawał sobie sprawę, że wojna może potrwać znacznie dłużej niż, jak wtedy sądzono, tylko do wiosny. Wobec słusznego przeczucia co do rozwoju konfliktu, postanowił nie czekać na rozwiązania na Zachodzie i nawiązał kontakt ze swym kolegą gimnazjalnym Franciszkiem Macem, który również był oficerem. Razem postanowili przedostać się do obozów polskich oficerów na Węgrzech drogą przez Słowację. W próbie przedostania się na Węgry pomógł krewny Franciszka Maca, Feliks Wilk, który był wójtem w miejscowości Czudec, znajdującej się nieopodal Niechobrza. Wydał on, wtedy jeszcze por. Stanisławowi Kawie, fałszywy dokument osobisty, ułatwiający poruszanie się po kraju⁷.

Obaj wyruszyli w grudniu 1939 r., udając się przez Krynicę, Muszynę i Powroźnik aż na stronę słowacką. Po przekroczeniu granicy zanocowali u przychylnego im Słowaka. Zostali jednak zauważeni przez sąsiada o proniemieckiej orientacji i zadenuncjowani policji słowackiej, która w nocy ich aresztowała. Tłumacząc się, iż uciekli z obozu z Węgier i kierują się do Polski, po dwóch dniach aresztu zostali odwiezieni do granicy polskiej i wypuszczeni. Pierwsza nieudana próba nie zniechęciła młodych oficerów. Zatrzymali się dwa dni w Krynicy i podjęli kolejną próbę marszu przez Słowację. Drugi raz przeszli granicę i znaleźli się w miejscowości Berejowice, skąd pociągiem dotarli do Preszowa. Z miejscowości tej planowali kontynuować podróż do Koszyc i stamtąd przejść na stronę węgierską. Jednak na dworcu aresztował ich patrol policji i kolejny raz trafili do aresztu, gdzie byli szczegółowo przesłuchiwani. Udało im się uniknąć więzienia dzięki radom napotkanego w areszcie Żyda, który poinstruował ich jak mają odpowiadać na szczegółowe pytania odnośnie obozów ofice-

⁶ J. Krzyś, *16 Pułk Artylerii Lekkiej*, Pruszków 1998, s. 22-44.

⁷ *Biografia Stanisława Kawy napisana przez brata Władysława Kawę*, kopia w zbiorach autora.

rów polskich na Węgrzech. Dzięki podobnym jak za pierwszym razem tłumaczeniom, po siedmiu dniach zostali kolejny raz odwiezieni pod polską granicę. Tym razem załamani nie wierzyli, że uda im się uciec na Zachód. Postanowili pojechać do Krakowa, gdzie dowiedzieli się, że po stronie okupacji niemieckiej istnieje mały odcinek bezpośredniej granicy z Węgrami. Była to dla nich cenna informacja i postanowili spróbować przedostać się bezpośrednio na Węgry. Ostatnia, udana próba ucieczki wiodła przez Sanok, Baligród i Cisnę. W jej trakcie dołączył do nich Roch Gozdowski z Poznania. W trudnych zimowych warunkach, błędząc w lasach i górach, w końcu dzięki pomocy kuriera pod koniec grudnia przeszli na stronę węgierską. Oddali się tam ręce węgierskiej policji, która skierowała ich do cytadeli na Górze Gelerta w Budapeszcie. Na miejscu por. Stanisław Kawa rozstał się ze swoimi towarzyszami i został skierowany do obozu dla oficerów zawodowych w Wisegradzie. W obozie tym prowadzona była działalność konspiracyjna kierowana przez polską dyplomację w celu ułatwienia ucieczki z obozu i przedostania się do Francji. Pierwszy planowany etap podróży młodego oficera na Zachód został po kilku próbach zrealizowany. Dzięki zorganizowanej pomocy, por. Stanisław Kawa uciekł z obozu, a następnie, przez Jugosławię, w końcu dotarł do Francji. Na miejscu został skierowany do Ośrodka Wyszkożenia Oficerów w Niort, a następnie otrzymał przydział do 4 Dywizji Piechoty⁸. W składzie nowej jednostki oczekiwał na konfrontację wojsk niemieckich z alianckimi na Zachodzie, której wynik w maju i czerwcu 1940 r. okazał się daleki od oczekiwanego⁹.

W momencie rozpoczęcia ofensywy wojsk niemieckich na Zachodzie dnia 10.05.1940 r. jednostka por. Stanisława Kawy była daleka od osiągnięcia stanu gotowości bojowej. Dopiero 22.05.1940 r. nadszedł formalny rozkaz nakazujący jej formowanie, zaś dwa dni później polecono zakwaterowanie dywizji w rejonie miejscowości Parthenay. Wraz z początkiem czerwca, na tle coraz poważniejszej sytuacji wojsk francuskich na froncie, do jednostki zaczęli napływać pierwsi szeregowi. Dokonano także, z powodu trudności kadrowych, przeorganizować 4. Dywizję Piechoty w dywizję lekką o mniejszym etacie. Szybkie postępy wojsk niemieckich spowodowały konieczność cofnięcia jednostki z bezpośredniej bliskości frontu. Dnia 16.06.1940 r., w momencie rozpoczęcia francusko-niemieckich negocjacji o zawieszeniu broni, dowódca jednostki gen. bryg. Rudolf

⁸ 4. Dywizja Piechoty – związek taktyczny piechoty Wojska Polskiego, jednostka sformowana we Francji w 1940 r., dowódca gen. bryg. R. Dreszer. Początkowy skład: 10., 11. i 12. pułk piechoty, 4. pułk artylerii lekkiej, 4. pułk artylerii ciężkiej, dyon rozpoznawczy, baon saperów, kompania łączności, kompania p-panc., bateria p-panc., służby. Później przeorganizowana na lekką dwupułkową dywizję. Vide: S. Komornicki, *Wojsko polskie 1939-1945. Barwa i broń*, Warszawa 1984, s. 27.

⁹ *Wspomnienia Władysława Kawy*, kopia w zbiorach autora.

Dreszer¹⁰ zameldował swemu przełożonemu, gen. Władysławowi Sikorskiemu¹¹, że wypowiedział posłuszeństwo francuskim zwierzchnikom i rozpoczął marsz w kierunku portu La Rochelle w celu przetransportowania podległych mu wojsk do Wielkiej Brytanii. Dywizja rozpoczęła marsz wzdłuż atlantyckiego wybrzeża Francji w poszukiwaniu statków transportowych. W nocy z 19 na 20.06.1940 r. ok. 6 tys. żołnierzy odpłynęło z La Pallice na pokładzie brytyjskiego statku „Alderpool”. Następnego nocy kolejna grupa ok. 3 tys. ludzi została odtransportowana na pokładzie francuskiego transportowca „L’Auvergne”. Ponad tysiącu oficerów, żołnierzy i rekrutów, którzy wyruszyli z obozów Thouars i Airvault dnia 18.06.1940 r. transportem kolejowym, nie udało się dotrzeć na czas do portu. Część z nich podążyła w kierunku Royan, gdzie działała jeszcze polska misja wojskowa. Tam część z nich skierowano do portów Verdon sur Mer i Saint Jean de Luz, skąd na mniejszych jednostkach zostali przewiezieni do Anglii¹². Wśród ewakuowanych żołnierzy znalazł się również por. Stanisław Kawa. W Wielkiej Brytanii został początkowo przydzielony do 4. Brygady Kadrowej Strzelców¹³. Nie była to jednak jednostka, z którą ostatecznie się związał, gdyż po jakimś czasie został skierowany na przeszkolenie lotnicze, po którym otrzymał przydział do 304 Dywizjonu Bombowego Ziemi Śląskiej im. ks. Józefa Poniatowskiego¹⁴.

3. Służba w 304 Dywizjonie Bombowym Ziemi Śląskiej im. księcia Józefa Poniatowskiego

304 Dywizjon Bombowy Ziemi Śląskiej, funkcjonujący w strukturach Royal Air Force (RAF)¹⁵, powstał dnia 23.07.1940 r. w Bramcote, a opera-

¹⁰ Rudolf Dreszer (ur. 27.02.1891 r. w Grodzisku Mazowieckim, zm. 22.10.1958 r. w Waszyngtonie) – generał brygady, uczestnik I wojny światowej oraz walk o niepodległość Polski w wojnie z bolszewikami i II wojnie światowej. Vide: P. Stawecki, *Słownik bibliograficzny generałów Wojska Polskiego 1918-1939*, Warszawa 1994.

¹¹ Władysław Sikorski (ur. 20.05.1881 r. w Tuszowie Narodowym, zm. 4.07.1943 r. na Gibraltarze) – polski wojskowy i polityk, generał broni Wojska Polskiego, Naczelny Wódz Polskich Sił Zbrojnych i premier Rządu na Uchodźstwie podczas II wojny światowej. Vide: R. Wapiński, Władysław Sikorski, Warszawa 1978.

¹² Z. Wawer, *Francja 1940. Oficer 4. Dywizji Piechoty*, Warszawa 2010, s. 6-12.

¹³ 4. Brygada Strzelców – kadrowa brygada piechoty Polskich Sił Zbrojnych na Zachodzie. Vide: Z. Wawer, *Organizacja Polskich Wojsk Lądowych w Wielkiej Brytanii 1940-1945*, Warszawa 1992.

¹⁴ 304 Dywizjon Bombowy Ziemi Śląskiej im. ks. Józefa Poniatowskiego - pododdział lotnictwa bombowego Polskich Sił Powietrznych w Wielkiej Brytanii. Vide: M. Konarski, *304 Squadron*, San-domierz 2005.

¹⁵ Royal Air Force – siły lotnicze Wielkiej Brytanii powstałe w 1918 roku. Vide: D. Wragg, *RAF Handbook 1939-1945*, Stroud 2007.

cyjnie przydzielony został do Bomber Command (BC)¹⁶. Dnia 24.04.1941 r. uznano jednostkę za przygotowaną do działań bojowych, zaś w nocy z 24 na 25 kwietnia wykonano pierwsze zadanie bombardując zbiorniki paliwa w Rotterdamie¹⁷. Udział załóg tej jednostki w nocnych wyprawach bombowych z każdym dniem zwiększał się, jednakże dopiero druga połowa 1941 r. była okresem dużego wysiłku i zarazem dużych strat. Loty rozpoczynały się zwykle o zmroku i trwały około sześciu godzin. Wysokość lotu wynosząca średnio 5500 m wymagała stosowania tlenu przez załogi, a niska temperatura na tak dużych wysokościach zwiększała trudności lotu. Niemcy były coraz silniej bronione. Artyleria przeciwlotnicza przy współpracy z reflektorami i przez stosowanie zapór ogniowych była bardzo skuteczna. Ilość niemieckich nocnych samolotów zwiększyła się znacznie i były one szczególnie groźne w czasie powrotu samolotów bombowych oraz przy zbliżaniu się do brzegów kanału La Manche. Jedną z przyczyn dużych strat lotnictwa bombowego była również ówczesna taktyka, którą cechowała jednostajność tras i wysokości lotu, oraz nadmierne rozciągnięcie w czasie poszczególnych wypraw. Ponadto szybkość bombardowania brytyjskich w tym czasie była stosunkowo mała, co również przyczyniało się do ponoszenia strat. Celami bombowymi w 1941 r. dla załóg 304 Dywizjonu Ziemi Śląskiej im. ks. Józefa Poniatowskiego w okresie służby w BC były miasta niemieckie, tj.: Brema, Eden, Kolonia, Osnabrück, Quakenbrück, wyspa Nordeney oraz porty w Boulogne i Rotterdamie. Początek kolejnego, 1942 roku, nie wiązał się z większymi stratami wśród załogi dywizjonu. Jednakże niedługo później sytuacja diametralnie się zmieniła. Najtragicznijszym miesiącem był kwiecień, w którym zginęło aż 6 załóg. Pierwszą rocznicę wejścia do działań bojowych Polacy postanowili uczcić jak największym wysiłkiem. Dnia 24.04.1942 r. na bombardowanie celów w Rostocku poleciało aż 14 załóg, wszystkie jakie można było skompletować. Wyprawa zakończyła się szczęśliwie¹⁸. Dzień 25 kwietnia uznano za święto dywizjonu. Dobra passa nie trwała jednak długo. Dnia 27.04.1942 r. na pięć uczestniczących załóg dwie nie wróciły do bazy. Bilans w okresie, od 24.04.1941 roku do 30.04.1942 roku był bardzo bolesny. Dywizjon stracił 105 członków załóg latających, w tym 73 poległo, 6 przebywało w niewoli i 16 uznano za zaginionych. Wobec tak ciężkich strat i braku uzupełnienia, 10.05.1942 r. postanowiono przesunąć 304 Dywizjon Ziemi

¹⁶ Bomber Command – dowództwo, któremu podlegały dywizjony bombowe RAF w latach 1936–1968. Vide: J. Falconer, *Bomber Command handbook 1939–1945*, Stroud 2003.

¹⁷ Instytut Polski i Muzeum Sikorskiego, Lot AV 36/13.

¹⁸ Instytut Polski i Muzeum Sikorskiego, Lot AV 36/15.

Śląskiej im. ks. Józefa Poniatowskiego do lotnictwa obrony wybrzeża Coastal Command(CC)¹⁹, gdzie sytuacja była znacznie lepsza²⁰.

Przesunięcie dywizjonu do CC nie było wyłącznie związane z dużymi stratami wśród personelu. W tym czasie siły zbrojne Wielkiej Brytanii miały poważniejszy problem. Niemiecka Kriegsmarine²¹ natężyła ataki na konwoje morskie przewożące z zamorskich krajów żywność i surowce dla przemysłu. W 1942 r. sytuacja żeglugi aliantów stała się tragiczna. Niemieckie okręty podwodne zatapiały więcej statków niż Anglicy i jej sojusznicy byli w stanie wyprodukować. Konieczne stało się wzmocnienie obrony konwojów przed nieprzyjacielem. Lotnictwo miało spełnić tutaj znaczną rolę. Dnia 10.05.1942 r. 304 Dywizjon Bombowy został przeniesiony do CC. Przed jednostką postawiono nowe zadania. Było to patrolowanie i zwalczanie okrętów podwodnych i nawodnych, ratownictwo morskie, osłona konwojów oraz bombardowanie portów nieprzyjaciela. Pierwsza misja w nowych warunkach została wykonana 26.05.1942 r., wtedy to załoga jednego z samolotów dywizjonu zaatakowała okręt podwodny szykujący się do ataku na konwój. Po tym ataku załoga samolotu towarzyszyła trasie angielskiego kontrtorpedowca. U-boota²² uznano za prawdopodobnie uszkodzonego. Niedługo później podjęto również próbę wykonywania lotów nocą, co miało zaskoczyć niemieckie okręty. Dnia 11.08.1942 r. pierwsza załoga wystartowała w nocy, co było jednak tragiczne w skutkach, gdyż silny wiatr stracił załogę do morza i wszyscy zginęli. Wobec powyższego zawieszono nocne loty. Dnia 4.09.1942 r. jedna z załóg powracając z patrolu została zaatakowana przez dwa samoloty typu Junkers Ju-88²³. Załoga skutecznie broniąc się umknęła niemieckim samolotom zostawiając je z dymiącymi silnikami. Niedługo później doszło do kolejnej bitwy powietrznej. Załoga samolotu typu Vickers Wellington²⁴, spotkała się z kolejnymi samolotami typu Junkers Ju-88. Pomiędzy ataków niemieckich samolotów i doprowadzeniu samolotu do uszkodzenia,

¹⁹ Coastal Command – Dowództwo Obrony Wybrzeża, jedno z brytyjskich dowództw lotnictwa funkcjonujące od 1936 r. Vide: I. Carter, *Coastal Command 1939–1945*, Hersham 2004.

²⁰ M. Konarski, *304 Squadron*, Sandomierz 2007, s. 5-23.

²¹ Kriegsmarine – marynarka wojenna III Rzeszy Niemieckiej, część sił zbrojnych Niemiec istniejąca w latach 1935–1945 w ramach Wehrmachtu. Vide: Ch. Bishop, *U-booty Kriegsmarine 1939–1945*, Warszawa 2006.

²² U-boot (Unterseeboot) – niemiecki okręt podwodny.

²³ Junkers Ju-88 – niemiecki dwusilnikowy samolot z okresu II wojny światowej. Zaprojektowany jako szybki bombowiec był bezkonkurencyjny w atakach z niewielkiej wysokości i płytkiego lotu nurkowego. Vide: C. Chant, *Samoloty II wojny światowej. 300 najsłynniejszych samolotów II wojny światowej*, Warszawa 2009.

²⁴ Vickers Wellington – brytyjski dwusilnikowy średni bombowiec okresu II wojny światowej, budowany w zakładach Vickers-Armstrong. Vide: K. Delve, *Vickers-Armstrongs Wellington*, Rainsbury 1998.



Fot. 2. W służbie 304 Dywizjonu. Por. naw. Stanisława Kawa drugi z prawej w pierwszym rzędzie.

udało się załodze umknąć a ponadto uszkodzić dwa niemieckie samoloty z kilku, które ją atakowały. Kolejne jesienne miesiące przyniosły następne starcia z nieprzyjacielem, ale również i straty. W październiku podczas lotów załogi dwóch maszyn poniosły śmierć. Do końca 1942 roku 304 Dywizjon Bombowy wziął udział w 594 lotach bojowych w czasie 4478 godzin²⁵.

Kolejne lata zmagania jednostki również wiązały się z dużą intensywnością działań. Rok 1943 był kolejnym trudnym czasem walk o dominację nad Atlantykiem. Dla ochrony U-bootów Niemcy w rejon Zatoki Biskajskiej skierowali dodatkowe jednostki myśliwskie. Spowodowało to coraz częstsze walki powietrzne. Również niemieckie okręty podwodne zmieniły taktykę. Zaczęły bowiem działać w zespołach po kilka okrętów i podejmowały walkę stosując skoncentrowany ogień przeciwlotniczy. Był to rok apogeum niemieckiej aktywności na tym obszarze a zarazem ostatni tak trudny rok w działaniach polskiego dywizjonu. W tym czasie rozpoczęto stosowanie nowe sposoby zwalczania okrętów podwodnych. Rozpoczęto wysyłanie na akcje po kilka samolotów, w celu zwiększenia skuteczności działań lotniczych. Wiązało się to także z uzbrojeniem U-bootów w coraz silniejszą broń przeciwlotniczą. Nieco inny charakter miał 1944 r., gdyż był czasem działań, kiedy zwycięstwo aliantów było już prze-

²⁵ M. Konarski, *op. cit.*, s. 24-41.

sądzone. Nie oznaczało to jednak zakończenia działań nad morzem. Niemcy nie zrezygnowali, pomimo coraz większych strat, z próby ograniczenia konwojów wspierających Wyspy Brytyjskie, a później wojsk walczących we Francji. 304 Dywizjon Bombowy nadal wykonywał loty patrolowe, które od czasu do czasu kończyły się wykryciem niemieckich okrętów podwodnych, czy też kontaktem z niemieckim lotnictwem. Szczególnym miesiącem był maj, ze względu na przygotowania do inwazji aliantów na kontynencie europejskim. W związku z tym działania Dywizjonu zostały ograniczone do minimum, tak aby zachować jak największą liczbę samolotów. W tym czasie odnotowano dwa ataki na okręty podwodne oraz trzy spotkania z niemieckimi samolotami. W czerwcu z kolei patrol objął kanał La Manche i Zatokę Biskajską. Dzień inwazji 6.06.1944 r. był datą szczególną nie tylko dla jednostek bezpośrednio uczestniczących wtedy w desancie, ale i dla lotników 304 Dywizjonu, którzy nie brali bezpośrednio udziału w tychże działaniach, albowiem z dniem tym wzmógł się wysiłek dywizjonu ku wykryciu jak największej ilości wrogich jednostek na morzu. W miesiącach kolejnych udało się wyeliminować działania niemieckich okrętów podwodnych z kanału La Manche i Zatoki Biskajskiej. Cały 1944 r. był najbardziej pomyślny w historii 304 Dywizjonu. Złożyło się na ten wynik 15 ataków na U-booty, z których wiele było uszkodzonych a jeden na pewno zniszczony, a także 14 walk z samolotami wroga²⁶.

Ostatni rok wojny był również ostatnim rokiem służby 304 Dywizjonu w CC. Pomimo nadchodzącej wielkimi krokami klęski III Rzeszy, marynarka niemiecka do samego końca była aktywna i mogła stworzyć zagrożenie dla jednostek alianckich. 304 Dywizjon Bombowy wykonywał sumiennie loty bojowe aż do dnia ogłoszenia kapitulacji, choć i po jej ogłoszeniu polscy lotnicy spotkali na swej trasie niemieckiego U-boota. Dywizjon kontynuował jednak loty patrolowe do końca maja. Po podpisaniu kapitulacji dnia 8.05.1945r. samoloty jednostki latały asekuracyjnie, na wypadek gdyby jakaś załoga niemieckiego U-boota nie zaprzestała działań bojowych. Ostatnie spotkanie z niemieckim okrętem miało miejsce dnia 11.05.1945 r., zaś ostatnia misja 304 Dywizjonu w CC – 30.05.1945 r. Ogólny wysiłek jednostki w 1945 r. to 106 operacji w czasie 2788 godzin, zaś cały wysiłek 304 Dywizjonu Bombowego w ramach CC zamyka się w liczbach 636 zadań operacyjnych, 64 ton zrzuconych bomb głębinowych, 33 ataków na okręty podwodne, w tym dwa na pewno zatopione. Straty w tym okresie to 106 poległych lotników i 14 zniszczonych samolotów. Dnia 14.06.1945 r. jednostka oficjalnie została przeniesiona do Transport Command²⁷, co zakończyło wojenną kartę w dziejach Dywizjonu. Od począt-

²⁶ *Ibidem*, s. 41-63.

²⁷ Transport Command – dowództwo RAF utworzone 25 marca 1943 roku kontrolujące, koordynujące i nadzorujące wszystkie transportowe jednostki lotnicze RAF. Vide: H. Wynn, *Forged*

ku 1946 r. lotnicy wykonywali loty transportowe głównie do Grecji i Włoch. Przewozili różne materiały, zaopatrzenie, broń, pieniądze. Loty 304 Dywizjon zakończył w listopadzie 1946 r. Dnia 19.11.1946 r. w Chedburgh miała miejsce pożegnalna defilada personelu 304 i 301 Dywizjonu. Ostatecznie 304 Dywizjon został rozwiązany dnia 18.12.1946 r. na mocy rozkazu brytyjskiego Ministerstwa Lotnictwa. Personel jednostki został zaś przeniesiony do zbiorczego Polskiego Lotniczego Korpusu Przysposobienia w East Wrethman²⁸.

Por. naw. Stanisław Kawa po przeszkoleniu lotniczym do jednostki przybył dnia 14.07.1942 r., a więc w momencie, gdy 304 Dywizjon był już przeniesiony do Coastal Command. Pełnił tam funkcję nawigatora. W trakcie służby przeżył wiele dramatycznych chwil, które mogły skończyć się śmiercią całej załogi jego samolotu. Często zdarzało się, że wraz załogą musiał awaryjnie lądować ze względu na awarię samolotu. Takie awarie na pewno miały miejsce 12.03.1943 r. kiedy pojawiły się kłopoty z silnikiem, a także 14.03.1943 r., kiedy zepsuł się generator. Również 19.04.1943 r. załoga musiała uporać się z awarią silnika, a także, już w trakcie służby w Transport Command, dnia 11.02.1946 r. awaria spowodowała zapalenie się samolotu. Poważniejsze były jednak starcia z nieprzyjacielem. Do takiego spotkania doszło 3.02.1944 r., gdy samolot z por. nawig. Stanisławem Kawą na pokładzie został zaatakowany przez dwa samoloty Junkers Ju-88. Szczęśliwie udało się załodze umknąć niemieckim lotnikom. Wydarzenie, które jednak najlepiej charakteryzowało postawę porucznika nawigatora, miało miejsce 24.12.1942 r. Wtedy załoga jego samolotu w trakcie powrotu z patrolu bojowego nad Zatoką Biskajską napotkała trudne warunki atmosferyczne (mgła). Wszyscy musieli skakać z samolotu do morza, jednak jeden z członków załogi bał się wyskoczyć i dopiero za namową por. nawig. Stanisława Kawy wyskoczył ratując życie. Cała załoga została uratowana przez kuter, którego załoga dostrzegła wskakujących do morza lotników²⁹. Za to wydarzenie por. nawig. Stanisław Kawa został odznaczony dyplomem oraz odznaką Caterpillar Club³⁰. Nie były to jedyne odznaczenia za służbę w Dywizjonie, bowiem w trakcie jej trwania, m.in. za zniszczenie niemieckiego U-boota, otrzymał również Krzyż Srebrny Orderu Virtuti Militari oraz Krzyż Walecznych. We wniosku z 3.7.1944 r. o nadanie Krzyża Orderu Virtuti Militari znalazło się następujące uzasadnienie:

in War: A History of Royal Air Force Transport Command, 1943-1967, London 1996.

²⁸ M. Konarski, *op. cit.*, s. 63-69.

²⁹ Instytut Polski i Muzeum Sikorskiego, Lot AV 36/14.

³⁰ Catterpillar Club – klub został założony przez Leslie Irvina w Irvin Airchute Company w Kanadzie w 1922 roku. Jest nieformalnym stowarzyszeniem ludzi, którzy z powodzeniem użyli spadochronu dla ratowania osoby z uszkodzonego samolotu. Vide: J.A. Neal, *Bless You, Brother Irvin – The Caterpillar Club Story*, Ontario 2005.

„Por. Kawa wykonał 50 lotów bojowych jako nawigator i w większej części dowódca załogi. Jego zimna krew i odwaga ratowała nieraz załogę z ciężkiej opresji. Doskonale opanowanie przedmiotu budziły zaufanie całej załogi. W dniu 3.02.1944 r. załoga została zaatakowana przez Ju 88, którego celny ogień uszkodził maszynę i zranił tylnego strzelca. W czasie całego ataku por. Kawa prowadził swą nawigację z zupełnym spokojem i dokładnością, co przyczyniło się do uratowania załogi i samolotu i przyprowadzenie go do bazy w najkrótszym możliwym czasie. Biorąc pod uwagę ten wypadek i inne loty, podczas których zawsze por. Kawa wykazywał najwyższe walory, jakim powinien odpowiadać kapitan załogi, zasługuje on na odznaczenie go Krzyżem Srebrnym ord. Woj. *Virtuti Militari* kl. V”³¹

Por. naw. Stanisław Kawa służbę w lotnictwie wojskowym zakończył dnia 24.06.1948 r., z przelotem 1020 godzin i odbytymi 55 operacjami bojowymi. Pod koniec działań wojennych awansowany został do stopnia kapitana³².

4. Losy powojenne

Po zakończeniu wojny kpt. Stanisław Kawa, wiedząc jaka jest sytuacja w kraju, postanowił pozostać w Wielkiej Brytanii. W 1948 r. wziął ślub ze Szkotką Jenny McDonald, nauczycielką języka francuskiego i niemieckiego w szkole średniej. Żona pomogła mu w podjęciu studiów na uniwersytecie w Glasgow, na którym w latach 1948-1953 studiował na wydziale chemicznym. Studia magisterskie z wyróżnieniem ukończył w 1953 r. i podjął pracę w laboratorium, w przemysłowym zakładzie chemicznym. W 1956 r. zmienił pracę i rozpoczął nauczanie chemii i biologii w Technical College w Cambridge, a później w nowo wybudowanej uczelni w rodzinnej miejscowości w Hamilton, gdzie był dziekanem na wydziale chemii i biologii. Kpt. Stanisław Kawa był cenionym naukowcem, członkiem Królewskiego Instytutu Chemii, a także członkiem Królewskiego Stowarzyszenia Związku Naukowego Technologii Paliw. W życiu prywatnym pasjonował się amatorsko sztuką fotograficzną. W roku 1978 przeszedł na emeryturę. Nie porzucił jednak swoich zainteresowań i mając więcej czasu zapisał się na kurs sztuk pięknych, w zakresie szkoły średniej, a swój wolny czas wypełniał malowaniem obrazów³³.

Mieszkając w Wielkiej Brytanii czekał na odpowiedni moment, aby mógł odwiedzić ojczyznę. Udało się to po raz pierwszy w 1960 r., kiedy przyjechał do Polski i spotkał się z najbliższymi, ostatnio widzianymi w 1939 r. Od tej pory

³¹ *Wniosek o nadanie Krzyża Orderu Wojennego Virtuti Militari*, zbiory W. Kawy.

³² Instytut Polski i Muzeum Sikorskiego, Lot AV 106/46..

³³ *Wspomnienia Władysława Kawy*, kopia w zbiorach autora.

parokrotnie odwiedzał kraj, biorąc tutaj m.in. udział w zjazdach maturzystów. Ostatni raz odwiedził Polskę w 1986 r. Miał możliwość obserwować występujące przemiany społeczno- polityczne. Otrzymał od znajomych znaczek „Solidarności”, który szczęśliwie przewiózł do Szkocji. Planował kolejną wizytę, lecz ciężka i szybko postępująca choroba zniweczyła jego plany. Kpt. Stanisław Kawa zmarł 7.05.1988 r. i został pochowany w miejscu zamieszkania³⁴.

Zakończenie

Życie kpt. Stanisława Kawy odbiło się szerokim echem nie tylko wśród osób znających go osobiście, ale również wśród wielu innych, którzy poznali jego dokonania. W ostatniej drodze, w dniu pogrzebu, żegnała go żona, a wraz z nią liczni przyjaciele: profesorowie, wychowankowie z uczelni, członkowie Towarzystwa Sztuk Pięknych, członkowie Klubu Brydżowego, do którego należał, oraz inni przybyli goście. O śmierci kpt. Stanisława Kawy informowała również lokalna prasa brytyjska i polska, co faktem wymownie świadczyło o rozgłosie, jaki zyskał za swój życiowy dorobek. W swoich wspomnieniach, brat kapitana Władysław Kawa, napisał: „Często przeglądam (...) dokumenty i pamiątki po bracie Stanisławie, na których widok łzy wyciskają mi się z oczu i żal, że brat nie dożył chwili odzyskania pełnej niepodległości Polski i nie mógł przeżywać radości z zachodzących przemian społeczno-politycznych w całej Wschodniej Europie”³⁵. Słowa ta wpisują się w obecny wśród osób znających perypetie losu kpt. Stanisława Kawy, szacunek i uznanie dla jego dokonań.

Krzysztof Jarosz

On duty of 304. Bomb Division of Silesian Land of Prince Joseph Poniatowski. The Biography of Captain Stanisław Kawa

Summary

This study deals with the person of Stanisław Kawa, the pre-war artillerist, who fought in the defense war of 1939 in the “Pomerania” Army. Later on he found himself in France and Great Britain. Being in England he was trained as a pilot and took part in many flight action as the member of 304. Bomb Division. After the WW2 he remained in Great Britain being a lecturer at English universities. He died in Hamilton in Scotland, where was buried.

³⁴ *Ibidem.*

³⁵ *Biografia Stanisława Kawy napisana przez brata Władysława Kawę, kopia w zbiorach autora.*



MARCIN MARYNOWSKI (*Bukareszt*)**MATERIAŁY DO HISTORII WOJSKOWOŚCI POLSKIEJ
ORAZ ZWIĄZKÓW
RZECZYPOSPOLITEJ Z MOŁDAWIĄ
W ARCHIWUM PAŃSTWOWYM W SUCZAWIE**

Z nieskrywaną satysfakcją rozpoczynamy w zeszycie *Historii Wojskowości* „Rocznika Przemyskiego” publikację źródeł archiwalnych z Rumunii – materiałów do historii wojskowości polskiej. Dotyczą one również związków Polski i Mołdawii na przestrzeni wieków. Towarzystwo Przyjaciół Nauk w Przemyślu jak żaden inny ośrodek naukowy w Polsce jest żywo zainteresowane zgłębianiem archiwaliów rumuńskich dotyczących związków Rzeczypospolitej z tymi ziemiami. Powodem tego jest oczywiście bliskość ziemi przemyskiej z terenami dawnego Gospodarstwa Mołdawskiego, historyczna więź z kresami, które sięgały, a czasem obejmowały również te tereny. Na linii Przemyśl-Lwów-Suczawa-Jassy miały miejsce jedne z najciekawszych i najważniejszych wydarzeń wojennych Rzeczypospolitej w okresie XVI-XVII wieku. Były to walki z Tatarami, przeciwstawianie się ekspansji tureckiej, a także konflikty wewnętrzne rozwiązywane na terenie Rzeczypospolitej i Mołdawii, związane ze skomplikowaną sytuacją polityczną tych ziem. Były to burzliwe dzieje, pełne wojen i wypraw zbrojnych, a przez to wiedza na ich temat czerpana ze źródeł zawsze była atrakcyjna dla historyków. Dlatego niezwykle interesujące wydaje się poznanie zasobu źródeł dotyczących historii wojskowości polskiej znajdujących się w archiwach rumuńskich, obejmujących również historyczne tereny Mołdawii.

Dokumenty prezentowane w niniejszym zeszycie HW RP pochodzą ze zbiorów Oddziału Archiwum Państwowego w Suczawie. Zebrane zostały podczas kwerendy źródłowej w 2012 r. Archiwum w Suczawie przechowuje bardzo interesujące dla historyków polskich oryginały i kopie dokumentów od XIV wieku do czasów najnowszych. Jesteśmy pewni, że wśród nich znajdują się również nieznane wcześniej dokumenty. W pierwszej części przedstawionych zostanie 6 dokumentów z Zespołu I, obejmującego najstarsze zasoby przechowywane w tym archiwum. Cechą wspólną publikowanych źródeł są polskie ślady znalezione w opisach inwentarzowych. Są to polskie nazwiska i nazwiska znane z naszej historii, nawiązania do polskich wypraw zbrojnych, wzmianki o Polakach. Każdy taki ślad wnosi coś nowego do oceny historycznej, stawia nowe pytania badawcze. Najstarszy prezentowany dokument pochodzi z 1411 r., a kolejne są

z lat: 1555, 1617–1620. Warto zwrócić uwagę, że przy opisie dokumentów podany jest rok jego nadania, a w nawiasie rok liczony od stworzenia świata według kalendarza bizantyjskiego¹.

Jesteśmy z przyczyn obiektywnych ograniczeni możliwościami wydawniczymi, dlatego pozostałe dokumenty Archiwum Państwowego w Suczawie będziemy publikować w kolejnych zeszytach *Historii Wojskowości*. W dalszej perspektywie chcemy opublikować również źródła pochodzące z kwerendy między innymi w Jassach oraz Bukareszcie.

Dla czytelników przygotowane zostały opisy inwentarzowe, przetłumaczone z języka rumuńskiego przez autora kwerendy, a także fotokopie przechowywanych archiwaliów zamówione i wykonane na potrzeby niniejszego wydawnictwa w pracowni fotograficznej Archiwum Państwowego w Suczawie. Całość poprzedza przetłumaczony przez autora cyklu *Wstęp do Inwentarza dokumentów*, pozwalający lepiej zorientować się czytelnikowi w zagadnieniach i konstrukcji *Inwentarza*.

Pragnę również serdecznie podziękować za konsultację językową, korektę i cenne wskazówki pomocne przy tłumaczeniach Pani Marianie Gamazeliuc z Bukaresztu, tłumaczące przysięgłej języka polskiego.

Mamy nadzieję, że drukowane przez Towarzystwo Przyjaciół Nauk w Przemysłu materiały do historii wojskowości polskiej z archiwów rumuńskich przyczynią się poszerzeniu wiedzy na temat stosunków Rzeczypospolitej z Mołdawią i pozwolą rzucić nowe światło na wiele wątków naszej wspólnej historii.

Wstęp do maszynopisu *Inwentarza*:

„Archiwum Państwowe w Rumunii, Oddział Wojewódzki w Suczawie, *Kolekcja Dokumentów, Inwentarz (1411–1931)*, tom I, Zespół nr 35, Inwentarz nr 279”

„Kolekcja dokumentów zgromadzonych w Oddziale Archiwum Państwowego w Suczawie obejmuje liczbę 2504 jednostek archiwalnych z lat 1411–1931, które były gromadzone z wielkim poświęceniem w ciągu wielu lat i pochodziły od prywatnych posiadaczy z województwa Suczawa jak też z innych miejsc w kraju.

Ofiarodawcami dokumentów w dużej mierze byli profesorowie: Teodor Balan, Mihai Cărauşu, Valerian Doboş Boca, kolekcjoner Dimitrie Dugan i inne osoby prywatne. Dokumenty były zdobywane dzięki darowiznom oraz poprzez zakupy. Niektóre dokumenty zostały przekazane w formie fotokopii lub kserokopii z różnych zespołów archiwum centralnego dotyczących województwa Suczawy.

Dokumenty z niniejszej kolekcji oferują badaczom ważne informacje odnoszące się do historii tego obszaru począwszy od średniowiecza. Znaczna część dokumentów ilustruje rozwój zachodzący w sferach: książęcej, świeckiej i życia

monastycznego, zobowiązania poddanych w pracy, produktach i pieniądzech, w stosunku do właścicieli ziemskich, do panujących, aspekty walki klasowej, jak np. nieposłuszeństwo w pracy, ucieczka sąsiadów z jednej ziemi do drugiej.

Problemy prawne związane z własnością, relacje między kmieciami, bojarami i monastyrami z jednej strony, a z drugiej konflikty między mieszczanami rumuńskimi i ormiańskimi z Suczawy i Biskupstwa Mołdawskiego stanowią nowe aspekty, które znajdują ślad w kolekcji dokumentów.

Zawody wykonywane na terenie Mołdawii feudalnej, jak na przykład młynarz, rzeźnik, świeczarz, kozusznik i inne, jak także informacje na temat cechów handlowych z miast, również mogą być znalezione przez badaczy podczas przeglądania tych dokumentów.

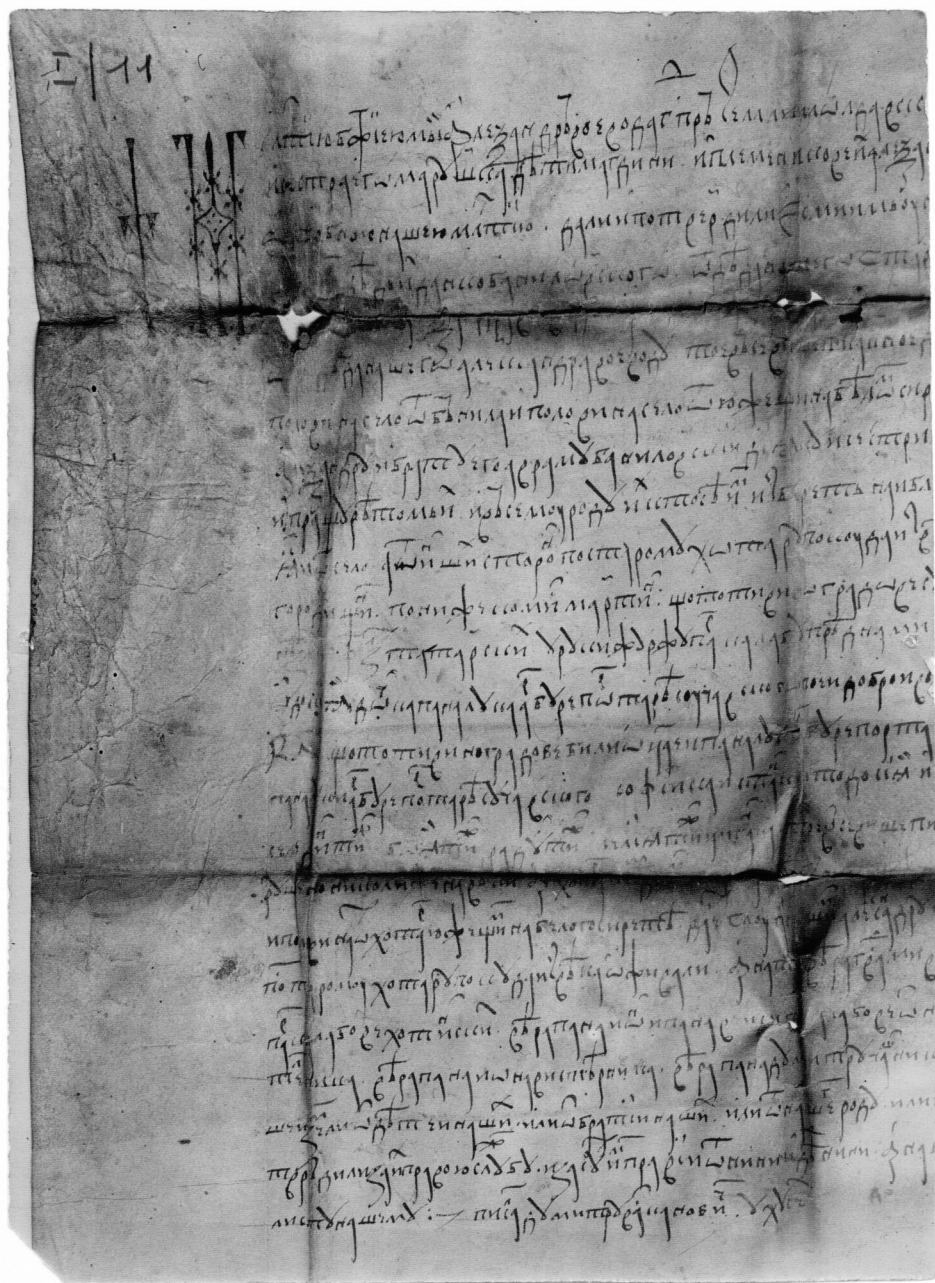
Dokumenty dają możliwość poznania burzliwego życia politycznego na terenie Mołdawii od założenia państwa feudalnego aż do epoki współczesnej. Wspominają one walki o tron Mołdawii przed i po czasach Stefana Wielkiego, częste najazdy tatarskie, wojny polsko-tureckie, występujące później wojny rosyjsko-austriacko-tureckie odbywające się na terytorium Mołdawii, które miały negatywne skutki dla rozwoju ekonomicznego, społecznego, politycznego i kulturalnego tego kraju.

Okupacja Bukowiny przez wojska Imperium Habsburskiego w październiku 1774 r. oraz przyłączenie jej do Imperium Austriackiego jest także odzwierciedlona w dokumentach kolekcji. Późniejszy rozwój Bukowiny jako części Imperium Habsburskiego jest zaznaczony w licznych dokumentach, które odnoszą się zarówno do środowiska miejskiego jak i wiejskiego. W ten sposób zaznaczono wielki wzrost dzierżawców majątków ziemskich jak i tych, którzy wzięli w dzierżawę produkcję i zbyt napojów alkoholowych.

Badacze mogą znaleźć w dokumentach niniejszej kolekcji informacje odnoszące się do: wzrostu wymiany towarowej, tak wewnątrz prowincji, jak też handlu między Bukowiną i Mołdawią pod koniec XVIII w. oraz w XIX w., poszukiwań i oceny wartości wód mineralnych z dorzecza Dorny, bogactwa minerałów z rejonu Iacobeni, funkcjonowania fabryk bu-



Fot. 1. Odcisk pieczęci Aleksandra Dobrego
hospodara mołdawskiego (1400-1432)



Fot. 2. Fotokopia dokumentu z AP-S, I.11

telek, papieru i wódki i wiele innych informacji świadczących o przenikaniu nowych stosunków wolnorynkowych do życia ekonomicznego i społecznego.

Rok rewolucji 1848 na Bukowinie jest podkreślony przez dokumenty odnoszące się do wyborów deputowanych do Parlamentu w Wiedniu, przez memoriały i petycje mieszkańców ze wszystkich warstw społecznych kierowane do cesarza i Zgromadzenia Konstytucyjnego, wśród których szczególne miejsce zajmuje Petycja Krajowa. Wszystkie one żądały oddzielenia od Galicji, zachowania narodowości rumuńskiej, regulowanie stosunków między chłopami a właścicielami, zliberalizowania polityki handlowej z Mołdawią itp.

Wydarzenie niezwykle ważne w historii narodu rumuńskiego stanowiła wojna o zdobycie niepodległości kraju rumuńskiego w 1877 r. Dokumenty uwidoczniają wkład wniesiony przez mieszkańców województw Suczawa i Falticeni, ofiary i krew przelaną przez synów tych ziem na polach bitew. Także Wielka Unia z 1918 r., kiedy prowincje wyrwane z sąsiednich imperiów zostały złączone z ojczyzną-matką, a wśród nich Bukowina, znajdują ślad w kolekcji dokumentów.

Dokumenty znajdujące się w tej kolekcji są zachowane w formie oryginałów, kopii, tłumaczeń, streszczeń i wzmianek i były redagowane w językach rumuńskim, starosłowiańskim, niemieckim, łacińskim, polskim, francuskim i greckim.

Są one uporządkowane w zespołach po 100 jednostek archiwalnych, a w zespołach są ułożone chronologicznie. Sygnatura dokumentu składa się z numeru zespołu zapisanego cyfrą rzymską i numeru dokumentu z tego zespołu zapisanego cyfrą arabską, np. I/15.

Ewidencja Inwentarza Dokumentów jest utworzona przez ponumerowanie zespołów od I do XXV, gdzie znajduje się podsumowanie w porządku chronologicznym każdego dokumentu z osobna.

Dokumenty zostały skatalogowane, ułożone i spisane w formie inwentarza przez następujący zespół pracowników: Vasile Miron, Mihai-Ștefan Ceaușu, Radu Freitag, Gavril Irimescu oraz Sevastița Irimescu.

Suczawa, 8 marca 1983”

Tłumaczenia opisów inwentarzowych wybranych dokumentów:

Zespół I, Dokument 1 (I/1)

1411 (6919), kwiecień 14, Suczawa. – Aleksander Dobry, pan Mołdawii daruje tytułem własności monastyrowi Moldovița: Vama Moldoviței i wieś z granicami: Vadul Moldovei, wieś Câmpulung, ujście potoku Jereza, Măgura Moșului, do Râscoale, Măgura Plopuł, Fântâna Sărată, wyżynę Frâșinelui, Suha, tam gdzie wpada do rzeki Moldova, potok Cetățel, Dealul Mare, ze źródłami które wpadają do rzeki Moldova i do rzeki Moldovița, aż do źródła Frumosului, rze-

ki Deia, Dealul Paltinului. Wierność pana oraz bojarów: Stanisław Rotompan, Mihăilaș, Jurj, Jumătate Ion, Negrea, Oană marszałek dworu z Suczawy, Grinco, Sin Bârlici, Vlad z Siretu, Spenea, Vlad marszałek dworu, Șandru, Iațco [czyt. „Jacko”], Stan Preutescul, Domoncuș stolnik, Iliăș cześnik, Stan kanclerz dworu, Vâlcea podskarbi, Tabuci, Opriș. Klątwa. Bratei kanclerz. Pisze Ilie diakon.

Streszczenie rozwinięte z XVIII wieku

Zespół I, Dokument 11 (I/11)

1555 (7063), maj 7, Huși. – Alexandru Lăpușneanu, pan Mołdawii potwierdza dla Fedco i jego siostry Marușca, dzieci Magdei [Magdy], krewnych Alexandru i Avram Banilowski diakona i ich siostry Fedki, dzieci Ioan [Jana] Banilowskiego, wnuków Danko Banilowskiego, połowę wsi Banila, połowę wsi Iujești [Jużeszty] i winnice które należały do Luca [Łukasza] Arbore, kupione za 500 złotych tatarskich od Jurja kasztelana według przywileju po pradziadku Stanciul przyjęte od Aleksandra Dobrego. Postanowienie hospodara. Spisał Dumitru Vascanovici¹.

Zespół I, Dokument 24 (I/24)

/1617, kwiecień, 15² – Radu Mihnea, pan Mołdawii, na skargę Anastasie Crimcoviți metropolity Suczawy potwierdza monastyrowi Dragomirna panowanie nad wsią Napadova nad Nistrem, położone przy Soroca, za 2500 dukatów węgierskich, wziętych przemocą od przeora monastyru, przez panią Elisafte, kiedy przybyła „wcześniej razem ze swoim synem Constandinem wojewodą, z wojskami polskimi, najemnikami polskimi i kozakami /1612/ i po tym gdy znów przybyli z synami Alexandru wojewodą i Bogdanem wojewodą znowu z jeszcze większymi wojskami polskimi” /1616/ i położyli w zastaw wieś Napadova. Z adnotacją, że w dokumencie Gh. Ștefana z 1654 (7162) 22 marca wspomina się, że dokument Radu Mihnea został zniszczony w /1653/ kiedy Timusz Chmielnicki z wojskami kozackimi i tatarskimi złupił monastyr Dragomirna. Granice. Postanowienie hospodara. Klątwa.

Kopia wyciągnięta z przywileju Radu wojewody, który znajduje się potargany w listach monastyru Dragomirna, przez Paisie przeora monastyru Neamț w 1781, 3 grudnia. Datowany po potwierdzeniu wsi Drujăști oraz Tăistreni uczynionym przez Radu Mihnea wojewodę monastyrowi Dragomirna.

¹ Fotokopia z oryginału, język starosłowiański, dokument urwany na zagięciu. Z lewej strony dokumentu, gdzie jest datowany, nie była wykonana fotokopia. Datowany według wydania.

² Puste miejsce w tłumaczeniu, potargane w przywileju.

Zespół I, Dokument 28 (I/28)

1618 (7126) maj 28, Jassy. – Radu Mihnea, pan Mołdawii, upoważnia swoje sługi, Gavriłaş dawnego starostę oraz Constantin Cracalie diakona z Rohozna, położonego przy Czerniowcach, do panowania nad niektórymi polanami, po drugiej stronie Prutu, gdzie byli zabici dwaj Polacy. Mówili mieszkańcy Czerniowiec, że polany należały do wsi Rohozna i Şirăuţi, Polacy zabili trzech ludzi z Şirăuţi i dwóch z Rohozna i uprowadzili jednego syna byłego starosty Cracalie. Ten dał do Cameniţa na odzyskanie syna oraz dwóch Polaków 300 talarów srebrnych, dla których pokazywali Gavriłaş oraz Cracalie jeden zapis od Ieremia wojewody na podstawie którego wzięli i zatrzymali te polany. Jeśli mieszczanie będą chcieli trzymać te polany, muszą zwrócić pieniądze. Pouczył Ghianghea wielki kanclerz. Spisał Băiseanul.

Fotokopia z oryginału, język starosłowiański, pieczęć woskowa na środku, odcisnięta na karcie, nieczytelna; razem z fotokopią tłumaczenia na język niemiecki, poświadczonego przez I. Predeticz, w Czerniowcach, na 20 czerwca 1783, I/28a.

Zespół I, Dokument 30 (I/30)

/1619³ grudzień 5. – Gaşpar Graţiani, pan Mołdawii, potwierdza Marice oraz Magdzie, córkom Dimitrie Lenza, wieś Horăşăuţi, połowę wsi Vasileu, połowę wsi Iurcăuţi, trzecią część wsi Boianciuc oraz trzecią część wsi Doroşăuţi, położone przy Czerniowcach, jako ich prawną część majątku, ponieważ zostały zagubione wcześniejsze dokumenty, wśród których zapis od Ieremia Movilă wojewody, gdy przybył Alexandru Movilă wojewoda oraz Szymon Korecki książę, który z wielką armią Polaków i Kozaków złupili cały kraj.

Tłumaczenie z języka łaćńskiego, skolacjonowane w Czerniowcach, na 13 stycznia 1807, przez Franza Augusta Thallingera.

Zespół I, Dokument 31 (I/31)

1620 (7128) mai 4, Jassy. – Gaşpar Graţiani, pan Mołdawii, rozsądza spór między Szymonem Pelipowskim, Onofrei Vrînceanul, synem Onciului, Drăganem Bobrowskim oraz Ioanem z Beceşti swoim szwagrem oraz Gavriłaşem starostwo nad wsią Stăuceani, położone przy Czerniowcach, stwierdza według posiadanych przywilejów, że Stăuceanii stare, które nazywano Slobozia stara, są w granicach Cadobeşti natomiast Stăuceani, które były pańskie, są dane dla

³ W tłumaczeniu pomyślony rok: 1767. Datowany według panowania Gaşpara Graţianiego wojewody.

1/4
 = Сѣзѣ Сно Делѣ Дѣлѣ. лѣн Амударѣ воєвода,
 не сама, шннхотарѣ сама, шннхотарѣ сама,
 дн Айт. = Ефт = аирн = дн =

= Вѣн Сно, Прѣ Сно Делѣ Амударѣ воєвода, да Сѣнѣн
 Митрѣн Мѣроуцѣн, прѣнѣ ахтарѣн нѣмѣнѣн Митрѣн лѣма,
 Делѣ Мѣроуцѣн, Дѣн хотарѣ ачѣлѣн са Сѣнѣнѣ дн вѣрѣ
 мѣроуцѣн, те есте дѣно Десатѣ нѣнѣ лѣ. нѣлоѣна. Дѣн лѣгѣ
 ра прѣлѣнѣ ачѣлѣн, шннѣс прѣнѣ нѣнѣ лѣлоѣнѣ, шннѣ аполѣ
 ла мѣтѣра мѣшѣнѣ, шннѣ аполѣ лѣрѣноѣлѣ. шннѣ лѣ мѣтѣра мѣлѣнѣ,
 шннѣ аполѣ лѣдѣтѣна Сзратѣ, дѣнолѣ дѣлѣ дѣрѣнѣлѣнѣ дѣнѣ
 те Сѣха, шннѣно прѣ ачѣнѣ ачѣ. нѣнѣ дѣнѣ нѣнѣ дѣ мѣроуцѣ, дѣнолѣ
 прѣте мѣроуцѣ лѣлѣрѣнѣ дѣтѣнѣлѣнѣ лѣлѣрѣнѣ дѣлѣнѣнѣ лѣлѣнѣ мѣ
 рѣ, шннѣ аполѣ тотѣ нѣсѣтѣна дѣлѣлѣнѣ дѣлѣнѣ мѣрѣ нѣлѣоѣте нѣ
 вѣрѣлѣнѣ дѣна дѣ мѣроуцѣ, шннѣ мѣроуцѣнѣ, нѣнѣ лѣлѣоѣнѣнѣ дѣрѣ мѣрѣ
 лѣнѣ дѣнѣ нѣнѣ дѣ мѣроуцѣнѣ, шннѣ аполѣ прѣте мѣроуцѣнѣ, дѣнѣ
 ра прѣлѣнѣ дѣнѣ, шннѣ аполѣ вѣрѣнѣ лѣлѣлѣнѣ, шннѣ аполѣ дѣнѣ
 лѣлѣлѣнѣ лѣлѣлѣнѣ, дѣнѣ нѣнѣ дѣрѣ мѣроуцѣнѣ, прѣнѣно Десатѣ нѣ
 лѣлѣнѣ лѣ. дѣ дѣнѣ ачѣлѣнѣ дѣлѣнѣ , , ,

Fot. 3. Fotokopia dokumentu z Kolekcji Dokumentów Archiwum Państwowego w Suczawie, I.1

Mătieaşa diakona z Şerauţi, ojcu Gavrilaşa starosty, z zapisem od Petru wojewody, potwierdza Gavrilaşowi staroście wieś Stăuceni i poświadcza pozostawienie pełnych praw dla Onofrei Vrînceanul i jego krewnym. Gavrilaş starosta zapłacił 12 złotych. Pouczył i podpisał Ghianghea wielki kanclerz. Spisał Lucoci. Brulion 2 karty z datą dzienną: 3.

Oryginał, język starosłowiański, difolio (40 x 27 cm), pieczęć stemplowa wyciśnięta, воск czerwony, na 2 karcie niewidoczny; z tłumaczeniem w języku niemieckim przez Iohann Marcinkiewicz, I/31a. Inne tłumaczenie przez Aftanasie eklezjarchę monasteru Putna, z 13 kwietnia 1782, Monastyr Putna, I/28⁴.

Marcin Marynowski

The Materials Concerning Polish Military History and the Relations Between the Republic of Poland and Moldova in the State Archive in Suceava

Summary

Six documents from the State Archive in Suceava, Romania, have been presented in this article. The author found them during his search query in 2012. The documents come from the 15th-17th centuries.

In the Military History part of *Rocznik Przemyski* it is the first publication of Romanian archive sources, materials concerning military history and the relations between the Republic of Poland and Moldova.

These documents are kept abroad and are not well known to researchers, that is why publishing them may be interesting for historians. The publication consists of the introduction to the inventory of documents of the State Archive in Suceava translated by the author and inventory notes of the documents, with photographs of the documents, shot in the photo lab of the Suceava Archive. (*Translated by the author*)

⁴ Autor korzystał z maszynopisu: „Serviciul Judeţean Suceava al Arhivelor Naţionale, *Colecţia de Documente, Inventar (1411-1931), Volumul I, Fond nr. 35, Inventar nr. 279*” spisanego w 1983 r. oraz z drukowanego *Inwentarza: Din tezaurul documntar sucevean: catalog de documente, 1393-1849*, Bucuresti 1983. Numeracja dokumentów w zbiorach Archiwum Państwowego w Suczawie została zachowana według maszynopisu *Inwentarza*, dlatego też oparłem się na maszynopisie, a nie na wersji drukowanej. Noty inwentarzowe nie różnią się.



II. RECENZJE

ROCZNIK PRZEMYSKI, t. 49: 2013
z. 1, HISTORIA WOJSKOWOŚCI

KATARZYNA A. BŁOCH (*Toruń*)

DO SZARŻY MARSZ, MARSZ... STUDIA Z DZIEJÓW KAWALERII,
RED. ALEKSANDER SMOLIŃSKI, T. 1-3, WYDAWNICTWO NAUKOWE
UNIwersytetu MIKOŁAJA KOPERNIKA, TORUŃ 2010-2012

Kawaleria w dziejach Polski odegrała znaczącą rolę. Tradycja jazdy konnej jest głęboko zakorzeniona w kulturze polskiej. Ma to swoje odzwierciedlenie w piosenkach żołnierskich o ułanach, rekonstrukcjach bitew historycznych, malarstwie. Tematyka ta budzi również duże zainteresowanie wśród historyków, ale także wśród amatorów. Mimo tego, wiele aspektów barwnej i wielowątkowej historii kawalerii nie zostało dotąd zbadanych lub dostatecznie poznanych. O ile jednak na temat kawalerii polskiej powstało wiele publikacji o różnym charakterze, o tyle znajomość dziejów kawalerii armii obcych rysuje się znacznie gorzej. Od pewnego jednak czasu ten obszar badań zyskuje zainteresowanie wśród historyków polskich. Jednak pomimo to w dorobku współczesnej polskiej historiografii istnieje ogromna dysproporcja pomiędzy poziomem wiedzy dotyczącej dziejów jazdy polskiej i kawalerii innych armii europejskich oraz pozaeuropejskich.

Ważnym dla zwiększenia stanu wiedzy o dziejach kawalerii i tematyki z nią związanej wydarzeniem jest wydanie w ostatnich dwóch latach obszernych studiów dotyczących dziejów kawalerii. Dotychczas ukazały się trzy tomy, opublikowane pod wymownym tytułem *Do szarży marsz, marsz... Studia z dziejów kawalerii*. Redaktorem wszystkich trzech tomów, z których pierwszy wydano w 2010, a kolejne dwa w 2012 roku, jest Aleksander Smoliński. Seria została opublikowana przez Wydawnictwo Naukowe Uniwersytetu Mikołaja Kopernika w Toruniu.

Na pierwszy tom (ss. 574) składa się sześć obszernych studiów poświęconych tematyce kawaleryjskiej. Pierwszy tekst, autorstwa Tomasza Ciesielskiego, poświęcony jest kawalerii autoramentu narodowego armii Rzeczypospolitej Obojga Narodów w latach 1717–1776 (s. 21-94). Studium to składa się z sześciu części, w których Autor omówił kolejno: budżet i organizację jazdy narodowego zaciągu, pułki i partie, organizację, skład i liczebność chorągwi jazdy, kadre chorągwaną, wyposażenie oraz wykształcenie. Tekst tego Autora stał się cennym uzupełnieniem wiedzy na temat jazdy wojsk koronnych i wojsk Wielkiego Księstwa Litewskiego w czasach saskich. Autor jednocześnie uporządkował, a także na nowo zinterpretował, wiele faktów już dotychczas znanych. Studium zostało uzupełnione siedmioma, dodatkowo opisanymi, rycinami, a także fotografiami wykonanymi przez A. Smolińskiego.

Kolejny tekst, autorstwa Szymona Gołębińskiego, traktuje o kawalerii Unii i Konfederacji podczas amerykańskiej wojny secesyjnej (1861–1865) (s. 95–178). Autor omówił organizację oraz liczebność kawalerii, najważniejsze operacje wojskowe z udziałem kawalerii, a także przedstawił sylwetki znanych dowódców walczących po obu stronach konfliktu. Oprócz barwnych rycin, które dołączono do studium, Autor zamieścił w tekście czarno-białe ryciny przedstawiające wizerunki omawianych dowódców. Należy dodatkowo podkreślić, że Sz. Gołębiński podjął tematykę bardzo słabo poruszaną w literaturze historycznej.

Redaktor omawianego tomu, Aleksander Smoliński, jest autorem trzeciego z kolei i najobszerniejszego zarazem studium (s. 179–356). W swym tekście zajął się losami kawalerii armii carskiej w przededniu i w trakcie I wojny światowej. Badacz podzielił studium na cztery części. W pierwszej omówił liczebność oraz specyficzne cechy organizacji i funkcjonowania carskiej kawalerii oraz artylerii konnej w przededniu wybuchu I wojny światowej. W drugiej części poruszył problem organizacji kawalerii i artylerii konnej gwardii oraz liniowej w tym czasie. Trzecia część poświęcona została kawalerii kozackiej oraz rosyjskim możliwościom mobilizacyjnym formacji jazdy przed Wielką Wojną. W ostatniej części Autor skupił się na omówieniu wysiłku mobilizacyjnym armii rosyjskiej w czasie I wojny światowej w zakresie formowania oddziałów i wielkich jednostek kawalerii oraz formacji artylerii konnej. A. Smoliński omówił w ten sposób ciekawe dzieje niezwykle silnej liczebnie oraz różnorodnej kawalerii i artylerii konnej imperium Romanowów. Na końcu tekstu właściwego Autor zamieścił trzy załączniki w formie obszernych tabel. Całe studium uzupełniają kolorowe ryciny, w tym fotografie z osobistych zbiorów Autora.

W omawianym tomie znajduje się również tekst dotyczący kawalerii Armii Łotewskiej podczas walk o niepodległość Łotwy w latach 1918–1920 (s. 357–438). Jego Autorem jest badacz łotewski, Ēriks Jēkabsons. Studium to przedstawia dzieje kawalerii łotewskiej od momentu powstania pierwszych jej formacji w 1918 r. aż do chwili jej przejścia w 1921 r. na stopę pokojową. Autor porusza również wątki dotyczące polsko-łotewskiej współpracy wojskowej w tym okresie. Tematyka ta jest bardzo rzadko poruszana przez historyografów polskich. Tym samym studium łotewskiego Badacza znacznie wypełnia lukę w polskiej historiografii. Studium zostało uzupełnione ciekawymi fotografiami.

Autorem piątego z kolei tekstu jest Maciej Krotofil. Studium poświęcone zostało organizacji kawalerii Armii Czynnej Ukraińskiej Republiki Ludowej w 1919 roku (s. 439–478). Autor, jako znawca tej tematyki, w interesujący sposób przedstawia ambitne plany organizacji oddziałów i wielkich jednostek tej broni. Jednocześnie omawia rzeczywiste efekty ich realizacji. M. Krotofil zaznacza również przyczyny niepowodzenia władz ukraińskich w tym zakresie.

Tekst uzupełniają tabele, w dużej części opracowane przez Autora. Podobnie jak wcześniejsze teksty, również ten posiada ciekawą źródłową ikonografię.

Pierwszy tom pracy zatytułowanej *Do szarży marsz, marsz... Studiów z dziejów kawalerii*, zamyka tekst autorstwa Jarosława Centka. Studium dotyczy kawalerii niemieckiej w latach 1918–1921 (s. 479–562). Autor podzielił swój tekst na dziesięć logicznych części. Kolejno omówił: kawalerię niemiecką do końca I wojny światowej, kawalerię niemiecką w osłonie wschodniej granicy Rzeszy 1918–1919, następnie w momencie zawarcia zawieszenia broni, kawalerię Reichswehry Tymczasowej, działania kawalerii niemieckiej na terenie Wielkopolski, na Śląsku, w Prusach Wschodnich, w Inflantach, formowanie oddziałów kawalerii Regularnej Reichswehry. W ostatniej części Autor ocenił użycie kawalerii niemieckiej, wskazując na błędy na froncie zachodnim i doceniając jej działania na froncie wschodnim. Studium zostało uzupełnione trzema załącznikami w formie tabel, w których Autor przedstawił etatową strukturę organizacyjną omawianych formacji oraz kontynuację tradycji regimentów kawalerii starej armii przez pododdziały kawalerii Reichswehry po 1921 r. Tekst wzbogaca bogata ikonografia, pochodząca w dużej części ze zbiorów redaktora niniejszego tomu, A. Smolińskiego.

Drugi tom *Do szarży marsz, marsz... Studia z dziejów kawalerii* (ss. 540) składa się z czterech, bardzo obszernych tekstów. Podobnie jak tom pierwszy omawianej serii, tom drugi porusza różne aspekty funkcjonowania jazdy polskiej oraz obcej.

Publikację otwiera tekst autorstwa Mariusza Machyni, który dotyczy kawalerii litewskiej w początkowym okresie działalności Komisji Wojskowej Rzeczypospolitej Wielkiego Księstwa Litewskiego (1765–1766) (s. 21–92). Pomimo niewielkiego zakresu chronologicznego, który przyjął Autor, tekst ma dużą wartość pod względem poruszanej tematyki. Problematyka wojska Wielkiego Księstwa Litewskiego, w tym również jego jazdy, w epoce saskiej i stanisławowskiej, nie doczekała się dotychczas dokładnie opracowanej literatury. Autor podzielił studium na 18 części, w których omawia poszczególne zagadnienia związane z podjętym przez siebie tematem. W pracy zostały ukazane zarówno wszystkie formacje jazdy autoramentu narodowego, jak i Regiment Gwardii Konnej Wielkiego Księstwa Litewskiego oraz pozostałe litewskie regimenty konne autoramentu cudzoziemskiego. Autor omówił także kwestię powstania i zakres działania Komisji Wojskowej Rzeczypospolitej Wielkiego Księstwa Litewskiego, ówczesną liczebność, etatową i rzeczywistą strukturę organizacyjną, a także koszty utrzymania i prawne podstawy ich funkcjonowania. Studium zostało uzupełnione tabelami, co ułatwia czytelnikowi odbiór tekstu. Autor poruszył wiele ciekawych problemów i tym samym stworzył w miarę kompletny

obraz organizacji i sposobu funkcjonowania kawalerii wojsk Wielkiego Księstwa Litewskiego w początkowym okresie panowania Stanisława Augusta Poniatowskiego. Na końcu zamieszczone zostały fotografie pieczęci dowódców litewskich formacji jazdy autoramentu narodowego oraz jednego z oddziałów tego typu z XVIII w. ze zbiorów własnych Autora.

Kolejne, bardzo obszerne studium przygotował Maciej Trąbski (s. 93–262). Zostało ono poświęcone kawalerii autoramentu narodowego armii Rzeczypospolitej Obojga Narodów w epoce stanisławowskiej, czyli jej historii w latach 1775–1794. Autor wyszedł z założenia, że kawaleria autoramentu narodowego z epoki stanisławowskiej w dotychczasowej polskiej historiografii nie ma dobrej opinii. Badacz podjął w swym studium próbę zmiany tego, jak uważa, „nie do końca prawdziwego obrazu”. Chcąc uzyskać zamierzony, cel przedstawił następujące aspekty funkcjonowania kawalerii narodowej: organizację oddziałów w latach 1775–1794, uzbrojenie, umundurowanie i oporządzenie służących w ich szeregach żołnierzy, stan ich wierzchowców, zasady i poziom wyszkolenia, kwestię dyscypliny oraz służbę w latach 1775–1792. Poza tymi zagadnieniami Autor omówił także udział kawalerii narodowej w działaniach wojennych w 1792 (wojna polski-rosyjska) i 1794 r. (powstanie kościuszkowskie). M. Trąbski swoim obszernym tekstem wprowadził do historiografii polskiej nowe spojrzenie na rzeczywistą wartość formacji kawalerii autoramentu narodowego. Studium zostało podzielone na sześć części. Autor uzupełnił je tabelami w tekście oraz załącznikami i ikonografią na końcu opracowania.

Trzecim tekstem składającym się na drugi tom serii jest praca autorstwa Michała Baczkowskiego. Autor przygotował opracowanie dotyczące kawalerii austriackiej i austro-węgierskiej w latach 1792–1914. Zagadnienie dziejów jazdy habsburskiej w XVIII i XIX w. oraz kawalerii Cesarsko-Królewskiej Armii Austro-Węgierskiej, należy do słabo opisanego i przez to prawie nieznanego w Polsce. Tym bardziej należy docenić wartość studium M. Baczkowskiego. Autor dokonał podziału tekstu na dziewięć części. Kolejno omówił zasady organizacji kawalerii, formacje nieregularne i ochotnicze, uzbrojenie i umundurowanie, zasady poboru, skład narodowy i społeczny kawalerii austriackiej, jej rozmieszczenie, zasady i poziom wyszkolenia, taktyczne i operacyjne użycie kawalerii oraz ciekawe zagadnienie kawalerzystów po służbie. W ten sposób powstało syntetyczne opracowanie dziejów konnicy austriackiej, które może być interesujące zarówno dla zawodowych historyków, jak i dla amatorów zainteresowanych historią kawalerii. Studium uzupełnia bogata i barwna ikonografia, pochodząca częściowo ze zbiorów redaktora niniejszego tomu, A. Smolińskiego.

Tom drugi zamyka praca A. Smolińskiego dotycząca organizacji wielkich jednostek kawalerii Armii Czerwonej oraz ich kadry dowódczej i politycznej

w latach 1935–1936 (s. 345–532). Obszerne studium składa się z czterech części. W pierwszej zostało omówione miejsce kawalerii strategicznej Robotniczo-Chłopskiej Armii Czerwonej w sowieckich siłach zbrojnych w latach 20. i 30. Następnie Autor szczegółowo przeanalizował stan organizacyjny i dyslokację oraz obsadę personalną i liczebność „czerwonej konnicy” w połowie lat 30. Ze względu na sytuację polityczną ówczesnego okresu, w studium poruszona została także kwestia polskiego wywiadu wojskowego, którego obiektem rozpoznania miał być sowiecki potencjał militarny oraz Armia Czerwona i jej „kawaleria strategiczna”. Autor podjął również próbę oceny faktycznego stanu wiedzy na temat organizacji i dyslokacji oraz obsady personalnej i liczebności „czerwonej konnicy” w 1935 r. W efekcie pracy Autora powstał dokładny, wiarygodny i wielowątkowy obraz „kawalerii strategicznej” Armii Czerwonej, którego w polskiej historiografii dotychczas brakowało. Autor uzupełnił tekst o wartościową ikonografię, udostępniając częściowo ryciny z własnych zbiorów.

Trzeci tom *Do szarży marsz, marsz... Studia z dziejów kawalerii* (ss. 416) składa się z sześciu tekstów, z czego pięć dotyczy jazdy polskiej, a jeden obcej – amerykańskiej.

Pierwszy tekst jest swego rodzaju nowością, ponieważ ma odmienny charakter od dotychczasowych zamieszczonych na łamach omawianych tomów. Przedstawione w nim zostały dzieje szabli jazdy polskiej na początku XVI w. (s. 27–66). Autorem tekstu jest Marek Plewczyński. W swym studium Badacz zaprezentował dzieje i typy szabel wykorzystywanych w Polsce dość powszechnie już w pierwszych latach XVI w. Autor poruszył także kwestię czasu pojawienia się szabel, ich nazw zapisanych w źródłach oraz obcych pierwowzorami. M. Plewczyński dokonał także analizy związków zachodzących pomiędzy konstrukcją szabel a ich wykorzystaniem podczas walki. Walory naukowe tego opracowania podnosi fakt wykorzystania przez Autora różnego rodzaju źródeł – zarówno pisanych, ikonograficznych, jak i oryginalnych zabytków. Tekst został uzupełniony źródłową ikonografią.

Kolejne studium traktuje o kawalerii koronnej w okresie panowania Jana III Sobieskiego, czyli w latach 1683–1696 (s. 67–112). Jego Autor, Marek Wagner, opisał i zanalizował sytuację kawalerii koronnej podczas wojen Rzeczypospolitej Obojga Narodów z Imperium Osmańskim. Swoje studium podzielił na pięć części, w których kolejno omówił: chorągwie husarskie, oddziały rajtarskie, chorągwie pancerne, chorągwie lekkie oraz formację kawaleryjską ulokowaną w Okopach Świętej Trójcy nad Dniestrem. Studium to stanowi wartościową próbę syntetycznego przedstawienia podstawowych zagadnień dotyczących ówczesnej jazdy koronnej. Uzupełnione zostało bogatą i barwną ikonografią, w tym także fotografie ze zbiorów A. Smolińskiego, redaktora niniejszego tomu.

Wojciech Saletra jest autorem kolejnego tekstu składającego się na trzeci tom *Do szarży marsz, marsz...*. Autor zajął się historią Pułku Pierwszego Krakusów im. Tadeusza Kościuszki i dwóch pułków formowanych w czasie powstania na terenie województwa krakowskiego (s. 113–156). Studium przedstawia ich organizację i działania bojowe w ramach korpusu dowodzonego przez generała Józefa Dwernickiego, w którym uczestniczyły w czasie wojny polsko-rosyjskiej 1831 r. Omawiając genezę owych pułków, Autor odniósł się również do utworzenia lekkiej jazdy pod nazwą Krakusów. W. Saletra podzielił swe opracowanie na trzy części, w ramach których przedstawił podjęty temat. Studium to stanowi wartościowe uzupełnienie dotychczasowej wiedzy na temat dziejów kawalerii Wojska Polskiego z lat 1830–1831. Podobnie jak poprzednie studia, także to zostało uzupełnione bogatą i barwną ikonografią.

Autorem następnego tekstu jest Michał Staniszewski. Studium poświęcone jest dziejom Korpusu Kawalerii dowodzonego przez Nathana Bedforda Forresta walczącego w ramach wojsk Konfederacji podczas amerykańskiej wojny domowej (s. 157–234). Tym samym udało się nawiązać do wątku kawalerii amerykańskiej, który pojawił się w pierwszym tomie omawianej serii. M. Staniszewski podzielił swój tekst na dwanaście części, w których kolejno omówił poszczególne problemy związane z tematem. Autor przedstawił sylwetkę tytułowego dowódcy, a następnie przeszedł do omówienia przebiegu formowania związku konfederackiej konnicy, z którego następnie wyłonił się Korpus Kawalerii Forresta. Autor dokonał analizy skutecznych operacji Korpusu przeprowadzonych przeciwko armii federalnej na terenie Missisipi i Tennessee. Badacz wysunął ciekawe wnioski. Podstawą opracowania stały się publikowane materiały źródłowe oraz obszerna anglojęzyczna literatura przedmiotu, słabo znana w Polsce. Studium uzupełniono źródłową ikonografią.

Następny tekst został napisany przez dwóch autorów, Daniela Koresia i Macieja Żuczkowskiego. Obszerne studium poświęcone jest walkom Grupy Operacyjnej Jazdy generała podporucznika Jana Sawickiego z 1. Armią Konną Siemiona Michajłowicza Budionnego, które miały miejsce pod Beresteczkiem, Radziwiłłowem i Brodami (29 lipca – 5 sierpnia 1920 r.) (s. 235–342). Autorzy opisali także skład Grupy Operacyjnej Jazdy. Wszystkie wydarzenia związane z tytułowymi walkami zostały przez Autorów szczegółowo zanalizowane i opisane. W ten sposób historiografia polska została wzbogacona o pierwsze tak obszerne opracowanie bitwy pod Beresteczkiem i Brodami. Autorzy poddali wnikliwej analizie przyczyny załamania się polskich planów. Tekst został uzupełniony tabelami i szkicami sytuacyjnymi bitew.

Trzeci tom zamyka studium autorstwa jego redaktora, Aleksandra Smolińskiego. W tekście została poruszona nieco odmienna problematyka w stosun-

ku do pozostałych opracowań. Autor w studium swej pracy skupił się na nazwach, tradycji i etosie „kresowych” pułków kawalerii Wojska Polskiego II Rzeczypospolitej z lat 1918–1939 (s. 343–408). Na przykładzie 14. Pułku Ułanów Jazłowieckich, 6. Pułku Ułanów Kaniowskich, 12. Pułku Ułanów Podolskich i 6. Pułku Strzelców Konnych im. Hetmana Wielkiego Koronnego Stanisława Żółkiewskiego pokazał, w jaki sposób nawiązywano wówczas do etosu dawnej jazdy polskiej. Jak każde ze studiów, także i to zostało wzbogacone poprzez wartościową ikonografię. W tym przypadku są to wyłącznie fotografie.

Materiały opublikowane w trzytomowej serii *Do szarży marsz, marsz... Studia z dziejów kawalerii* stanowią cenny materiał naukowy, powstały w oparciu o bardzo bogate i różnorodne źródła, zarówno polskie, jak i zagraniczne. Przedstawione teksty zostały przygotowane na podstawie licznych i czasochłonnych kwerend archiwalnych i bibliotecznych przeprowadzonych przez poszczególnych Autorów. Również charakter wykorzystanych źródeł jest zróżnicowany. Oprócz źródeł pisanych, autorzy tekstów niejednokrotnie wykorzystują w swych pracach źródła ikonograficzne, a czasami także archeologiczne. Poruszana problematyka, często nowatorska i mało znana w historiografii polskiej, poszerza horyzonty badawcze, weryfikuje obowiązujące dotychczas poglądy i uzupełnia braki w literaturze przedmiotu. Ogromną zaletą tej serii jest starannie dobrany i wykorzystany przez Autorów poszczególnych studiów materiał ilustracyjny. Dodatkowo wykazy rycin, wykorzystanych w poszczególnych tomach, zostały zamieszczone na końcu każdego z odpowiednich tomów. Ponadto w drugim i trzecim tomie każdy z tekstów posiada streszczenie w języku angielskim.

Redaktor prezentowanej serii przyłożył wszelkich starań, aby stanowiła ona cenne i atrakcyjne źródło do poznania i powiększania wiedzy na temat dziejów kawalerii, zarówno polskiej, jak i obcej. A. Smoliński niejednokrotnie używał Autorom tekstów źródła ikonograficzne z własnych zbiorów, a także zadbał o ich staranne opracowanie i opisanie. W ten sposób w ręce czytelników została oddana dotychczas seria, kompetentnie przygotowanych, o wszelkich walorach naukowych, trzech tomów zatytułowanych *Do szarży marsz, marsz... Studia z dziejów kawalerii*.

Podsumowując należy stwierdzić, że seria trzech tomów poświęconych szeroko rozumianym dziejom kawalerii jest publikacją bardzo udaną. Dała Autorom możliwość opublikowania obszernych tekstów wraz z dobrej jakości kolorowym materiałem ilustracyjnym, co jak praktyka pokazuje, nie jest sprawą łatwą. Zaangażowanie redaktora serii, jak i Autorów tekstów oraz możliwości wydawnicze, jakich udzieliło Wydawnictwo Naukowe Uniwersytetu Mikołaja Kopernika, zaowocowało bardzo wartościową serią, na której kontynuację będą czekać czytelnicy.



PIOTR KOZŁOWSKI (*Przemysł*)

JERZY ZALEWSKI, *BEZPIECZEŃSTWO POLITYCZNE DRUGIEJ
RZECZYPOSPOLITEJ. WYBRANE PROBLEMY,*
INSTYTUT JÓZEFA PIŁSUDSKIEGO W WARSZAWIE,
WARSZAWA-BEŁCHATÓW 2012 R., S. 279

Bezpieczeństwo polityczne to jedno z wielu pojęć odwołujących się do stanu, którego nadrzędnym zadaniem jest zapewnienie państwom-podmiotom prawa międzynarodowego, pewności istnienia oraz gwarancji jego zachowania. Tak więc kwestia bezpieczeństwa jest podstawową potrzebą państw i systemów międzynarodowych, a zapewnienie bezpieczeństwa politycznego jest naczelnym zadaniem podsystemu militarnego i pozamilitarnego danego państwa. Dlatego też sfera bezpieczeństwa politycznego jest zagadnieniem, które na co dzień absorbuje wysiłki zarówno militarne, jak i działania polityczne rządzących elit odpowiedzialnych za stan bezpieczeństwa państwa. W chwili obecnej wydawałoby się, że problematyka bezpieczeństwa politycznego w okresie tak długiego pokoju, jaki panuje obecnie na kontynencie europejskim, jest odległą sprawą, jednak wydarzenia, jakie zachodzą w różnych rejonach świata, o których codziennie informują media, powodują, że troska o stan bezpieczeństwa naszego państwa jest nadal aktualna. Dziś, pomimo korzystnych zmian na mapie politycznej Europy, jest to nadal zagadnienie o kluczowym znaczeniu dla naszego państwa. Wynika to przede wszystkim z położenia geograficznego Polski – kraju, który leży na skrzyżowaniu ważnych szlaków komunikacyjnych z wschodu na zachód oraz z południa na północ.

Należy podkreślić, że pomimo członkostwa w strukturach europejskich, położona między dwoma wielkimi sąsiadami (Niemcami i Rosją) Polska w imię racji stanu nadal musi prowadzić aktywną politykę zmierzającą do zapewnienia bezpieczeństwa politycznego państwa, bo pokój nie jest stanem przyznanym na wieczność. Jest to cel, który powinien przyświecać naszej polityce zagranicznej i systemowi obronemu państwa. Tworząc nowe strategie i doktryny, warto zwrócić uwagę na kwestię polityki bezpieczeństwa, obowiązywała obowiązującą w okresie międzywojennym. Wiele wydarzeń i problemów, z jakimi borykała się II Rzeczypospolita jest nadal aktualnych i ma bezpośrednie przełożenie na stan bezpieczeństwa współczesnej Polski. W chwili obecnej, opracowując dalekosiężne plany, zawierając zgodnie z polską racją stanu sojusze polityczne, należy odpowiedzieć na zasadnicze pytanie: Jakie w XXI wieku występują zagrożenia dla Polski i gdzie należy upatrywać genezy współczesnych konfliktów?

Poszukując odpowiedzi na tak sformułowane pytanie sięgnąłem po nową pozycję na rynku wydawniczym, jaką jest książka Jerzego Zalewskiego *Bezpieczeństwo polityczne Drugiej Rzeczypospolitej. Wybrane problemy*. Lektura powyższej pozycji daje odpowiedź na nurtujące współczesnych politologów pytania. Przenosi czytelnika w okres dwudziestolecia, który jest niezwykle ważny w historii Polski. Jest to czas, w którym państwo polskie szczególną uwagę zwracało właśnie na kwestię bezpieczeństwa politycznego. To publikacja ta to także próba przedstawienia historii II Rzeczypospolitej z punktu widzenia istoty bezpieczeństwa wewnętrznego i zewnętrznego państwa.

Książka składa się ze wstępu, czterech zasadniczych rozdziałów podzielonych na poszczególne podrozdziały, zakończenia, bibliografii oraz indeksu nazwisk.

Rozdział I pt. *Bezpieczeństwo Drugiej Rzeczypospolitej – dostosowanie do wymogów państwa demokratycznego* przedstawia proces kształtowania się myśli politycznej w sferze bezpieczeństwa politycznego w początkowym okresie istnienia II Rzeczypospolitej. Omawiając ewolucję myśli politycznej, Autor wskazał na rolę, jaką w tym procesie odegrał polski parlament oraz poglądy poszczególnych partii politycznych. Przedstawiając powyższą problematykę, Jerzy Zalewski zapoznaje czytelnika z rządowymi projektami o organizacji najwyższych władz państwowych i naczelnymi organach obrony narodowej, które w pierwszej połowie lat 20. ubiegłego wieku miały za zadanie uregulować system bezpieczeństwa kraju. Co ciekawe, już wówczas, opracowując koncepcje polityczne, zwrócono uwagę na potrzebę współdziałania w sferze bezpieczeństwa różnych czynników: politycznych, prawnych, wojskowych oraz społeczno-obronnych. Kształtując polską politykę bezpieczeństwa narodowego zauważono, że bez współpracy w tym obszarze nie byłoby możliwe utrzymanie tak z trudem wywalczonej przez Polskę niepodległości.

W Rozdziale II, *Bezpieczeństwo państwa w polityce pomajowej obozu władzy*, Autor dokonuje szczegółowej analizy podejścia obozu piłsudczyków po 1926 roku do kwestii bezpieczeństwa państwa. W rozdziale tym znajdziemy wykładnię pojęć państwa, narodu i suwerenności w ujęciu sanacji, poznamy obowiązujące w latach 1926–1939 poglądy ówczesnych elit politycznych na relacje zachodzące pomiędzy państwem i narodem, a przede wszystkim poznamy rolę, jaką odegrał w procesie kształtowania myśli politycznej ówczesnych elit rządzących Józef Piłsudski. W rozdziale tym uważny czytelnik znajdzie szereg informacji na temat podejmowanych zmian legislacyjnych po przewrocie majowym w zakresie wzmocnienia pozycji wojska oraz utworzonego w 1926 roku Generalnego Inspektora Sił Zbrojnych. Przedstawiając kwestie dotyczące sił zbrojnych oraz pozycji wojska w państwie, Jerzy Zalewski omawia szczegółowo ustawy oraz rozporządzenia Prezydenta RP regulujące kwestie związane z powszechną służbą w wojsku, uprawnieniami Naczelnego Wodza oraz akty prawne związane bezpo-

średnio ze sferą bezpieczeństwa państwa, między innymi rozporządzenia o stanie wojennym oraz o stanie wyjątkowym. Rozdział kończy dokonana przez Autora ocena polityki obozu pomajowego w kwestii bezpieczeństwa narodowego.

Kolejny rozdział: *Bezpieczeństwo państwa w programach opozycji parlamentarnej i pozaparlamentarnej (1926–1939)* omawia kwestię stosunku poszczególnych ugrupowań politycznych do problemu bezpieczeństwa. Przedstawiając powyższe zagadnienie Autor dokonuje analizy programów politycznych poszczególnych stronnictw i ugrupowań politycznych pod kątem bezpieczeństwa państwa. Dokonując klasycznego podziału partii politycznych na lewicowe, centrowe oraz prawicowe, Jerzy Zalewski stara się pokazać różne spektrum podejścia do kwestii bezpieczeństwa politycznego Polski. Czytelnik w rozdziale tym znajdzie informacje o koncepcjach lewicowych, które upatrywały wzmocnienie pozycji państwa poprzez przebudowę ustroju społeczno-gospodarczego Polski, gdzie w oparciu o programy socjalne upatrywano poprawę stanu bezpieczeństwa społecznego. Odmienną koncepcją w dziedzinie bezpieczeństwa zaprezentowana w powyższej publikacji była myśl polityczna stronnictw ludowych, zgodnie z którą reformując państwo należy zwrócić uwagę na trzy zasadnicze kwestie: bezpieczeństwo polityczne, socjalne oraz ekonomiczne. Zwracając uwagę na kwestię bezpieczeństwa militarnego, Autor wskazuje, iż ruch ludowy sferę bezpieczeństwa postrzegał całościowo, przy czym szczególną uwagę w programach ludowych zwracano na kwestię obronności kraju, w tym rozwoju armii republikańskiej. Zgodnie z założeniami politycznymi ruchu ludowego, armia wolna i niezależna od wpływów różnych sił politycznych gwarantuje, że będzie stała na straży konstytucyjnego porządku i niepodległości Rzeczypospolitej. Omawiając koncepcje prawicowe, Autor zwraca uwagę czytelnika na silnie akcentowaną przez środowiska prawicowe kwestię wychowania patriotycznego oraz na sposób postrzegania przez obóz narodowy spraw bezpieczeństwa. Przedstawiając poglądy prawicy, Autor zauważa, że w imię interesu narodowego prawica godziła się na ograniczenie pewnych praw obywatelom na rzecz karność i posłuszeństwa, zwraca też uwagę na dyktat myśli narodowej oraz szczególną pozycję religii rzymskokatolickiej, ściśle powiązanej z państwem i jej wpływy na życie polityczne. Przedstawiając myśl konserwatywną Autor wskazuje, że środowiska prawicowe upatrywały bezpieczeństwo narodowe jako zbiór powiązanych ze sobą działań, począwszy od polityki zagranicznej, poprzez reformę struktur państwa, do zmiany podejścia do armii, która stanowi część społeczeństwa.

Rozdział IV zatytułowany: *Rola wychowania wojskowego w systemie bezpieczeństwa Drugiej Rzeczypospolitej* przedstawia misję, jaką w wychowaniu patriotycznym odgrywało wojsko polskie. Autor omawiając koncepcje rządowe w tym zakresie wskazuje na rolę i zadania wojska oraz oczekiwania w tym obszarze w stosunku do sił zbrojnych. Przedstawiając powyższe zagadnienie, Jerzy Zalewski podkreśla fakt, iż ówczesne elity polityczne upatrywały w po-

wszechnym obowiązku służby wojskowej element wychowania patriotycznego, narodowego i propaństwowego. W rozdziale tym czytelnik znajdzie informację o tym, jaką rolę w procesie kształtowania poglądów na istotę bezpieczeństwa narodowego odgrywał aparat oświatowy oraz propagandowy, będący częścią składową Sił Zbrojnych. Zwrócenie uwagi na masową indoktrynację poborowych pełniących służbę w szeregach Wojska Polskiego jako jednego z wielu czynników mających wpływ na zmianę postrzegania państwa polskiego zwłaszcza wśród żołnierzy wywodzących się z mniejszości narodowych, problem ma na celu ukazanie czytelnikowi problemu, z którym musiały się borykać władze II Rzeczypospolitej. Autor w publikacji zwraca uwagę na koncepcje kierownictwa Ministerstwa Spraw Wojskowych dot. kwestii wychowania patriotycznego, wedle której służący w armii narodowej oficerowie i szeregowi, odpowiednio ukształtowani politycznie, mający świadomość o roli wojska w systemie bezpieczeństwa państwa oraz posiadający wyrobienie obywatelskie są najlepszym gwarantem bezpieczeństwa narodowego państwa. Należy podkreślić, że w okresie międzywojennym, tworząc politykę propaństwową, dostrzeżono, iż stan bezpieczeństwa II Rzeczypospolitej w dużej mierze zależy od sprawności funkcjonalnej wychowania w wojsku.

Podsumowując należy stwierdzić, że publikacja Jerzego Zalewskiego pt. *Bezpieczeństwo polityczne Drugiej Rzeczypospolitej. Wybrane problemy* stanowi bardzo ciekawą lekturę dla wszystkich tych, którzy są zainteresowani historią najnowszej Polski, a zwłaszcza kwestią bezpieczeństwa państwa. W dużej mierze wpłynął na to fakt, iż książka powstała w oparciu o dokonaną przez Autora kwerendę archiwaliów oraz przedwojennej prasy, zwłaszcza wydawnictw poszczególnych partii politycznych oraz „prasy wojskowej”. Całość uzupełniają szczegółowe przypisy, które są uzupełnieniem prezentowanego przez Autora materiału. Zawarte w przypisach komentarze oraz dane stanowią zbiór dodatkowych informacji o państwie polskim i myśli politycznej okresu międzywojennego.

Zaprezentowana pozycja zasługuje na uwagę czytelnika ponieważ Autor, poruszając problematykę bezpieczeństwa politycznego Polski, nie ograniczył się jedynie do zaprezentowania myśli politycznej elit rządzących, ale również przedstawił podglądy opozycyjnych partii politycznych na kwestię bezpieczeństwa, co pozwala czytelnikowi na porównanie różnych koncepcji w tym zakresie. Dlatego też uważam, że powyższą książkę można polecić jako ciekawą i cenną pozycję na rynku wydawniczym, która z uwagi na swój przekaz będzie stanowiła źródło wiedzy o obowiązującej doktrynie bezpieczeństwa Polski w okresie międzywojennym.

Kończąc, należy podkreślić, że jest to książka ciekawa, spełniająca walory edukacyjne, uzupełniająca wiedzę czytelnika na temat szeroko pojętego bezpieczeństwa państwa.

SPIS TREŚCI

I. ARTYKUŁY I ROZPRAWY

EMANUEL CONSTANTIN ANTOCHE

L'expédition polonaise de 1450 en Moldavie et la bataille de la petite rivière de Crasna (Izvorul Crasnei, 6 septembre 1450) 3

WOJCIECH KUCHARSKI

Walki o utrzymanie twierdzy w Zbarażu w lipcu i sierpniu 1649 r.,
Część I. Oblężenie i obrona. Faza I (10–31 VII) 25

JANUSZ WOJTASIK

Aspekty militarne Powstania Styczniowego 55

ANDRZEJ OLEJKO

Z walk lotniczych K. u. K. Luftschifferabteilung nad Galicją jesienią 1914 r.
oraz w trakcie pierwszego i w początku drugiego oblężenia Twierdzy
Przemyśl w świetle archiwaliów wiedeńskiego Staatsarchiv-Kriegsarchiv
i literatury pamiętnikarskiej 67

АНДРІЙ ХАРУК

Червоний Повітряний Флот України у 1919 р. 121

ALEKSANDER SMOLIŃSKI

Dzieje i symbolika swastyki w pułkach strzelców podhalańskich
Wojska Polskiego II Rzeczypospolitej 131

LUCJAN FAC

5 pułk strzelców podhalańskich w garnizonie Przemyśl w dwudziestoleciu
międzywojennym 161

MARIUSZ ZIMNY

Zniszczenie części 2 batalionu czołgów lekkich pod dowództwem
kpt. Józefa Rejmana we wrześniu 1939 r. w relacjach 199

KRZYSZTOF JAROSZ

W służbie 304 dywizjonu bombowego Ziemi Śląskiej im.
Ks. Józefa Poniatowskiego. Biografia kapitana Stanisława Kawy 211

II. ŹRÓDŁA

MARCIN MARYNOWSKI

Materiały do historii wojskowości polskiej oraz związków Rzeczypospolitej z Mołdawią w Archiwum Państwowym w Suczawie 225

III. RECENZJE

KATARZYNA A. BŁOCH

Do szarży marsz, marsz... Studia z dziejów kawalerii,
red. Aleksander Smoliński, t. 1-3, Toruń 2010, 2012, Wydawnictwo
Naukowe Uniwersytetu Mikołaja Kopernika 235

PIOTR KOZŁOWSKI

Bezpieczeństwo polityczne Drugiej Rzeczypospolitej.
Wybrane problemy. Instytut Józefa Piłsudskiego w Warszawie,
Warszawa-Belchatów 2012 r. 243